

Harry Dickson-04

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN RAY

Harry Dickson 4

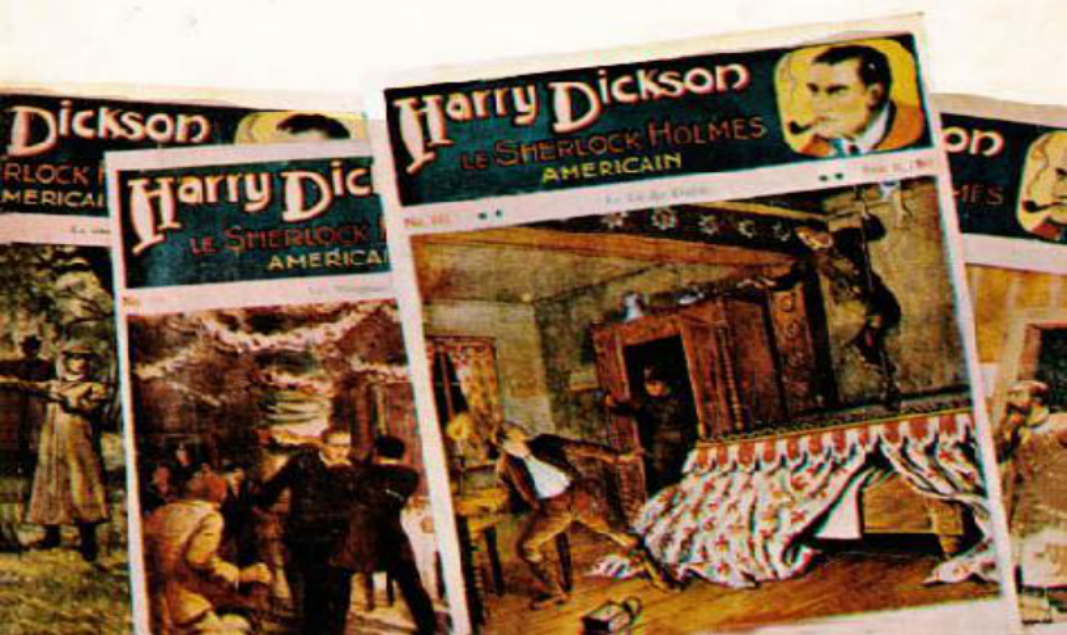
BIBLIOTHÈQUE



MARABOUT

CINQ AVENTURES INTÉGRALES

Le Lit du Diable • Le fantôme du Juif Errant • Le Vampire aux yeux rouges • Les Vengeurs du Diable • La tête à deux sous.



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 4

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE

MARABOUT

1967, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

147 : Le lit du diable (1935).

112 : Le fantôme du juif errant (1934).

81 : Le vampire aux yeux rouges (1933).

68 : Les vengeurs du diable (1932).

171 : La tête à deux sous (1937).

LE LIT DU DIABLE

En matière de préambule :

1. La singulière aventure de John Grestock

Au début du siècle dernier, au pied du versant nord-ouest de la chaîne des Grampians, se produisit un éboulement de montagne considérable, dû probablement à une secousse sismique. Un torrent voisin fut ainsi détourné de son cours et se déversa dans une cuvette inférieure, de dimensions restreintes. Mais le travail des eaux eut tôt fait de l'agrandir et d'en faire une sorte de lac qui, vingt ans plus tard, couvrait une superficie d'une lieue carrée environ. Vers cette époque, un autre phénomène eut lieu : une île se forma au centre de cette étendue lacustre. Elle affectait la forme d'un ovale presque parfait, dont l'un des bouts, le plus gros, était orienté vers le nord.

Un nouveau cycle de vingt ans s'écoula, durant lequel une végétation touffue couvrit l'île. Puis vinrent les habitants. Ils étaient peu nombreux en vérité, se composant uniquement de la famille Grestock, gens de petite noblesse, ruinés ou presque, originaires d'une ville du centre.

Ils achetèrent l'île pour une bouchée de pain et y construisirent une demeure d'assez belle apparence.

On s'est demandé en vain ce que les Grestock étaient venus chercher sur cette étroite bande de terre, gagnée sur les eaux tumultueuses du nouveau lac, et une légende en fit des chercheurs de trésors.

Ils ne durent pas en trouver beaucoup car, vers l'année 1850, ils clouèrent portes et volets et, pauvres comme rats d'église, allèrent chercher fortune à Édimbourg et même, dit-on, bien plus loin encore.

Jusqu'alors l'endroit ne portait aucun nom, mais les gens des environs avaient fini par lui donner celui des propriétaires. L'île devint Grestock Island et la maison solitaire Grestock Castle.

En l'année 1858, l'aîné des fils Grestock, John Allman, revint brusquement dans le pays et se fit conduire dans l'île. Il y trouva la maison close et sombre. Le passeur qui l'avait conduit dans l'île refusa

de l'accompagner au-delà du rivage, en disant :

— Vous feriez mieux de retourner d'où vous êtes venu, monsieur John. Les vivants sont les vivants et les morts sont les morts ; ces derniers surtout désirent qu'on les laisse en paix.

Grestock n'eut pas le loisir de demander des éclaircissements à ces paroles sibyllines, car déjà l'homme et sa barque s'éloignaient dans la brume crépusculaire.

Se frayant un chemin à travers les ronces et les avoines folles, le jeune homme finit par atteindre la maison paternelle. Elle était là, morose et sinistre, perdue dans le soir, ses volets clos et ses briques à nu, sa grande et massive porte encore bien résistante.

Cela faisait huit ans que John avait quitté cette demeure et que ni ses parents ni lui ne s'en étaient souciés ; aussi s'étonna-t-il de la trouver encore debout et si peu marquée par le temps. Il possédait la clef de la porte et, avec une certaine curiosité, il se demanda si elle prendrait encore dans la serrure, sans doute rongée par la rouille.

Un cri sinistre le fit sursauter et tourner la tête : un oiseau au terne plumage, perché sur une borne de pierre, le regardait avec de grands yeux ronds.

Après quelques secondes d'immobilité, la bête prit son vol en répétant son lugubre appel.

— Un butor chevronné, murmura John Grestock. Les gens d'ici y verraient un présage de malheur...

Une bande de maubèches passa, le bec en dague, criant aigrement à l'intention de cet intrus venu troubler la paix de leur domaine.

Grestock introduisit la clef dans la serrure, et il fut étonné de la sentir tourner si aisément sous ses doigts.

Il avait apporté tout ce qu'il fallait pour un séjour de quelque temps dans l'ancienne demeure paternelle, et il avait même vaguement songé à s'y faire envoyer de plus nombreux bagages. Dans son sac de voyage, il prit une bougie, qu'il alluma.

Le bail parut, ses murs brillant de salpêtre, le plafond troué par les eaux de pluie, les lambris vermoulus.

— J'aurais dû m'en douter, murmura le jeune homme, et j'aurais mieux fait de rester cette nuit au village, pour ne visiter l'île qu'en plein jour. Il est vrai que l'antique guimbarde, à laquelle on donne ici le nom de diligence, avait presque une demi-journée de retard... Heureux pays !

Une lanterne d'écurie, dont les ferrures n'étaient pas trop mordues par la rouille, était accrochée dans un coin. John y ficha sa bougie, pour se diriger ensuite vers la salle à manger.

Il y avait fait à peine quelques pas qu'il se hâta de battre en retraite : le plancher en était si vermoulu que ses planches cédaient

sous ses pas ; en même temps, un gros plâtras se détacha du plafond et s'écrasa à ses pieds.

— Pauvre vieille maison ! s'attrista Grestock. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement après huit années d'abandon, dans cette région de pluies et de brumes continuelles ?

L'office lui parut si froide, si noire, qu'il renonça immédiatement à l'explorer plus avant et qu'il revint se poster au milieu du hall.

— Voyons ce qui reste de ma propre chambre, se dit-il.

Cette pièce se trouvait de l'autre côté de la maison, sa fenêtre s'ouvrant sur le lac. John se souvint avec attendrissement de cette chambre qui avait abrité les rêves de ses vingt ans, et de l'amour avec lequel il l'avait meublée et ornée. À l'idée de la retrouver en ruine, comme le reste de la vieille demeure, il se sentit un pincement au cœur.

Il traversa le hall en oblique, suivit un long passage où soufflaient d'âpres vents coulis, et atteignit la porte de sa chambre.

Elle s'ouvrit sans un grincement et la lumière de sa lanterne s'y glissa devant lui.

— Oh ! fit John. Oh, c'est inimaginable !...

Il s'était arrêté sur le seuil, comme médusé.

La pièce était belle et agréable, les lambris luisaient. Il vit des rideaux à fleurs, tendus devant les vitres, de petites gravures en taille douce accrochées aux murs, une menue vaisselle d'étain sur les dressoirs de chêne lustré et, contre le mur, un magnifique lit à baldaquin, aux courtines fleurdelisées.

John en fut comme étourdi.

Alors que toute la demeure présentait l'aspect de la plus complète déchéance, cette chambre était accueillante, bien entretenue, prête à recevoir son hôte, comme si c'était là sa mission de tous les jours.

Sur la table aux pieds tordus se trouvait un chandelier vide. Le cuivre en était fraîchement poli et ne présentait nulle trace de vert-de-gris.

Le jeune homme trouva la lumière du fanal insuffisante pour repousser les ombres qui voletaient sur les murs. Il prit une seconde bougie dans son sac de voyage et la ficha dans le chandelier. Alliée à la clarté de la lanterne, sa lueur avait quelque chose de rassurant qui plut à John Grestock.

Il se mit à parcourir du regard son ancien domaine, si étrangement retrouvé. Il remarqua alors que de beaux draps blancs, tout frais, garnissaient le lit, ainsi qu'un moelleux édredon de soie pâle.

— Dire que, dans ce temps, je ne possédais qu'une étroite couchette de matelot, murmura-t-il. Et voici que je retrouve, au même

endroit, un lit digne d'un prince de légende !

C'était un garçon calme, qui savait dominer ses nerfs. Il avait fait des études de géomètre, et les sciences positives avaient influencé son esprit au point de faire de lui un homme pratique, sans grande imagination.

Immédiatement, il en vint aux conclusions.

— Quelqu'un est venu habiter ici en notre absence, soliloqua-t-il, pour occuper cette unique pièce. Il est vrai que c'est la plus belle de toute la maison.

« Ce lit est une bien curieuse pièce », songea-t-il un moment après.

C'était, en effet, un meuble superbe, aux lourdes armoiries, toutefois inconnues du jeune homme ; mais, si l'art mobilier antique n'avait que peu d'attrait pour lui, certaines proportions intéressèrent le géomètre et le mathématicien qu'il était.

— Un géant s'y trouverait à l'aise, remarqua-t-il à haute voix, et jamais je ne vis couche plus large ni plus longue.

Mais, soudain, une expression de dégoût glissa sur ses traits : sur les flancs incrustés de métal du lit, des coulées sombres venaient d'attirer son attention. Elles étaient noires et écailleuses et se perdaient en un magma suspect dans les bâtées inférieures.

— On dirait... du sang, murmura-t-il.

Il s'approcha et tendit un doigt vers les coulées suspectes.

Ce fut son instinct qui le sauva sans doute.

Au même instant, il sentit comme un souffle sur son visage, et il lui sembla que toute la maison venait de frémir. Il se rejeta en arrière avec tant de force qu'il heurta la lanterne qui roula au loin.

Un coup sourd retentit.

Le baldaquin venait de s'effondrer de tout son poids sur le lit, et ce poids devait être formidable, car le plancher frémit sous le choc.

— Vilaine histoire, gronda John avec fureur. Si j'étais resté penché sur le lit un moment de plus, ou si d'aventure je m'y étais couché, je serais à ce moment aplati comme du beurre sur du pain.

Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage.

La maison s'emplissait de bruit.

En levant la tête, il vit un grand rectangle vide dans le plafond, d'où pendait un gros câble fixé à un anneau scellé au sommet du baldaquin. Soudain, deux jambes, guêtrées de cuir fauve, glissèrent le long de cette corde, et un long pistolet d'arçon se trouva braqué à quelques pieds du visage de Grestock.

En même temps, la porte s'ouvrit violemment et une nouvelle arme à feu jaillit de l'embrasure.

Deux hommes, en lourds costumes de montagnards, venaient de

faire irruption dans la chambre, et leurs yeux, rouges de menaces, se tenaient fixés sur John.

Celui-ci n'eut qu'une très brève émotion.

— Vous ignorez peut-être que je suis ici chez moi, dit-il, et que je suis en droit de vous demander des explications quant à votre présence et ce qui se passe chez moi !

Les deux inconnus baissèrent leurs armes, mais continuèrent à le regarder en silence.

Grestock entendit du bruit au-dessus de sa tête, et se rendit compte que d'autres présences se tenaient aux aguets, autour de l'ouverture béant dans le plafond.

— En tout cas, vous êtes en nombre, dit-il, et je me demande ce que vous venez chercher dans cette île où nous, les propriétaires, nous ne sommes parvenus qu'à devenir de plus en plus pauvres.

— De plus en plus pauvres ! répéta l'un des hommes comme un écho.

John observa qu'il articulait avec peine et que sa voix sonnait étrangement. Esprit positif, le jeune Grestock était en même temps courageux, et toute sa terreur avait disparu ; il se surprit même à sourire avec une certaine arrogance.

Il désigna du doigt le singulier lit, au baldaquin écroulé.

— De fait, qui êtes-vous ? continua-t-il, je devrais vous le demander, mais ce qui est arrivé à ce meuble me démontre suffisamment que vous n'êtes pas des gentlemen. La justice anglaise vous considérerait comme des bandits, c'est l'évidence même.

Il parlait d'une voix posée, comme s'il s'était entretenu avec des inconnus, de la manière la plus ordinaire du monde.

L'homme, qui avait déjà pris la parole, répondit de cette même voix pénible, intrigant John Grestock :

— Pas des bandits !

— Soit, répliqua John, je ne demande qu'à vous croire, mais il faudra vous expliquer plus clairement.

Les deux étrangers s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Comme la lumière de la bougie tombait à présent en plein sur leur visage, Grestock put les détailler à son aise. Des visages maigres et durs, à la peau sèche et tannée, aux yeux fixes et sans grande expression, aux cheveux d'un roux pâle chez l'un, de la blancheur des albinos chez l'autre. Leurs vêtements de grosse laine, très bien coupés, affectaient la bonne mode montagnarde.

Grestock eut l'impression déroutante de quelque chose « de jamais vu »...

Ils continuaient à dévisager le jeune homme de cette façon impassible et sombre, qui aurait désarçonné tout être moins équilibré

que le géomètre.

— Eh bien, s'impacienta ce dernier, est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

Ses yeux étaient tombés sur les pistolets qu'ils tenaient en main, et il s'étonna de leur trouver une forme élégante et plate, absolument inconnue.

Enfin, l'un des inconnus, toujours le même d'ailleurs, poussa comme un soupir et se tourna vers le lit en émettant une sorte de rauquement.

Aussitôt, un bras s'agita dans l'ouverture et un troisième larron descendit par la corde tendue, avec une habileté simiesque.

John eut un mouvement de surprise.

Le nouveau venu était un nain, d'une laideur sans pareille ; une tête excessivement petite s'engonçait dans un puissant torse de gorille. Vêtu d'une souquenille grise bordée de rouge vif, les cheveux blancs, ses yeux, ses yeux d'albinos, luisaient, rouges comme des grenats.

Il sauta à terre et ses bras énormes esquissèrent un geste d'égorgeur, mais l'un des hommes, qui paraissait être le maître, poussa un nouveau grognement.

En un clin d'œil, le nain disparut, mais il revint, peu de temps après, portant un sac de cuir étroit et allongé, paraissant très lourd.

L'homme roux le lui enleva et y plongea la main.

— Ah ça..., murmura Grestock, vous êtes, ma foi, de curieux lascars.

L'inconnu venait de présenter au jeune homme une poignée de pièces d'or, très épaisses et qui paraissaient fort anciennes.

L'or retomba dans la grande bourse avec un son mat, et l'étranger la tendit à Grestock.

— Que signifie ? murmura ce dernier.

— Partir ! répondit l'étranger avec peine.

— Qui... moi ?

— Pour toujours... jamais revenir... ici... jamais... Il réfléchissait avec autant de difficulté qu'il parlait.

— Jamais parler... parole...

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— Et si j'accepte, dit tout à coup Grestock, je ne pourrais le faire qu'en étant convaincu que vous ne tramez rien de criminel.

L'homme ne semblait pas le comprendre.

— Partir, répéta-t-il.

— Qui êtes-vous ? s'écria Grestock.

Le visage énigmatique se tendit comme dans un immense effort de pensée, puis un peu de compréhension sembla lui venir.

— Serviteurs ! répondit-il rapidement.

Le nain s'était lentement approché de John. Il eut soudain un mouvement brusque, sa bouche s'ouvrit, énorme, d'effroyables canines parurent, et il fit mine de mordre le jeune homme.

Mais l'inconnu le prévint. Il lui assena un coup formidable avec la crosse de son pistolet et le nain s'enfuit, grimpant comme un singe le long de la corde.

Mais, dans l'esprit de John Grestock, d'autres images se levaient en tumulte. Pauvre, il n'était revenu dans l'île qu'à la recherche d'un ultime profit. Depuis des années, il rêvait de s'expatrier et d'aller chercher fortune en Amérique ou en Australie.

La fortune était devant lui ; il n'avait qu'à tendre la main.

— J'accepte, dit-il avec brusquerie, et vous avez ma parole !

L'autre inconnu, celui qui jusqu'ici n'avait pas encore dit un mot, lui fit signe de le suivre et de ramasser la bourse de cuir.

Il le conduisit hors de la maison, vers le bord nord-ouest du lac.

Une petite nacelle se trouvait cachée dans un bouquet de roseaux ; tous deux y prirent place, et l'homme se mit à ramer avec vigueur.

Quand il fut parvenu au rivage, il souleva le sac d'or et le jeta sur la berge.

John n'eut que le temps de sauter à terre et, déjà, la barque se perdait dans les ténèbres.

Grestock coucha cette nuit-là à l'auberge et y retrouva le cocher qui l'avait conduit dans l'île.

— Je savais bien que vous en auriez eu vite votre compte, dit le brave homme. Mais comment avez-vous fait pour revenir ?

— J'ai retrouvé ma vieille barquette, mentit effrontément John Grestock. Elle faisait eau de toutes parts, mais elle s'est bien conduite jusqu'à la rive ; après quoi, elle s'est enfoncée dans l'eau avec une partie de mes bagages.

— Un jour ou l'autre, l'île fera de même, dit le passeur. Elle est venue du diable et s'en retournera à lui, c'est fatal. Elle s'est enfoncée de plus de deux pieds en plusieurs endroits.

Le lendemain, John Grestock regagnait Leith et s'y embarquait sur un navire en partance pour l'Amérique.

Il y vécut et y mourut. Mais, sentant venir sa fin, il coucha par écrit son étrange aventure. Cela dut se passer entre les années 1900-1905. Ce ne fut qu'une vingtaine d'années plus tard, qu'au hasard d'une vente de vieux livres, les pages intercalaires où elle se trouvait consignée tombèrent en d'autres mains.

Et ces mains étaient celles du célèbre détective Harry Dickson.

2. Monsieur Servus

La salle de ventes de Mac Tavish n'était fréquentée que par de vieux bibliophiles, pas très riches, ne se fendant jamais au-delà d'une ou deux livres pour acquérir un lot de vieux bouquins.

Un jour pauvre descendait par les poussiéreuses verrières, bien qu'au-dehors la journée fût triomphante, toute à la jeunesse du printemps revenu.

Mac Tavish, dans sa redingote verdie, officiait distraitement, n'escomptant pas grand gain de la vente affichée.

— Une encyclopédie... Deux volumes manquent.

— Et les autres sont sales et pleins de tavelures, clama une voix mécontente.

— Il existe des produits pour les enlever, protesta mollement le commissaire-priseur en haussant des épaules lasses.

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

Mac Tavish prit un air encore plus découragé.

— Six livres...

— Et pourquoi pas le Trésor anglais, pendant que vous y êtes !

— Cinq livres !

— Je dis cinq shilling et pas un farthing de plus.

L'ouvrage fut enlevé à ce prix, et le vendeur passa à un autre lot.

— La collection du sieur Grestock, comprenant...

Une assez fastidieuse énumération suivit et ne fut guère écoutée.

— Je scinde le lot, s'écria Mac Tavish. Trois volumes de la Géographie Locale de l'Ecosse, avec annotations manuscrites. Une livre...

Un gentleman se leva et accepta l'offre.

Mac Tavish allait abaisser son petit maillet en buis quand une voix aigrette s'éleva.

— Une livre, cinq shilling !

Le vendeur eut un mouvement étonné, mais se hâta de priser sa marchandise.

— Un ouvrage unique, messieurs ! Personne n'en offre davantage ? Quelle misère !

— Deux livres !

— Trois ! hurla la voix aigrette.

Il n'y avait qu'une vingtaine d'amateurs dans la salle et la plupart n'étaient pas venus dans l'intention d'acheter ; tous tournèrent des

visages presque ahuris vers ceux qui se disputaient cet ouvrage falot.

Ils virent un homme de haute taille, vêtu d'un complet de voyage, et un tout petit bonhomme, sec et ratatiné, à la mine inquiète et fureuse.

— J'ai dit trois livres ! cria ce dernier. Cela doit suffire.

— Cinq ! dit le gentleman.

Le nabot s'écroula sur un banc et se passa la main sur son front moite.

— Six ! articula-t-il avec peine.

— Huit !

— Huit et... cinq, non trois shilling !

— Des livres superbes, hurla Mac Tavish transporté de joie. Je dis : su-per-bes !

— Allons, dix livres ! répondit tranquillement l'homme en costume de voyage, prenant négligemment une cigarette dans son étui.

Son adversaire tourna vers lui un visage enflammé.

— C'est du vieux papier... Cela ne vaut rien.

Mais, déjà, le marteau venait de retomber avec un bruit sec.

Harry Dickson emportait son emplette. Il n'avait retenu qu'une chose, un nom : Grestock.

Or, il était venu en Ecosse pour y débrouiller une affaire où ce nom avait été cité incidemment.

Un géologue du nom de Marlwood, attaché à une association savante de Londres, avait été trouvé mort, dans la montagne écossaise. Après huit jours de prospection dans une des parties les plus sauvages des Grampians, il n'était pas revenu à l'auberge. On partit à sa recherche et l'on finit par découvrir son cadavre dans une grotte solitaire. Il avait dû être atteint en plein crâne par la chute d'une pierre, mais sa fin n'avait pas été immédiate, et la nature de la blessure démontrait qu'une agonie assez longue avait dû précéder sa mort. Sur le flanc d'une roche, à portée de sa main, on trouva tracé sur la pierre ce nom : Grestock.

La société savante ne s'était pas contentée du verdict du jury local, proclamant la mort accidentelle, et elle avait dépêché Harry Dickson sur les lieux.

Mais, après plusieurs jours de recherches, le détective regagnait Leith, et il songeait à reprendre le chemin de Londres, quand il échoua, par désœuvrement, dans la salle de ventes de Mac Tavish.

Quand il eut empaqueté son emplette, il essaya de joindre celui qui lui avait disputé les livres. Il ne le retrouva pas.

Le commissaire-priseur s'apprêtait à partir et Dickson dut retourner vers lui sa curiosité insatisfaite.

— Connaissez-vous le gentleman qui désirait ces livres autant que moi-même ? demanda-t-il.

Mac Tavish secoua la tête.

— Ce n'est pas un client attiré, bien que de temps à autre je l'aie vu apparaître, mais je ne me souviens pas qu'il m'ait déjà acheté quoi que ce soit. Son nom est Servus, si je ne m'abuse. En êtes-vous plus savant ?

— Pas trop, repartit Harry Dickson en souriant. Mais, si faire se peut, je voudrais en savoir plus long sur sa petite personne.

— C'est un vieil original, qui se dit conservateur. Quel conservateur, mon Dieu !

« Quelque part dans la montagne, il habite une vieille ruine, qui doit se nommer Limmock Castle, mais n'a de château que le nom. Car peut-on appeler de la sorte une dizaine de murs écroulés et un corps de logis encore debout par miracle, et où il doit défendre sa croûte de pain contre les rats et les choucas ?

— Et de quoi est-il conservateur ?

— D'une salle, presque ouverte à tous les vents, qu'il dénomme pompeusement musée, et où se trouve un peu de ferraille. Moyennant quelques sous, il laisse voir ces vieilleries aux rares touristes qui s'égarent en cet endroit inhospitalier.

Harry Dickson devint songeur.

Limmock était le nom de la bourgade la plus proche du lieu où Marlwood avait trouvé la mort. Il l'avait traversée, mais pour ne trouver qu'une trentaine de misérables foyers, groupés autour d'une auberge pour rouliers qui fut, dans son temps, sans doute florissante, mais le progrès et les moyens de locomotion modernes avaient ruiné à jamais son commerce. Pourtant, personne ne lui avait soufflé un mot de Limmock Castle, ni de son conservateur.

Mac Tavish, mis en excellente humeur par les bénéfices de la journée, l'invita à prendre un verre, et le détective accepta.

Ils s'installèrent dans une taverne voisine, renommée pour sa vieille et mousseuse « Scotch Ale ». Le commissaire-priseur, altéré par les discours, commença par en avaler une pinte, et puis il se décida à bavarder.

— Connaissez-vous Limmock ?

— Heu, heu... pas trop, avoua prudemment le détective.

— Il y a bien des lustres, ce fut un endroit d'une certaine renommée, mais on y accédait difficilement. Des troubles sismiques y firent naître un lac et, au milieu de ce lac, une île. Celle-ci disparut vers les années 1860 ou 1861, je ne pourrais préciser. Il se peut également que ce soit plus tard.

« Peu d'années après, le niveau du lac se mit à baisser, puis la

cuvette se trouva à sec. Un éboulement de moraines en eut ensuite complètement raison.

Tout en écoutant, Harry Dickson s'était mis à feuilleter les livres qu'il venait d'acheter, et il était tombé en arrêt devant quelques pages couvertes d'une écriture fine et serrée.

— Je m'excuse, dit Mac Tavish. Je dois dîner chez des amis.

Harry Dickson lisait toujours et, quand il eut terminé la lecture de l'étrange aventure de John Grestock, un peu de feu lui était venu aux joues.

— Nous retournerons à Limmock, se dit-il, quoi que puisse en dire Tom Wills, mon brave élève. Il est vrai que le site n'est pas précisément enchanteur.

Il se remit à faire un paquet de ses bouquins, quand une ombre tomba sur sa table. Quelqu'un se trouvant à l'extérieur, devant la fenêtre de la taverne, devait s'interposer entre lui et le jour.

Vivement, il leva la tête.

Une silhouette trapue et difforme se haussait sur la pointe des pieds, pour regarder à l'intérieur de la salle.

Harry Dickson entrevit deux joues creuses et sales et un double regard de feu vert, le couvant avec haine ; une patte velue se pressait contre la vitre.

Mais, au mouvement de Dickson, le vilain bonhomme se laissa brusquement aller en arrière, et le détective entendit le bruit de ses pas s'éloignant à toute vitesse.

Le tavernier n'avait rien vu, et, quand le détective se retrouva dans la rue, il la vit tranquille et solitaire, luisant d'un beau soleil de mai.

— Allons refaire nos valises, se dit-il.

Comme il l'avait pensé, il trouva son élève peu enclin à retourner dans la solitude vaine de la montagne, mais il lui suffit de lui raconter, en peu de mots, l'histoire de son emplette, la surenchère désespérée de Servus, le conservateur du nid de corneilles des Grampians, et l'apparition de la vilaine figure devant la fenêtre, pour éveiller immédiatement l'intérêt, et même l'enthousiasme, de Tom Wills.

Ils trouvèrent une auto de location pour les conduire jusqu'aux portes de Limmock, si toutefois on peut parler de portes en cette occasion.

L'hôte de l'auberge, où ils avaient déjà séjourné quelque temps auparavant, les reçut pourtant sans grand enthousiasme ; on n'était pas habitué aux étrangers dans la région.

Mais Harry Dickson savait néanmoins se faire aimer ; il déclara que l'air de Limmock n'avait pas son pareil pour guérir les nerfs surmenés des gens de la grande ville, et il affirma que, depuis son

départ de la bourgade, son compagnon et lui avaient souffert de la lourde atmosphère des grands centres.

Cela justifiait leur retour et l'aubergiste devint plus accueillant.

Ce ne fut que le troisième jour de leur arrivée que Dickson parvint à desceller quelque peu les lèvres closes de l'hôte.

— Limmock Castle ?

Mac Gregor, l'hôtelier, eut un geste effrayé.

— Une sale ruine, sir, et sans doute maudite par le Seigneur, car il n'en existe pas de plus vilaine dans toute l'Ecosse. Aussi tout le monde l'évite !

— Pourtant, rétorqua le détective, on m'a affirmé à Leith qu'elle valait la peine d'y passer quelques heures, à cause d'un musée fameux...

— Fameux ! ricana l'aubergiste avec mépris. On s'en passerait vraiment et surtout de celui qui s'en intitule le conservateur.

— Oh ! vous voulez parler de Mr. Servus. On me l'a montré à Leith.

— Comment, cet affreux nain s'est offert le voyage ? C'est vraiment incroyable !

— Vous ne semblez guère l'aimer, Mac Gregor ?

— Et qui l'aimerait à ma place ? riposta hargneusement l'hôtelier. Savez-vous qu'il ne se gêne pas pour tirer des coups de fusil sur les malheureux montagnards qui s'égarent sur les terres du château ? Il paraît que c'est son droit. En tout cas, personne ne tient à le lui contester, car il n'y a rien de bon à attraper sur ces terres maudites.

— Soit, déclara le détective. Si le hasard de nos excursions veut que nous passions par-là, nous irons lui faire un bout de visite. Sinon, on se passera des curiosités de son musée.

Le lendemain, Harry Dickson et Tom Wills allèrent voir la cuvette de l'ancien lac, et n'y trouvèrent qu'un petit désert de pierres et de rocaillles écroulées.

Pourtant, une surprise les attendait à leur retour.

Ils avaient à peine franchi le seuil de l'auberge que Mac Gregor accourut devant eux, en faisant de grands gestes :

— Je vous le donne en mille, sir, s'écria-t-il. Savez-vous qui est venu ici en votre absence et a désiré voir le gentleman de Londres, comme il vous appelle ?

— Eh non... avoua Harry Dickson.

— L'homme de Limmock Castle ! Il paraissait très déçu de ne pas vous avoir rencontré et m'a dit qu'il reviendrait vers l'heure du déjeuner...

« À moins que vous ne m'autorisiez à le chasser, continua-t-il avec un peu d'espoir.

— Gardez-vous-en bien, mon brave Mac Gregor, répondit vivement le détective. Je n'ai aucune raison d'en vouloir à ce petit homme, au contraire ; il pourrait me donner de bien utiles renseignements d'archéologie. Je pense même l'inviter à déjeuner, si cela lui plaît.

Mac Gregor s'inclina, à moitié consolé : cela augmenterait en tout cas la dépense du client et, avant tout, il était Ecossais, donc ami des écus bien trébuchants.

Un énorme gigot venait d'être déposé sur la table, quand la porte fut poussée et qu'entra Mr. Servus.

Harry Dickson reconnut immédiatement le nabot qui lui avait disputé si âprement les livres de feu John Grestock.

Sans se soucier de la mine peu accueillante de Mac Gregor, le conservateur de Limmock Castle se dirigea vers les voyageurs et pointa un doigt maigre vers la poitrine du détective.

— Je ne sais qui vous êtes, dit-il en guise de salut.

Harry Dickson s'inclina.

— Et pourquoi ne le sauriez-vous pas, sir ? Je ne fais aucun mystère de mon identité, il me semble.

— Mais, comme bien des gens d'importance, vous tenez à voyager incognito, n'est-il pas vrai ? ricana le nain d'un air malveillant.

— Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Pour mieux espionner votre monde sans doute, gronda Mr. Servus. Ce n'est pas un beau métier que le vôtre.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, sir, répondit poliment le détective.

— Je vous avertis... commença le bonhomme en prenant un air menaçant...

Harry Dickson avança un siège et lui fit signe de prendre place.

— Allons, allons, fit-il conciliant, vous n'avez aucune raison de m'en vouloir, il me semble. À moins que vous trouviez notre petite lutte bibliophile de l'autre jour de nature à justifier votre rancune à mon égard. Pourtant, je suppose qu'en tant que conservateur d'une œuvre d'art, vous devez pouvoir vous montrer beau joueur. Tenez, j'avais l'intention de vous inviter à déjeuner avec nous !

Mr. Servus lorgna d'un œil d'envie la puissante pièce de viande.

— On ne m'achète pas, murmura-t-il.

— Je suppose que vous n'avez rien à acheter, riposta immédiatement le détective.

Le nain se dressa de toute sa petite taille.

— Cela se peut, mais il n'en est peut-être pas de même en ce qui vous concerne, monsieur Dickson, car je suis venu vous offrir cinquante livres pour les bouquins que vous avez acquis l'autre jour à

la vente Mac Tavish.

— Vous avez donc trouvé l'argent nécessaire ? demanda naïvement le détective.

— Les gens de votre espèce estiment qu'ils ont le droit de se montrer insolents envers tout le monde !

— Si je vous ai froissé, je m'en excuse sur-le-champ. Écoutez-moi : je n'ai pas l'intention de me défaire de ces ouvrages, à n'importe quel prix, mais je n'ai pas projeté non plus de les enfouir en terre comme un trésor rare. Je puis volontiers vous les prêter.

— Hein ? fit Mr. Servus estomaqué. Vous feriez cela, vous ?

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ?

Le conservateur de Limmock Castle accepta le siège avancé, et il ne protesta pas quand son amphitryon posa une assiette et un couvert devant lui.

L'instant d'après, il dévorait tout ce qu'on voulut lui servir, comme un homme affamé qu'il semblait être. Il accepta même une goutte de vieux brandy au dessert.

— Et... le manuscrit, je pourrai le lire ? dit-il tout à coup, à mi-voix.

— Certainement, repartit Dickson en jouant l'étonnement. Il est d'ailleurs fort curieux, et j'avais même décidé de vous entretenir un jour ou l'autre à son sujet. Ce jour me semble être venu. Tom... vous trouverez le livre en question dans ma valise !

Les mains du petit conservateur tremblaient fort quand elles se mirent à feuilleter les pages couvertes d'écriture et, sur-le-champ, il se mit à les lire avidement.

Harry Dickson l'observait attentivement, et il put se rendre compte du désenchantement qui s'emparait de son invité à mesure qu'il achevait sa lecture.

Celle-ci finie, il rendit le livre au détective et poussa un profond soupir.

— Je ne suis guère avancé avec cela, murmura-t-il.

— Que pensiez-vous donc... non, qu'espériez-vous donc trouver, monsieur Servus ?

Le nain sursauta et jeta un regard alarmé sur son hôte.

— Rien... oh, rien... c'est-à-dire... Mais ne me demandez rien, je n'ai rien à vous dire ; je ne puis rien vous dire.

— Marlwood est mort à une lieue environ de Limmock Castle, dit tout à coup le détective, et j'aurais le droit de vous poser des questions, sir.

— Je n'y répondrais pas, répondit rageusement le bonhomme. Je ne sais rien de ce Marlwood, ni de sa mort. Rien... rien !

— Je ne prétends pas le contraire, mais maintenant que vous êtes

ici, je crois que j'en profiterai pour faire appel à votre obligeance pour me conduire à votre château.

— Comment ? Vous désirez visiter les ruines ?

— Je crois bien que c'est dans cette intention que je suis venu ici.

Mr. Servus poussa un gémissement.

— Il n'y a rien à voir, affirma-t-il presque en pleurant.

— Qui sait ? répondit malicieusement le détective, jouissant de l'embarras soudain du nabot.

— Et je ne retourne pas au château aujourd'hui !

— La raison est péremptoire. Dans ce cas, je me passerai, bien à regret, de votre compagnie, et j'irai seul.

— Non ! s'écria Mr. Servus.

— Bon. Je crois que vous allez vous décider tout de même à nous servir de guide, dit narquoisement le détective.

Soudain, le petit homme devint grave.

— On m'a dit des choses étonnantes à votre sujet, monsieur Dickson.

« Je me suis informé à Leith de l'identité du gentleman qui m'avait soufflé les livres de feu John Grestock, que le diable garde, et j'ai appris que c'était le plus fameux détective des temps présents. Est-il vrai que vous êtes parvenu à résoudre en peu de jours des problèmes dont d'autres ont cherché vainement la solution pendant des années ?

Harry Dickson sourit.

— Mes thuriféraires l'affirment, et j'ajoute que parfois la chance me sourit et que la raison m'aide.

— Et vous réussissez, tout est là ! Eh bien, il y a trente ans que je cherche, moi, et sans trouver, sans jamais trouver !

— Quoi donc ?

— L'énigme !

— Du château ?

— Non... du pays !

— C'est bien vague, et il faudrait préciser. Mais pourquoi ne joindrions-nous pas nos efforts, monsieur Servus ? Car je ne sais quelle voix intérieure me dit que la mort de Marlwood a quelque chose à voir avec l'énigme dont vous venez de parler.

De grosses gouttes de sueur perlaient aux tempes du conservateur, mais il ne dit pas non.

— Comment êtes-vous venu vivre à Limmock Castle ? demanda tout à coup Harry Dickson.

L'haleine de Mr. Servus siffla.

— Je pourrais ne pas vous répondre, dit-il, mais dans ce cas vous chercheriez et vous trouveriez et... nous perdriions beaucoup de temps.

— Votre raisonnement est souverainement exact.

— Je ne m'appelle pas Servus, mais Cheswick Vane. Ce nom ne vous dit-il rien ? Il est vrai que vous devriez retourner de près de quarante ans en arrière dans votre mémoire de criminologiste.

— Mon Dieu ! dit Harry Dickson à voix basse. Seriez-vous le Dr Cheswick Vane de l'affaire de Portland Square ?

— Oui, répondit sombrement le nain, c'est moi. J'avais vingt-cinq ans alors. J'étais pauvre et fier. Un jour, quelqu'un insulta cette pauvreté ; je le frappai... Et il tomba raide mort. Cela se passa dans Portland Square. Je fus condamné à cinq ans de travaux forcé. Ma peine achevée, je quittai l'horrible pénitencier de Dartmoor, bien décidé à ne jamais revoir Londres, ni le lieu de mon crime. Je partis pour l'Ecosse et je n'y connus que la misère.

« Je devins un errant, un nomade, je parcourus les foires annuelles, en tant qu'arracheur de dents et marchand d'orviétan. C'est ainsi qu'un soir, j'arrivai dans cette bourgade, alors encore relativement opulente. J'y fis la connaissance de l'homme dont j'ignorerai à jamais le nom. Il me proposa d'habiter Limmock Castle, d'être en quelque sorte son gardien ; j'acceptai, car j'étais aux lisières du désespoir. Il dit qu'il me reverrait pour fixer les conditions, mais je ne le revis jamais.

« Je m'installai au château et, le soir même, sans que je sus comment, je trouvai à côté de mon lit une bourse contenant cinq cents livres en or.

« J'aurais pu m'en aller et refaire une vie avec cet argent, mais je m'étais juré de ne jamais m'écarter de ce que les honnêtes gens appellent la bonne voie, et je restai. Huit jours après, je reçus d'un notaire de Leith des papiers en bonne et due forme m'instituant propriétaire de Limmock Castle et de ses terres, dégrevé définitivement de toute taxe et d'impôt, mais avec la clause expresse de ne jamais pouvoir vendre une parcelle. Je posai quelques questions au notaire, mais le brave homme ne savait pas grand-chose. Le propriétaire du domaine, un certain Leeme, habitait l'étranger et traitait par l'intermédiaire d'un homme de loi de Londres, qui s'en savait pas plus long.

« J'ai vécu jusqu'à ce jour dans cette triste demeure, seul... affreusement seul, mais fidèle à la mission acceptée, et dont personne ne m'a jamais demandé de comptes.

« Je n'y résidais pas depuis bien longtemps, quand se produisit le trouble sismique qui combla à jamais le lac de Limmock, d'étrange naissance. C'était là, dans le temps, l'unique curiosité qui attirait des touristes dans la région.

« Le lac disparu, Limmock perdit promptement sa renommée, et

ce pays sans beauté fut vite oublié et redevint sauvage et désolé.

— Pourquoi Grestock et ses écrits vous intéressaient-ils au point de vouloir y sacrifier tant d'argent ? demanda Dickson quand Mr. Servus se fut tu.

Un nuage passa sur le front du conservateur.

— Grestock avait habité la maison du lac, dit-il évasivement.

Et, détournant rapidement la conversation :

— Je n'avais que neuf livres sur moi, le jour des enchères, et il m'en restait encore cinquante au château, sur les cinq cents jadis reçues.

— Mais Grestock... insista le détective.

Geste désespéré du petit docteur.

— Eh bien oui, Grestock... Je savais qu'il était revenu au pays et en était reparti aussitôt, sans vouloir tirer profit de sa maison abandonnée, bien que pauvre comme Job sur son fumier ! Je pressentais que cet homme, en mourant, avait voulu révéler quelque chose. Il me semble que je n'ai pas eu tort, bien que son manuscrit ne m'apprenne rien.

— Mais si, répondit doucement Harry Dickson. Il m'apprend la raison pour laquelle vous vous nommez Servus !

— Ah, fit le Dr Vane en blêmissant.

— Quand Grestock demanda à qui il avait affaire dans sa propre demeure, il n'a reçu pour toute réponse que ce mot unique : « serviteurs ».

« En latin, servus signifie « serviteur ».

— Et... murmura le conservateur.

— L'homme que vous n'avez vu qu'une fois vous a donné ce nom !

— Oh, gémit le nain, vous avez trouvé cela, vous !

— Je me demande de qui vous êtes le « serviteur » !

Le Dr Cheswick Vane sembla devenir encore plus petit, il se recroquevilla sur sa chaise, pâle et défait.

— Je ne sais... mais je présume que c'est de quelqu'un d'épouvantable !

— Quelle est l'énigme, docteur ? demanda brusquement Harry Dickson.

— Je vous le dirai... oui, je vous le dirai, car vous êtes le seul homme qui puisse apporter un peu de clarté dans ces ténèbres d'épouvante qui sont les miennes depuis trente ans et plus ! Nous partirons ce soir ; je ne veux marcher que de nuit. À bientôt, mais...

Il hésitait visiblement.

— Supposez qu'entre-temps il m'arrive quelque chose. Sait-on jamais ? Mon cœur flanche parfois. Alors pourquoi ne pas vous dire

déjà le peu que je sais ? L'énigme ? Vous ne l'avez donc pas encore deviné, monsieur l'extralucide ? Le lit ! Le lit du Diable ! Grestock en a parlé !

« Je pensais bien qu'il l'aurait fait, mais il n'en savait pas grand-chose, allez, cet ignorant avide d'argent. Ce lit se trouve au château... Eh bien ! il y a des nuits où quelqu'un y couche !

— Qui donc ? s'écria Dickson.

— Le diable ! Qui d'autre que le diable, c'est moi qui vous le dis ! À ce soir !

Il partit presque en courant.

Harry Dickson l'attendit tout l'après-midi et, le crépuscule venu, il fit avec Tom Wills les préparatifs du départ.

Enfin la porte s'ouvrit. C'était Mac Gregor.

— Vous attendez le conservateur de Limmock Castle ? s'enquit-il. Eh bien ! gentlemen, vous l'attendrez longtemps.

— Comment ? serait-il parti seul ?

— En effet, cela peut se nommer de la sorte. Mais quant à revenir... On vient de le trouver au milieu du pâturage communal, mort comme une souche !

— Comment ? s'écria Harry Dickson. Le pauvre homme a-t-il succombé à une attaque ?

L'aubergiste se méprit sur la question.

— C'est certain qu'il a dû être attaqué, mais on se demande par qui : il n'y a que des honnêtes gens par ici. On lui a brisé la tête avec de gros blocs de pierre... Euh... il n'en reste pas grand-chose !

3. Mlle Rheina et son compagnon de voyage

Nous sommes obligés de laisser Harry Dickson et Tom Wills dans l'auberge de Limmock, d'où ils partiront du reste bientôt, pour s'engager dans les Grampians, sur les sentes abruptes qui les conduiront à Limmock Castle. Nous les y retrouverons à Leith, la ville maritime de la capitale écossaise, dans un de ses quartiers les plus mélancoliques.

Ce quartier torve, assis entre deux anciens docks de batelage, où de temps à autre s'égarait un chalutier rongé de sel jusqu'à la cheminée, tirait son nom *Les sept cœurs* d'une ancienne taverne mal famée, dont pas mal de clients avaient fini de la main du bourreau d'Édimbourg. L'auberge sinistre avait disparu depuis près d'un siècle, mais le nom était resté au quartier.

Il faut avoir l'estomac solide pour parcourir, sans nausée et révolte des sens, les ruelles nauséabondes qui le composent. Tout un monde de misère y naît, y vit, y meurt, dans un minimum strict d'air et de lumière : regrattiers juifs, prêteurs à la petite semaine, receleurs, écumeurs de port, affranchis, filles perdues, tout cela y grouille, privé de tout, même de la note pittoresque qui s'attache si souvent à la misère des déshérités du monde.

Dans l'une de ces impasses sans nom, se situe une maison basse, tout en pignon, dont l'unique fenêtre s'ouvre presque au ras du pavé ; six marches de pierre usée y descendent, roides, vers une place, moitié cave, moitié boutique, de l'aube à la nuit éclairée par une sorte de crasset méphitique, nourri à l'huile de soya.

Un écriteau en bois poli enseigne au passant qu'ici Jérémie Buzeneyer exerce le métier de taxidermiste.

Le profane qui s'égare pour la première fois dans cet antre fait avant tout connaissance avec une indescriptible odeur, où se décèlent à la longue le formol, le camphre, l'iodoforme et la charogne.

C'est que le fond de la salle sert également d'atelier au lugubre artisan, maître de céans. Sur une longue table noire s'étalent des instruments luisants : pinces, vide-crânes, petits maillets de buis, vrilles et alènes, flanqués de cupules de faïence. Des gemmes bizarres emplissent ces dernières : ce sont des yeux de verre, jaunes, verts, noirs, bleus, grenats, qui serviront à remplacer les prunelles éteintes des oiseaux de mer destinés à la naturalisation.

La pièce, relativement spacieuse, contient pas mal de chaises et d'escabeaux. Néanmoins, le visiteur n'y trouve aucune occasion de s'asseoir, car tous les sièges sont occupés par les sujets naturalisés. Toute la faune ailée des îles nordiques y est représentée : mouettes flamandes à pattes bleues ; pies de mer au gilet blanc et noir, aux pattes écarlates ; sombres stercoraires ; puissants fous de Bassan ; gracieux harles roses ; gros milouins ; grèbes luisants ; pétrels des neiges ; insolentes barges rouges ; tadornes robustes...

Un homme poussa la porte et s'enquit d'une voix brève :

— Monsieur Jérémie Buzeneyer ?

— Que lui voulez-vous ? demanda quelqu'un dans l'ombre.

— C'est pour cet oiseau !

— Alors donnez !

— Vous n'êtes pas Jérémie Buzeneyer.

— Cela ne doit pas vous intéresser. Donnez-moi la bête.

L'homme regarda longuement la forme qui venait d'émerger de la pénombre lourde du lieu. C'était une grande jeune femme, aux cheveux très noirs, aux traits de statue ; un grand sarrau gris la revêtait du cou jusqu'aux chevilles.

Elle prit à peine note du client et s'empara du paquet ensanglanté qu'il tenait à la main.

Elle garda un moment le silence, puis ses lèvres frémirent.

— Un grèbe huppé, murmura-t-elle en examinant l'oiseau à la clarté fumeuse du crasset.

— Au col noir et or, précisa le client.

— D'où le tenez-vous ? dit-elle lentement en fixant son ténébreux regard sur l'homme qu'elle dévisagea pour la première fois.

— Je l'ai tué dans la montagne.

— Vous mentez !

— Dites donc vous, s'écria l'homme avec colère, de quoi vous mêlez-vous ? Cela ne vous regarde pas, après tout.

— Ces oiseaux ne survolent jamais la montagne, vous devriez le savoir.

Elle s'était remise à examiner l'oiseau.

— Il est aveugle, dit-elle.

— Ah, vraiment... Eh bien ! Cela m'est parfaitement égal.

— Je suppose que vous voudrez le vendre ?

L'homme eut un rire étouffé.

— C'est à voir le prix que vous y mettez.

— Le prix qu'on donne pour un objet volé.

— Vous êtes folle ? Je l'ai tué moi-même !

— Sans doute, mais où ?

— Cela non plus ne vous regarde pas !

La jeune femme ne releva pas l'injure. Elle baissa même le regard, sans doute pour que l'étranger ne vit pas ce qu'il recelait de feu et de fureur.

— Cinq livres, dit-elle.

Ce prix énorme fit sursauter le client.

— Je vous demande pardon, madame, fit-il d'un ton singulièrement adouci. Je ne savais pas que ce petit animal pût avoir une telle valeur.

Il hésitait visiblement.

— Et si je vous en apportais d'autres ? ajouta-t-il sourdement.

— Lesquels ? demanda-t-elle sèchement.

— Des bêtes curieuses : aveugles, oui, tout à fait aveugles, comme ce grèbe, mais... voilà qui est bien étrange ma foi : ils n'ont pas de plumes...

— Alors, quoi ?

— Une sorte de peau bronzée comme du cuir très souple. Ils sont gras et ne peuvent voler, mais ce sont de terribles nageurs.

— On peut toujours voir, répondit-elle. Voici votre argent... Allez-vous-en.

— Il me faudra cinq ou six jours pour être de retour avec... ces bêtes dont je vous ai parlé.

— Allez-vous-en, dit-elle. On peut toujours voir... si vous revenez.

L'homme s'occupait à compter la grosse poignée de pièces d'argent qu'elle venait de lui remettre, et il ne décela pas tout ce que la voix de la jeune fille pouvait contenir de menaçant.

Saluant gauchement, il tourna le dos et regagna la rue.

La jeune fille le suivit des yeux et, quand elle l'eut vu tourner le coin de l'impasse, ses traits se détendirent et prirent une expression de profond effarement. Se tournant vers un coin de l'échoppe, où une porte basse s'ouvrait sur une sorte de cuisine souterraine pleine d'ombre, elle émit un appel guttural.

— Ouah ! répondit une voix rauque et affreusement déplaisante.

— Quelqu'un y est allé !

— Ouah !

Une forme indéfinissable, tout en haillons, surgit de la cuisine-cave.

— Vous l'avez vu, je suppose, dit la jeune fille.

— Ouah !

— Alors, faites vite !

La jeune fille prit le grèbe huppé, l'étendit sur la table luisante et le déchiqueta rapidement à l'aide d'un scalpel. Quand ce ne fut plus qu'un amas de chair sanguinolente et de plumes, elle le prit des deux mains et le jeta dans le poêle chauffé au coke, qui répandait une

chaleur suffocante.

Un grésillement bref, suivi d'une horrible odeur, et tout fut dit.

Une heure plus tard, la forme haillonneuse revint.

— Fini ? questionna-t-elle.

— Ouah !

— La boutique restera fermée pendant huit ou dix jours.

— Ouah !

Elle s'était remise à l'ouvrage.

De ses longues mains fines, vraiment superbes, elle décarcassait un beau héron chevronné, sabrant les dodines de la poitrine et les saupoudrant de poudre dessicante. Quand le crépuscule vint, elle avait attaché la longue peau hérissée de plumes grises sur une planchette de buis.

Cela fait, elle laissa tomber le sarrau et disparut, pendant tout un temps, dans la cuisine noire du fond.

À la nuit close, une jeune femme d'une beauté merveilleuse, vêtue d'un élégant complet de voyage, chaussée de fines bottes en cuir fauve, portant carnier et fusil de chasse en étui, quitta la ruelle et se dirigea vers le port.

De là, elle atteignit en peu de temps la gare maritime, où l'express des Highlands était à quai. Soigneusement, elle choisit sa place dans un coupé de premières, s'enveloppa les jambes d'un plaid écossais, car la nuit était froide, et, seule à occuper la voiture, elle s'endormit, la tête enfoncée dans les coussins de cheviotte beige.

*

Le train s'arrêta à la jonction où, au cours d'une brève halte, le convoi des montagnes prend les voyageurs venus de l'intérieur du pays et se dirigeant vers le district de la montagne.

À travers les glaces des portières, alourdies de buée, on pouvait voir sur le quai, violemment éclairés par de hautes lampes lunaires, les voyageurs à moitié endormis se hâter vers les wagons.

La voyageuse s'était éveillée et, machinalement, avait essuyé la vitre pour jeter un regard distrait au-dehors.

Tout à coup, son visage exprima l'étonnement et l'ennui. D'un geste nerveux, elle se rejeta en arrière sur les coussins, comme si elle voulait se cacher aux regards de quelqu'un se trouvant sur le quai. Mais elle ne devait pas y avoir réussi, car un léger cri retentit, cri de joyeuse stupeur sans doute, et aussitôt la portière fut ouverte.

— Rheina ! Ce n'est pas possible !

Un jeune homme de haute taille, bâti en athlète, franchit d'un bond le haut marchepied et se trouva devant la voyageuse.

— Rheina ! répéta-t-il en tournant vers elle un visage épanoui de bonheur. Vous voilà de retour en Ecosse, et cela sans m'avoir rien fait savoir !

Elle lui tendit sa merveilleuse main blanche.

— Et pourquoi l'aurais-je fait, Teddy... pardon, sir Edward Haigh ?

— Comment dites-vous ? Pour vous, Rheina, je suis Teddy, vous entendez ?

Les beaux yeux de la jeune fille se voilèrent d'une expression mécontente.

— Je ne vous dois rien, sir Edward. Je ne vous ai jamais laissé espérer quelque chose. Aussi je me demande pourquoi j'aurais à vous tenir au courant de mes déplacements ?

— Oh ! Rheina, repartit le jeune homme douloureusement, se pourrait-il que vous ayez oublié ? Souvenez-vous de nos vacances de l'année dernière à Limmock.

Le front de Rheina s'assombrit visiblement.

— Vous savez, Teddy, que je mène une vie studieuse et que ces vacances ne me servaient qu'à préparer de nouveaux examens. J'ai eu pour vous une minute de faiblesse, je l'avoue, mais il n'appartient pas à un gentleman de me la rappeler. Je ne veux vivre que pour mes études, et pour cela je ne veux m'encombrer l'existence ni d'un fiancé ni d'un époux.

— Ainsi vous n'êtes revenue d'Amsterdam que pour préparer un nouveau doctorat en je ne sais quoi ? demanda-t-il, acerbe.

— D'Amsterdam ou d'ailleurs, n'importe, mais il s'agit en effet d'un nouveau grade à acquérir.

— Zoologie, biologie ? questionna narquoisement le beau Teddy. Je suppose que, cette fois-ci, il ne peut être question de géologie, car vous n'iriez pas à la chasse aux minerais avec un fusil à deux coups.

— C'est toujours de la science, répliqua-t-elle doucement. Mais si, au lieu de parler de moi, vous parliez un peu de vous, cher monsieur ?

Teddy haussa les épaules.

— Mes préoccupations, ou plutôt le but de mon voyage, vous paraîtra mesquin, dame de sciences que vous êtes. Vous devez vous rappeler Limmock Castle que nous avons visité ensemble.

— Très bien, répondit-elle en fixant son regard noir sur les yeux bleus de son compagnon. Mais si c'est pour me rappeler que vous y avez poussé l'audace jusqu'à oser m'embrasser, sachez, monsieur, que je ne me souviens plus de rien !

— Hélas ! fit piteusement Teddy Haigh. Mais il ne s'agit pas de cela.

« J'ai été appelé avant-hier chez un homme de loi d'Édimbourg

qui m'a tenu cet étrange langage : « – Je viens d'être avisé qu'un certain Mr. Servus, propriétaire du château de Limmock vient de mourir de manière violente. Le défunt tenait le domaine d'un certain Leeme, et la cession fut faite jadis par les soins de mon étude. Ou, pour être plus exact, par un confrère londonien, qui me passe régulièrement toutes ses affaires d'Ecosse.

« Cette cession comportait une clause : à la mort du sieur Servus, le domaine passait, sans frais, aux héritiers d'une certaine famille Grestock. Les Grestock sont morts, et la famille complètement éteinte, mais vous leur êtes apparenté par votre mère, bien que de loin. Veuillez prendre possession de vos nouvelles terres. »

Teddy se renversa dans les coussins en riant.

— Je ne me soucie guère de ce vieux nid à rats bleus. Je possède un autre château dans la montagne, autrement confortable. N'empêche que je vais aller faire le tour du propriétaire sur mes nouveaux domaines.

— Moi aussi je vais à Limmock, dit Rheina.

— Dieu est bon ! s'écria Teddy transporté de joie. En avant pour les nouvelles vacances. Oh, Rheina, connaissez-vous la devise des Haigh ? « Ne désespérez jamais et ne doutez de rien. »

La jeune fille partit d'un rire harmonieux.

— Vous êtes un jeune fou, Teddy, et vous le resterez, dit-elle, mais comme Limmock n'est pas grand, j'aurais mauvaise grâce de ne pas y accepter la compagnie de votre personne, que vous m'imposerez certainement.

— Vous lisez dans ma pensée, Rheina, s'écria Teddy plein de juvénile enthousiasme. Quel dommage que vous ne vouliez pas lire également dans mon cœur !

Elle lui sourit, et toute sa morgue première sembla s'évanouir.

Le train, dénommé pompeusement express, n'était de fait qu'un convoi d'intérêt local qui, parce qu'il voyageait de nuit, brûlait une station sur trois, ce qui lui valait le nom de « rapide » ; d'ailleurs, la saison de grand tourisme n'était pas encore ouverte car, dans ce cas, le train forçait quelque peu son allure.

Aussi l'aube mettait-elle un badigeon d'argent sur les cimes rondes et les premiers contreforts des monts Grampians, quand Rheina et Teddy arrivèrent à la gare desservant Limmock. Gare lointaine s'il en fut, puisque douze kilomètres la séparaient encore de la pauvre bourgade.

Le quai était désert et personne n'y parut, pas même l'homme d'équipe-lampiste-contrôleur-des-tickets et au surplus chef de gare.

Teddy, mécontent, regarda de tous côtés, dans l'espoir de découvrir quelque moyen de locomotion, mais sa compagne sembla

deviner sa pensée et se mit à rire joyeusement, de ce rire un peu grave de contralto qui faisait frémir de tendresse le sentimental Teddy Haigh.

— Nous allons marcher, Ted, déclara-t-elle, son regard éblouissant, irrésistible, fixé sur lui. Vingt-cinq kilomètres est une belle étape avant la méridienne, mais je me sens de force et d'humeur à les parcourir.

— Mais il n'y en a que douze d'ici à Limmock ! protesta Teddy.

— Qui vous parle de Limmock ? riposta-t-elle railleuse. N'êtes-vous pas le châtelain de Limmock Castle, et croyez-vous que je vais descendre à l'auberge quand je puis être reçue dans un château seigneurial ?

— Comment, vous voulez séjourner dans ces horribles ruines ? s'exclama Teddy au comble de l'ahurissement.

— Ted, fit-elle gravement, accordez-moi la faveur d'être romanesque au moins huit jours en une année.

Ce n'était plus la sévère et maussade compagne de rencontre des premières heures qui se trouvait devant Edward Haigh, et son cœur en chanta grâces.

— J'abattrais cinquante kilomètres à vos côtés ! s'écria-t-il. Que dis-je ? Je ferais le tour de l'Équateur de cette façon.

Il s'était mis à chanter à tue-tête.

— J'irais jusqu'au bout du monde avec vous, jusqu'en enfer, s'il le faut !

Elle lui jeta de côté un long regard singulier.

— Quel enfant vous faites, Teddy Haigh !

Des alouettes se levaient hors des bruyères jaunes, saluant le jour, un râle s'enfuit d'une mare, pattes pendantes, laissant un bref sillon d'argent sur l'eau vierge.

C'est ainsi que Ted et Rheina arrivèrent dans la région de Limmock, sans accueil et sans être vus de personne, pas même d'un insignifiant chef de halte.

4. Les terreurs de Limmock castle

Teddy Haigh ne savait rien de Rheina, sinon qu'elle venait de Hollande, et qu'elle se consacrait aux sciences naturelles. Il l'avait connue pendant les dernières vacances, et rencontrée à Limmock. On l'appelait Miss Rheina Schooten. Cela suffisait au bouillant jeune homme, puisqu'il était amoureux. Qu'on ne lui jette pas la pierre : bien d'autres amoureux n'auraient pas agi autrement, c'est-à-dire en ne se souciant ni du passé ni des moyens d'existence de la femme aimée. En le quittant, à la fin de leur séjour, elle lui refusa son adresse, et ne promit pas de lui donner de ses nouvelles. Mais elle était revenue, et c'était bien là le principal.

Le jour, ou plutôt la nuit où ils se revirent, tous deux en partance pour Limmock, il y avait cinq jours que Harry Dickson et Tom Wills se rongeaient les sangs à Limmock Castle.

Ils y avaient trouvé une vieille ruine médiévale, dont deux pièces seules, occupées jadis par feu Mr. Servus, étaient habitables. Sans plus, le détective et son élève y avaient élu domicile. Tom Wills était parvenu à louer une bicyclette, à l'aubergiste de la bourgade, et il s'en servait pour aller de temps à autre aux provisions.

Le triste séjour !

Le castel, au contraire des autres châteaux des montagnes, ne se plantait pas sur une hauteur mais dans un vallon sombre et humide, aux allures de gorge rocheuse. Un torrent rugissait dans ses douves écroulées. En face de la lugubre demeure se dressaient des rochers abrupts et de monotones moraines, à la végétation rare et chétive.

L'exploration du manoir n'avait livré aucun secret. Les détectives fureterent dans des salles ouvertes à tous vents, servant de closerie à des cryptogames livides, et de colonie à des effraies et à des choucas.

Le « musée », si pompeusement dénommé, se trouvait être une salle énorme, toute en longueur, assez bien conservée pourtant, et ne contenant que des objets sans intérêt ni valeur.

Le lendemain de leur arrivée, Dickson découvrit le cabinet noir. Une antique panoplie masquait habilement la porte de cette singulière chambre sans fenêtre. Celle-ci enlevée, le détective découvrit un minuscule portillon en bois de chêne, donnant accès à ladite pièce.

C'était un cube parfait, dallé de belles mosaïques, quoique ternies par le temps, et magnifiquement lambrissé de chêne lustré.

Harry Dickson fit jouer sa torche électrique et, tout à coup, s'écria :

— Enfin, nous le trouvons !

C'était le fameux lit, vainement cherché la veille.

Aussitôt, le détective se livra à un minutieux examen.

Il était bien tel que l'avait sommairement décrit John Grestock. Seulement les couvertures et les draps étaient absents et avaient été remplacés par des fourrures vraiment magnifiques : des peaux de renards roux et noirs, finement assemblées et dignes d'une couche royale. Le baldaquin avait été enlevé et les courtines, maintenant en belle soie rouge, s'attachaient à même le plafond.

— Curieux, curieux... murmura le détective.

Tom Wills avait entendu.

— Bah, il ne me semble pas !

— Le plus savant archéologue serait bien en peine pour en fixer le style, avait répondu le maître.

Longtemps, il promena la lumière de sa lampe le long du formidable meuble.

— Pourtant, cela me rappelle quelque chose, murmura Harry Dickson. J'y retrouve bien vaguement une facture terriblement ancienne. Voyons... ledit archéologue se moquerait de moi, sans doute, mais cela me semble quelque chose de... babylonien.

Tom Wills examinait ce qu'il croyait être les bois du lit quand il s'écria soudain :

— Ce n'est pas du bois !

Il venait de rayer de la lame de son couteau, un des panneaux inférieurs : une fine zébrure d'un jaune verdâtre était apparue.

— C'est de l'or ! s'écria-t-il à tue-tête.

— C'est bien trop dur pour cela, répliqua son maître.

À grand-peine, et en y émoussant plus d'un couteau, il parvint à enlever une parcelle de métal, qu'il emporta dans la chambre leur servant de logis.

Tom reçut l'ordre de retirer de leurs bagages quelques fioles et éprouvettes, et le détective se mit immédiatement à l'ouvrage.

À plusieurs reprises, le jeune homme vit le maître hocher pensivement la tête.

— Aucune réaction à l'eau régale, et pas plus au mercure, murmura-t-il dépité. Ce n'est donc pas de l'or... Ce n'est pas même un métal connu...

Il avait allumé sa pipe et s'était assis dans l'unique fauteuil.

Tout à coup un mot tomba de ses lèvres :

— Orichalque !

— Hein ? s'écria Tom Wills.

— Un métal inconnu et cité comme fabuleux, expliqua le maître. Les anciens Atlantes, de douteuse existence, le connaissaient, les Assyriens également et sans doute quelques privilégiés de Babylone, la grande disparue. Mr. Servus gardait là un trésor inestimable ».

Il était tombé dans une longue et pénible rêverie.

— Je donnerais beaucoup pour passer quelques heures dans la bibliothèque du British Muséum, dit-il tout à coup. En attendant je dois m'aider de ma seule mémoire.

Tom n'en apprit pas plus long ce jour-là. D'ailleurs il avait découvert dans la chambre de Mr. Servus un bon fusil de chasse et des munitions, et des traces de perdrix rouges dans la montagne proche.

Histoire de corser leurs maigres repas, il partit à la recherche des succulents gallinacés.

Quand, au soir tombant, il revint portant triomphalement une couple de perdreaux sanglants, il trouva son maître pâle et soucieux.

— Il y a eu du nouveau pendant mon absence ! s'écria-t-il.

Harry Dickson lui imposa silence du geste.

— Il y a du nouveau ! fit-il à voix basse.

Tom Wills mima une muette interrogation.

— La petite porte de la chambre noire ne s'ouvre plus !

— Est-elle coincée ?

— Non, elle est fermée de l'intérieur !

— Eh bien, qui vous empêche de l'enfoncer ?

— Le puissant blindage métallique qui se trouve habilement caché sous une plaque de chêne. Il me faudrait de la dynamite, et encore !

— Alors il y a quelqu'un ?

— Et qui ne s'en cache pas, venez donc !

Ils traversèrent la longue salle du « musée » et s'arrêtèrent à quelques pas de la porte. Tom Wills eut peine à réprimer un geste de frayeur.

Un pas lourd et cadencé, formidable, retentissait dans la chambre close. Il allait en long et en large, s'approchait de la porte et s'en éloignait ensuite, recommençant son sempiternel manège.

— Qu'est-ce ? balbutia le jeune homme. Un éléphant marcherait plus légèrement.

Comme pour lui donner raison, le sol frémit sous l'énorme marche cadencée.

Dans la clarté brouillée du crépuscule tombant par les hautes fenêtres en ogive de la salle, Tom vit les traits de son maître, durs et crispés, et ses yeux hagards fixant désespérément la porte close.

— Danger ? souffla Tom Wills.

Un lent signe affirmatif du détective fut la réponse.

— Heureusement que la bicyclette de Mac Gregor est un vieux tandem, dit Harry Dickson entre les dents.

— Nous partons ?

— Mais nous reviendrons. Ce soir, nous coucherons à l'auberge, car nous ne sommes pas de force à voisiner toute la nuit avec ce qui se promène dans la chambre noire.

Tom Wills se mit en devoir de mettre son tandem en état et d'y adapter un second siège de fortune. Quand il revint auprès de son maître, il le vit qui feuilletait l'indicateur des chemins de fer.

— Prendrons-nous le train au lieu de la bicyclette ? railla-t-il.

— Chut ! fit le maître. Écoutez, au lieu de rire.

— Oh... gémit le jeune homme, qui ne put en dire plus long, tant il se sentait effrayé par ce qui montait en ondes sourdes vers eux.

C'était une sorte d'hymne sauvage, s'élevant, aurait-on dit, d'une foule enivrée, mais si lointain qu'on pouvait le croire né au fond des entrailles de la terre même.

— Les bagages, Tom, ordonna vivement le détective. Je ne me soucie pas de passer la nuit à Limmock Castle, bien qu'il ne soit pas dans ma nature de me dérober au danger. Mais à l'impossible nul n'est tenu. Si la chose est ce que je crois être, nous serions ce que seraient des fétus de paille au sein d'un typhon... si elle se déchaînait.

— Nous retournons à Leith ? s'enquit le jeune homme.

— À Londres... Le peu de lumière que je pourrai apporter dans ce mystère des mystères, c'est là que je le trouverai peut-être ! Je suppose que vingt-cinq kilomètres à travers la montagne, sur cette méchante bécane, ne vous effraient pas, mon petit ?

Peu de temps après, ils étaient en selle, leurs bagages sanglés sur les épaules, et ils se mirent à pédaler frénétiquement, profitant de la dernière clarté du jour. Heureusement qu'à l'horizon paraissaient les cornes de la lune montante.

Ils atteignirent la halte ferroviaire un peu avant minuit seulement, car la route avait été dure et, en dépit de leurs efforts, ils n'avaient pu avancer qu'avec lenteur et circonspection. Mais ils arrivaient encore à temps pour prendre place dans le convoi de nuit qui les mènerait à Édimbourg.

— Pas un mot à personne, recommanda Harry Dickson, si vous ne voulez pas que l'on nous donne un sauf-conduit pour Bedlam. Même ceux qui admettent l'impossible me croiraient devenu fou à lier, si je leur racontais ce que je pense de l'énigme de Limmock-Castle.

Le lendemain, Teddy Haigh et Rheina Schooten arrivaient au manoir en ruines.

Quand le jeune homme eut fait à son invitée les honneurs du propriétaire, il devint grave et même soucieux.

— Quel trou ! gémit-il. Décemment je ne puis vous offrir l'hospitalité ici. Allons-nous-en, Rheina !

Elle partit d'un joyeux éclat de rire.

— Mais je n'y pense pas ! Je trouve au contraire l'endroit charmant, et j'accepte de grand cœur d'y être votre invitée.

— Si c'est pour une cure d'amaigrissement, cela pourrait aller, riposta Teddy. Car je me demande ce que je pourrais servir sur cette table.

— Pauvre cher garçon ! Voici un beau fusil et un sac bourré de cartouches, et je parie que la plume et le poil foisonnent dans la montagne. Quant à ce torrent, sous nos pieds, on ne peut y jeter un regard sans y voir bondir de petites truites bleues et même de beaux salmonidés.

— Avez-vous songé aux convenances, Rheina ? articula avec peine Teddy.

— J'ai biffé depuis longtemps ce mot de mon vocabulaire, riposta-t-elle. Ensuite vous êtes un gentleman, mon cher Teddy, et après peut-être...

— Après ? murmura le jeune homme en rougissant d'espoir.

— Rien ne doit valoir un pareil séjour solitaire... solitaire à deux, pardonnez-moi, pour se connaître mutuellement. Il se peut qu'au bout de la semaine, vous m'ayez prise en grippe, et que je sois devenue follement amoureuse de vous !

— Rheina ! s'écria le jeune homme, fou de joie. Je comprends... Il n'y aura pas de séjour plus enchanteur sur terre que Limmock Castle pendant cette merveilleuse huitaine !

Tant bien que mal, ils s'installèrent.

Rheina occupa la chambre de Mr. Servus et l'autre pièce habitable fut destinée à Teddy Haigh.

Ce dernier prit carnier et fusil, et la jeune fille partit à son tour en exploration, pour chercher ce que les environs pourraient livrer de comestible à ce qu'ils appelaient désormais leur « robinsonnage ».

Rheina découvrit de magnifiques champignons et, dans un creux de roche, une ruche d'abeilles sauvages dont les gâteaux regorgeaient de miel.

Teddy tira une grosse oie grise, grasse à souhait.

Le souper fut splendide.

Rissolés dans la graisse du volatile, les champignons furent trouvés exquis et, bien que la chair de l'oie fût peu tendre, elle fut déchirée à belles dents par les châtelains improvisés. Le miel fut déclaré supérieur à toutes les délices similaires de l'Hymette.

— Rheina, dit Teddy quand, la table desservie et les restes mis de côté pour le lendemain, il reçut l'autorisation d'allumer une pipe,

Rheina, quand je gravis tout à l'heure la montagne d'en face, aux trousses de l'oie grise, je jetai un coup d'œil sur le paysage. On voit loin, très loin, jusqu'aux toits de Limmock. Mais voilà que je me suis arrêté étonné : non loin du village, je vis une luisance d'eau que je ne me rappelle pas y avoir découvert la dernière fois. Jadis on a parlé d'un petit lac soudainement apparu dans la région et disparu ensuite. Je ne serais pas étonné que l'envie lui ait repris de réapparaître.

— Vraiment, dit Rheina en réprimant un léger bâillement. Il me semble en effet avoir entendu parler de cela dans le temps. C'est bien curieux, mais je ne crois pas que cela soit de nature à me faire abandonner Limmock Castle pour le moment.

— Chérie ! s'exclama Teddy.

— Oh, Ted, quel homme heureux et riche vous êtes ! Regardez cette lune rose qui monte sur la montagne ; écoutez le vol de velours de ces magnifiques oiseaux de nuit, et la sauvage chanson du torrent dans l'ombre.

— Vous savez bien que tout ceci est à vous, Rheina, que vous n'aurez qu'un mot à dire pour devenir la châtelaine de Limmock Castle ! Je ferai venir des ouvriers d'Édimbourg en masse, qui ne s'arrêteront pas de travailler avant que ces ruines soient devenues un véritable château digne de vous, mon aimée.

Il se mit à faire des projets : déjà il projetait la création d'un jardin, d'un parc, d'une pièce d'eau. Il ferait tracer une route à travers la montagne, pour qu'on pût arriver en auto au castel rénové. Il ferait installer des courts de tennis, un links de golf, des garages...

Rheina, la tête légèrement renversée, l'écoutait en silence, les yeux à moitié clos, toute rose dans la clarté tremblante de l'unique bougie.

Teddy Haigh ne voyait que l'ombre projetée de ses longs cils sur ses joues, et il ne put saisir le regard qui filtrait à travers la mince fente des paupières, sinon...

Sinon, oublieux de tous ses rêves d'avenir, il se serait enfui à travers la montagne et la nuit, sans plus regarder en arrière vers Limmock Castle et Rheina ; l'épouvante la plus profonde lui aurait donné des ailes pour fuir à jamais ce lieu, qu'il espérait dédier à son bonheur futur.

*

Nuit... Dans la lointaine bourgade, l'horloge du minuscule campanile qui surmonte la maison communale doit sonner minuit d'une grêle voix fêlée.

Des nuages ont paru au ciel et masquent la lune ; les chouettes

ululent longuement, les choucas ne peuvent trouver le sommeil et geignent, de gros chéiroptères chuintent dans l'ombre.

— Ouah !

Teddy Haigh dort, harassé par les dures fatigues de la journée, mais qui ne l'empêchent pas de faire les plus beaux rêves du monde.

— Ouah !

Non, Teddy Haigh n'entend rien et, pas davantage, il ne voit la singulière forme trapue ramper le long des dalles du hall.

Dans un songe, il voit la longue salle du musée transformée en une bibliothèque somptueuse, avec de profonds fauteuils-club en cuir souple, une haute cheminée armoriée auprès de laquelle il fera bon s'asseoir les soirs d'hiver, pour parler d'amour à Lady Rheina Haigh.

Dans la réalité, la salle est plus sinistre que jamais, plus sinistre qu'elle pourrait l'être au sein du pire des cauchemars.

— Dong ! Dong ! Dong ! Dong !

Un pas formidable y gronde, pas dans le « musée » même toutefois, mais dans la chambre noire contiguë, dont pourtant la porte demeure close.

À trois pas de cette porte, Rheina est debout.

Aucune lumière n'a dû la guider dans les épaisses ténèbres, mais à la voir on doit comprendre qu'elle n'en a nul besoin : ses yeux luisent, verts comme ceux d'un tigre, et la nuit doit être pour elle aussi claire que le jour.

— Ouah !

La forme rampe aux pieds de l'étrange femme.

— Périssent ceux qui approchent, rauque-t-elle d'une voix horrible.

La terre se fissure, la terre est en péril.

— Ouah !

Quelque chose grince derrière la porte.

La créature rampante s'aplatit contre le sol en gémissant de terreur. Rheina elle-même chancelle, devient affreusement livide et tombe à genoux.

La porte s'est ouverte à moitié, mais elle ne découvre qu'une ouverture noire, plus noire encore que la nuit d'alentour.

Les yeux nyctalopes de Rheina arriveraient pourtant à y voir, mais ils sont fixés obstinément sur les dalles et rien ne pourrait les faire se lever vers la porte entrebâillée, si grande est la terreur qui la hante.

Et, soudain, un hymne lointain, déchirant, se lève et, tout en restant prostrée, Rheina y répond ; sa gorge trouve les mêmes accents inconnus et effroyables qui semblent jaillir hors de l'abîme.

— Ouah !

— Allez ! ordonne Rheina.

Teddy Haigh se sent soudain saisi par le milieu du corps. Une force immense le soulève entre ciel et terre. Il s'éveille, il crie, mais on l'emporte avec une incroyable vélocité à travers la salle du musée vers la chambre noire dont la porte se ferme derrière lui.

À cette heure, au milieu de la nuit, à Londres, Harry Dickson sort en courant du British Muséum, où il a passé de longues heures courbé sur des livres et des parchemins.

Ses joues sont livides et luisent de sueur et, sous l'emprise du plus affreux des épouvantements, ses dents claquent, ses membres tremblent, son sang se fige.

Qui, dans cet être pétri par une terreur surhumaine, pourrait reconnaître le grand Harry Dickson, l'homme qui, le sourire aux lèvres, affronta les plus formidables périls.

5. Maître Culley

Les habitants de Limmock regardaient avec stupeur le phénomène : l'ancien lac venait réclamer ses droits sur son domaine de jadis.

Les eaux commencèrent par monter très lentement, puis leur ascension accrut sa vélocité et l'étendue miroitante de naguère remplaça à nouveau le petit désert de rocaillies.

L'île Grestock, elle, n'avait pas suivi le mouvement de retour.

Mac Gregor ne cacha pas sa joie, quand il présida le conseil du village, rapidement convoqué pour la circonstance.

— Les touristes reviendront, déclara-t-il, sans compter nombre de savants et d'amateurs de mystères !

— On fera des affaires c'est certain, affirma l'épicier, et je crois que je ferais bien d'ajouter à mon commerce la vente d'accessoires de photographie.

— On lèvera une taxe spéciale pour la visite du lac, et l'on vendra des souvenirs au profit de la caisse communale, proposa le tailleur Culley qui, eu égard à son instruction, faisait fonction de scribe et d'adjoint à la mairie de Limmock.

— Il est bien dommage que Mr. Servus ne soit plus en vie, opina Mac Gregor. Non que j'aimais ce vieil hibou, mais son vieux castel aurait présenté un double attrait pour les étrangers qui ne manqueront pas d'accourir.

— Pourquoi la commune n'exploiterait-elle pas elle-même le « musée » ? s'écria Culley, qui prenait les intérêts municipaux à cœur comme s'ils étaient siens.

— Heu, hésita Mac Gregor, est-ce bien légal ?

— La commune c'est la commune et c'est légal, trancha le tailleur.

— Du moment que Culley l'a dit...

Oui, c'était l'opinion de tout le monde : du moment que Culley avait parlé, il n'y avait qu'à se rallier à son opinion.

— Il faudrait que quelqu'un se rende au château pour examiner comment on pourrait exploiter ce « musée » sans commettre d'illégalité, déclara enfin Mac Gregor.

Ce quelqu'un était tout trouvé : Culley.

Il ne se fit guère prier d'ailleurs et décida de partir le jour même.

La journée était belle, bien qu'un vent assez âpre soufflât sur la

montagne.

Culley chaussa de solides bottes et retourna son magasin pour y trouver ce qui s'apparentait le plus à un costume de touriste. Puis, muni d'une bonne canne ferrée, il se mit en route, son havresac bourré de provisions et nanti d'une gourde de scotch whisky, présent mirifique de Mac Gregor.

— Je ferai un inventaire des lieux, annonça-t-il pompeusement. Et, sans doute, ne reviendrai-je que demain.

Culley n'était plus très jeune, mais il était robuste, malgré ses épaules légèrement voûtées par son métier ; jadis il avait été bon montagnard et, la première heure de marche passée, il retrouva un peu son allure d'antan.

Mais les sentiers des Grampians ne lui étaient plus familiers comme jadis et, sans précisément s'égarer, il dut faire quelques détours.

C'est ce qui l'amena sur un petit plateau désert, s'achevant à pic au bord d'une étroite gorge rocheuse fort profonde.

— Je ne suis plus dans le bon chemin, maugréa-t-il en jetant un coup d'œil mécontent vers les profondeurs.

Un raidillon y conduisait, bien plus chemin de chèvres que sentier tracé de main d'homme, et Culley hésita quelque peu avant de s'y engager.

— Une croix de bois, murmura-t-il... C'est vrai, je me souviens, c'est ici que ce malheureux savant de Londres, Marlwood, a dû trouver la mort.

L'affaire n'avait pas fait trop de bruit dans Limmock, car ce n'était pas la première fois qu'un imprudent trouvait une fin sinistre dans les passes dangereuses des Grampians. Ensuite, Culley avait fait partie du jury ayant conclu à la mort accidentelle de Marlwood.

— Je ne vais pas me risquer sur cette pente, se dit-il après réflexion. Une pierre détachée y aurait vite raison de son homme. Autant retourner sur ses pas.

Pourtant il n'en fit rien, il hésitait, son attention soudain sollicitée.

À une trentaine de pas de la croix de bois noir, de petits objets mouvants se devinaient entre les pierres écroulées.

Culley avait des yeux perçants, mais il ne se fiait pas complètement à eux car, dans son havresac, se trouvait une paire de jumelles un peu désuètes, mais qui n'en étaient pas moins fort bonnes.

Il les braqua dans la direction des objets et regarda longuement.

Quand il eut déposé ses jumelles, il siffla doucement et s'accroupit derrière un quartier de roche pour réfléchir plus à son aise.

— Les canards de l'enfer ! murmura-t-il.

C'étaient en effet d'étranges palmipèdes qui se faufilaient malhabilement de roc en roc, apparaissant et disparaissant tour à tour.

Leur tête était énorme et puissante, leur bec d'ivoire pâle fortement spatulé ; leurs ailes informes n'étaient que de courts moignons tout à fait ridicules ; un pauvre duvet sombre couvrait leur dos, mais, sur le reste de leur corps, les plumes étaient absentes. Leur marche bizarre, saccadée, incertaine, confirmait ce que savait Culley : ces volatiles étaient aveugles.

Ce qu'il ignorait, c'est que de pareils animaux sont assez communs dans les pays possédant de grands lacs souterrains, la Carniole par exemple.

À l'origine c'étaient des canards, comme tous les autres, mais, égarés dans des régions de ténèbres éternelles, ils avaient fini par s'y acclimater.

Les organes visuels, devenus inutiles avaient été remplacés par d'autres, tactiles, et leur vain plumage était devenu une peau cuireuse et solide comme un bouclier.

Dans sa jeunesse, le tailleur de Limmock avait parcouru la montagne dans tous les sens, et il y avait entendu raconter maintes légendes au sujet de ces oiseaux.

Légendes effrayantes s'il en fut, où les diables et autres horribles entités de l'abîme jouaient le premier rôle.

En ce temps, les Highlanders déclaraient ni plus ni moins que l'entrée de l'Enfer se trouvait dans une des gorges des Grampians et, pour preuve, ils citaient l'existence, pourtant bien rare, de vilains volatiles qui, de temps à autre, descendaient faire un tour sur la terre des mortels.

Ces récits de bonne femme lui revenant à la mémoire, Culley s'en trouva fort impressionné. L'idée de se trouver seul en pareil voisinage n'était pas pour le remplir d'aise. Mais, d'un autre côté, l'Écossais rapace au gain, ami des bonnes affaires, s'éveillait en lui.

— Quelle belle prime cela me ferait de la part de la Société des recherches savantes d'Édimbourg, si je découvrais le gîte de ces affreux animaux ! songea-t-il.

Ce fut l'idée du gain qui l'emporta à la longue.

Après avoir affermi sa canne ferrée dans sa main, il se mit à descendre le raidillon et, au bout de trois quarts d'heure d'efforts, de chutes et de dégringolades, il atteignit la croix de bois.

Il la salua respectueusement et murmura une prière.

Les canards qui, pour être aveugles, étaient loin d'être sourds, avaient disparu aux premiers bruits des pierres roulant sous les pieds du montagnard.

Mais Culley avait repéré l'endroit où ils se tenaient et il ne mit

pas beaucoup de temps à découvrir une étroite fissure dans la roche, où s'enfonçait une sorte d'escalier naturel.

Naturel ? Le maître tailleur se posa mentalement la question, et la réponse qu'il obtint n'était pas faite pour le rassurer.

Ces énormes marches, bien que grossièrement étagées, semblaient équerries selon une règle intelligente ; elles présentaient une régularité bien faite pour provoquer la réflexion.

Pourtant, l'idée des diables et de leurs consorts n'était plus très ferme dans l'esprit de Culley.

Il prit dans son carnier une petite lampe à verre carré, la garnit d'une bougie allumée et s'engagea dans l'escalier.

Les plans des hautes marches formaient de véritables paliers.

Culley dut sauter de l'un à l'autre, ce qui au fond présentait encore une descente plus aisée que le raidillon de tout à l'heure.

Bientôt, derrière lui, le jour ne fut plus qu'une mince bande laiteuse, puis un simple reflet, qu'une courbe de l'escalier effaça aussitôt.

Les parois de la grotte accrochaient la clarté de la bougie, et ce que vit le maître tailleur était bien de nature à le pousser à continuer son exploration souterraine : de magnifiques cristaux de roche, aux feux bleus et jaunes, luisaient comme des gemmes fantastiques.

Cela valait de l'argent, du bel argent, beaucoup d'argent.

Culley jubila : Limmock allait enfin pouvoir jouir de ressources quasi inépuisables. Aux prochaines élections municipales, l'adjoint n'aurait aucune peine à faire renvoyer Mac Gregor à son comptoir, pour assumer lui-même la noble charge de maire de la bourgade.

Il continua à descendre, tout à ses audacieux rêves d'avenir.

*

Une automobile de curieuse structure, partie à l'aube des faubourgs de Leith, faisait tout ce qui semblait possible pour éviter les routes fréquentées.

Ce genre de voitures n'est pas fréquent, car elles appartiennent à l'armée des montagnes et n'y circulent qu'à l'époque des manœuvres.

Robustes et souples, elles ont l'allure et quelque peu l'aspect de tanks, tout en étant montées sur roues et non sur chenilles.

Comme telles, elles s'entendent à grimper les côtes les plus ardues et à descendre les pentes dangereuses, qui feraient hésiter le plus averti des alpinistes.

Par un long détour, l'auto évita la bourgade de Limmock et, tout en côtoyant abîme après abîme, elle parvint dans les parages de Limmock Castle. Presque en vue des ruines, elle s'arrêta et son

conducteur la gara entre deux gros blocs erratiques qui la dissimulèrent à merveille.

Cela fait, Harry Dickson sauta à terre, pâle et les traits tirés comme ceux de quelqu'un qui vient de passer une suite de nuits blanches. Mais ses yeux brillaient de fièvre.

À ses côtés, un peu plus dispos toutefois, se tenait Tom Wills.

La nuit précédente ils se trouvaient encore à Londres. Par ordre spécial, l'avion postal Londres-Édimbourg avait patienté longtemps pour leur permettre de monter à bord.

Sorti du British Muséum, le détective s'était rué littéralement chez le Premier ministre, Lord Dambridge, qu'il avait averti en pleine nuit de son départ prochain.

Ils avaient parlé près d'une heure et, quand l'entretien avait pris fin, le ministre était aussi blême que le détective.

— Si tout autre que Dickson m'avait raconté cette histoire, déclara Lord Dambridge, j'aurais exigé sur l'heure son internement dans un asile d'aliénés.

— Souvenez-vous des Chevaliers de la Lune, Mylord, avait répondu le maître, du Temple de Fer, et de quelques aventures du genre où vous fûtes mêlé personnellement et rappelez-vous aussi une image qui m'était chère dans le temps : les régions montagneuses d'Angleterre peuvent se comparer à de fantastiques fromages de gruyère, aux mille trous, quant à leurs parties souterraines.

— Mais ceci dépasse tout en invraisemblance !

— Truth is stranger than fiction !

— Mon cher Dickson, si pareille chose vient à être connue, même si vos terribles projets réussissent, la moitié du pays deviendra folle à lier !

— Aussi ai-je voulu m'en charger tout seul.

« L'aide de Tom Wills me suffira. Il me faudra quelques accessoires que l'arsenal d'Édimbourg sera apte à me fournir.

— La direction en sera avisée téléphoniquement par moi-même.

— Je réussirai, ou bien vous rayerez Harry Dickson du nombre des vivants !

Et, à présent, les deux détectives se trouvaient au milieu de la solitude farouche, tous deux étrangement équipés en vérité.

Ils portaient de souples vêtements de cuir et de singuliers havresacs, composés de trois gros tubes jumelés. Un initié aurait constaté, avec une stupeur inquiète, que ce triple réservoir alliait le tube à oxygène au lance-flammes et aux réserves de gaz asphyxiants.

Son inquiétude se serait accrue en voyant que Dickson et son élève emplissaient une large musette de cuir noir de grenades allongées, ainsi que de quelques lourdes boîtes cylindriques nanties de

fusées.

— Une forteresse n'y résisterait pas, gémit Tom Wills en pliant sous le poids.

— Je l'espère, murmura Harry Dickson. Mais quelle forteresse, Tom !

Ils traversèrent la passe rocheuse, s'engagèrent dans une sente oblique et débouchèrent sur une brève lande pierreuse, à cent yards à peine du château.

Harry Dickson sortit un long revolver d'imposant calibre, et Tom Wills suivit son exemple.

— Tirez sans avertissement sur quiconque se présente, ordonna Dickson. Nous n'avons pas le choix !

Mais ils n'eurent pas à se servir de leurs armes, car ils trouvèrent la poterne du château large ouverte, et ce dernier vide de toute présence.

— Oh, dit tout à coup Tom Wills, quelqu'un est venu ici en notre absence !

— Ce quelqu'un a même fumé du Navy-Cut dans une bien jolie pipe de bruyère !

— Et il s'est offert un rôti d'oie sauvage !

— Bizarre !

— Quoi donc ? demanda Tom Wills. Les reliefs de ce festin ?

— Non, cet accessoire de toilette féminine, dit le maître en cueillant, sous la table, une petite boucle en strass servant à retenir les cheveux.

— Ce n'est pas bien redoutable...

— Qui sait ?

Soudain Tom Wills entendit le maître siffloter de la manière caractéristique qu'il lui connaissait bien.

Le détective tenait en main une feuille de papier qu'il venait de retirer, jaunie mais non consumée, des cendres du foyer.

— Qu'est-ce ? demanda Tom. Oh, une facture ! Il lut : *Jérémie Buzeneyer, taxidermiste*.

Harry Dickson secoua la tête, et désigna, au dos du feuillet, quelques lignes sommairement tracées.

— C'est un plan, Tom, et même assez fidèle, puisqu'il représente exactement la forme en fuseau de l'ancien lac de Limmock.

— Mais il n'y a pas que cela !

— Non, gronda Dickson sauvagement, il n'y a pas que cela. Voyez-moi ce tracé régulier de parallèles. Ne dirait-on pas des canaux ? Je crois qu'elles ne représentent rien d'autre. Ah ! Tom, il doit y avoir des ingénieurs parmi « eux » et des hydrauliciens de première force encore. Écoutez bien ce que je dis : le lac de Limmock

pourrait bien reparaître, s'il ne l'a déjà fait, et alors...

— Et alors ?...

— Il ne nous resterait pas de temps à perdre.

Dickson avait mis le papier en poche et il fit signe à Tom de le suivre dans la salle du « musée ». Le jeune homme le vit s'approcher avec appréhension de la petite porte donnant sur la chambre noire.

Elle n'était plus verrouillée et s'ouvrit dès le premier tour de poignée.

Tom alluma sa lampe.

— Tout est toujours en place. Le lit... Ah !

Il resta figé d'horreur : le lit ruisselait littéralement de sang, qui n'avait pas encore eu le temps de sécher complètement.

— Compris ! gronda le détective. « Ils » ont commencé. La victime a dû être immolée cette nuit même. J'arrive trop tard pour celle-là, mais, espérons-le, pas pour d'autres !

« Le tout est de savoir comment parvenir jusqu'à « eux ».

— Écoutez !

Des heurts sourds, étranges, se faisaient entendre, suivis par de lugubres grincements de ferrailles.

— Attention, hurla Tom Wills en se jetant en arrière. Le lit !... Regardez le lit !

Une houle singulière sembla soulever le meuble tout entier, et soudain avec une sorte de rugissement il s'éleva presque jusqu'au plafond, découvrant une énorme et obscure ouverture carrée.

— Tirez ! rugit Tom en voyant une main agripper le rebord et une tête sortir de l'ombre.

— Non, ne tirez pas sur moi, burla une voix affolée, mais sur cette brute qui me court après comme un possédé !

Une lanterne allumée jaillit soudain de l'ombre et roula sur le sol, tandis qu'un homme, aux vêtements lacérés, bondissait aux pieds de Dickson.

— Je me nomme Culley, et je suis l'adjoint du maire de Limmock, pleura l'homme. Mais celui qui me poursuit est le diable en personne.

Il avait à peine dit qu'un rauquement sauvage se fit entendre et que deux mains énormes jaillirent des profondeurs.

— Ouah !

Une sorte de gorille bizarrement accoutré, à la mine aussi hideuse que féroce, bondit hors du trou et se jeta sur les hommes.

Une rafale de coups de feu retentit.

L'atroce créature poussa une plainte immonde et s'écroula.

Les balles explosives, dont les armes des détectives étaient chargées, lui avaient arraché la moitié du crâne et troué largement le torse.

— L'homme-singe, dont parle Grestock, dit calmement le détective. Nous sommes sur le bon chemin. Je vous remercie, maître Culley. Mais dites-moi d'où vous sortez.

— Le sais-je moi-même ? Un drôle de pays en vérité. C'est au fond de la terre et pourtant on y voit assez clair par moments. À certains moments, on dirait des grottes affreuses, à d'autres de splendides palais.

« Je pense que ce sont des pyramides.

— Pourquoi des pyramides ?

— C'est plein de ces vilaines choses noires et sèches... Ah... j'y suis : des momies !

— Elles ne bougent pas ?

— Mais non, répondit Culley étonné. Pourquoi des momies bougeraient-elles ? Seul, ce démon que vous avez tué bougeait, et comment !

« Il s'est mis à courir derrière moi, mais beaucoup moins vite, tout en poussant ses horribles « ouah ! ouah ! »

« J'ai vu un grand escalier et je me suis dit qu'il devait me ramener à la surface de la terre. Tout en haut de cet escalier, je me suis trouvé devant une muraille et, chose curieuse, il y pendait comme un cordon de sonnette. Je l'ai tiré sans trop savoir pourquoi. Bien m'en a pris, puisque la porte me fut aussitôt ouverte et que me voici !

— Maître Culley, dit Harry Dickson, vous me paraissez être un solide gaillard qui, au surplus, n'a pas trop froid aux yeux. Vous allez pouvoir nous être utile.

Il se tourna vers Tom Wills.

— Courez jusqu'à l'auto avec Culley et rapportez-en les deux grands fuseaux d'acier auxquels sont assujetties des courroies. Je suppose, maître Culley, qu'un poids de soixante livres n'est pas fait pour vous effrayer.

— Pas du tout, répliqua fièrement le maître tailleur de Limmock.

Quelques minutes plus tard, Tom et Culley étaient de retour.

— Qu'est-ce que sont ces machines, questionna le tailleur en montrant les deux longs fuseaux qu'il portait fixés sur ses épaules.

— De dangereux voisins, mon ami, répondit Harry Dickson en riant. Des bombes d'avion...

6. La bête et la belle

Maître Culley avait dit vrai : tout à coup, sans que les détectives sachent bien pourquoi et comment, ils n'eurent plus besoin de torches électriques, ni de lanternes, pour s'éclairer à travers les grottes souterraines où ils avançaient.

Tom Wills fut le premier à en faire la remarque et son maître ne put répondre que par une conjecture scientifique :

— Un phénomène électrique sans aucun doute. De lumière froide. Il nous manque malheureusement les appareils nécessaires pour la polariser. Est-ce un phénomène naturel ? C'est possible, mais je ne le crois pas.

— Dans ce cas, les rats de cave ne sont pas des imbéciles, dit Tom Wills.

— Je crains que l'unique façon qu'il nous soit permis d'adopter envers « eux » ne détruise beaucoup de secrets et de découvertes, murmura le détective. Mais nous ne pourrions nous conduire autrement. Nous allons nous trouver devant des choses tellement inhumaines !

La grotte qu'ils continuaient à arpenter était bien bizarre en vérité et ne méritait le nom de grotte que parce qu'il aurait été difficile de lui en appliquer un autre.

Elle présentait la forme intérieure d'un demi-cylindre ; ses parois étaient noires et lisses. La lumière, très pâle et légèrement irisée, consistait en de minces écharpes vaporeuses, lentement mobiles et se déplaçant le long de la haute voûte dans un silence saisissant.

— Tenez, fit tout à coup Culley, c'est ici que le vilain singe de tout à l'heure a failli m'avoir. Il sortait de ce trou-là, à votre droite, tandis que je descendais l'escalier dont vous voyez à votre gauche les premières marches.

— Suivons la route du singe, opina Tom Wills de bonne humeur. J'espère qu'il ne nous mènera pas dans les branches d'un arbre.

— Où avez-vous vu les momies, maître Culley ? demanda soudain Harry Dickson.

— Ah... fit le tailleur, c'est étrange, elles n'y sont plus. Pourtant il m'a semblé, en courant le long du passage que nous venons de quitter, qu'elles se rangeaient le long des murs. Elles étaient toutes très sages, c'est-à-dire parfaitement immobiles.

— Alors, c'est qu'elles ne sont pas restées sages ! déclara Tom.

Mais cette parole légère mourut sur les lèvres du jeune homme, car, soudain, l'espèce de boyau rocheux où ils circulaient prit fin, et ils se trouvèrent devant une immense esplanade baignée d'une clarté laiteuse.

Ils se tenaient au bord d'une haute corniche, et leur regard plongeait dans une formidable et profonde vallée.

— Une ville ! s'écria Tom.

Une ville... Une ville, oui, mais surtout une cité de cauchemars !

Des édifices aux proportions colossales se suivaient au long des larges avenues ; des places publiques prenaient des proportions de vastitudes.

Harry Dickson laissa une minute ses compagnons à leur stupeur, puis il dit doucement :

— Ceci est absolument irréel, mes amis. De fait, nous nous trouvons devant un phénomène de réfraction lumineuse assez mal étudiée encore, mais qui régit parfois les paysages souterrains. Ce que nous voyons n'est qu'un jeu de miroirs, et les miroirs sont deux petits lacs souterrains qui réfléchissent les formes et, grâce à une différence de densité des couches atmosphériques intérieures, les multiplient et les grossissent presque à l'infini.

— Alors cette ville n'est pas si grande ? demanda Tom.

— Puisque deux bombes d'avion suffiront largement pour la vouer au néant, qui est sa juste place, trancha sombrement le détective.

— Mais que voyons-nous dans cette profondeur ? demanda Culley. Est-ce vraiment une ville ?

— Oui, c'est Babylone.

Tom ouvrit des yeux énormes.

— Ba... by... lone ?

— Je vous expliquerai cela plus tard, et je crains fort que mes explications vous laissent aussi perplexes que cette étrange réalité elle-même.

— Est-elle inhabitée ?

— Non... Voyez vous-même !

Tom Wills et maître Culley virent alors des formes larvaires ramper péniblement le long des rochers.

— Les momies ! s'écria le tailleur.

— Oui... Elles ne sont pas autre chose pour le moment, et rendons grâce au ciel qu'il en soit ainsi, sinon nous n'aurions aucune chance de revoir le beau ciel du dehors.

Tom Wills, renonçant à comprendre, secoua la tête ; maître Culley trouva, lui, que le diable s'en était mêlé et que ce seigneur des ténèbres pouvait créer des cités souterraines comme bon lui semblait.

Harry Dickson observa longuement l'étrange monde au-dessous de lui et, à plusieurs reprises, il en prit des photos à l'aide d'un petit appareil très sensible dont il s'était muni.

— C'est tout ce qu'il nous sera permis d'emporter d'ici, déclara-t-il.

— Et pourquoi pas davantage ?

— Je vous l'expliquerai plus tard, comme un tas d'autres choses, Tom, mais sachez que ce serait réellement dangereux.

Brusquement il se tut : ses compagnons le virent chanceler et devenir livide.

— En arrière, gronda-t-il, planquez-vous... Vite, cachons-nous derrière ce quartier de roc, sinon tout est perdu !

Sans en demander plus long, ses deux compagnons obéirent et, l'instant d'après, tous trois étaient blottis l'un contre l'autre dans une étroite niche pierreuse, d'où ils pouvaient néanmoins embrasser une partie du paysage.

— Oh, murmura Tom Wills, qui occupait l'extrême bord et dont les regards pouvaient plonger dans la fantastique vallée, des hommes !

Sur une terrasse des hauteurs, il venait d'apercevoir deux hommes en costumes de touristes s'avancer à pas lents.

Harry Dickson les observa à son tour.

— Les hommes de Grestock House ! fit-il simplement.

— Vous dites ? Mais dans ce cas ils devraient être âgés de plus de cent ans, et ils ont tout au plus l'air d'en avoir trente.

— Vous avez raison, répondit le détective. Mais, à présent, taisez-vous et regardez !

Les « momies » s'étaient remises en mouvement, avec une lenteur telle qu'on aurait dit qu'un immense poids invisible les accablait.

Et, soudain, l'hymne jadis entendu s'éleva, sauvage, formidable...

Mais ce n'était plus seulement ce chœur forcené qui captivait l'attention angoissée des trois hommes, mais un pas lourd, fantastique, pilonnant la terre et qui faisait vibrer la corniche tout entière.

— Le pas de la chambre noire, balbutia Tom Wills, en proie à une frayeur sans bornes.

— Restez maîtres de vos nerfs, ordonna Harry Dickson. Ce drame inouï, surgi du plus vaste des cauchemars, tire à sa fin. Mais, quoi que vous puissiez voir, ne bougez pas, ne criez pas...

Il avait à peine dit qu'il eut, lui-même, toutes les peines du monde à étouffer une exclamation horrifiée.

Sans qu'on ait pu se rendre nettement compte d'où « la chose » était venue, elle se hissait sur les bords de la corniche à l'aide de deux moignons de bras informes, terminés par des griffes aiguës.

Bientôt un mufler de ténèbres suivit, une sorte de rostre de

scorpion démesurément grandi. Les yeux n'étaient guère visibles, cachés dans les replis d'une peau noire et huileuse, mais une gueule fantastique fendait ce qui devait lui servir de tête. Quelques instants plus tard, avec une souplesse qu'on n'aurait osé attendre d'une masse aussi informe, la créature bondit au milieu du sentier rocheux, faisant frémir le roc sous son poids.

Vraiment, elle ne suscitait pas d'autres idées : la noirceur, le poids, la laideur.

Tom et Culley s'étaient blottis contre la paroi, sans oser faire un geste, mais ils virent le maître prendre une attitude nettement triomphante.

— Passez-moi les grenades, Tom !

Machinalement, le jeune homme lui tendit deux cylindres allongés.

Harry Dickson serra les dents puis, arrachant les bracelets protecteurs, il lança les terribles engins de destruction dans la direction du monstre.

Ils éclatèrent en arrivant au but.

Tom et Culley avaient aussitôt glissé des masques protecteurs devant leurs visages.

Ils virent une fumée ondoyer autour de la créature immobile et comme étonnée, mais cela ne dura guère. Avec un barrissement retentissant, elle se mit à tourner sur elle-même et, trébuchant soudain, disparut par-dessus le parapet de pierre, dans les profondeurs de la ville, interdite.

— Hurrah ! s'écria Dickson, c'est ce qui pouvait nous arriver de meilleur ! Ah, mes amis, nous avons joué sur du velours. Et, maintenant, parachevons notre œuvre.

Du fond du gouffre, de singulières clameurs s'élevaient à présent. Tom Wills put voir les deux hommes qu'il avait entrevus courir de long en large, en donnant tous les signes d'un vif effarement.

Harry Dickson prit les bombes d'avion et en retira doucement les masselottes. Il fit de même avec les cylindres à gaz.

— Que de choses mystérieuses nous allons détruire, murmura-t-il, mais il le faut ! Il n'y a pas de place sur terre pour des êtres pareils. Qu'ils rentrent donc dans la nuit, dont ils n'auraient jamais dû sortir !

Les bombes glissèrent à leur tour par-dessus le parapet.

— Au galop ! ordonna Dickson, car il n'est pas impossible que l'effet soit plus terrible qu'on ne l'escompte.

Il dit, et presque aussitôt une fantastique vague de feu monta de l'abîme.

— Là... que disais-je, cria le détective alarmé. Nous avons dû toucher certaines réserves d'explosifs ou... que sais-je moi !

Un grondement immense lui répondit. Tous trois couraient dans le couloir, dont l'air devenait brûlant et irrespirable.

— L'escalier ! s'écria Culley.

— Dieu soit loué !

Ils débouchèrent dans la chambre noire, mais le souffle embrasé les y suivait déjà.

— Même le lit du Diable gardera son mystère, murmura Harry Dickson, en jetant un dernier regard sur l'étrange couche d'orichalque. Tant mieux peut-être. Il faut que tout ceci soit voué à l'oubli !

Quand ils atteignirent l'auto, les premières flammes commençaient à fuser hors de Limmock Castle.

*

Non, la tâche du détective n'était pas achevée et ce qui lui restait à faire n'en était pas la partie la moins curieuse.

Après avoir fait la leçon à maître Culley, qui jura sur l'honneur de ne rien raconter de tout ce qu'il avait vu, Harry Dickson regagna Leith en grande hâte.

Nous l'y suivons aux côtés de Tom Wills, par les ruelles du vieux port, pour arriver enfin dans celle où s'ouvre l'échoppe de Jérémie Buzeneyer.

Le soir va tomber. Il bruine et les chiches lumières des réverbères s'allument dans ce quartier torve.

Harry Dickson est nerveux. On dirait qu'il appréhende plus la rencontre qu'il prévoit que la formidable puissance de l'abîme.

Tom le suit, machinalement ; il s'est résigné à vivre des heures invraisemblables sans les comprendre.

Derrière les vitres grasses de la boutique du taxidermiste, luit une humble petite lampe.

Harry Dickson frissonne, car l'achèvement de son œuvre l'écoeure singulièrement. Mais il le faut...

— Si parfois ma main n'était pas sûre... murmura-t-il avec émotion, à l'oreille de son jeune disciple.

— Oui, maître, je sais...

Ils se trouvent devant la porte, qui n'est fermée qu'au loquet.

Des ombres énormes d'oiseaux de mer et de marécage s'allongent vers les détectives qui entrent.

Une grande jeune femme, en long sarrau noir, dépose le scalpel qui lui sert à éventrer le corps épais d'un grand milouin.

— Vous désirez, messieurs ?

Sa voix est harmonieuse, son beau visage las et reflétant une grande intelligence. Harry Dickson a hésité. Son cœur semble se

pétrifier. Pourtant, il connaît le terrible prix de cette hésitation.

Mais la jeune femme aussi semble comprendre. Ses yeux s'ouvrent démesurément, deviennent énormes, terribles, effroyables.

Dickson est vaincu... Ce regard infernal aura raison de sa puissante énergie.

Non... Tom Wills est là. Par hasard, il a tourné les yeux vers le corps rougeâtre, et ils n'ont pas rencontré ceux de Rheina Schooten.

Au moment où Harry Dickson chancelle, comme frappé par une force inconnue, deux barres de feu jaillissent par-dessus son épaule et la femme, atteinte en plein front, s'écroule.

— Tom, gémit le détective... Vous m'avez sauvé la vie... Vous avez sauvé un monde.

Il s'arrêta devant le corps immobile de Rheina, et son élève l'entendit murmurer avec angoisse :

— Mon Dieu... si cela n'était pas ?

Mais, presque aussitôt, il se rejeta en arrière avec un cri d'horreur et de dégoût.

— Regardez, regardez... cela commence !

Les beaux traits de Rheina venaient de se fondre soudain, les lignes en disparaurent, des taches noires coururent sur les joues qui, soudain devenues caves, ne furent plus que des trous.

— Que se passe-t-il ? demande Tom en tremblant.

Harry Dickson répondit de la façon la plus énigmatique :

— Rhâna, grande prêtresse du demiurge Baal. Voici ce qui reste de sa... momie.

7. L'explication hallucinante

Harry Dickson ne parle jamais de cette aventure ; ce n'est que devant quelques très rares familiers qu'il a bien voulu soulever l'épais voile couvrant ce mystère.

— La macrobiotique... commence-t-il.

Aussitôt on se récrie autour de lui.

— Quel mot barbare !

— Mais combien prodigieux, répond sentencieusement le détective, puisqu'il signifie l'art de prolonger quasi indéfiniment la vie !

« Dans la nuit des temps ce fut une science ; une recherche hasardeuse et sans méthode aux siècles plus rapprochés de nous, témoin l'élixir de longue vie de Raymond Lulle et d'autres alchimistes ou nécromants.

« Cette science semble avoir été cultivée par les prêtres égyptiens ; n'a-t-on pas émis l'hypothèse audacieuse que leurs momies n'étaient qu'une forme latente de vie, pouvant être ranimée en des époques déterminées ?

« En Babylonie, presque mille ans avant Jésus-Christ, cette science possédait des adeptes fort savants parmi les prêtres desservant le dieu ou plutôt le démon Baal. Mais leur science était hermétique, c'est-à-dire qu'elle ne sortait pas d'un cercle très étroit d'initiés. Sous le règne de Nabonassar, celui qui détruisit les monuments et actes qui constataient l'existence de ses prédécesseurs, afin de passer pour le premier roi, ils s'attirèrent la colère de ce souverain et durent s'exiler.

« S'exiler où ? Il m'a fallu fouiller dans les ouvrages fort rares qui en parlent, mais ces livres furent assez explicites pour me fournir la clef de cet angoissant mystère. Encore ne le donnent-ils que sous la forme d'une légende :

« Fuyant la colère du monarque, la caste des prêtres quitta le pays et arriva dans une région volcanique, que je n'ai pu situer toutefois.

« Ils descendirent dans un volcan éteint et parvinrent dans un vaste monde souterrain. Ceci ne doit pas nous étonner. La science moderne est à même d'affirmer aujourd'hui que tous les volcans du globe communiquent entre eux, qu'ils soient en activité ou éteints.

« Comment y vécurent-ils ? N'oublions pas que les grandes profondeurs peuvent parfaitement entretenir une faune et une flore,

bien que fort spéciales.

« Sans doute nombre d'entre eux périrent-ils, mais un groupe demeura néanmoins, s'acharnant sur les arcanes de la mystérieuse science macrobiotique.

« Et celle-ci a dû s'ouvrir pour eux !

« Oui, ne me regardez pas avec ces yeux effarés. Ce sujet a été traité d'ailleurs avec beaucoup de fiction, mais également avec beaucoup de vérité, dans un livre moderne dont je vous conseille la lecture.

« Donc, ces singuliers et troublants émigrés parvinrent à reculer les bornes de la vie au-delà de toute limite imaginable.

« Entre-temps, ils continuaient leurs pérégrinations souterraines, et ils arrivèrent dans l'immense pays de grottes qui se trouve sous les Grampians.

« L'endroit leur parut bon ; ils y restèrent.

« Mais leur science s'était accrue. Je suppose que ces nomades des ténèbres devaient être tous des savants. Toutefois, ils restaient fidèles au culte de jadis, celui du démiurge Baal. Et leur Baal à eux était une créature antédiluvienne, quelque crapaud monstrueux dont ils avaient prolongé la terrible vie.

« C'est lui que tuèrent nos grenades !

« J'en viens maintenant à l'aventure de John Grestock.

« Tout me fait croire que ces hommes des grands fonds furent obligés, à un certain moment, de faire appel au monde de la surface.

« Je suppose que c'est le manque de ventilation des grottes qui en fut cause.

« Leurs hommes s'étiolaient ; leur démon Baal donnait des signes de sénilité.

« Il devait faire une cure d'air, ni plus ni moins.

« Leurs ingénieurs hydrauliciens n'eurent aucune peine à faire surgir l'île et le lac de Limmock, mais mal leur en prit : l'île fut aussitôt occupée.

« Certes ils auraient pu en détruire les habitants, mais ils avaient appris que le monde de la surface était lentement devenu redoutable. Ils attendirent le départ des Grestock pour installer leur dieu à l'air libre, dans son fameux lit à sacrifices. Car cet horrible démiurge trouvait dans ce lit et ses repas et son repos. Les victimes y étaient assommées par la chute du formidable baldaquin.

— Pourquoi ne tuèrent-ils pas Grestock ? demanda-t-on.

— J'en suis ici aux conjectures, et je vous avoue qu'elles sont faibles.

« Rappelez-vous les deux hommes, habillés à la façon des gens de la surface.

« La peuplade de l'abîme avait trouvé bon d'envoyer des estafettes à l'air libre. Deux de leurs chefs ont dû se mêler à notre monde. Péniblement ils en acquirent le langage et les allures. Et qui sait s'ils ne s'humanisèrent pas davantage, car ils ont agi envers John Grestock en « hommes », plus même, en gentlemen !

« Mais un troisième envoyé, une femme cette fois, fut détaché en terre étrangère : la grande prêtresse de Baal, Rhâna, dont j'ai retrouvé le nom et la description dans les livres susdits. Elle se condamna à une vie chétive et cachée, aidée toutefois par une sorte de monstre domestique, dont John Grestock fit la connaissance et maître Culley également.

« Rhâna ne s'était pas humanisée, elle !

« Mais n'anticipons pas.

« Après le départ de Grestock, les deux envoyés prirent peur. Ils firent disparaître le lac et l'île et ce fut désormais dans le château de Limmock que le démon Baal fit sa cure d'air, quand le besoin s'en faisait sentir.

— Et Servus ? s'écria-t-on.

Harry Dickson baissa la tête.

— Je suppose qu'il entra en contact avec les deux « gentlemen » des ténèbres, et devint quelque peu leur allié, sans toutefois parvenir à connaître leur secret. Quand il entendit offrir en vente les livres de Grestock, il craignit la révélation du mystère. Alors une sourde lutte eut lieu en lui : devait-il trahir ses amis de l'ombre, devait-il trahir ses frères de la surface ? Rhâna, ou plutôt son horrible et simiesque domestique, coupa court à cette hésitation en le tuant, comme furent tués Marlwood et un chasseur d'oiseaux que le hasard avait conduit à proximité d'une de leurs « manches à air ».

« Il en fut de même du malheureux Teddy Haigh, que la prêtresse offrit en holocauste à son effroyable maître.

— Comment expliquez-vous l'anéantissement posthume de Rhâna ? demanda Tom Wills.

— Je n'explique rien, mais je répète ce que me racontèrent les livres.

« Il paraît que lorsque les macrobes meurent, ce qui arrive la plupart du temps par violence, ils se réduisent rapidement en poussière, comme s'ils n'étaient que vulgaires momies rappelées à la vie par une science infernale.

— Ah ! pourquoi avoir détruit ce monde... ? soupira quelqu'un.

— Et la ruée humaine vers les prodigieux dons de la macrobiotique ? Un courant de folie se serait emparé du monde, et Dieu sait s'il n'y aurait pas eu, parmi les masses ignorantes, et même les autres, un horrible retour vers l'adoration sanglante des démons ?

Et Harry Dickson de conclure :

— Je voudrais avoir rêvé tout ceci mes amis, et non l'avoir vécu !

FIN

LE FANTÔME DU JUIF ERRANT

1. Le voyageur dans la nuit

Le colonel Charles T. Bran n'avait pas beaucoup d'amis, car c'était un personnage mesquin, borné, d'un orgueil et d'une sottise hors de toute limite permise. Jamais l'armée de Sa Majesté n'avait eu dans ses cadres officier moins distingué et plus méprisé. Aussi la joie fut-elle profonde quand, arrivé à la limite d'âge, il prit sa pension. Encore cet événement fit-il hâter par les « carottes » de dimension que le vieux soudard tirait à tout propos. Qu'un moustique harcelât ses nuits d'alcoolique, et il se faisait porter malade pour une quinzaine au moins.

Charles T. Bran, colonel sans gloire mais non sans reproche, quitta Rochester en protestant contre l'ingratitude de l'Angleterre, pour se retirer dans une triste et pauvre propriété de l'ouest, complètement ceinturée de forêts et d'étangs.

L'ex-officier n'avait pas de fortune : sa solde fondait devant les comptoirs des tavernes et au jeu de dés. Il devait pas mal d'argent aux usuriers de Cheapside. Sa réputation était déplorable. Il quitta l'armée, où on l'oublia aussi vite que possible, comme on chasse un mauvais rêve. Mais sa soif de gloriole lui était restée. Aussi déambulait-il par les bois de Woodside, dans un uniforme des Guards bien miteux, coiffé d'un casque d'apparat, guêtré et botté pour une parade fantôme.

Les rares habitants s'en émerveillèrent d'abord, s'en moquèrent ensuite, et puis acceptèrent la chose et la classèrent parmi les faits de la vie courante. Bien peu auraient pu penser que ce fantoche allait devenir le centre d'une mystérieuse conspiration qui plongerait la région dans l'appréhension des plus sombres épouvantes.

La propriété du colonel Charles T. Bran avait été baptisée jadis de ce nom printanier : « Les Hirondelles », bien que ces agiles migrants ne nichassent jamais sous ses branlantes toitures.

C'était une bâtisse d'un style prétentieux et ridicule, toute en tourelles et clochetons, aux vilaines façades rochées, laissée d'ailleurs dans un abandon presque complet, puisque Bran l'occupait seul. Un vieux couple, habitant une mesure distante d'une demi-lieue des « Hirondelles », venait tous les jours vaquer aux soins de son triste et

malpropre ménage.

Nat Wade, le mari, prenait soin du maigre potager et bouchait de temps à autre un trou dans les toits ou dans les murs, histoire de ne pas laisser trop de latitude aux vents et à la pluie. Sa femme, la vieille Meggy, cuisinait d'horribles ratatouilles qui suffisaient à l'appétit du colonel.

Le soir venu, le couple regagnait sa chaumière. Ils ne résidaient pas aux « Hirondelles », pour le bon motif que Bran y occupait la seule chambre habitable.

Tels sont les personnages que nous avons à présenter aux lecteurs de cette singulière histoire. Nous devons y ajouter ceux d'Allan Barkis et de son épouse Symphronia, marchands de bois, bûcherons et aubergistes, habitant au beau milieu de la lugubre forêt de Woodside, un cabaret composé de cinq pièces où l'on servait à boire aux rares rouliers et forestiers de passage.

Le calendrier marquait un des premiers jours de décembre. Il neigeait sans discontinuer depuis une semaine, et les routes et sentes forestières disparaissaient sous une couche blanche et molle, épaisse de près de deux pieds. Cela n'empêchait pas le colonel Charles T. Bran de parcourir les trois quarts de lieue qui séparaient les « Hirondelles » de l'auberge des Barkis, de s'y installer de quatre heures de l'après-midi jusqu'à neuf heures du soir, pour y boire et y raconter d'imaginaires prouesses militaires.

Il était non loin de huit heures. Le fanfaron venait de raconter ses campagnes d'Afghanistan, pays qu'il ne connaissait que par les rares cartes géographiques qu'il avait eues sous les yeux. Comme chaque jour, l'ivresse lui allumait les joues et les prunelles. Les Barkis, copieusement régelés, écoutaient et buvaient. À ce moment, la neige crissa devant la maison.

— Les loups ! s'effraya le colonel.

Car, depuis quelques jours, des forestiers avaient signalé la présence de ces redoutables fauves dans les épais taillis de la forêt de Woodside.

— Non, ce sont des pas d'homme, répliqua Allan Barkis.

Comme pour donner raison à l'aubergiste – car le colonel s'apprêtait à lui opposer un vigoureux démenti – des coups discrets furent frappés sur la porte qui s'entrouvrit timidement.

Un étrange individu fit son apparition, dans un tourbillonnement de neige et de grêle.

C'était un homme de petite taille, à la barbe en fleuve, à la sénile figure nettement sémitique. Un calot de fourrure poudrée de neige le coiffait, et une longue et malpropre lévite complétait, avec un foulard de laine jaune, son fantastique accoutrement.

— J'ai vu de la lumière, dit l'homme, et je vous supplie de me donner du pain, du fromage et une boisson chaude.

Il vit les visages rébarbatifs des forestiers braqués sur lui et se hâta d'ajouter, en frappant sur la poche de son habit :

— Soyez sans crainte, je payerai la dépense.

Il n'en fallait pas plus à Barkis, qui servit aussitôt le tardif client.

L'homme mangea avec avidité, but un peu de lait de chèvre et demanda par quel chemin il pouvait sortir de la forêt.

— Comment, par cette nuit ? s'écria Barkis. Mais c'est de la folie ! Nous pouvons vous donner une chambre...

— C'est deux shilling pour la nuit, se hâta d'ajouter Symphronia, sa digne épouse.

— Je ne regarde pas à la dépense, répliqua l'homme, mais il faut que je sois demain à Barlington. J'ai coupé à travers la forêt pour gagner du temps.

Le colonel Bran, qui sentait sa curiosité s'éveiller, demanda :

— Par saint Dustan, monsieur, pourrait-on vous demander quelle pressante raison vous envoie en forêt par un temps aussi déplorable ?

Il se dressa dans son uniforme rouge et, du revers de la main, frappa son casque posé sur la table à côté des verres.

— Je suis le colonel Charles T. Bran, propriétaire du domaine forestier « Les Hirondelles », dit-il d'une voix sonore.

L'étranger salua obséquieusement.

— Mon nom vous apprendra peu de chose, colonel. Je m'appelle Ahas. Oui, Isaac Ahas, et je voudrais acheter un peu de bois à Barlington.

— Très bien, dit Barkis, mais il n'y a pas de coupes en ce moment. Vous allez probablement chez Thomas Blunt. C'est lui qui a la plus grande concession.

— Précisément, répondit poliment le Juif.

— Dans ce cas, vous feriez bien de rester ici. Thomas Blunt est de mes amis, et je ne veux pas vous demander de l'argent pour votre logement. Demain, j'attellerai et vous conduirai à Barlington.

Le voyageur prit un air légèrement embarrassé.

— Je vous dois une explication, répondit-il, sinon vous allez me trouver plutôt étrange. Si je vous disais que ma volonté de traverser la forêt cette nuit est la conséquence d'un vœu ?

Symphronia le considéra d'un air quelque peu effrayé. Mais, comme elle venait d'entendre son mari déclarer que le logement serait gratuit, elle se hâta d'entrer dans les vues du passant.

— Dans ce cas, il faut s'y soumettre, dit-elle. Manquer à un vœu serait s'exposer à des dangers sans nombre.

Le colonel intervint à son tour.

— Je quitte cet établissement vers neuf heures tous les soirs. Mon château les « Hirondelles » n'est plus qu'à une lieue de l'orée de cette forêt. Quand vous en sortirez, par un chemin assez praticable malgré la neige, vous verrez devant vous les lumières de Barlington. Êtes-vous armé au moins ?

Le voyageur secoua la tête.

— Pourquoi ? il n'y a pas de brigands dans ces contrées pour autant que je le sache, et je suis un pauvre homme, un très pauvre homme.

— Et les loups ?

Ahas se mit doucement à rire.

— J'ai confiance dans le Très-Haut qui protège la route des hommes justes, dit-il énigmatiquement.

Barkis remplit les verres, mais l'étranger refusa l'alcool et se contenta d'un second bol de lait de chèvre.

Au-dehors, le vent se leva et se mit à souffler en tempête, les vitres frémirent et on put voir, au-dehors, le vol blême et échevelé de larges flocons de neige.

— Isaac Ahas, commença le colonel, en ma qualité d'officier supérieur et de propriétaire forestier, force m'est de vous déconseiller un voyage à pied par une pareille nuit.

Mais le Juif secoua obstinément la tête.

— J'en ai vu d'autres, colonel. Les tempêtes de neige comme celle d'aujourd'hui sont des jeux d'enfants auprès de celles de Galicie, où je résidai longtemps. Soyez donc tranquille... Mais, néanmoins, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien porter à un pauvre fils d'Israël.

Charles T. Bran retroussa sa moustache jaunie par l'alcool et la pipe et prit un air avantageux.

— Je vous donne un pas de conduite, l'homme, ce qui fait que vous n'aurez rien à craindre en fait de mauvaises rencontres, hommes ou bêtes. Je suis en quelque sorte responsable de ce qui arrive dans la forêt.

Bran avait, comme tous les soirs, énormément bu, et ses yeux bruns et globuleux lui sortaient de la tête.

Barkis, qui était allé quérir une bouteille fraîche dans le cellier, revint en émettant l'avis qu'une éclaircie était proche.

— Le temps de finir la bouteille, sans doute ? demanda Charles T. Bran, qui résistait difficilement aux séductions de l'alcool.

— Comme vous dites, colonel, approuva l'aubergiste en le servant copieusement, et en n'oubliant ni sa femme, ni lui-même.

L'ex-militaire savoura la brûlante liqueur, la trouva extrêmement à son goût et intima à Barkis l'ordre de servir la bouteille sœur.

Timidement, le Juif fit remarquer que l'heure était tardive et la route encore fort longue, mais Charles T. Bran lui donna brutalement l'ordre de se taire et de se tenir tranquille.

— Ce n'est pas parce qu'ils boivent du lait de cabri que les youpins doivent s'imaginer qu'ils peuvent en imposer aux honnêtes gens qui aiment une boisson moins fade, hurla-t-il. Et puis je ne vous donne pas l'autorisation de vous retirer. Je suis res-pon-sa-ble ! Entendez-vous ?

L'ivresse venait rapidement, et alors Bran enfourcha son dada favori.

La forêt était bien dangereuse ! Elle donnait asile à une bande secrète et redoutable, les Mashutes. Si ses membres se tenaient cois depuis quelque temps, c'est que lui, Charles T. Bran, était venu s'établir dans les parages, et que les forbans savaient bien qu'il ne ferait pas bon se frotter à ce militaire de valeur !

Isaac Ahas ouvrit des yeux étonnés.

— Les Mashutes ! s'écria-t-il. Il y a un demi-siècle, en effet, une pareille bande a existé dans la région. Cela me fut raconté jadis à Barlington. Mais je croyais savoir qu'il y a plus de vingt ans qu'on arrêta et mit à l'ombre le dernier survivant de la troupe.

Le colonel roulait des yeux furieux. La moindre contradiction l'exaspérait, surtout quand il était sous l'empire de la boisson.

— Suis-je oui ou non colonel ? cria-t-il. Suis-je oui ou non propriétaire forestier dans la région ? Alors, je dois savoir mieux que personne que les Mashutes existent encore ! Je vous dis, moi, maudit youpin, que la forêt en est infestée.

L'étranger se le tint pour dit et dodelina timidement de la tête ; on pouvait voir qu'il était prêt à donner raison à l'énergumène, même si celui-ci avait prétendu que Robin Hood était revenu courir les bois. Barkis et sa femme n'avaient non plus garde de le contredire, car la consommation allait bon train. Le colonel, qui laissait la plus claire partie de sa pension à l'auberge, était un client à respecter entre tous.

Enfin, les fumées de l'alcool eurent définitivement raison de la minime intelligence du grognard. Il s'affala sur la table et se mit à ronfler, le nez dans une flaque de whisky.

Le voyageur en profita pour se lever et affirmer qu'il trouverait bien son chemin à travers bois.

— Comme vous voudrez, grogna Barkis. Entre nous soit dit, je crois que le colonel exagère un peu les dangers de notre forêt. Il est vrai qu'il y a de la neige, mais comme je vous l'avais prédit le vent se calme.

Le Juif solda sa dépense et leur souhaita la bonne nuit.

Malgré l'assurance du cabaretier, une rafale blanche souffla au

moment où le voyageur ouvrait la porte ; elle s'engouffra dans la pièce et tourbillonna à l'intérieur.

Charles T. Bran cuva sa boisson à l'auberge et se réveilla le lendemain seulement, les tempes tenaillées par la migraine, et partant, de fort méchante humeur.

La neige avait continué à tomber pendant toute la nuit et, en certains endroits, elle avait dépassé deux pieds d'épaisseur.

Force fut à Barkis d'atteler son traîneau et de conduire son client aux « Hirondelles ». De là, il devait gagner Barlington pour s'occuper de ses affaires. De fait, il aurait voulu essayer d'obtenir de Blunt, le négociant en bois, une commission sur le client qu'il prétendait lui avoir envoyé la veille. C'était de bonne guerre.

Mais il revint le soir à l'auberge porteur d'une curieuse nouvelle : le Juif n'était pas arrivé à Barlington. Blunt n'avait vu personne.

Du coup, le colonel, déjà attablé en face de la séduisante Symphronia, décida que les Mashutes étaient là-dessous.

Le vieil ivrogne souffrait de sa vie retirée. Il lui tardait de reparaitre à la lumière du grand jour. Il entrevit une sorte de gloire nouvelle.

Il donna ordre à Barkis et à son domestique, le vieux Nat Wade, de battre la forêt. Mais la neige avait effacé les moindres traces de pas et le résultat fut aussi nul que possible.

Toutefois Charles T. Bran tenait son affaire !

Le surlendemain un article de sa main parut dans l'unique journal de Barlington, un hebdomadaire au titre pompeux : *Le Phare de l'Ouest*.

Un crime mystérieux dans la forêt de Woodside – Le Juif inconnu – Les Mashutes se sont réveillés – Le colonel Charles T. Bran organise les recherches.

Les gens de Barlington, personnes de bon sens, ne croyaient plus guère aux Mashutes de fort ancienne mémoire, et l'article aurait bien pu être le dernier du genre, si Charles T. Bran n'avait usé d'une certaine astuce.

Jadis, il avait eu sous ses ordres un jeune officier qui, ayant quitté l'armée pour faire du journalisme, était devenu rédacteur dans une des principales feuilles de la Fleet.

Il lui envoya l'article, y ajouta force notes de son cru et supplia son ancien sous-ordre de l'aider dans sa « mission ».

Le journaliste accepta et, bientôt, la nouvelle parut en première page des grands quotidiens londoniens. De là, elle revint à Burlington, naturellement enjolivée. Avec un peu de stupeur, les braves habitants de cette petite ville forestière apprirent qu'ils habitaient une contrée hantée des pires forces criminelles. Mais la presse de Londres consacre

les nouvelles du monde et, à plus forte raison, celles de Barlington.

On appela au secours. Les Mashutes étaient revenus ! L'ère des grands crimes des coupeurs de route allaient farouchement reflleurir.

La police de Barlington était assurée par un brave homme de shérif, brisé par les rhumatismes et assisté par un bonhomme sans malice, l'agent Lew Sturdy.

Ils se livrèrent à une enquête qui fut aussi nulle que celle du colonel.

Mais la police des journaux du Fleet vaut souvent celle de Scotland Yard lui-même. Une découverte vint ajouter du poids aux dires de Charles T. Bran. Il y avait quelques semaines, un vieux convict s'était échappé d'une prison-atelier de l'Ouest, un certain Jerry Sermain. Au fond, l'administration pénitentiaire ne croyait pas à une évasion, mais à un accident. Sermain, prisonnier de confiance, était depuis des années détaché dans les tourbières voisines. Il s'y rendait souvent seul et revenait à heure fixe, sans aucun retard, dès que la cloche lointaine rappelait les travailleurs.

On crut à un accident, car les tourbières étaient riches en endroits dangereux : étangs profonds et boues mouvantes responsables de bien d'enlissements.

Or, Sermain était précisément le dernier des Mashutes...

Charles T. Bran s'empara de cette nouvelle avec une louable avidité.

Selon lui, Sermain avait gagné par étapes la forêt de Woodside pour y reformer sa bande. Son premier crime était la disparition, et sans doute le meurtre du malheureux Israélite.

L'ami journaliste fit bien les choses car, peu de jours après, l'ex-colonel était chargé d'une mission officielle : découvrir, et exterminer au besoin la terrible bande des Mashutes.

Il enrégimenta d'office l'agent Lew Sturdy, qui fut détaché aux « Hirondelles » où on lui aménagea une chambre, l'aubergiste Barkis et le vieux Nat Wade.

Jamais général de brigade ne fut plus fier de son corps d'armée que le colonel Charles T. Bran de son trio de policiers de fortune.

Il se montra infatigable, et ses efforts furent quelque peu récompensés.

Près d'un terrier de renard, on trouva l'écharpe jaune du voyageur, et l'étoffe présentait des traces de sang. La pièce à conviction partit pour Londres, accompagnée d'un plantureux rapport du colonel Bran.

Celui-ci nageait en pleine félicité.

Il ordonna des rondes qui harassaient ses hommes, mais leur chef ne se montrait pas regardant quant à la boisson, et l'auberge de Barkis

en profita. Pourtant, les battues restaient vaines. Les Mashutes se tenaient cois.

2. Le deuxième crime

Le jour de l'an était passé ; on approchait de l'Épiphanie.

Cette fête se trouvait inscrite dans les fastes de la forêt, car dans la soirée Meggy Wade avait l'habitude de traiter, dans sa maison, son patron, le colonel et le couple Barkis.

Elle faisait cuire des crêpes de blé noir, chose dans laquelle elle excellait, et confectionnait un punch dont on parlait encore des semaines après.

L'affaire des Mashutes était passée, dans les journaux du Fleet, de la première à la seconde puis à la cinquième page. Les titres en vedette avaient disparu. Ce n'était plus qu'un simple fait divers, que les secrétaires de la rédaction vouaient déjà au panier.

Elle devait pourtant rebondir.

La veille de l'Épiphanie, Meggy Wade allait s'approvisionner à Barlington de farine, de lard, de rhum et de citrons. Elle faisait à son retour un crochet par la forêt pour gagner une ferme située à l'orée, où elle se procurait du beurre frais et du lait de vache.

Le soir tombait déjà, ce qui, sous bois, arrive par temps gris, vers quatre heures de l'après-midi. Meggy s'était un peu attardée à boire du thé chez les fermiers et à bavarder des horreurs de la forêt.

Elle rentrait d'un bon pas quand, à une demi-lieue de son habitation, à l'endroit désigné par les forestiers sous le nom de « combe des trois chênes », il lui sembla voir une ombre se mouvoir parmi les arbres.

Une rencontre par un temps pareil, où aucun bûcheron ne parcourt le bois, était pour le moins insolite. Meggy pressa le pas et voulut prendre un raccourci à travers le taillis.

Soudain une voix profonde lui intima l'ordre de s'arrêter.

— Nous avons faim, femme, dit-elle. Nous savons que vous avez de la farine, du lard et du rhum dans votre sac. Jetez-le immédiatement et retournez chez vous sans tourner la tête, sinon il vous en cuira.

Abandonner ses précieuses victuailles ? Jamais ! Meg se mit à courir de toutes les forces de ses vieilles jambes.

Elle entendit des pas la suivre dans l'ombre du taillis, mais personne ne se montra, et l'ordre ne lui fut pas intimé une seconde fois.

Déjà elle voyait fumer au loin le toit de sa chaumière, quand

soudain un coup de feu claqua dans son dos.

La vieille femme sentit une vive douleur à la jambe gauche et tomba.

— Voilà ce qui vous apprendra à désobéir aux Mashutes ! rugit la voix derrière elle.

— Prenez mon sac, mangez mon lard, buvez mon rhum, mais laissez-moi en vie, mon bon monsieur, supplia l'infortunée.

Personne ne s'approcha pourtant, et elle n'entendit plus rien.

Quand quelque temps se fut écoulé, elle se mit à appeler au secours ; doucement d'abord, de plus en plus fort ensuite.

Meggy Wade possédait une voix aiguë de crécelle, capable de se faire entendre de très loin. Malgré cela, tout un temps se passa avant qu'elle fût secourue.

Il est vrai que son mari battait alors la forêt eu compagnie de Barkis, ou plutôt pour être sincère... les deux hommes prenaient des forces dans la salle d'auberge, en compagnie de la cabaretière.

Le colonel Bran et l'agent Sturdy opéraient dans le sud. Ils se rencontrèrent presque en même temps devant le seuil de la chaumière vide, et ils en éprouvèrent quelque inquiétude.

— Pourvu qu'elle ne se soit pas soulée en route, grommela le colonel.

— Auquel cas, adieu les crêpes et le punch ! ajouta mélancoliquement l'agent de police.

Mais, presque au même instant il entendit les plaintes.

Tous deux s'orientèrent, prirent la direction d'où venait le bruit et ne tardèrent pas à se trouver devant la femme Wade, gémissante et sanglante. Un large filet de sang coulait de sa blessure, traversait ses minces vêtements et rougissait la neige sous elle.

— Les Mashutes, sanglota-t-elle. Ah ! les bandits, ils m'ont tuée !

Il n'en était rien pourtant, car elle n'avait que le gras de la jambe gauche traversé par une balle.

Transportée à la hutte par le colonel et l'agent de police, ces derniers achevaient de panser sa blessure quand les autres invités s'amènèrent. Un instant de consternation s'ensuivit, mais quand on découvrit que la vieille Wade s'en tirerait avec quelques jours de repos et que les agresseurs avaient laissé les provisions intactes, on décida à l'unanimité de célébrer tout de même la sainte soirée de l'Épiphanie. Symphronia fit la pâte, sous la direction ronchonreuse de Meg, à qui on avait improvisé une couche auprès du feu.

Le colonel présenta ses services pour confectionner le punch et s'en tira à merveille.

La soirée, un instant compromise, fut des plus joyeuses.

Les crêpes se doraient dans la poêle, et Symphronia les faisait fort

bien sauter en l'air pour les rattraper ensuite sur la tôle chaude, cela à l'extrême jalousie de la blessée.

Quand le punch flamba, Charles T. Bran prononça une vibrante allocution où il démontra la nécessité très urgente de détruire les Mashutes, qui devenaient de plus en plus insolents et dangereux, puisqu'ils s'en étaient pris à l'épouse d'un policier, intérimaire certes mais néanmoins dûment commandité par l'autorité supérieure.

— Dès demain, Londres aura de mes nouvelles ! annonça le chef de la garde forestière.

Ces nouvelles parvinrent en effet à la capitale. Elles présentaient l'acrimonieuse Meggy Wade sous la forme d'une vaillante héroïne qui avait bravement tenu tête à un groupe de bandits mystérieux blottis dans les taillis, leur criant qu'elle aimerait mieux mourir sous leurs balles que leur donner un seul morceau de pain et contribuer ainsi à prolonger leur coupable existence.

Le journaliste londonien marcha de nouveau et les confrères suivirent, inévitables moutons de Panurge.

« Les mystères » de la forêt de Woodside (remarquez le pluriel) remontèrent à la deuxième page des quotidiens, puis retrouvèrent l'insigne honneur de la première. On découvrit un portrait du colonel Charles T. Bran au moment de ses adieux à son régiment, et on le publia dans les Weekly illustrés.

Au département supérieur de la police, on s'émut quelque peu et on demanda au colonel s'il désirait du renfort.

Mais Charles T. Bran était lancé et il se souciait peu de partager sa gloire naissante avec des détectives de Scotland Yard. Il répondit de sa plus belle plume que ses hommes et lui suffiraient à la tâche, que pour traquer une bande dans les dédales dangereux de la forêt de Woodside, il aurait ou bien fallu un bataillon de troupes, ou bien quelques forestiers éprouvés. Or, ces forestiers c'étaient ses hommes, c'était lui, Charles T. Bran.

L'autorité compétente fut bien aise de ces nouvelles. Le colonel reçut les félicitations officielles, et une si copieuse subvention financière qu'il en resta tout ébahi.

Et, ce soir-là, on fit fête à l'auberge de Barkis.

À partir de ce jour, le colonel divisa sa journée en quatre parts. L'une consacrée au juste et inévitable repos nocturne, l'autre à battre les bois dans tous les sens, une troisième à boire à l'auberge de Barkis et la dernière à écrire à son ami le journaliste.

Tous les matins, l'agent Lewis Sturdy était autorisé à se servir du traîneau de l'aubergiste pour descendre à Barlington y porter le courrier et emporter les journaux que le chef attendait avec impatience.

Pendant quelques jours, celui-ci fut le plus heureux des hommes, tellement il se sentait fier d'être un centre d'attention générale. Le soir, à l'auberge forestière, il faisait à haute voix la lecture des articles qui parlaient de la terreur noire de la forêt de Woodside et du courage de l'Honorable Charles T. Bran, qui osait affronter le mystérieux péril à la tête d'une poignée d'hommes résolus.

Mais cela aussi ne dura guère. Une feuille rivale de celle où pontifiait l'ami du militaire, commençait à émettre des doutes quant à cette même terreur. Un homme avait disparu, une femme avait été blessée au cours d'une agression assez banale en somme. Les Mashutes, au lieu d'être de terribles coureurs de bois, n'étaient peut-être que de vulgaires maraudeurs, des braconniers ou de simples voleurs de bois.

Les jours suivants d'autres journaux émirent également des doutes, plus blessants cette fois pour l'amour-propre du colonel. On commençait par lui nier toute capacité policière.

Charles T. Bran faillit en attraper une congestion. Il dut entonner force pintes de whisky pour se remettre de cette émotion. Il écrivit une lettre à cheval à son ami. Celui-ci prit la défense de son ancien supérieur et une polémique assez hargneuse s'engagea.

Elle eut pour résultat d'attirer de nouveau l'affaire de Woodside dans les colonnes de grande vedette, de créer à Bran une véritable renommée au goût du jour.

Scotland Yard qui ne tient pas à désavouer trop vite ses collaborateurs, surtout quand ils ont des amis dans la presse, soutint le colonel, et tous ses rapports reçurent la consécration des avis favorables.

Charles T. Bran régnait désormais en maître dans les bois.

Il fut seul compétent à défendre ou à autoriser les coupes, histoire de permettre ou d'interdire l'accès de la forêt aux bûcherons.

Il en résulta pour lui une ère de véritable prospérité financière.

Il n'autorisa que les coupes à l'orée de Woodside, et l'on murmurait sous l'orme qu'il en tirait naturellement quelque profit en nature. Mais personne ne songeait à lui en faire grief. N'était-il pas le protecteur de la région boisée ?

Les Mashutes semblaient se terrorer, ce qui par ces temps de neige n'était pas trop difficile, car certains centres forestiers étaient réellement inaccessibles. Ils ne risquaient pas de mourir complètement de faim car le gibier abondait.

Mais leur activité, un instant abolie ou ralentie, allait bientôt se manifester à nouveau, et de quelle tragique façon !

Lewis Sturdy tomba malade et dut réintégrer Barlington. Le vieux shérif, soucieux de collaborer à l'œuvre de salut général, et estimant

que la troupe du colonel pouvait être difficilement diminuée d'une unité, songea à le remplacer. Pendant l'absence de l'agent, il avait fait appel à un intérimaire pour assurer son service au village.

Cet intérimaire, Joe Wilkins, était un jeune homme possédant quelque instruction, et faisant preuve d'intelligence et de courage. Le shérif avertit le colonel qu'à la fin de la semaine il enverrait, en place de Sturdy, le jeune Joe Wilkins, dont il vanta les mérites professionnels.

Charles T. Bran le remercia par retour et fixa rendez-vous à Wilkins pour le dimanche matin.

À l'heure du midi de cette journée, l'intérimaire n'avait pas encore paru, ni aux « Hirondelles » ni à l'auberge des Barkis.

La journée avançait sans qu'il arrivât ; une sombre inquiétude commençait à planer sur les esprits des forestiers.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! grondait le colonel en essayant de combattre sa nervosité grandissante à force d'alcool.

Quand le crépuscule tomba, il n'y tint plus et donna ordre à Barkis d'apprêter le traîneau. La neige s'était remise de la partie et tombait à gros flocons. L'attelage avançait avec quelque difficulté, car ses patins prenaient mal sur la couche poudreuse.

À deux kilomètres de l'orée de la forêt, le taillis devenait très épais ; la route traversant d'anciennes coupes était rendue périlleuse par les nombreuses souches laissées à l'abandon.

Un tournant y frôlait une assez profonde ravine, dont les eaux fort tumultueuses n'étaient pas complètement prisonnières du gel.

Comme les enquêteurs arrivaient à cet endroit, le poney qui traînait la voiture renâcla et refusa d'avancer.

— Holà ! s'écria Barkis. Voilà qui ne présage rien de bon, colonel.

« Vous savez que Little Drum vaut un chien quant au flair. Il y a quelque part anguille sous roche...

Barkis avait à peine parlé qu'ils crurent voir une ombre se redresser et gagner le couvert à toute vitesse.

— Halte-là ! s'écria le colonel.

Comme l'ombre filait plus vite, il fit feu dans sa direction. Mais l'obscurité était déjà grande et Bran n'avait pu que tirer au jugé.

— Allons voir ce que ce bougre faisait sur le bord de la route, dit-il. Il me semble distinguer une forme sombre allongée là-bas.

Barkis, brandissant une lanterne-tempête, s'élança.

Charles T. Bran, qu'il précédait de quelques pas, l'entendit pousser tout à coup un cri de terreur.

— Par tous les saints, ils l'ont eu, colonel !

Joe Wilkins, la tête traversée par une balle, gisait dans la neige. Le corps était déjà rigide et la mort devait remonter à plusieurs

heures.

— Les traces ! cria le colonel. Le bandit ne peut nous échapper... Suivons ses empreintes.

Elles étaient énormes, comme celles que laisseraient des pieds emmitouflés de linges. Mais la neige tombante accomplissait déjà sa sournoise et complice besogne.

À mesure que les forestiers avançaient sous bois, les traces devenaient moins nettes, et bientôt elles se brouillèrent, disparurent.

Le colonel était désespéré ; Barkis balançait sa lanterne d'un air perplexe.

Ils perdirent une grande partie de la soirée à battre les taillis, à sonder les halliers. Harassés, à moitié morts de froid, ils retournèrent à l'auberge, s'y réconfortèrent, et la même nuit, ils gagnèrent Barlington avec la dépouille du malheureux Wilkins, dont la carrière policière avait été bien brève. Charles T. Bran s'installa à la mairie, obtint la communication téléphonique avec Londres et passa le reste de la nuit à transmettre un article sensationnel à son ami de la Fleet Street.

Cette fois, ce fut la grande sensation. Le journal sortit le lendemain et, dans les rues de la City, encore tout frais d'encre, on se l'arracha.

Les Mashutes avaient acquis un terrible droit de cité. Les journaux qui avaient osé douter de leur férocité durent mettre les pouces devant l'opinion publique.

Un courant d'estime et d'admiration se produisit en faveur de l'ancien officier. N'avait-il pas manqué d'abattre un des forbans ?

Mais Scotland Yard n'était pas très content. Il lui fallait des résultats autrement tangibles.

Les chefs du Yard sentirent bien où le bât blessait et que le colonel et sa faible troupe ne suffisaient pas à la tâche. Pourtant, ces chefs étaient aussi des diplomates consommés. Ils ne désiraient pas froisser Charles T. Bran, dont ils reconnaissaient le courage, mais de l'intelligence duquel ils s'étaient mis à douter. Ils savaient également que la mobilisation d'un gros contingent de forces policières aurait pu avoir pour résultat de provoquer la fuite des Mashutes vers la mer, dont l'accès, par les parties mal connues de la sylve, était possible. Ce déploiement de force, acculé à un insuccès quasi certain, aurait pour inévitable résultat le mécontentement public et la risée de la presse, toujours prête à dauber sur le Yard.

Il fallait autre chose.

Le surintendant Goodfield, que de récentes victoires avait mis en lumière, fut consulté. Le choix ne fut dès lors plus douteux :

On ferait appel à Harry Dickson.

3. Prise de contact

Harry Dickson se remettait à peine d'une sérieuse blessure reçue au cours de sa dernière aventure. Celle dans laquelle on le poussait à présent le replongeait dans une atmosphère presque semblable. Il retrouverait des bois désolés, la solitude, la terreur de l'inconnu qui plane sur les sauvages sites forestiers. Au cours de sa convalescence, il avait dû confier plusieurs missions à son élève Tom Wills. Pour l'instant, le jeune homme se trouvait sur le continent, et le détective s'acheminerait seul vers la forêt de Woodside.

Il s'arrêta quelque temps à Barlington, où il dut s'employer à consoler le shérif, très abattu par la mort tragique de Joe Wilkins.

— Mon vieux Lammle, fit cordialement le détective, je serais bien aise d'apprendre de votre bouche l'une ou l'autre chose concernant l'enquête. À Scotland Yard on ne possède que les rapports ampoulés du colonel Charles T. Bran. Cela ne me suffit guère.

Gil Lammle lui jeta un regard reconnaissant.

— Enfin, voilà au moins un homme qui sait parler. Depuis le début de cette satanée affaire, je n'entends plus que chanter les louanges d'un imbécile. Oui, je ne le cache pas et je le crierais sur les toits : Bran est un imbécile ! Je ne nie pas son courage, mais je ne lui prête aucune des qualités requises pour faire un policier passable. Ah ! monsieur Dickson, si ces diaboliques rhumatismes ne me clouaient pas sur cette chaise longue, je vous jure que j'irais m'établir dans la forêt de Woodside, et n'en sortirais que sur la civière des morts, ou avec les coupables convenablement enchaînés. Heureusement, vous êtes là !

— Je tâcherai de rester en contact avec vous, assura le détective.

— Ce sera une grande joie pour moi, un immense honneur aussi, de pouvoir travailler un peu à cette œuvre de justice, sous les ordres d'un Harry Dickson, répondit le vieillard avec une émotion mal dissimulée.

Le shérif se traîna vers une table-bureau et y prit un feuillet couvert d'une écriture un peu tremblée.

— Je n'ai fait qu'un rapport, monsieur Dickson, dit-il, et je l'ai envoyé à Scotland Yard. On me l'a renvoyé avec cette brève mention : *À transmettre par ordre hiérarchique*. Le colonel a été désigné officiellement comme chef des recherches. Force m'est de le considérer comme mon supérieur en la matière.

« Eh bien, monsieur, j'ai gardé mon rapport pour moi ! Au fond,

je n'y consigne que trois choses, que Charles T. Bran doit considérer comme négligeables.

— Voulez-vous me les confier, Lammle ? demanda Dickson.

— Je ne demande pas mieux. Je ne dis pas que cela signifie grand-chose, mais elles sont de nature à servir de point de départ à toute enquête qui se respecte, et Bran n'en a eu cure.

« D'abord je constate que la vieille Wade a été blessée et le pauvre Wilkins tué par des balles d'un snider, fusil d'ancien modèle, qu'on ne trouve plus guère dans le pays. Ensuite j'ai pu détenir pendant quelque temps la fameuse écharpe jaune du Juif disparu. Elle présentait des traces de sang.

« Je l'ai fait examiner par le docteur du village : ce n'est pas du sang humain, monsieur Dickson, mais de canard...

« Bran a prétendu que c'était idiot et que cela ne signifiait rien !

Harry Dickson éclata de rire.

— Je crois, Gill Lammle, que votre opinion sur le brave colonel, pour être sévère, n'en est pas moins juste.

— Un fieffé imbécile, n'est-il pas vrai, monsieur Dickson ? s'écria le vieillard.

— Peut-être !... Personnellement, je me garde encore de le juger, mais cela ne tardera guère, puisque lui et moi allons devoir travailler ensemble.

— Grand bien vous fasse, monsieur ! gronda le shérif. Moi, je ne le pourrais jamais...

Ils prirent congé l'un de l'autre sur des paroles d'espoir.

Harry Dickson eut quelque peine à trouver un voiturier qui voulût bien le conduire aux « Hirondelles », tant la réputation fâcheuse de la forêt de Woodside travaillait les esprits des autochtones.

Un roulier s'y décida enfin, séduit par une royale récompense. Encore ne s'y risqua-t-il qu'armé jusqu'aux dents.

À peine les clochetons de la demeure forestière parurent-ils au-dessus des arbres que le conducteur pria le détective de vouloir faire à pied les quelques centaines de yards qui l'en séparaient encore.

— Je ne me soucie nullement d'être surpris par le crépuscule dans ces maudits parages, ajouta-t-il en examinant soigneusement le chargement de son fusil.

Harry Dickson pataugea bravement dans la neige crissante et glaciale.

Les sonnaillles de la voiture s'éloignaient rapidement derrière lui, et devant lui montait lentement dans le ciel viridin, un moment dépouillé de ses nuées, les ridicules tourelles du petit château forestier.

Un filet de fumée s'échappait d'une des cheminées monumentales,

tarabiscotées et ornées de têtes de guivres et de Gorgones. À travers les petits vitraux verts d'une fenêtre du rez-de-chaussée, le détective distingua le reflet d'un feu de bois. Il frappa à une porte basse à demi masquée par des brins de lierre noirci. Un pas traînard retentit et le vieux Nat Wade ouvrit avec méfiance.

— C'est-y vous, le monsieur de Londres ? demanda-t-il. Veuillez entrer... J'ai fait du feu au salon. Vous pourrez vous réchauffer, bien que cette maudite cheminée tire mal. Le colonel est en tournée du côté de la combe des trois chênes, mais il m'a dit qu'il ne tarderait pas à rentrer.

Le détective fut laissé seul dans une salle assez spacieuse, d'un délabrement et d'un dénuement pénibles à voir. Des tentures s'en allaient en lambeaux ; les boiseries travaillées par l'humidité et par les rats faisaient défaut en maint endroit ; les lambris mangés par les vers se chevauchaient de guingois. Des plâtras s'étaient détachés de la muraille et découvraient la brique nue ; le plafond montrait le râtelier pourri de ses bardeaux. Le feu tirait mal, en effet, et soufflait, à chaque saute de vent, d'épais tourbillons de fumée noire dans la pièce.

L'unique fauteuil, dans lequel le détective prit place, poussa un rugissement si menaçant et commença immédiatement un tel mouvement de tangage, que Dickson préféra se tenir debout et reculer dans l'embrasure d'une des hautes fenêtres, aussi loin que possible de l'odieuse boucane que la cheminée fabriquait sans relâche.

À travers les petits vitraux, le paysage parut, coloré en vert sale.

La neige prenait par ce truchement une teinte cadavérique, et dans l'air même semblait stagner quelque fatale moisissure.

Le détective entendit enfin la neige, durcie par le gel, crier sous des pas lourds et, à travers les hachures d'une haie de fusains, il vit le colonel Bran s'avancer vers sa demeure. Il avait abandonné son ancien uniforme pour endosser une nouvelle veste en cuir chromé et des leggings du dernier modèle. Un bonnet de montagnard en laine grise et des moufles noires complétaient sa tenue.

Il portait ostensiblement, en bandoulière, un fusil Remington à sept coups, et la crosse d'un gros revolver d'ordonnance émergeait de sa large ceinture.

Quelques instants après, il poussait la porte criarde du « salon » et se présentait d'une voix de rogomme :

— Colonel Charles T. Bran !

— Harry Dickson.

L'ex-officier ôta une de ses moufles et tendit une main mal soignée à son hôte. Un souffle fétide d'alcool et de gros tabac accompagnait ses paroles.

— Par ordre de Scotland Yard, monsieur Dickson, on vous adjoint

à ma troupe, dit Bran d'un ton de commandement.

Le détective sentit la nuance et s'inclina avec un sourire narquois.

— Je ne sais si l'on m'adjoint à votre troupe, colonel, dit-il doucement, mais en tout cas on me charge d'enquête dans la forêt de Woodside.

« Il va de soi que je suis charmé de collaborer avec vous, dans cette affaire si lourde de mystère.

Charles T. Bran n'était pas bête au point de ne pas saisir également la nuance.

La haute et robuste taille du détective en imposât-elle à son esprit alourdi ? Sentit-il la puissance des grands yeux gris ?

Il salua gauchement et marmotta une inintelligible réponse, puis il eut recours à l'offre classique de bienvenue.

— Venez vous rafraîchir, monsieur, ou plutôt vous réchauffer avec un verre de whisky ou de rhum... À moins que vous ne préfériez les deux, ajouta-t-il avec un gros rire.

Il eut conscience de la pauvreté du salon où l'on avait introduit Dickson, et il s'en excusa brièvement.

— Wade est un idiot qui ne connaît pas les usages entre gentlemen. Veuillez m'excuser de vous recevoir dans ma cuisine et non dans ce salon où je ne mets jamais les pieds. Je suis un vieil ours, un ours des forêts !

Il conduisit le détective à la cuisine, qui était certes plus agréable que la pièce qu'ils venaient de quitter.

Un gros poêle bourré de rondins répandait une bonne chaleur et la bouteille que le vieux Nat Wade posa sur la table avait bonne mine.

— Je n'ai qu'une chambre à vous offrir, monsieur, dit le colonel en remplissant les verres, celle que l'agent Sturdy a quittée. Elle n'est guère confortable, mais la mienne ne l'est pas davantage. Si vous préférez vous installer à l'auberge des Barkis, libre à vous ; je ne m'en formaliserai pas. Je suis un homme d'une pièce, qui ne s'y connaît pas en finasseries.

Harry Dickson assura qu'il se contenterait fort bien de la chambre de Sturdy et le colonel vida son verre d'un trait, à la santé de son hôte.

— Depuis sa vilaine aventure dans la combe des trois chênes, continua le militaire, la vieille Meg ne cuisine plus guère pour moi, et Nat est capable de faire bouillir un lapin au lieu de le cuire au four ou à la casserole. Je prends mes repas à l'auberge et vous ferez de même. Vous ne vous en plaindrez pas d'ailleurs, car Symphronia Barkis est une maîtresse cuisinière.

« Nous nous y rendrons tout à l'heure. Nat viendra avec nous, car nous allons arrêter le plan de la journée de demain.

— Excellent votre rhum, colonel, dit poliment Harry Dickson.

Charles T. Bran sourit, flatté.

— C'est mon seul luxe, avoua-t-il. Avant ma venue, ce coquin de Barkis débitait un atroce tord-boyaux, mais j'ai fait changer cette habitude et vous trouverez à l'auberge des boissons honorables.

Pour sa part, le colonel avait vidé les trois quarts du flacon. Il fit un geste que Nat Wade semblait fort bien connaître, car un instant plus tard une seconde bouteille pansue prit place sur la table.

— Monsieur le détective, demanda le colonel, avez-vous quelques questions à me poser concernant l'affaire qui vous amène ici ?

Harry Dickson secoua la tête.

— J'ai lu des articles remarquables à ce sujet, répondit-il, et j'imagine qu'ils vous doivent quelque chose. Vos rapports, très circonstanciés, m'ont été communiqués par le Yard. Je suppose que vous n'avez plus rien à m'apprendre que je ne sache déjà.

Le colonel poussa un grognement satisfait.

— En effet, monsieur. J'entends que vous n'aimez pas les redites et les paroles inutiles. C'est comme moi. Je crois que nous nous entendrons fort bien.

— Je ne demande certes pas mieux, colonel.

La glace était rompue ; mis en excellente humeur par les libations prolongées, Charles T. Bran se lança dans une terrible diatribe contre les Mashutes.

— Si je n'y mets bon ordre, leur nombre croîtra de jour en jour. Ils grouilleront bientôt comme des punaises. À l'ouest, vers la mer, il y a deux pénitenciers, sinon trois. Que la nouvelle y parvienne et ce sera une épidémie d'évasions qui auront pour effet de venir grossir sans discontinuer le criminel effectif des outlaws de la forêt de Woodside.

La remarque ne manquait pas de logique. Harry Dickson dut le reconnaître.

— On assure que plusieurs parties de cette forêt sont difficilement accessibles et pourraient, en l'occurrence, offrir des repaires parfaits à des hors-la-loi, observa Harry Dickson.

— On ne vous a pas trompé, monsieur, riposta le colonel avec emphase. Vers l'ouest, la forêt devient particulièrement dense.

« La futaie n'y présente que des essences de peu de valeur et les chemins praticables y font absolument défaut. Aucune coupe ne s'y fait, et les bûcherons ne perdent pas leur temps à l'explorer. Les droits de chasse appartiennent à l'État et à quelques riverains qui n'en font qu'un usage très restreint. Les chasseurs font donc comme les bûcherons. Quant aux braconniers, ils ne se risquent pas très avant, et fréquentent à peine les taillis des orées. Plusieurs ravines sillonnent ces parties sylvestres mal connues. Encore sont-elles marécageuses et riches en fonds mouvants. Dès le printemps, les vipères y foisonnent,

ainsi qu'une espèce de maringouins à la piqûre très douloureuse. En hiver, il y a les loups.

— Tout cela nous porterait à croire que les forbans y ont élu domicile, dit Harry Dickson. Ne le croyez-vous pas ?

— Bien sûr, mais les faits sont là, prouvant qu'ils doivent de temps à autre quitter cette retraite pour s'aventurer dans d'autres parties de la forêt. Leurs crimes d'abord, commis dans nos environs immédiats. La faim ensuite, qui fait sortir les hommes des bois aussi bien que les loups.

« Il est vrai qu'ils ont la ressource d'un gibier assez abondant, comme je l'ai déjà affirmé. Mais l'homme moderne, qu'il soit bandit ou honnête homme, ne vit pas seulement de venaison. Ils devront donc coûte que coûte essayer de se ravitailler sur le pays habité. Peut-être même qu'ils y possèdent des complices. Ensuite, monsieur le détective, ce sont des bandits et ces gens ne se contentent pas, par essence, de braconner ; mais il leur faut crimes et rapines pour que le métier leur soit tant soit peu profitable !

Harry Dickson approuva d'un hochement de tête : le colonel raisonnait avec une extrême justesse et vraiment en connaissance de cause.

— Jusqu'ici vous n'avez procédé que par battues, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

La figure du militaire se fit chagrine.

— Je le reconnais, et j'avoue également que les résultats sont encore maigres, si pas nuls. Mais je surveille surtout les endroits susceptibles de leur procurer un ravitaillement quelconque. Le voisinage des fermes de l'orée sud, la route de Barlington par exemple.

Et il ajouta, non sans ironie :

— Comment pensez-vous procéder, monsieur ?

Harry Dickson secoua la tête.

— Je trace rarement des plans d'avance, surtout en pareils cas, répondit-il évasivement. Il faut que je prenne contact d'abord avec la vie même de la forêt. Il n'est pas dit que je ne pousserai pas une pointe vers l'ouest, l'un ou l'autre jour.

Le colonel prit un air soucieux.

— Dangereux, monsieur, murmura-t-il. Je ne sais si je puis prendre une telle responsabilité envers ceux qui m'ont confié la direction de cette enquête.

De nouveau Harry Dickson sentit la nuance. Il coupa court à tout malentendu.

— Permettez ! Quoi qu'il m'arrive, je vous dégage de toute responsabilité quant à ma personne. Cette déclaration, je la fis déjà à Londres, d'ailleurs. Soit dit sans vous froisser, colonel, mais très

souvent je travaillerai seul.

— Bon, très bien... marmotta Bran, un peu désarçonné par l'accent décisif du détective.

Le crépuscule était tombé. Nat Wade voulut allumer une lampe ; le colonel le retint et se leva.

— Inutile, Nat, vous pouvez m'accompagner chez Barkis, où nous souperons.

— Me permettez-vous une observation, colonel ? dit le détective.

— Mais certainement, monsieur.

— De votre propre aveu, les Mashutes devront l'une ou l'autre fois se ravitailler dans les endroits habités. Or, voici que vous concentrez tous vos effectifs sur un point déterminé : l'auberge. Dans la chaumière des Wade, il y a une femme sans défense...

— Comment, sans défense, protesta Nat d'une voix aigre. Il y a un fusil de chasse chargé de chevrotines à la maison et la vieille sait s'en servir et ne s'en ferait pas défaut. Ensuite, le colonel nous a munis de pistolets lance-fusées dont la lumière est visible de fort loin. À la moindre alerte Meg nous avertirait.

— Et votre propre demeure, colonel Bran ? demanda narquoisement le détective.

— Comment... ma... propre demeure ! balbutia le militaire estomaqué. Ma demeure à moi ? Ah ! les canailles ! Elles n'oseraient pas !

— Je n'ai pas d'ordre à vous donner, colonel, répliqua suavement Harry Dickson, mais entre alliés, comme nous le sommes, un conseil peut être de bonne venue.

« J'ose vous en donner un, comme j'en accepterais volontiers de vous.

« Laissez donc Nat Wade, ou bien aux « Hirondelles », ou chez lui. Cela s'appelle établir un poste...

L'expression plut au vieux grognard. Il dodelina de la tête.

— Pas mal... pas mal du tout ! C'est entendu...

Nat Wade, vous pouvez rentrer chez vous et je vous donne ordre de faire toutes les deux heures une ronde armée entre votre maison et la mienne.

Nat, qui voyait un bon souper lui échapper, aurait bien voulu récriminer quelque peu, mais la mine décidée de son maître l'en dissuada et il se contenta de secouer hargneusement la tête.

À la terne clarté d'un mince croissant de lune, le colonel et son hôte se mirent en route. Le détective avait endossé une chaude pelisse et s'était enfoncé un épais bonnet de fourrure sur les oreilles.

La forêt étalait sous la lune une vaste féerie blanche. Des ombres biscornues jaillissaient des halliers et semblaient autant de présences

hostiles, prêtes à quelque hardi coup de main, mais ce n'étaient que des ombres...

Dickson suivait d'une oreille distraite la conversation de Charles T. Bran.

Elle roulait à présent sur les pauvres délices de l'auberge. Symphronia n'avait pas sa pareille pour confectionner un pâté de lapin ou une marinade de chevreuil. Et le détective dirait des nouvelles des jambons de sanglier fumés au genévrier, et de la hure aux noisettes. Et le cellier donc !... Whisky, rhum, gin et brandy, et un petit vin de mûres que Barkis faisait lui-même et qui valait le plus fameux des Bourgognes !

Le détective approuvait du geste et par brèves monosyllabes. Il était tout à l'enchantement nocturne de la forêt. Grand ami de la nature, il souffrait de savoir que ses plus fastueux décors pouvaient être également ceux des crimes les plus noirs. Il lui semblait marcher à travers un rêve vieux de plusieurs siècles. Ce n'étaient pas d'odieux Mashutes, évadés de quelque moderne cellule blanche de pénitencier, qui allaient surgir, mais les compagnons hilares et pas toujours malfaisants de Robin Hood. Le hardi outlaw allait les saluer d'un large geste de son bonnet pointu, et le gros Friar Tuck les convier à une copieuse medianoche, où des cerfs entiers rôtissaient sur d'immenses brasiers de bois sec.

Cette lumière qui clignotait derrière les fûts lisses des hêtres pourpres, venait-elle de quelque solitaire ermitage perdu au fond de la sylve ?

Le colonel se chargea de détromper Dickson en s'écriant d'une voix joyeuse :

— Voici l'auberge, monsieur le détective. Avez-vous l'odorat si peu subtil, que vous ne sentiez le fumet des viandes que la bonne Symphronia fait rôtir au feu clair de sa cuisine ?

Le rêve s'évanouit. Le colonel pressait le pas, comme un cheval qui sent l'écurie. L'odeur âcre des pins et des mélèzes était victorieusement combattue par celle d'une plantureuse rôtisserie.

L'estomac du détective, criant famine à son tour, se chargea de dissiper les dernières ombres de l'histoire.

L'auberge apparaissait adossée à un pan d'obscurité faite de futaie et de taillis. Le poney, dans l'écurie, se mit à hennir au bruit des pas qui s'approchaient. Deux fenêtres, tendues d'étamine blanche, posaient des carrés de lumière dans la nuit d'alentour.

La fumée s'échappant de la cheminée basse était éclairée en dessous par le reflet du feu violemment activé et s'envolait dans les ténèbres en volutes rouges, piquées d'étincelles.

Les deux hommes battirent un instant des pieds sur le seuil de

granit, histoire de débarrasser leurs semelles de leur épaisse couche de neige adhérente, et ils sourirent à l'accueil de la lumière et de la chaleur venant au-devant d'eux.

4. Les fusées bleues

Symphronia avait bien fait les choses.

Une nappe à carreaux bleus couvrait la table de bois blanc. Le feu pétillait dans l'âtre, consumant de grosses bûches de bois odorant. Des bouteilles chambraient à portée de la chaleur.

— Aha ! rugit le colonel en aspirant à pleins poumons l'appétissante odeur des viandes grillées venant de la cuisine, ces maudits Mashutes ne seront pas à pareil régal ce soir. Cela doit les embêter rudement que la neige de la forêt de Woodside manque de propriétés comestibles.

Il s'en alla rôder autour des fourneaux, levant des couvercles et reniflant les odeurs épicées, goûtant les sauces, émettant des critiques sur le degré de cuisson des viandes.

Harry Dickson lui aussi était sous l'emprise de la fruste poésie de cette soirée de ripaille, en pleine solitude forestière. Il comprenait mieux les hommes, à qui elle offrait son farouche asile. Quels autres plaisirs qu'un quartier de viande juteuse, qu'une bouteille de vieille liqueur possédaient ces ermites volontaires ?

Le colonel, lui, semblait moins stupide et son ivrognerie presque excusable.

Si lui, Dickson, devait être voué pendant des années à cette vie égale, aux joies mornes, son esprit ne descendrait-il pas infailliblement au niveau de ces rudes fils de la sylvie ?

Il n'y avait pas de rafales ce soir autour de l'auberge, mais une chanson mélancolique de sapins balancés dans le vent de la nuit, un frémissement inquiet de ramures, des pauses de silence que trouvait parfois l'éclatement d'une branche mordue par le gel.

Il sentit une obscure sympathie pour le dur visage de Barkis, hâlé par les intempéries, et Symphronia aux larges épaules, aux bras musclés et aux cheveux trop lourds, lui semblait presque avenante.

Le colonel imita une sonnerie de quartier.

— À la soupe !

Elle fut servie dans une soupière en faïence verte, semblable à celle que nos grand-mères posaient orgueilleusement sur leurs tables. C'était un bouillon savoureux, dans lequel nageaient des dés de pain frit et des brides d'oseille sauvage.

— Excellent ! loua Harry Dickson.

Le colonel et Barkis éclatèrent d'un gros rire.

— Finissez-la et on vous dira quelque chose à son sujet.

— Je vous écoute, riposta le détective en déposant sa cuillère d'étain.

— Eh bien ! monsieur le détective, c'est du bouillon de corbeau.

Harry Dickson fit une petite grimace, mais il se reprit aussitôt.

— Je n'ignore pas que ces vilains oiseaux fournissent un consommé réconfortant, dit-il avec humeur. Ma foi, j'en reprendrai...

Cela lui valut immédiatement la sympathie de l'hôtesse, qui affirma toutefois que c'était la seule attrape que comportait le repas.

C'était un véritable menu d'affamés : une formidable gibelotte de lapins sauvages, des faisans rôtis, un jambon cuit au four et, à la fin, un énorme quartier de venaison, que tout le monde acclama.

— Vous mettriez le plus fameux grill-room de Londres en échec, ma bonne dame, affirma le détective qui ne perdait pas une bouchée et dont tous louèrent l'appétit.

— Je vous promets un pareil festin tous les soirs, monsieur le détective, dit le colonel. Que voulez-vous, c'est notre unique plaisir.

On buvait sec. La rangée des bouteilles vides s'allongeait.

Enfin, les pipes furent allumées et un punch servi.

Charles T. Bran le fit flamber et ordonna qu'on éteignit la lampe pour mieux voir dansotter la petite flamme bleue de l'alcool embrasé.

La funèbre lueur leur fit des figures cadavériques, mais ne troubla pas la bonne humeur régnante.

Mais soudain une autre lueur bleue sembla s'y adjoindre, venant du dehors.

Tous se tournèrent vers les fenêtres noires de nuit, et ils furent surpris de voir les vitres doucement teintées d'une clarté azurée et comme aérienne. Quelques secondes plus tard, une détonation assourdie éclata au loin et, dans son écurie, le poney Little Drum se mit à hennir avec fureur.

— Qu'est-cela ? commença Dickson.

Mais le colonel s'exclama aussitôt :

— Par tous les diables, ce sont les fusées bleues ! Nat Wade appelle au secours !

Tout le monde fut debout.

— Maudits Mashutes ! hurla le colonel. Voici qu'ils troublent une aussi belle fête. Ah ! si l'on pouvait avoir quelques-unes de ces brutes au tableau ! Quelle magnifique fin de soirée cela ferait, n'est-ce pas, mon détective ?

La lampe fut rallumée et Charles T. Bran fit verser du whisky à la ronde.

Les fusils et les revolvers furent vérifiés ; Symphronia reçut ordre de bien se barricader, mais elle se mit à rire avec mépris.

— Qu'ils essayent donc de m'approcher dit-elle en désignant un fusil de chasse de gros calibre. Ce n'est pas du petit plomb qu'il a dans le ventre celui-là, mais de bonnes balles rondes. Qu'ils y viennent donc ! Je ne les crains pas !

— Damnée femelle ! s'écria le colonel, plein d'admiration. J'oserais lui confier le commandement d'un régiment, monsieur le détective.

Ils s'élancèrent dans la forêt et Harry Dickson, moins habitué qu'eux aux embûches des routes sylvestres eut quelque peine à les suivre.

À mi-chemin, une nouvelle lueur bleue monta derrière les arbres. Une étoile très claire apparut dans le ciel, s'y attarda une seconde et s'épanouit en une gerbe de feu.

— Une nouvelle fusée ! gronda le colonel. Nat semble pressé.

— Il n'y a pas bataille, opina Barkis, sinon on entendrait la fusillade, car Nat ne se montrerait pas économie de munitions... Il y a autre chose...

Ils voyaient confusément les toits des « Hirondelles » coiffés du croissant lunaire, quand la troisième fusée monta en sifflant dans le ciel.

— Et de trois ! cria le colonel. Tenons nos armes prêtes...

Au loin, une lumière s'agitait ; c'était la lanterne-tempête de Nat Wade qui leur faisait des signaux désespérés du haut d'un perron.

— Qu'y a-t-il, oiseau de malheur ! cria Bran dès qu'il fut à portée de voix.

— Venez voir vous-même, colonel ! répondit Wade d'un ton pleurard. Ah ! les sales bêtes, ah ! les suppôts du diable !

Bran arracha le fanal des mains du vieux domestique et s'élança dans la cuisine, dont la porte était large ouverte.

— Brr, fit-il, il fait froid comme au pôle ici. Je vous ai pourtant dit de bien bourrer le poêle, vieil idiot.

— Regardez les fenêtres, colonel, gémit Nat Wade.

— Par l'enfer ! Ah ! c'est trop fort !

Il n'y avait plus une vitre intacte, toutes avaient été crevées à coups de galets, qui gisaient parmi les éclats épars sur les dalles.

— C'est trop fort ! burla le colonel.

— Il y a encore plus fort, soupira le domestique. Veuillez regarder dans le buffet, colonel... Mais ce n'est pas ma faute...

Bran se rua vers un placard et éclata en jurons.

— Mon rhum, mon whisky !

Une forte odeur d'alcool s'élevait d'une rangée de bouteilles fracassées, dont la liqueur s'égouttait sur le sol.

— Quel crime abominable ! rugit Charles T. Bran. Je les pendrai

de mes propres mains ! Ah, que je les tienne !

— Gardez-vous de l'argent ou des valeurs ici, colonel ? demanda Dickson en prenant la parole pour la première fois.

— Des valeurs ? Non... Mais mon argent. Ma pension... Oh ! j'espère que...

Déjà, il avait quitté la cuisine et on l'entendait se démener à l'étage.

Quelques instants après il revint, le visage plus calme.

— Heureusement, ils ne sont pas passés par là, soupira-t-il.

Il regarda le domestique avec quelque bienveillance.

— Je suppose que vous êtes arrivé à temps pour empêcher cette nouvelle infamie, Nat, dit-il d'une voix radoucie. Expliquez-vous à présent.

Nat Wade ne demandait pas mieux et se lança aussitôt dans un récit détaillé.

Il allait commencer sa seconde ronde, et s'avancait vers la demeure de son maître, quand il entendit un bruit peu ordinaire.

C'était comme un ruissellement de gros écus. Nat était quelque peu superstitieux et il savait que certains esprits malins font mine de compter de l'argent dans les ténèbres, pour attirer les mortels avides de richesses.

Mais le bruit s'accrut et il comprit que c'était celui d'un bris continu de verre. Il se mit à courir de toutes les forces de ses vieilles jambes. Le bruit cessa quelques minutes avant qu'il eût atteint les « Hironnelles ». La barrière était large ouverte, mais on ne la cadenassait jamais.

Dès qu'il approcha de la maison, il vit les fenêtres mutilées. Sur-le-champ, il sortit son pistolet à fusées et lança la première flèche lumineuse.

À l'intérieur, il sentit l'odeur de l'alcool répandu et découvrit aussitôt les ravages faits dans le buffet.

Il sortit et lança un second appel.

Un troisième suivit parce qu'il lui avait semblé entendre du bruit dans le taillis voisin.

Harry Dickson, une fois le récit achevé, s'était élancé au-dehors pour scruter la neige. Les empreintes des pas de Wade y étaient nettement visibles ; d'autres également se marquaient dans la neige durcie.

Le détective s'empara du fanal et les inspecta.

C'étaient des traces larges et bizarres qui ne rappelaient en rien celles d'un pied humain ; le colonel s'approcha à son tour et s'écria :

— Je les reconnais ! Ce sont les mêmes que nous avons relevées près du cadavre de Joe Wilkins. Elles ont été faites par des pieds

entourés de multiples linges.

Le détective s'attarda devant l'une d'elles, y cueillit quelque chose qui avait l'apparence d'un fil et qu'il serra dans son portefeuille.

Le colonel le vit faire et ricana.

— Morbleu, monsieur le détective, ce sont là méthodes de Londres, qui ne disent pas grand-chose en forêt. Un fusil et une charge de chevrotines, un revolver et des balles blindées, voilà qui nous aidera autrement que ces simagrées.

— Comptez-vous vos bouteilles, colonel ? demanda Harry Dickson sans relever l'impertinence du bonhomme.

— Et comment ! Il y en avait vingt-deux dans le placard.

— Vérifions, voulez-vous ?

— Vingt... vingt et un, vingt-deux... compta le militaire en jetant le dernier tesson. Où voulez-vous en venir ?

— La méthode de Londres, répondit simplement le détective.

— Au diable...

Un cri de Barkis l'empêcha d'achever son blasphème.

— Vite ! Venez vite, messieurs !

Dickson et Bran sautèrent en bas du perron, dans la neige.

L'aubergiste et Nat, le bras tendu vers le ciel, montraient la griffe ignée d'une fusée bleue qui fondait en étoiles de feu, tandis qu'une clarté azurée mourait sur la faite des arbres.

— C'est Phronia ! s'écria Barkis. Elle lance le signal.

Il courait déjà, brandissant son fusil, vociférant de terribles menaces.

— Phronia est en danger ! burla Bran à son tour en se joignant à l'aubergiste.

Ce fut une course échevelée des quatre hommes, car Nat Wade s'était joint à eux, et Harry Dickson constata, non sans stupeur, que le vieillard se tenait sans défaillance à sa hauteur.

Il n'y eut pas de seconde flèche lumineuse, ce qui fit grandir l'inquiétude des hommes ; enfin, les fenêtres roses de l'auberge brillèrent entre les arbres.

On entendait Little Drum s'ébrouer dans l'écurie. De loin, on pouvait voir la porte entrouverte.

Barkis se jeta contre elle avec un appel de démence :

— Phronia, ma chérie !

Une plainte sourde lui répondit.

— Dieu merci, elle n'est pas morte ! s'écria le mari.

La lampe brûlait tranquillement au plafond, éclairant toute la pièce de sa belle flamme ronde, alimentée de pétrole.

Symphronia, affalée sur le sol, à moitié relevée pourtant, s'appuyait de la tête contre le rebord de la table ; son front saignait

abondamment.

— On a tenté de l'assassiner ! tonna le colonel. Mais la femme fit un lent signe de tête en guise de protestation.

— Il ne m'a rien fait, murmura-t-elle d'une voix sourde. C'est moi qui me suis cognée à la table en tombant... Mais c'était tellement terrible !...

Ses yeux étaient hagards et son corps vigoureux tremblait comme une feuille dans le vent.

— Le fantôme... hoqueta-t-elle. Le fantôme du Juif est venu !

5. La vision de Symphronia

Barkis, le colonel et Harry Dickson venaient de partir.

Symphronia se mit à desservir la table avec lenteur, car elle se sentait fatiguée. Elle se dit pourtant, en hôtesse soucieuse du bien-être de ses hôtes, qu'ils seraient contents de trouver du thé chaud à leur retour et elle posa la bouilloire sur le feu.

Cela fait, elle s'assit près de la table et se mit à peler des pommes.

Si, avec le thé, elle leur servait des beignets ? La fête serait complète !

Symphronia était une femme simple et courageuse. De tous les habitants de la forêt et des environs, son mari et le colonel Bran compris, c'était peut-être la créature qui craignait le moins les Mashutes.

Elle négligea même de verrouiller sa porte, comme on le lui avait recommandé.

Il faisait une chaleur lourde dans la salle, et ses yeux s'emplissaient d'ombre et de sommeil. Peut-être même s'assoupit-elle quelque peu.

Tout à coup, un courant d'air glacé la tira de sa torpeur.

Elle voulut se lever pour fermer la porte, croyant à une brusque bourrasque, quand elle vit que cette porte continuait lentement à s'ouvrir. Et, soudain, la clarté de la lampe tomba sur une longue main livide qui la poussait.

Le premier geste de Symphronia fut de se tourner vers le fusil pendu à la muraille, mais un brusque effroi la cloua soudain sur place.

Une terrible vision venait de lui emplir les yeux.

Le singulier voyageur juif, le premier mort de la forêt, se tenait dans l'entrebâillement de la porte. Sa barbe était longue et hirsute, ses joues creuses étaient d'une affreuse pâleur et ses yeux rouges la couvaient d'un éclat insoutenable.

— Pour l'amour de Dieu, commença-t-elle.

— Aha ! fit le fantôme, et il éclata d'un rire si horrible que la femme fut sur le point de s'évanouir.

— Allez-vous-en ! Que Dieu vous donne la paix ! pria-t-elle.

— Aha ! fit le Juif en s'avançant vers elle.

Ses yeux brûlants se détachèrent un moment de Symphronia et tombèrent sur la table. D'un geste rapide, il s'empara de la bouteille et se mit à boire goulûment. Quand il la reposa, aux trois quarts vide, il

repartit de son rire hideux.

— Encore ! hurla-t-il en faisant des gestes de menace.

La femme se leva et se dirigea en chancelant vers le buffet.

Comme à travers un brouillard, elle vit le singulier visiteur danser une gigue effrénée.

— Mort ! Mort ! hurla-t-il.

Il lui arracha les bouteilles des mains, avec une telle force qu'elle chancela et tomba contre la table. Le choc fut si rude qu'elle demeura un moment étourdie. Quand elle reprit ses esprits, elle était seule, et le vent balayait la salle.

Alors elle rassembla toutes ses forces pour se traîner dehors et lancer une fusée bleue, après quoi elle rentra et, complètement épuisée, se laissa choir sur le sol.

Tel fut le récit de Symphronia.

Harry Dickson s'étonna de la soudaine inertie des hommes. On ne parlait plus de Mashutes, ni de coureurs de bois ; c'était un fantôme qui avait fait ce coup-là, et contre pareille engeance on n'est guère armé ici-bas.

Barkis et Nat Wade ne firent pas un geste pour commencer une recherche. Seul, le colonel grommela que, fantôme ou non, s'il le rencontrait jamais, ce Juif de malheur, il lui ferait son affaire. Mais il se contenta de s'asseoir à côté du poêle et d'ordonner à Barkis de leur verser à boire.

Le détective, une fois le récit de Symphronia achevé, était sorti de l'auberge pour fouiller les alentours.

Il ne fut pas long à découvrir les étranges foulées qu'on avait déjà observées le soir même autour des « : Hirondelles » ; il appela le colonel.

— Que dites-vous de ces empreintes, colonel Bran ?

L'ex-officier les considéra d'un œil fixe, se gratta l'oreille et finit par jurer comme un beau diable.

— Qu'on me fasse frire sur l'heure si j'y comprends quelque chose ! hurla-t-il.

« Les canailles mettent ma maison à sac pendant que nous sommes ici, et dès que nous retournons chez moi, ils viennent faire la parade à l'auberge, y molestent la patronne et volent du whisky. Joueraient-ils à cache-cache par hasard ?

— Jeu bien singulier pour des outlaws traqués, répondit Harry Dickson avec ironie.

— Il y a ce fantôme, gronda Charles T. Bran, Phronia n'est pas une menteuse et, surtout, c'est une femme qui a les méninges solides. Pour batailler j'aime que ce soit contre des gens en chair et en os ; dans ce cas je suis leur homme.

« Mais des créatures faites de fumée et de clair de lune, ce n'est pas de mon ressort, monsieur le détective !

Dickson examina les traces plus attentivement que jamais.

— Tenez, ricana Bran, voilà encore quelque chose qui ressemble à un fil. Je suppose que vous allez le fourrer dans votre portefeuille.

Tout comme le colonel, Harry Dickson avait vu un fragment de tissu adhérent à la neige tassée de l'empreinte.

— Et comment donc, colonel ! affirma gravement Dickson en faisant jouer le rayon de sa lampe électrique sur la trouvaille. Oh ! Oh ! c'est très intéressant cela.

L'humeur du colonel avait complètement changé depuis le triste sort de sa cave à liqueur. Il persifla :

— Si vous pouviez mettre ce fil à la patte du fantôme, alors je croirais volontiers à la méthode de Londres.

— Fantôme ou non, il y sera un jour, mais alors il se pourrait bien qu'il se soit mué en une solide chaîne d'acier, comme nous avons l'habitude d'en mettre autour des poignets des criminels, colonel Bran.

Les foulées s'enfonçaient droit dans le taillis et disparaissaient, tout comme devant la maison du colonel.

— Devons-nous nous attarder plus longtemps, le nez dans la neige ? demanda aigrement Charles T. Bran. Si vous voulez me suivre auprès du poêle, et me dire ce qu'il y a de remarquable à votre trouvaille, monsieur le détective, vous trouverez en moi un auditeur attentif.

Harry Dickson accepta volontiers et s'installa en face du vieux grognard. Il refusa l'offre d'un nouveau verre d'alcool, mais il bourra amoureusement sa fidèle pipe de bruyère.

— Je vous écoute, monsieur, grommela le colonel d'une voix rogue.

— Le visiteur vandale des « Hirondelles » et celui de l'auberge sont des personnes différentes, colonel, dit le détective en jetant une ample bouffée de fumée vers la lampe.

— Vraiment ? Expliquez-vous ? Les empreintes sont identiques en tout cas.

— Elles le paraissent, colonel, et ce n'est pas tout à fait la même chose. Si vous aviez appliqué la méthode de Londres, vous auriez trouvé ceci : l'homme de l'auberge marchait comme tout le monde, sur deux pieds, et le casseur de vitres et de bouteilles des « Hirondelles » marchait sur les mains.

— Vous moquez-vous de moi, détective ? cria le colonel, oublieux des règles de la plus élémentaire politesse.

— Le moment serait mal choisi, sir, mais je désire m'expliquer plus clairement. Les empreintes laissées devant votre maison furent

tout à fait artificielles, c'est-à-dire qu'elles furent faites à l'aide d'un rondin de bois, ou tout autre objet dur, qu'une main gantée de laine dirigeait avec habileté. Le fil que j'y trouvais avait été arraché par quelque éclat de bois et gisait sur la neige sans y adhérer. Tout autre est celui ramassé devant cette porte, qui fut enfoncé dans la neige par le poids d'un corps...

Le colonel ouvrit de grands yeux et considéra le détective avec une stupeur mal dissimulée.

— Ce qui équivaut à prétendre que la brute qui cassa mes bouteilles a voulu nous lancer sur une fausse piste ?

— Je vous félicite de si bien m'avoir compris, colonel, acheva Dickson.

Le militaire jura sourdement.

— À vous entendre, un fil, un rien, vous conduirait au coupable, mieux qu'une meute de chiens de chasse.

— Cela arrive parfois. Et, puisque vous parlez de chiens de chasse, je crois qu'il ne serait pas superflu de nous faire accompagner dans nos battues par quelques-uns de ces utiles animaux.

Le colonel grogna et parut mécontent.

— L'accès de la forêt est défendu aux chiens de chasse par les lois du pays. Mais on pourrait faire lever l'interdit, s'il le fallait, bien que je ne croie pas au succès. Ces vilaines bêtes sont des créatures très brouillonnes.

— Nous y penserons plus tard, répliqua le détective. Il se peut fort bien que nos deux trouvailles de ce soir me suffisent pour apporter quelque lumière dans cette affaire, pour le moins ténébreuse.

Barkis et Nat Wade écoutaient sans trop comprendre.

— On ferait mieux de prier pour le repos de l'âme du Juif, opina le vieux domestique. Comment donc qu'il s'appelait, Mrs. Barkis ?

— On a écrit son nom dans les journaux : Isaac Ahas, répondit la femme en geignant, et l'on a dit que c'était le Juif Errant... Ainsi vous voyez que c'est vrai...

Harry Dickson sourit, et la chose lui revint en mémoire. Il se souvint qu'un journaliste, tant soit peu facétieux, avait fait remarquer que Ahas n'était autre qu'Ahasvérous, nom qu'on prête au Juif Errant, de terrible mémoire.

Dans la quiétude et la sécurité de la grande ville, cette remarque n'avait pas retenu longtemps son attention, mais à cette minute même, dans ce cabaret perdu, autour duquel voletaient les ombres du crime, elle prenait une toute nouvelle signification.

— Bizarre, murmura-t-il. Coïncidence, ou... ?

Il ne put préciser sa pensée, tant elle était confuse. Il eut vaguement l'impression de quelque chose d'énorme et de grotesque.

L'atmosphère était chargée de contradictions. Il y avait des moments de silencieuse horreur, dans cette salle d'auberge, seul centre de lumière au milieu d'une vastitude hostile de neige et d'inconnu. L'instant d'après, cette sensation d'épouvante se muait en une autre, grotesque ou ridicule.

N'eût été le cadavre du pauvre Joe Wilkins, Harry Dickson aurait ri des bouteilles cassées, du fantôme, du Juif Errant et même de la blessure de Meg Wade. Il se tourna vers le colonel, dont les regards bovins dénonçaient une lourde ivresse, et lança d'une voix ironique :

— Un Mashute, un outlaw assoiffé de sang qui maquille la neige et brise les bouteilles de liqueur et des carreaux de vitre comme un vulgaire gamin des rues ! Un fantôme qui s'entonne une pinte de whisky et emporte la bouteille. Ah ! colonel, sommes-nous au music-hall ou dans la sinistre forêt de Woodside ?

Mais l'esprit nébuleux du militaire ne pouvait plus saisir aucune nuance.

— Boire, hoqueta l'ivrogne, c'est tout ce qu'il nous reste. Boire et boire encore... Quelles malheureuses créatures serions-nous sans le whisky ?

Dickson regretta l'absence de son élève Tom Wills, à qui il aurait pu ouvrir son cœur. Mais à présent, tout comme lui-même, sa pensée était prisonnière de la forêt, du silence et de la neige.

Barkis proposa à tout le monde de demeurer pour la nuit à l'auberge ; le colonel accepta pour lui et pour Harry Dickson, mais ordonna à Nat Wade de s'en retourner et d'ouvrir l'œil autant que faire se pourrait.

Quand le vieux domestique fut parti par les chemins blancs, l'auberge éteignit ses lumières. L'ombre reprit la forêt, le croissant de lune descendant derrière les arbres.

*

Harry Dickson s'éveilla : un bruit menu et presque régulier avait dû le tirer de son sommeil. Il crut d'abord à une menée de rats derrière les boiseries, quand il s'aperçut que cela venait de la fenêtre.

De petites pierres étaient lancées à intervalles réguliers contre les carreaux. Quelqu'un, au-dehors, essayait d'attirer son attention.

Sans faire de bruit, il se leva et s'approcha de la croisée.

Il faisait un froid de canard, et le détective frissonna. Sa dernière hésitation tomba, quand une nouvelle pierre frappa le verre.

Avec mille précautions, il gratta les fleurs de gel qui obscurcissaient les carreaux et regarda au-dehors.

La nuit était noire, mais le reflet de la neige mettait sur le sol une

vague fluorescence. Il distingua la svelte silhouette des premiers arbres de la futaie, puis son œil exercé y détecta un mouvement.

Un bras s'agitait, un bras qui semblait lui faire des signes désespérés.

Et, soudain, il vit un visage.

Il était livide et ressortait si bien des ténèbres d'alentour qu'on aurait pu croire qu'une flamme intérieure l'éclairait.

Ensuite le détective distingua des yeux fiévreux, un bonnet en casque à mèche, une longue lévite en guenilles, des jambes énormes, entourées de linges impossibles à décrire : le fantôme du Juif Errant !

Harry Dickson connut une seconde de terreur devant cette singulière apparition. Mais il vit alors des yeux suppliants, et un geste frénétique qui montrait la forêt.

L'être leva soudain les bras au ciel et disparut ; mais quelques instants après un cri lugubre monta de la futaie ténébreuse.

— Horluut ! Horluut !

L'appel mélancolique du courlis...

Harry Dickson se rejeta en arrière. Il avait compris cette fois. Il n'y a pas de courlis en forêt, car ce triste oiseau ne hante que les marais et les fondrières ; il n'y en a pas non plus en hiver, car c'est un migrateur qui fuit aux premiers froids. Mais le détective savait aussi que dans le langage des bagnards, employés dans les marécages, ce cri signifie : « Attention ! Il y a du danger ! » surtout lorsqu'il est modulé d'une certaine façon, comme ceux qu'il venait d'entendre.

Le fantôme l'avertissait, mais de quel péril ?

Il ne dut guère attendre longtemps. De nouveau des chocs sourds retentirent contre la fenêtre ; ce n'étaient plus des pierres qui étaient lancées contre les carreaux, mais des petites boules de neige molle, pétries d'une main hâtive.

Le détective ne bougea pas, sa pensée travaillait avec intensité.

Au-dehors le mystérieux jeteur de boules de neige s'impatiait, car les projectiles arrivaient plus fréquents et plus volumineux.

Harry Dickson jeta des regards autour de lui et sourit d'un air satisfait.

Rapidement, il prit une canne ferrée, posée dans un coin, la coiffa de son bonnet de fourrure et l'entoura d'une couverture.

Il alluma sa lampe électrique de manière à ce que la clarté tombât sur les vitres ; se couchant ensuite à plat ventre, il promena le grossier mannequin dans la zone lumineuse.

Ce que Dickson attendait eut lieu.

Une détonation retentit dans la futaie. Il y eut un bruit argentin de vitres brisées et le détective sentit le bâton ferré tressaillir dans sa main.

Il éclata d'un rire silencieux ; en toute hâte, il démontra le mannequin, remit tout en place et, s'élançant vers la porte, il ameuta la maisonnée.

Elle s'éveillait déjà, tirée de son sommeil par le coup de feu.

— Holà, par ici ! cria le détective. De la lumière, s'il vous plaît.

Barkis, sa femme et le colonel arrivèrent presque en même temps, un visible effroi peint sur leurs visages engourdis de sommeil.

— Les Mashutes ont failli m'avoir, déclara Harry Dickson. La balle m'a manqué d'un pouce à peine.

Charles T. Bran proposa de se lancer immédiatement aux trousses des bandits, mais le détective refusa.

— Toute poursuite serait vaine, monsieur, déclara-t-il. Et puis, nous formerions de trop belles cibles. Je leur dirai bien un petit mot prochainement, à ces Mashutes.

— Ouais, ricana le colonel. Si nous devons compter sur la méthode de Londres, il faudra y mettre un peu de patience, mon détective.

— À présent, j'ai également une dette envers le fantôme du Juif Errant, dit Harry Dickson en souhaitant à tout le monde un restant de nuit sans troubles.

— ... une dette de reconnaissance, ajouta-t-il pour lui-même en se glissant de nouveau entre les draps.

6. Vers l'ouest de la forêt

— Ainsi, vous persistez à vouloir vous diriger vers l'ouest, monsieur le détective ? C'est dangereux, et je ne puis en prendre la responsabilité. Je ne veux pas, je n'ai pas le droit d'exposer la vie d'un de mes hommes. Moi-même, je ne puis le faire. La mort du chef serait désastreuse...

— Je ne vous le fais pas dire, colonel ! Aussi irai-je seul. Je vous prie de ne pas vous inquiéter de moi. Je resterai parti pendant plusieurs jours, peut-être pendant une semaine entière. Une partie de camping polaire ne m'effraye pas.

Harry Dickson et le colonel Charles T. Bran étaient installés devant la table de l'auberge forestière, trois jours après la curieuse agression nocturne.

Ces journées passées en marches et contre-marches n'avaient donné aucun résultat. Mais le temps avait changé. Comme il arrive souvent dans l'ouest de l'Angleterre, une tiédeur relative avait succédé au grand froid.

Le souffle du Gulf Stream arrivant sur l'aile grise du vent de la mer apportait brusquement la pluie et le dégel.

L'eau du ciel ruisselait des ramures noires ; les troncs lisses des arbres luisaient d'une humidité grasse. Les chemins détrempés par la neige fondante devenaient impraticables. La moindre ornière se transformait en ruisseau bavard, et les ravines aux eaux gonflées rugissaient comme des torrents de montagne. La forêt tout entière clapotait, suintait ; des brouillards vénéneux, lourds de fièvres, montaient de l'humus réapparu, délivré du linceul polaire.

— Je dois cesser les opérations, bougonna le colonel, et vous feriez mieux, monsieur le détective, de prendre une semaine ou deux de repos à Barlington ou à Londres, en attendant que, la pluie ayant cessé, la terre séchât un peu.

Harry Dickson l'écoutait à peine.

Il avait donné des ordres précis aux aubergistes, et Symphronia s'occupait activement de lui bourrer de victuailles un ample sac de route : jambon, lard, crêpes de blé noir, tranches de venaison boucanées, gourdes de rhum.

— Vous semblez avoir tout prévu, goguenarda le colonel Bran en voyant son hôte déployer un amour de petite tente de soie.

— Je doute fort de rencontrer, dans les parages désolés de l'ouest,

une auberge accueillante comme celle-ci, riposta allègrement le détective.

— Si, l'auberge de la mort, répondit sombrement le colonel.

Barkis entra sur ses entrefaites, il paraissait mécontent.

— J'ai encore une fois inspecté votre chambre, sir, dit-il en s'adressant au détective, et je ne parviens pas à trouver la balle. Sans la vitre brisée, je dirais qu'un mauvais plaisant s'est amusé à tirer un coup à blanc sur vous...

— Tant pis ! répondit Harry Dickson en haussant les épaules.

Il n'ajouta pas que cette balle se trouvait dans sa poche et que c'était un projectile conique en plomb, une balle de snider !

Bran proposa une tournée d'adieu... Il insista grossièrement sur le mot « adieu ».

On trinqua. Une bouteille de derrière les fagots.

— On n'en boit pas de pareil chez Messire Satan, ricana le colonel, voulant laisser entendre qu'à son avis le détective, à la fin de son terme terrestre, irait grossir l'immense bataillon des damnés.

— Que Dieu vous protège, sir, murmura Symphronia tout bas, et le détective vit des larmes dans ses grands yeux sincères.

Il lui serra longuement la main, un peu ému par la fruste sollicitude de la forestière.

— Je ne puis vous tracer un itinéraire convenable, dit le colonel à son tour. Remontez pendant une lieue vers le nord ; vous y trouverez les vestiges d'une ancienne coupe. Une route de charriage oblique brusquement vers la gauche. Prenez-la ; elle vous mènera vers un autre terrain de coupe, le dernier. Les sentiers des grands cervidés qui habitent la forêt se dirigent presque tous vers l'ouest, où les points d'eau sont nombreux et le taillis protecteur. Bonne chance, mon détective. Si vous ne revenez pas d'ici une huitaine...

— Rien du tout, coupa Harry Dickson. Je serai revenu.

— Vous ne manquez pas de conviction, mon cher ! clama aigrement le militaire.

— Oh non ! mes convictions sont faites !

— Ah ! vraiment ?

— Mais oui, mon cher colonel, vraiment...

Le détective éclata de son rire jeune et confiant ; un large jet de pluie l'accueillit sur le seuil de l'auberge, mais il n'en rit que plus fort.

— C'est la bénédiction de la forêt ! s'écria-t-il en avançant sous l'averse.

— Que d'eau ! ricana le colonel. Excusez-moi si je lui préfère le whisky de Barkis.

Harry Dickson ne l'entendait déjà plus. Il marchait, pataugeant bravement dans la boue glacée, vers l'ouest énigmatique de la sylve.

Il prit quelque repos dans la combe où s'ouvrait le chemin indiqué, et deux heures plus tard il atteignait le dernier terrain de coupe.

C'était un endroit désolé. Des fûts d'arbre, des grumes pourrissantes qu'on n'avait pu enlever, gisaient épars sur une épaisse couche de terreau et d'humus que plaquaient par places des tavelures de neige fondante.

Des souches hérissaient le sol mou de leurs moignons. Tout cela criait à l'assassinat de la forêt. Harry Dickson traîna un peu parmi ces dernières marques de la civilisation ; son premier repas achevé il allait s'enfoncer dans l'inconnu. Il devait être aux approches de midi, mais aucune trace de soleil ne se voyait au ciel. Des nuées hagardes s'y poursuivaient au gré d'un vent pleurard. Le détective consulta sa boussole de poche et avisa un sentier de biches, creusé en tunnel dans les halliers voisins.

La dernière bouchée avalée, réconforté d'une gorgée de rhum, il s'avança vers ce sentier et, bientôt, il s'enfonçait sous une voûte de ramilles et de branches basses, pleurant de larges gouttes glacées.

Le silence était formidable. Il n'y avait que le bruit sempiternel de l'eau, mais il était comme inexistant.

Le détective sentit à nouveau la terrible emprise de la forêt hivernale ; elle lui pesait sur les épaules comme un suaire de glace ; elle entraît déjà dans son cerveau. Et il y avait à peine quelques heures qu'il avait quitté les hommes, le feu, un intérieur accueillant et chaud !

La marche n'était pourtant pas trop ardue. Les sentiers de la faune sylvestre sont mieux battus que ceux tracés par la main de l'homme ; le sol y est comme briqué par les multiples passages. La ramure épaisse le protégeait de la pluie. D'espace en espace, on rencontrait des arbres dépouillés de leur écorce. C'était là signe du passage de la faune cervidée ; eu effet, les cerfs se complaisent à frotter leurs énormes bois contre certains troncs, dont ils arrachent l'écorce.

C'était l'unique trace de vie que le détective put observer. Aucune trace humaine.

Le crépuscule le trouva campé dans une petite clairière, où chantait un ruisseau aux eaux claires, déjà délivré des glaces par le rapide dégel.

Harry Dickson déploya la tente aux murs de soie, alluma son réchaud à alcool et se prépara du thé.

— Robinsonnons ! dit-il allègrement, content de son nouveau verbe.

Il hésita un moment sur l'utilité de faire un feu, mais réflexion faite il y renonça pour le moment.

L'endroit qu'il avait choisi était sablonneux et relativement sec, un superbe pin canadien protégeait le tertre où la tente se trouvait dressée.

Dickson alluma sa pipe, traîna une grosse pierre grise vers l'ouverture de sa demeure volante et s'y installa.

La nuit venait, la pluie avait cessé, les arbres s'égouttaient dans le silence nocturne. Un faible éveil de faune se manifesta au loin, un cerf brama tristement dans l'ombre et une biche éplorée lui répondit. Un petit renard se mit à glapir au loin dans le taillis. Le détective entendit l'appel imprudent des perdrix rouges qui reformaient leur compagnie disséminée par la pâture diurne. Un peu de lune teignit le fond des arbres et un chuissement (in extenso) de rapace passa bas dans le ciel. Une glissade d'ailes de velours emplît un moment la clairière d'une sourde rumeur spectrale.

La forêt était-elle hostile ou amie ? Le détective n'aurait pu le dire. Il lui semblait pourtant qu'il aurait en ces minutes préféré les périls certains d'une entreprise nocturne dans Limehouse ou tout autre quartier mal famé du port de Londres, à ce silence vespéral hanté de mille bruits inconnus.

Sa montre marquait dix heures quand il se glissa dans son sac de couchage, le revolver à sa portée. Il s'endormit après une longue attente dans les ténèbres qu'emplissait à nouveau le murmure d'une pluie fine ; les aiguilles du conifère protecteur chantaient une petite mélodie aigre qui aida enfin le sommeil à venir.

Quand il s'éveilla, il y avait une raie de lumière grise sous la tente. Il courut au ruisseau, procéda à d'amples ablutions d'eau glacée, refit du thé et réchauffa une des grosses crêpes, présent de voyage de la bonne Phronia.

Un gros corbeau s'aiguissait le bec sur une pierre et regardait avec étonnement l'étrange créature bipède qui s'était aventurée dans son domaine.

— Bonjour maître corbeau, déclama Harry Dickson, est-ce par l'odeur alléché... ?

Mais l'oiseau de malheur s'enfuit en croassant d'un air indigné.

— Si c'est là votre bienvenue, s'esclaffa le détective. Enfin, j'aime à croire que cette matinale rencontre ne prophétise aucun malheur pour ce jour !

Une demi-heure plus tard, le campement était levé et Harry Dickson reprenait le chemin vers l'ouest, en sifflant un refrain de route.

— Vers l'ouest ! Vers l'ouest ! chantonnait-il au rythme de sa marche, en songeant aux hardis pionniers du Nouveau-Monde, aux âges héroïques des Hurons et des Delawares.

La forêt devenait de plus en plus dense, mais les sentiers tracés par la faune s'ouvraient toujours devant lui, dans une direction presque idéale.

Le vent était chargé de senteurs vaguement marines. Harry Dickson songea aux perfides fondrières, aux boues mouvantes dont il avait été question à l'auberge, et il s'en tint strictement aux chemins que les bêtes avaient tracés, guidées par leur magnifique et infaillible instinct.

Vers midi, quand il songea à faire halte, il avait atteint les bords assez escarpés d'une ravine, aux eaux blanchies par le calcaire. Le flot roulait en grondant, cherchant des pentes propices.

— Voici le chemin de la mer, se dit Harry Dickson. Il me fera peut-être traverser la forêt de part en part.

Il écourta sa halte et se mit à longer la ravine.

La forêt changeait d'aspect de minute en minute. La futaie se faisait rare, les arbres étaient tordus et lépreux, d'immenses cryptogames lactaires pourrissaient à leur base. Le sol était hérissé de rocailles et de gros blocs erratiques surgissaient au milieu du torrent.

Ici et là, le détective remarqua l'ombre humide de petites grottes ouvertes à fleur d'eau, sur la ravine.

— Cela commence à sentir le repaire, dit-il.

Et il mit plus de prudence dans sa marche en avant.

Mais le silence continuait à régner en maître et le détective pouvait se croire le seul être vivant de cette contrée inhospitalière.

Aussi l'agression fut-elle si imprévue, si brusque que Dickson ne put songer à se défendre.

Il traversait un défilé de roches basses et s'apprêtait à suivre un nouveau sentier surgi devant lui dans les halliers, quand une violente secousse le jeta sur le sol. Il ne pensait nullement à une attaque criminelle, mais à un faux pas ou à la sournoise manœuvre d'une marcotte dans laquelle son pied se serait pris.

Il voulut se redresser, ce qui, vu son chargement, était laborieux. Un formidable coup sur la nuque l'étourdit, puis un second suivit.

Les rochers et les arbres semblèrent tout à coup s'animer d'un mouvement tournant. Le ciel chavira et Harry Dickson glissa sur la pente de l'oubli.

*

Il était couché sur le dos, sur le gravier d'une grotte assez spacieuse, toute en longueur, à la voûte basse et luisante de cristaux. En tournant un peu la tête – unique mouvement qui lui était permis – il pouvait voir l'étroite entrée noyée de lumière grise.

Le gaillard qui avait fait le coup devait s'y connaître, car les

cordes qui ligotaient le détective étaient solides, neuves et pourtant suiffées pour les rendre souples et mieux assujettir les nœuds.

Le bagage du voyageur avait disparu.

Sa tête était douloureuse et il sentait la tiédeur du sang qui coulait dans sa nuque.

— Le coup traditionnel, grommela Harry Dickson, et les éternelles cordes. Cela me fait toujours plaisir, car cela signifie que l'ennemi n'est pas décidé à me supprimer au pied levé.

L'entrée de la caverne s'obscurcit soudain et, aussitôt, une forme courbée s'avança.

Le détective vit un long manteau sombre et une espèce de cagoule qui couvrait complètement la tête de l'homme.

Le nouveau venu s'arrêta à quelques pieds du détective et se mit à parler d'une étrange voix de fausset.

— La bienvenue dans le royaume des Mashutes, monsieur l'espion. Je viens porter à votre connaissance que notre conseil a décidé de vous octroyer droit de cité dans notre domaine. On vous a laissé entrer, mais quant à en sortir, c'est une autre histoire.

— Est-ce un snider ? demanda Dickson avec mépris en désignant du menton le lourd fusil que l'homme tenait à la main.

— C'est un snider, petit curieux que vous êtes. Et estimez-vous heureux de n'avoir fait connaissance qu'avec sa crosse et non avec sa balle.

— Bien, répondit le détective. Qu'allez-vous faire ?

— Rien du tout. La forêt et le temps vont se charger de régler votre compte.

« C'est tout ce que je suis autorisé à vous dire. Bonne chance et adieu !

Il rampa vers l'ouverture de la grotte et disparut.

— Il ne s'entoure pas les pieds de linges, celui-là, se dit Harry Dickson. Il porte de confortables bottes. Réfléchissons. C'est tout ce qu'il y a à faire ici.

Ces réflexions duraient encore quand l'entrée de la caverne devint moins claire, que la lumière s'y brouilla. Elles étaient devenues de plus en plus confuses aussi, car les images de la fièvre s'interposaient entre les pensées.

Harry Dickson sentait le gravier coupant sous sa tête, et la morsure lente du chanvre dans ses chairs gonflées. Le sang battait ses tempes à coups sourds et précipités. Il voyait les stalactites étincelant du feu de mille gemmes, et en même temps le home de Baker Street. Il se vit devant la table de l'auberge où l'on servait un cerf tout entier rôti à la broche.

Il entendit Symphronia discuter une recette de cuisine avec Mrs.

Crown, la bonne vieille gouvernante, et Tom Wills servait d'arbitre.

— J'ai la fièvre, la fièvre... cela passera, gémit-il.

Une soif terrible lui brûlait la gorge, et puis il eut très froid.

Tout à coup une idée bizarre lui vint. Rassemblant ses dernières forces, il se mit à crier :

— Horluut ! Horluut ! Horluut !

L'appel du courlis... Il criait encore dans les remous de la fièvre, sans plus s'en rendre compte.

— Horluut ! Horluut !

*

— Encore un peu de rhum, sir ? C'est heureux que j'aie retrouvé vos bagages, sinon je n'aurais eu que de l'eau à vous offrir.

La voix était humble et douce, un peu chevrotante.

Harry Dickson leva la tête.

Il était couché dans une grotte, mais ce n'était pas celle où il avait cru devoir passer ses dernières heures. Elle était plus petite, mais sèche et presque chaude. Une bougie fichée dans une niche naturelle jetait une lueur rose autour d'elle et non loin de là brûlait la flamme bleue du réchaud à alcool.

— Je me suis servi de votre tente pour masquer l'ouverture, dit la voix, mais je les plains « s'ils » reviennent, car j'ai retrouvé votre revolver.

Harry Dickson considéra avec une joie étonnée la singulière créature qui se tenait en face de lui. Il reconnut la barbe grise, la lévite en loques, la vieille figure pâle.

— Le Juif Errant ! murmura-t-il.

L'homme poussa un petit rire guttural.

— Bonjour Jerry Sermain, ajouta le détective.

L'homme branla la tête.

— Je me doutais bien que vous connaîtriez mon nom. Il paraît que vous êtes Harry Dickson, le détective de Londres, j'ai entendu cela en écoutant aux volets de l'auberge des Barkis. Vous allez sans doute me faire reconduire en prison, sir ?

— Je n'y pense pas ! s'écria chaleureusement Dickson, bien au contraire, je vous dis que vous n'y retournerez pas, Jerry.

— Merci, sir... J'en suis bien aise, bien que je commençais à me dire que j'étais mieux au pénitencier que dans cette misérable forêt.

— Je vous remercie...

— Rien du tout, monsieur Dickson. Maintenant vous allez dormir, car vous êtes encore malade. Savez-vous que vous êtes ici depuis trois jours à crier les pires sottises ? Mais la fièvre tombe. J'ai trouvé de la

quinine dans votre équipement. Seigneur, vous vous y connaissez pour voyager. Prenez un peu de thé, un peu de rhum et dormez. Je ne vous dirai plus un mot. Demain, nous sortirons de la forêt, et ce que vous irez raconter à Londres, fera la joie et l'étonnement de pas mal de monde.

Mais Harry Dickson protesta : il y avait une éternité, se lamenta-t-il, qu'il n'avait entendu une voix humaine, et le Juif Errant consentit à prolonger un peu la causerie.

— Vous avez eu la bonne idée de lancer l'appel du courlis, sir. Cela m'a fait accourir tout de suite ; mais depuis le signe que je vous fis l'autre soir près de l'auberge, je vous tenais néanmoins à l'œil, car j'étais convaincu que les bandits qui en voulaient à votre peau, auraient recommencé.

— Jerry, dit Harry Dickson, il n'y a plus rien que vous ne puissiez m'apprendre au sujet des bandits. Je les connais aussi bien que vous. Nous en reparlerons d'ailleurs. Mais j'aimerais connaître votre propre histoire.

— C'est celle d'un très mauvais garçon, sir. Il y a vingt ans et plus, j'étais à la tête d'une bande de contrebandiers qui avaient choisi cette forêt comme asile. Mon prédécesseur, un certain Bill Mashute, n'avait pas reculé devant l'assassinat et l'attaque à main armée pour avoir de l'argent.

« Mashute mourut dans une rixe entre fraudeurs rivaux, et je pris sa succession. Jamais, au grand jamais, une goutte de sang ne fut répandue criminellement par ma main, ni par celle de mes hommes. Nous nous contentions de pratiquer la simple et pure contrebande. N'empêche que la justice nous jugea comme des voleurs et meurtriers lors de notre capture.

« Mes complices moururent en prison. Je devenais vieux, je voulais revoir cette sylve qui m'était chère. Je ne voulais pas, moi, mourir en captivité, mais dans ma forêt. On me laissait une liberté relative au pénitencier où j'avais été interné. Un jour, dans une roulotte abandonnée, je découvris les curieuses hardes que voici et je m'en revêtis pour m'enfuir. Je possédais quelque argent, gagné en prison et que j'avais économisé farthing par farthing.

« Je me réfugiai dans cette partie de la forêt, et y vécus de gibier et de racines sauvages. Ma barbe avait poussé et j'étais devenu méconnaissable.

« Un jour, la tentation de revoir des hommes, de manger du pain, de m'asseoir près d'un feu fut trop forte, surtout que la neige tombait sans discontinuer.

« J'oubliai toute prudence et je passai une heure à l'auberge de Barkis, où j'inventai l'histoire que vous connaissez sans aucun doute.

Jerry Sermain se tut et secoua la tête en souriant.

Le détective ne l'écoutait déjà plus ; il s'était endormi.

— Quant au reste, monologua Sermain, je crois qu'il en sait autant que moi, sinon plus !

7. La fin des Mashutes

Le colonel Charles T. Bran, assis dans la cuisine des « Hirondelles », dont les carreaux avaient été remplacés par des planches et des morceaux de papier huilé, composait laborieusement un article pour son ami le journaliste de Londres.

— Cinq jours, Nat Wade, grommela-t-il, voici cinq jours que ce détective de malheur a disparu. Il m'a parlé d'une huitaine. J'attendrai deux jours encore avant d'envoyer ce papier à Londres. D'ores et déjà, j'y parle de la disparition du fameux limier Harry Dickson, victime de son imprudence et de son orgueil.

— Je pense que c'est un peu tôt, colonel, dit une voix ironique.

Le colonel Bran poussa un cri étouffé et son visage couperosé blêmit.

— Est-ce vous, détective ?... murmura-t-il. Ou bien...

— Un fantôme sans doute ? Nenni, je ne désire pas copier mes allures sur le spectral Juif Errant. Comment allez-vous ?

Les fenêtres masquées avaient empêché le colonel et son domestique de voir Harry Dickson s'approcher de la maison. À présent, le détective se tenait debout devant eux, revêtu d'un confortable costume de voyage.

— Et... quelles nouvelles ? demanda Bran pour dire quelque chose.

— Une grande nouvelle, colonel. Je viens de mettre fin à la carrière des Mashutes.

À ce moment, la porte fut poussée et un singulier personnage entra.

— Le fantôme ! crièrent les deux forestiers. Le Fantôme du Juif Errant !

Jerry Sermain ricana.

— Attendez que j'aie endossé mon beau complet brun, reçu en cadeau de Scotland Yard, et que j'aie rasé ma barbe. Vous ne direz plus que je suis un revenant, ni même un Juif Errant, assis ou debout !

— Que vient-il faire ici, cet oiseau de malheur ? gronda le colonel Bran.

— De malheur certes, mais pour d'autres que pour moi, déclara Sermain. Je viens chercher quelque chose que je vous ai vu parfois cacher, colonel, lorsque je regardais à ces excellentes fenêtres qui alors étaient encore en verre, et non en bois et en papier.

Il s'avança vers la cheminée, déplaça un gros moellon et retira d'une cavité suiffeuse un fusil soigneusement graissé.

— C'est vieux, dit-il d'un air de mépris, mais cela peut servir en certaines occasions. C'est un snider.

— Par l'enfer ! hurla le colonel. Nat Wade, cassez-lui la figure !

— Ne bougez ni l'un ni l'autre, tonna Harry Dickson en levant son revolver.

À nouveau, la porte s'ouvrit et Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, le vieux shérif de Barlington et trois policiers entrèrent.

— Je vous livre les derniers Mashutes, Goodfield, dit Harry Dickson en désignant le colonel et Nat Wade pétrifiés.

— De quoi m'accusez-vous, messieurs ? demanda Bran avec hauteur.

— D'abord de coups et blessures, sans intention expresse de donner la mort, sur la personne de Meggy Wade.

— La belle affaire, s'écria Nat Wade. Je suis son mari, et je ne porte pas plainte, moi !

— Soit, nous verrons si la justice admettra cette indulgence maritale, Nat Wade, continua Harry Dickson. Ensuite, je vous accuse, Charles T. Bran, d'avoir assassiné lâchement l'agent de police Joe Wilkins !

— Canaille ! glapit le shérif en brandissant le poing. Vous serez pendu !

— Et, continua Harry Dickson, je vous accuse de tentative d'assassinat sur ma propre personne, Bran. Vous connaissez admirablement bien la partie ouest de la forêt, et vous savez comment un homme pourrait y mourir !

Bran se laissa tomber sur une chaise.

— Qu'on me donne du whisky, gronda-t-il d'une voix rauque.

— Mais moi... gémit Nat Wade. Je n'ai rien fait, moi...

— C'est vrai, intervint Bran. Il n'a rien fait, cet imbécile.

— Il a cassé vos bouteilles de liqueur, dit Harry Dickson en riant.

Charles T. Bran se retourna, d'un air furieux, vers son domestique.

— Coquin ! C'est vrai, ce qu'il dit, ce maudit détective ?

— Oui, colonel, pleurnicha Wade. J'étais tellement fâché d'être privé par votre faute d'un bon souper à l'auberge Barkis... Je me suis vengé... Pardonnez-moi... Je vous ai toujours honnêtement servi.

Le colonel Bran secoua la tête d'un air mécontent.

— Je ne porte pas plainte non plus. Qu'on laisse cet idiot en paix.

— Mais il y a un petit quelque chose que vous ignorez, Bran, dit Harry Dickson, c'est que l'honnête et fidèle Nat Wade aura à répondre d'une tentative d'assassinat sur la personne du détective Harry

Dickson.

Nat Wade éclata en gémissements.

— Je savais bien qu'il m'aurait, ce policier de l'enfer ! Oui, oui, j'avais compris immédiatement, à l'auberge, qu'il savait que j'avais cassé les bouteilles ! Moi qui avais fait de fausses empreintes dans la neige avec un rondin de bois ! Je savais qu'il était un malin !

« Alors j'ai pris le fusil caché, et j'ai voulu lui faire son affaire.

« Ah ! saleté de bonhomme...

— Bran, dit Goodfield, je vous préviens que tout ce que vous direz sera retenu contre vous. Libre à vous de nous dévoiler pourquoi vous vous êtes laissé aller à de si horribles extrémités.

Le colonel, à qui on avait servi un plein verre d'alcool, l'avalait d'un trait et haussa les épaules.

— Fichez-moi la paix. Je n'ai rien à vous dire !

— Je parlerai pour lui, répliqua Harry Dickson.

« Le colonel Bran jouit d'une pension suffisante pour un homme sobre et rangé ; deux qualités qu'il ne possède pas.

« Il buvait comme un trou, et trouvait moyen de s'endetter profondément, même à l'auberge des Barkis.

« En plus, c'est un orgueilleux et il souffrait de son exil et de sa déchéance.

« La soi-disant disparition du Juif Errant fut pour lui l'occasion de se mettre en lumière.

« On parla de lui dans les journaux ! Quelle gloire pour cet être vil et borné !

« Il exhuma une vieille légende de terreur : les Mashutes et ses amis journalistes firent si bien qu'il reçut une mission de police officielle.

« Désormais ce n'était plus la gloire, mais la fortune !

« Pour cela, les choses ne pouvaient demeurer dans un état stagnant.

« Il lui fallait une nouvelle victime...

« Les voyageurs sont rares dans la forêt de Woodside. Force lui fut de choisir la victime qui avait le moins d'importance dans son entourage.

« Bon tireur, il blessa la vieille Meggy, et l'affaire rebondit.

« Mais le shérif de Barlington décida d'envoyer sur les lieux un de ses meilleurs pupilles. Imprudemment, le brave homme en avait vanté les extraordinaires mérites à Charles T. Bran.

« Celui-ci eut peur que le jeune policier ne découvrit le pot aux roses.

« Il le tua d'un nouveau coup de fusil... un vieux snider dont il se servait pour des actes de braconnage et qu'il tenait caché en

conséquence.

« Jugez de sa terreur quand il apprit que le Yard envoyait un détective, Harry Dickson, dont il connaissait quelque peu les prouesses.

« Quand il me vit appliquer la « méthode de Londres », sa crainte tourna à la peur panique, et il décida ma disparition.

« Pourquoi ne me tua-t-il pas, au lieu de me séquestrer en forêt ?

« Je dus la vie à une indécision de cet ivrogne.

« D'abord, il avait projeté de me blesser et de me tenir enfermé dans une grotte pendant deux ou trois jours, après être apparu devant moi sous la forme romantique d'un coupeur de route, d'un émule du Mashute de terrible mémoire. Il m'aurait découvert alors, et une grande gloire en serait rejaillie sur lui ! Le sauvetage d'Harry Dickson et la preuve formelle de l'existence des bandits de la forêt !

« Mais il ne vint pas me délivrer, parce qu'il avait réfléchi : Tout compte fait, je pouvais encore découvrir, plus tard, sa sinistre comédie.

« Il décida de me laisser mourir de faim. Après une huitaine il serait revenu seul, aurait débarrassé mon cadavre de ses liens, et m'aurait confié à quelque profonde ravine. Au printemps, on n'aurait plus retrouvé grand-chose de Harry Dickson.

*

— Ainsi en aucun moment, Nat Wade et Charles Bran ne furent complices ? interrogea Goodfield.

— En effet, répondit Harry Dickson, ils ont travaillé tous deux pour leur propre compte.

Ils étaient attablés à l'auberge des Barkis et Symphronia les servait.

— Mon vieux Barkis, dit le détective en s'adressant à l'aubergiste, vous perdez certes un client, mais votre forêt perd aussi une bien vilaine renommée, ce dont vous serez le premier à profiter, vous et votre brave épouse.

« D'autant plus que le Gouvernement vient de vous nommer garde-chef des eaux et forêts de Woodside...

Ainsi Harry Dickson fit-il récompenser une heure d'obscur sollicitude, d'émou et de pitié de Symphronia Barkis.

FIN

LE VAMPIRE AUX YEUX ROUGES

1. L'homme qui voulait mourir

C'était à Hildesheim, la délicieuse petite ville hanovrienne, que le terrible honneur était échu : sur la minuscule esplanade, qui s'étend devant la prison municipale, serait dressé l'échafaud où tomberait la tête de l'effroyable Ebenezer Grump, le Vampire aux Yeux Rouges qui, pendant plus de deux années, terrorisa l'Allemagne, et même une partie de l'Europe. On se souvient encore de cette affaire aux faces de cauchemar.

Pendant deux ans, une bête humaine assassina, dans les quartiers ouvriers de Berlin, de Hambourg et de Hanovre, plus de soixante femmes, enfants et jeunes gens.

S'offrant de temps à autre des vacances plus lointaines, elle passa même en Hollande et en Angleterre, laissant partout les traces criminelles de son passage. L'odieuse créature tuait pour le plaisir de voir couler le sang de ses victimes. Elle assassinait comme le tigre et le poulpe, toute à la joie de voir souffrir et mourir.

En vain la Kriminalpolizei de Berlin mobilisa-t-elle ses meilleurs limiers, en vain sollicita-t-elle le concours de la police de Munich, de Weimar, de Hambourg : partout, les chercheurs firent buisson creux et le monstre continua ses exploits comme si toute cette mobilisation policière lui était indifférente.

Alors, le vampire commit une faute, à son point de vue cela s'entend : il poussa une pointe jusqu'à Londres, y assassina une jeune fille et son fiancé dans les bois d'Epping, égorgea en plein midi un baby sur le terrain de football de Peckham Rye Park et blessa mortellement la bonne préposée à la garde de l'enfant. Ces ignobles exploits lui valurent l'attention du célèbre détective Harry Dickson. Au moment où le criminel, par une affreuse nuit d'orage, finissait de mutiler le cadavre d'une barmaid, dans Commercial Road, Harry Dickson lui tomba dessus et, d'une balle de revolver, lui brisa le menton.

Le monstre s'échappa à la faveur de la nuit et ce fut alors une fiévreuse poursuite à travers le sud de l'Angleterre, puis sur la mer

qu'il traversa, comme stowaway, à fond de cale d'un cargo allemand, enfin dans les quartiers louches de Hambourg... La poursuite se termina à Hildesheim où Harry Dickson mit définitivement la main sur le hideux Ebenezer Grump.

Pendant le procès qui s'ensuivit, l'assassin avoua sans détours les crimes commis à Londres, dont Dickson l'accusait. Quant aux autres, il se contenta de déclarer que la police allemande n'avait qu'à chercher, comme l'avait fait celle d'Angleterre.

Par une sorte de forfanterie, il se déclara être fort honoré que sa capture fût due au grand Harry Dickson et non à une mazette de la Kriminalpolizei. Bref, Ebenezer Grump fut condamné à mort, et la sentence précisa qu'il aurait la tête tranchée.

Mais la foule s'indigna grandement de voir un groupement de médecins et d'anthropologues demander la grâce de Grump, ou plutôt son internement dans un asile d'aliénés.

En haut lieu, on redouta si fort la colère du public que cette misérable vie fut refusée aux docteurs et promise au bourreau.

Les exécutions capitales sont rares en Allemagne. En Saxe, le bourreau se sert encore de la hache pour sa funèbre besogne, mais en Prusse la guillotine fait tomber les têtes criminelles.

Une vieille machine à tuer, qui dormait dans les combles d'un musée de Hanovre et datait du temps de Napoléon, fut mise à point et prit le chemin de la petite ville d'art.

Calme, résigné en apparence, Grump attendait l'aube expiatrice, dans l'unique cellule forte de la prison municipale, réclamant un régime spécial, du vin, des cigarettes et des journaux illustrés, choses auxquelles il prétendait avoir droit comme condamné à mort de marque.

*

Grump sera exécuté dans trois jours. Vous prie instamment de venir.

(s) ZIEGENMEYER

Directeur de la prison, Hildesheim.

Harry Dickson froissa le télégramme d'un air mécontent ; il avait beaucoup de travail à Londres et son élève Tom Wills, souffrant encore des suites d'une terrible aventure, ne pouvait lui prêter toute l'aide désirable.

Ce fut pourtant la mine souffreteuse du jeune homme qui décida le détective à ne pas opposer un refus poli à l'appel du directeur.

— Un petit voyage sur le continent vous ferait-il plaisir, mon ami ? s'enquit le maître avec une tendresse un peu brusque.

Tom leva vers lui des yeux reconnaissants.

— Cela me plairait, certes, mais je n'aimerais pas quitter le travail. Et les bandits de Londres nous en donnent pas mal depuis quelque temps.

— Je crois que ce n'est pas cela qui nous fera défaut, là où nous irons.

Tom ramassa le télégramme et le parcourut à son tour.

— Serait-ce une invitation ? demanda-t-il.

— Je suppose qu'on ne nous ferait pas venir si loin pour l'unique plaisir de voir tomber la tête de Grump.

— Non, certes... L'affaire du Vampire aux Yeux Rouges aurait-elle une suite ?

« Je crois que je répondrais à l'appel, si j'étais Harry Dickson ! ajouta malicieusement le jeune homme.

— Et si j'étais Tom Wills, je bouclerais prestement mes valises pour accompagner mon maître, lui fut-il répondu du tac au tac.

Durant le voyage, le détective évita de conduire l'entretien sur l'affaire du vampire, mais Tom Wills trouva que son maître était singulièrement pensif.

Le soir de leur arrivée à Hambourg, dans un café de la vieille ville que Dickson affectionnait particulièrement, après avoir changé son brûle-gueule contre une solide pipe bavarde aux tricolores enluminures, devant une énorme chope de bière, le visage du détective se dérida quelque peu et Tom osa hasarder une question.

— Maître, on dirait que vous redoutez quelque chose.

Harry Dickson le regarda curieusement.

— Pourquoi cette idée, my boy ?

— Ce matin, pendant votre toilette, je vous ai entendu murmurer à deux reprises : « C'est une faille, réellement ».

— En effet ! À votre âge, on a de bons yeux et de bonnes oreilles, mais souvent pour ne pas voir ni entendre.

— Ouais ! Mais le ton fait pourtant la chanson ! À la façon dont vous avez marmotté ces mots, je sentais bien que la faute ne venait pas de vous.

Harry Dickson étendit la main et pinça l'oreille du jeune homme.

— Mais, ce n'est pas mal du tout !... En effet, on va commettre une faute, notamment en coupant la tête à cette brute de Grump.

— Comment, vous aussi, vous voudriez le voir dans un asile d'aliénés ? s'écria Tom, stupéfait autant qu'indigné.

— Pas le moins du monde ! Je désire voir Grump monter sur l'échafaud, mais j'aurais bien voulu que cette exécution fût retardée.

— De combien de jours encore, je vous prie ?

Le détective eut un geste vague.

— Jours ? Ai-je parlé de jours ? Je ne précise pas... de mois peut-être.

« Une année, plus encore... qui sait ?

— Mais pourquoi, pourquoi ? s'étonna Tom Wills.

— Parce que j'ai l'impression que le mystère qui plana sur cette affaire est loin d'être dissipé...

— Pourtant, la mort du monstre devrait mettre le point final à ce drame.

— Devrait, oui... mais ce n'est pas le cas. J'ai surpris Grump au moment où il commettait son dernier crime. Il m'échappa, il usa de ruses superbes, il *faillit m'échapper tout à fait, je vous l'avoue*. Dans cette poursuite, il montra du génie... jusqu'à Hambourg. Là, ses façons changèrent et Grump devint un imbécile fieffé, qui se fit lamentablement pincer à Hildesheim.

« On aurait dit que le bandit, en mettant le pied sur le sol d'Allemagne, s'était dépouillé de toute intelligence.

— Et vous en concluez, Maître ?

— Que quelqu'un de supérieurement intelligent dirigeait Grump pendant son séjour en Angleterre, qu'en retournant en Allemagne il désobéit à ce « quelqu'un » qui, retirant de lui sa main tutélaire, nous le livra sans défense.

— Mais rien, dans le langage de Grump, ne pouvait vous faire supposer une chose pareille ?

— Certainement non ! Grump, que je prenais pour un homme madré avant de le connaître, m'apparut sous les dehors d'une brute, mais d'une brute parfaitement silencieuse, résignée à tout, même à l'échafaud. Je n'ai pu le dire ouvertement : la Kriminalpolizei, moins que les autres encore, ne tient compte ni des impressions ni des nuances. Discrètement, je leur ai fait comprendre qu'ils feraient bien en retardant cette exécution capitale. « Pourquoi donc ? me demandait-on, non sans effarement. Qu'espérez-vous ? ».

« La question était logique : qu'est-ce que je pouvais espérer ? Tout était si vague encore dans mon esprit... Qu'un autre homme dirigeait Grump dans ses crimes ? Rien ne venait le prouver : Grump lui-même niait énergiquement avoir jamais eu de complices.

« C'est ce qui fit, Tom, qu'en recevant le télégramme du directeur Ziegenmeyer, j'ai eu un moment d'humeur et que j'ai manqué ne pas y répondre.

« Maintenant, mon petit, mettez-vous bien en tête que je ne sais rien de plus. Par conséquent, plus de questions inutiles... Bon, voilà un excellent petit orchestre qui s'apprête à se mettre en mouvement. Je vois une partition de Wagner ouverte sur le piano. Je n'y suis plus pour personne !

Les deux détectives n'atteignirent Hildesheim que le lendemain, tard dans l'après-midi. Un dernier rayon de soleil dorait les merveilleuses façades de la Brunnen-Platz ; comme au temps jadis, des commères venaient à la fontaine puiser l'eau fraîche dans d'énormes brocs de grès bleu ; de bons bourgeois bedonnants fumaient d'énormes pipes aux terrasses des kneipe, dans une atmosphère odorante de bière mousseuse et de vin gris.

— On se croirait dans un autre monde, dit Tom avec un soupir d'aise. Tout ici est si calme, si serein que je suis tenté de croire que nous nous sommes trompés de route et que ce n'est pas ici que demain, aux premières lueurs de l'aube, une tête tombera sous le couperet.

Tout à coup, du fond d'une auberge obscure, quelqu'un les héla :

— Est-il possible ? C'est monsieur Dickson en personne, et cet excellent monsieur Wills, qui l'accompagne toujours comme son ombre !

Un petit homme replet, rose, à la mine souriante de chérubin, roula bien plus qu'il ne marcha vers eux et leur tendit des mains cordiales.

— Ce brave Doktor Poppelreiter ! s'écria Harry Dickson en acceptant en riant les deux mains tendues. En vous voyant tel que vous êtes, je me dis que la bière de Hildesheim est toujours parmi les meilleures d'Allemagne !

— D'Autriche et de tous les pays de la terre, compléta le petit homme. Venez donc vous rafraîchir ! C'est du vin que vous boirez, hôtes de marque que vous êtes. Holà ! Kellner, du Hocheimer... Deux bouteilles et de la glace !... Vous venez voir la fin de Grump, monsieur Dickson. C'est grâce à vous que nous pouvons en finir avec ce monstre. C'est grâce à vous également que la gloire de sa capture a un peu rejailli sur le modeste chef de la police de cette petite ville, votre ami et serviteur Poppelreiter.

Harry Dickson ne détrompa pas le brave homme. Avec une patience infinie, il l'écouta retracer toutes les phases du fameux procès.

Tom Wills, qui n'écoutait que d'une oreille, laissa ses regards charmés errer sur la Brunnen-Platz que le soir teintait lentement d'ombre bleue.

— Oh ! la splendide vieille maison ! s'écria-t-il tout à coup, en désignant, à l'angle d'une venelle, une haute maison au pignon en casque-à-mèche et dont la façade ressemblait à une véritable dentelle

de pierre.

Herr Poppelreiter suivit des yeux les regards du jeune homme et son front s'assombrit quelque peu.

— Parlez pour vous, monsieur Wills, dit-il à voix basse. Les gens d'ici aimeraient bien mieux voir tomber cette vieillerie sous le pic du démolisseur que de l'offrir aux regards admiratifs des visiteurs.

— Quelle infamie cela serait ! s'écria fougueusement le jeune homme.

— À votre point de vue, certes, mais non à celui de mes concitoyens. On appela cette demeure la « Gespenster-Haus », la maison hantée, et si cette partie de la place est déserte le soir, et si les cafés n'y font plus d'affaires à partir des premières heures sombres, c'est bien la faute à cette damnée bicoque !

— Je voudrais savoir ce qu'on lui reproche !

— On ne sait trop ! Elle appartient depuis deux siècles à une vieille famille autrichienne, qui ne s'en occupe que pour y effectuer les réparations nécessaires, et même la meubler avec confort. Mais, depuis deux cents ans, personne n'y a jamais habité ! Une fois par semaine, le notaire qui en a la garde y vient, accompagné de deux servantes qui y font les nettoyages nécessaires puis se hâtent de s'en aller. On raconte que les lointains propriétaires, les comtes Dragomin, la laissent à la disposition des fantômes et des esprits de la nuit. Jamais, ils n'ont voulu la louer et encore moins la vendre. Comme magistrat, je désapprouve une façon d'agir qui inquiète la population.

Harry Dickson consulta son chronomètre et se leva.

— Mon cher Poppelreiter, j'espère que vous voudrez bien nous excuser. Nous irons faire encore un tour par la ville, puis il se peut que nous allions rendre une visite de politesse à Herr Direktor Ziegenmeyer.

— Très bien ! Je vous reverrai demain, en de bien lugubres circonstances.

Un quart d'heure plus tard, le détective et son élève se faisaient annoncer au directeur de la prison municipale.

Pour ce fonctionnaire, habitué à traiter des délinquants de petite envergure, le fait d'avoir à garder le Vampire aux Yeux Rouges et de le conduire à l'échafaud, devait valoir de bien vastes soucis.

C'était ce que Tom Wills se disait en voyant s'avancer vers eux un homme aux traits tirés par la fatigue, dont le teint plombé, les yeux cernés et la lippe pendante trahissaient les nuits blanches et les soucis sans nombre.

Pourtant, dès les premières paroles échangées, Tom dut avouer s'être trompé.

— Bonsoir, monsieur le directeur, dit Dickson en coupant un

pompeux discours de reconnaissance. Je suppose que ce n'est ni pour me vanter, ni pour me faire assister à une exécution capitale que vous m'avez appelé sur le continent ?

— Oh non, monsieur Dickson ! Certes non !

Herr Ziegenmeyer hésita quelques secondes, puis il s'en fut vers la porte, l'entrebâilla, s'assura que personne ne pouvait entendre, et d'un air mystérieux, il revint vers ses visiteurs.

— Monsieur Dickson, demanda-t-il, pensez-vous que Grump soit fou ?

— Pas le moins du monde !

Le directeur eut un signe de vive approbation.

— C'est mon avis. Personne n'a l'esprit plus sain que ce misérable, bien que ce soit une brute fieffée. Mais, depuis quelques jours, il se conduit si singulièrement, d'une manière si incompréhensible, que je ne sais plus que penser.

« Mon devoir aurait été d'avertir mes supérieurs directs. Mais j'ai peur d'être rabroué, j'ai peur qu'on ne se moque de moi. Dans notre métier, plus que dans un autre, le ridicule tue.

D'un bref signe de tête, le détective fit comprendre au fonctionnaire qu'il était bien de son avis.

— Eh bien, monsieur Dickson, depuis ces quelques jours, Ebenezer Grump a peur !

— Il y a de quoi : il sait que la minute finale approche, opina Tom Wills.

— Pas du tout ! C'est bien le contraire ! Il a peur de ne pas être guillotiné !

— C'est qu'il préfère la mort rapide à la lente agonie dans un asile de fous, riposta Tom, qui n'aimait pas démordre de son idée.

— C'est bien ce qui vous trompe, monsieur Wills, car Grump, qui pourtant a bonne vie ici et semble fortement se complaire au régime de faveur des condamnés à mort, supplie pour que son exécution ne soit pas retardée.

« Ses gardiens l'entendent murmurer à tout propos : « Ce serait terrible ! Pourvu que je sois mort avant qu'il arrive ! »

— L'avez-vous questionné à ce sujet ? demanda Dickson.

— Certainement, mais il se contente de hocher la tête d'un air peureux. La veille du jour où je vous ai envoyé le télégramme, dès la première heure il me fit appeler.

« Je n'ai jamais vu homme plus affreusement abattu. « Je désire qu'on me procure immédiatement des fleurs d'ail sauvage », supplia-t-il.

« Je haussai les épaules.

« — En voilà un caprice, Grump, et je ne sais guère où je m'en

procurerais.

« — Si, si, répondit-il fiévreusement. Il y en a dans les bois proches de la ville. Je vous en prie, Herr Direktor, qu'on m'en apporte avant la nuit. Sinon, ce serait trop épouvantable ! Malgré mes crimes, je ne mérite pas cela !

« J'allais opposer un refus à cette demande quand, soudain, il me dit à voix basse : « — Faites venir Dickson ! Je dirai quelque chose... Oh ! très peu, mais cela en vaudra la peine. Pour l'amour du Seigneur, apportez-moi des fleurs d'ail ! »

Le front de Dickson était devenu si sombre et une telle angoisse s'y lut tout à coup que le directeur se tut pour le regarder d'un air stupéfait.

— J'espère que vous avez trouvé de la fleur d'ail sauvage ? demanda Dickson presque violemment.

— En effet... Je ne pouvais refuser...

— Dieu merci ! s'écria le détective.

— Mon Dieu, répondit le directeur interloqué, vous me semblez comprendre quelque chose à cette folie, monsieur Dickson.

— Folie ! Mais jamais de la vie... Je dois vous dire qu'une terrible lumière vient de se faire dans mon esprit.

« Monsieur Ziegenmeyer ! Je parie que quelque chose d'étrange, de tout à fait incompréhensible, s'est produit pendant la nuit qui suivit cette demande de Grump.

Le directeur bondit sur sa chaise, la bouche ouverte, les yeux ronds, personnifiant la stupeur.

— Comment le savez-vous, monsieur Dickson ? J'ai exigé le silence le plus complet, sur les événements de la nuit, de la part de mon personnel, qui m'est absolument dévoué.

— Je ne le sais pas, mais tout me le fait croire ! On a sans doute tenté de s'introduire dans la cellule du condamné à mort !

— C'est vrai ! Et de quelle façon ! Au milieu de la nuit, le gardien, qui couche dans le cachot du détenu, fut éveillé par un bruit bizarre.

« À son effroi, il vit une grande ombre tombant dans le réduit.

« Il se tourna vers la lucarne et vit qu'une forme indistincte y masquait la clarté de la lune.

« Le gardien se leva d'un bond ; il vit alors se coller contre les barreaux de fer un visage tellement hideux qu'il recula, pris d'une peur indescriptible. À la même minute, Grump s'éveilla. Lui aussi aperçut la monstrueuse apparition ; alors, le gardien lui vit prendre ses fleurs d'ail et se ruer vers la fenêtre.

« L'être, qui se tenait là, avait à peine vu les fleurettes qu'il poussa un tel hurlement que toute la prison en fut éveillée, puis il disparut.

« Alerté, je fis organiser des rondes immédiates. La fenêtre de la cellule de Grump se trouve à dix mètres au-dessus du sol. On ne trouva traces ni de corde ni d'échelle, mais près du chemin de ronde, des gouttes de sang.

« Que faut-il croire de tout ceci ? Grump, questionné, se contenta de répondre :

« — Il est venu ! Mon Dieu, pourvu que l'on me tranche vivement la tête ! »

— Donnez-moi une forte lanterne et une échelle, se contenta d'ordonner Harry Dickson.

Une fois dans la cour de la prison, à la clarté de son fanal, le détective se mit à explorer minutieusement les murs.

— Deux poignards ont suffi, murmura-t-il enfin, mais en tout cas, ce doit être un rude grimpeur.

— Que voulez-vous dire, monsieur Dickson ? demanda le directeur.

— Qu'à l'aide de deux solides poignards, fichés de place en place dans les fentes des murailles, la créature de la nuit a escaladé le mur d'enceinte et celui-ci ensuite. Tudieu ! C'est un exploit peu ordinaire !

— Voyons, dites-moi... commença le directeur.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur le directeur, répondit sèchement le détective. Menez-moi chez Grump.

L'assassin était étendu sur sa couche, les yeux grands ouverts, fixant la petite lampe qui éclairait faiblement le cachot. Il reconnut tout de suite Dickson et sa vilaine figure, au menton brisé, se tordit en une sorte de sourire.

— On me coupe la caboche demain, monsieur Dickson, dit-il. Je suis bien content que vous soyez là ! C'est plus sûr !

— Pourquoi donc, Grump ?

L'homme fit une singulière grimace.

— Demain, au pied de l'échafaud, quand je serai certain de mourir, je vous dirai quelque chose !

— Pourquoi pas maintenant ?

— Ah non ! il y a encore une nuit à passer. En une nuit, il peut se passer beaucoup de choses ! Sur mon salut éternel, monsieur Dickson, je vous jure que je vous le dirai, à condition que ma mort soit certaine.

— Cet homme est fou ! murmura le directeur.

— Non ! répondit Dickson avec fermeté. *Cet homme a raison ! ! !*

Le détective resta une minute plongé dans une méditation profonde.

— Donnez-moi quelques-unes de vos fleurs d'ail, Grump !

Le condamné poussa un vrai cri de joie.

— Vous, au moins, vous avez compris ! cria-t-il. Voici les fleurs,

monsieur Dickson... mais maintenant, promettez-moi une chose.

— Parlez !

— Promettez-moi que je serai guillotiné demain ! ! !

Harry Dickson le considéra en silence.

— Je vous le promets ! dit-il lentement.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur Dickson ! murmura l'homme comme le détective se retirait.

— Que penser de tout ceci ? gémit le directeur, quand ils rentrèrent dans le bureau directorial. Tout cela est si peu... administratif !

— Bien dit, monsieur le directeur, mais ce n'en est pas moins terrible ! Je vous suis reconnaissant de m'avoir appelé. Je dirai même que vos chefs ne le seront pas moins ; mais plus tard. Si je réussis... et il faut que je réussisse, il y aura de l'avancement pour vous, cher monsieur, et pas peu !

— Si vous le dites, monsieur Dickson, fit le directeur dont le visage s'éclaira, si vous le dites, il me faut bien le croire...

2. La maison des fantômes

Tom se coucha vers dix heures. À peine une heure plus tard, il sentit une poigne vigoureuse qui le secouait.

— Je regrette, mon garçon, mais assez dormi pour cette nuit, lui dit le maître. Nous avons à travailler.

— On sort ? demanda le jeune homme en voyant que le détective avait mis chapeau et manteau et fouillait activement dans sa valise, d'où montait un cliquetis d'outils en acier.

— Une pince... ce trousseau de fausses clefs et nos rossignols... murmurait Harry Dickson en faisant le compte de ce qu'il emportait.

— Un revolver ?

— Non... Mais n'oubliez pas les fleurs de Grump.

— Vous devez avoir vos raisons, maître, mais elles sont pour le moins singulières, dit Tom en s'habillant rapidement.

— J'ai mes raisons, Tom, et je vous les communiquerai en temps utile... Ah ! prenez également notre échelle en soie, munie de ses crampons d'acier.

— C'est tout ce qu'il vous faut ? demanda Tom avec un peu d'ironie.

— Non... Il me faut également vos bons yeux, qui voient dans la nuit, mon garçon.

Tout dormait dans le petit hôtel. Dickson et son élève sortirent sans encombre et se trouvèrent dans la rue, au moment où les derniers cafés de Hildesheim éteignaient leurs lumières.

— Cachons-nous un moment dans cette encoignure, Tom, dit vivement le maître. Voilà le bon Dr Poppelreiter, qui s'en retourne chez lui avec son plein de bière. Je ne désire être vu ni par lui, ni par personne.

Quand les rues furent vides de toute présence, le détective et son élève reprirent leur marche dans la nuit, se dirigeant vers le nord. Hildesheim n'est pas bien grande et, bientôt, le souffle vivifiant de la campagne vint à la rencontre des deux noctambules.

Un quart d'heure plus tard, ils passaient devant les dernières maisons de la banlieue et se retrouvaient sur une large route macadamisée, filant droit sur l'horizon.

— Où allons-nous de ce pas ? s'enquit Tom Wills.

— Nulle part ! répliqua Dickson en riant sous cape.

— En voilà une réponse ! s'exclama Tom vexé.

— Ou, plutôt, nous suivons simplement les poteaux télégraphiques.

La route s'enfonça dans un boqueteau et Dickson fit halte auprès d'un grand pylône collecteur.

— En ciment armé, murmura-t-il, je m'en doutais ! Lancez donc l'échelle de soie, Tom, et tâchez qu'elle s'accroche aussi haut que possible.

Il fallut une série d'efforts pour que Tom, pourtant très habile à ce jeu, y réussisse. Enfin, les crampons mordirent et l'échelle se tendit.

— Et maintenant, maître ?

— Prenez cette pince, Tom, montez là-haut et coupez-moi tous les fils.

— Pourquoi ?...

— Faites d'abord ce que je vous dis. Les minutes sont trop précieuses. Je vous expliquerai quand vous serez redescendu.

Sans plus hésiter, Tom Wills escalada le poteau collecteur, atteignit les isolateurs et se mit en devoir de trancher les fils télégraphiques.

Le dernier tomba sur le sol.

— Pourrais-je savoir maintenant ? demanda Tom Wills en remettant pied à terre et en enroulant la précieuse échelle. Je suppose que Hildesheim est, à présent, coupée du reste du monde vivant.

— Bien deviné, my boy, et Harry Dickson se trouve ainsi en mesure de faire honneur à ses promesses.

— Savoir, maître ?

— Celle que je viens de faire à Grump... qu'il sera guillotiné demain. Aussi longtemps que l'on pouvait téléphoner ou télégraphier à Hildesheim, cela n'était pas certain du tout.

— Aurait-on pu gracier Grump au dernier moment ?

— Possible ! On aurait du moins pu surseoir à l'exécution !

— Mais, il n'y a pas un jour, vous me disiez que cette exécution était une faute ?

— C'est exact. Cependant, puisque Grump veut parler, ce n'en est plus une. Et Grump ne parlera que s'il est certain de mourir.

Tom aurait bien voulu en savoir davantage, mais Harry Dickson semblait tout à coup très pressé de rentrer en ville.

— Un autre ouvrage nous attend, Tom, moins facile que de couper des fils télégraphiques. Nous allons faire une visite peu ordinaire.

— Je n'en doute pas, puisque nous nous sommes munis de nos petits outils de cambriolage.

— Et de nos fleurs d'ail, ne l'oubliez pas !

— Puis-je savoir où nous allons ?

— Certainement, mon ami. Nous allons entrer dans une demeure, qui vous a déjà intrigué aujourd'hui : la « Gespenster-Haus » – la maison des fantômes.

— Chouette ! jubila Tom. Va-t-on y trouver de véritables fantômes ? C'est cela qui serait amusant !

Harry Dickson, lui, ne riait pas. Au contraire, son visage se fit plus grave.

— Ce n'est pas impossible, Tom. Je ne sais comment définir un fantôme, mais la créature qui rôde dans la nuit est d'une nature telle que, jusqu'ici, je ne vois pas encore de quelle façon il faudra la combattre.

— Cette maison a-t-elle quelque chose à voir avec l'affaire Grump, et comment ?

— J'en suis certain, Tom. Malheureusement, je ne le sais que depuis quelques heures, sinon l'affaire du vampire aurait pris un autre tour, bien plus victorieux pour nous. Ce n'est que depuis mon arrivée en Allemagne que je me suis posé la question : pourquoi, après sa fuite d'Angleterre, Grump est-il venu à Hildesheim au lieu de se terrer dans un grand centre comme Hambourg, où il débarqua ? Au moment où je le pourchassais, j'ai pris Grump pour un bomme qui fuyait. Il n'en était rien : Grump, au contraire, voulait atteindre un but : ce but c'était Hildesheim !

— Mais il n'y a pas que la maison des fantômes dans cette ville !

— Non, mais c'est la seule où il faille des fleurs d'ail pour y pénétrer !

Tom Wills fit un geste désespéré.

— Je ferai donc comme toujours, maître, gémit-il. Je me résignerai à vous obéir et à vous servir sans comprendre.

— Mon pauvre garçon, à ce moment je ne comprends pas encore moi-même !

« Si, d'ores et déjà, je vous lançais sur la piste incertaine que je vois se dessiner devant moi, je sais que vous y trébucheriez dès les premiers pas.

— Je me suis toujours bien trouvé en vous obéissant, même sans comprendre, finit par murmurer Tom repentant.

— Que cela ne vous fasse aucune peine, répondit Dickson avec bonhomie. Sachez seulement que vous allez collaborer à une puissante œuvre de justice et d'humanité !

Ils venaient de rentrer en ville. Au beffroi, un jaquemart se mit à sonner l'heure : Minuit ! Tom frissonna.

— Minuit ! fit-il. L'heure sinistre entre toutes.

Harry Dickson ne lui répondit pas, impressionné par cette voix d'airain qui, haut dans les airs, comptait lentement les douze coups.

Les rues étaient désertes et noires, pauvrement éclairées de place en place par de menues lampes électriques, fichées dans des lanternes vieilles d'un siècle.

Une crécelle s'envola d'une tour en poussant un appel de chasse strident ; un chien hurla longuement à la mort au fond d'une venelle obscure. Une lampe unique tremblotait au milieu de la Brunnen-Platz, comme une étoile dans un ciel d'orage ; elle n'en chassait pas les ombres mais rendait les pignons des antiques demeures plus lugubres et les étroites fenêtres des façades plus hallucinantes.

— Chaque maison a une figure de cauchemar, murmura Tom Wills. Tenez, celle-là a l'air de vouloir se jeter sur nous.

— C'est celle que nous cherchons, Tom, dit doucement le maître.

— La maison des fantômes, fit Tom Wills à voix très basse. Tout à l'heure, avec sa bonne vieille façade, elle me semblait adorable... Hou ! ce qu'elle est vilaine à présent. J'aimerais autant y faire ma visite de politesse en plein jour !

Harry Dickson n'écoutait plus. D'un pas assuré, il avait gravi le haut perron et avisé la lourde porte de chêne, hérissée de clous.

Le détective glissa, un à un, ses rossignols dans la serrure, puis il poussa un soupir de découragement.

— Jamais je ne m'attendais à pareille résistance de la part d'une serrure si vieillotte, murmura-t-il, à moins que... Ah bah ! il fallait y songer : les verrous doivent être mis. Comme ils sont très près de la serrure, je ne m'en suis guère aperçu au premier abord.

— Les fantômes ont pris leurs précautions, persifla Wills.

Le détective regarda attentivement les hautes fenêtres.

— L'échelle, Tom, ordonna-t-il d'une voix brève.

— Voyez-vous le moyen d'escalader cette maudite façade, maître ? Et les volets, qu'en faites-vous ? Ils ont l'air d'être en un bois solide comme du fer !

— Et cette sorte d'œil-de-bœuf, en marge à cette théorie de lucarnes ? Les crampons de notre échelle mordront dans le rebord comme dans du pain ».

Le maître avait dit vrai : après quelques tentatives infructueuses, l'échelle put être tendue et se prêta à l'escalade.

— Faut-il casser du verre ? demanda le jeune homme en se mettant en devoir de se hisser vers les hauteurs.

— Si vous ne pouvez faire autrement, oui.

Tom Wills grimpa, adroit et lesté comme un singe ; quand il parvint à l'œil-de-bœuf, il eut une exclamation satisfaite.

— Ce n'est pas un hublot fixe, ce machin-là, maître, mais une bonne fenêtre, qui s'ouvrira comme une armoire à glace.

Dickson vit son élève se glisser sans peine à l'intérieur de la

demeure mal famée. Avec la même adresse, il le suivit.

Il retira l'échelle derrière lui et trouva son élève posté sur un spacieux palier, déjà aux écoutes des ténèbres du lieu.

— Avez-vous entendu quelque chose ? demanda le détective.

— Non... tout de même, il ne me semble pas. Mais ce silence me paraît plus terrible encore qu'un bruit.

Dickson s'avoua que le jeune homme avait raison.

Quelque chose d'indéfinissable, d'hostile, de terrifiant peut-être, semblait planer dans la lourde atmosphère de la maison abandonnée.

— Commençons par les chambres, dit le détective.

Elles étaient au nombre de sept, toutes vides, sonores, en proie à la poussière et à l'abandon.

Avec mille précautions, ils descendirent le large escalier à la rampe sculptée et avisèrent une pièce du rez-de-chaussée.

Ici, le monde changeait. Dans la faible lumière des lampes de poche des détectives, des meubles anciens, fort riches, émergeaient de l'ombre.

— Rien de bien fantomal, dit Tom – et il y avait un peu de déception dans ses paroles.

Harry Dickson se tenait debout au milieu de la pièce, immobile, le regard perdu dans l'ombre.

— Tom !

— Allô, maître ! répondit l'élève, étonné d'entendre le détective élever la voix.

— Il y a des bougies dans ces candélabres. Allumez-les toutes. J'ai besoin d'y voir un peu plus clair.

— Vous ne craignez pas d'être vu ?

Harry Dickson poussa un éclat de rire, qui résonna dans la maison.

— Il y a belle lurette que la sale bête, qui gîte ici, nous voit et nous entend et qu'elle tremble de peur d'approcher, s'écria le détective en ne faisant rien pour voiler l'éclat de sa voix.

Tom frotta des allumettes et se mit en devoir d'obéir au maître.

Graduellement, tout ce qui se trouvait dans la pièce sortait de l'ombre.

C'était un salon d'un style ancien et sévère. Le remugle des draperies, qu'aucun souffle d'air n'avait remué depuis de longues années, l'odeur douceâtre des boiseries travaillées par la mystérieuse petite « horloge de la mort », la vague pourriture des souris et des rats morts et se desséchant derrière les lambris, y laissaient stagner une atmosphère lourde et déprimante.

Harry Dickson arpenta, à grands pas nerveux, la spacieuse salle ; tout son calme semblait l'avoir quitté.

Il reprit ce même ton élevé, qui avait tellement étonné son élève, et ce qu'il disait n'était pas de nature à diminuer la stupéfaction de Tom Wills.

— Vous vous attendez à trouver quelqu'un ici, Tom ? Aha ! En effet, nous ne sommes pas seuls ! Mais de là à le trouver ! Ni murs, ni verrous ne le gênent ! Tenez, à cette minute, il est tout près de nous ; il nous écoute ; il se moque peut-être de nous, comme il s'est moqué de toutes les polices d'Europe et comme il compte le faire pendant longtemps encore !

Tom Wills n'en croyait pas ses oreilles.

Le maître parlait comme un fou. La maison hantée venait-elle de faire une nouvelle victime en la personne du grand détective ?

Soudain, le jeune homme recula avec effroi.

Ses yeux étaient, en cette minute, fixés sur la cheminée. Or, une des bougies venait de s'éteindre, brusquement, sans filer, comme si une main avait pincé la mèche. Presque aussitôt, une seconde suivait et des ombres clignotèrent sur les murs.

Dickson ne semblait rien voir. Il continua :

— Et pourtant, moi, Harry Dickson, j'ai fait serment de l'avoir, le monstre inconnu ! Je me permettrai d'employer une méthode que, certes, la Kriminal Direktion réprouverait ou dédaignerait.

Une troisième bougie s'éteignit.

Le détective se démenait comme un homme qui a perdu l'esprit, faisant de grands moulinets de ses bras, mouvements que les ombres singeaient immédiatement sur les murs.

Une quatrième flamme fut pincée. Seules, deux petites langues de feu éclairaient encore le sinistre salon.

Tom Wills n'y tint plus. Une terreur sans nom venait de s'emparer de lui.

— Maître, sanglota-t-il, allons-nous-en ! Cela nous dépasse ! Vous êtes malade...

Le regard de Dickson rencontra le sien.

Alors que le détective semblait déambuler, comme un dément, à travers la chambre, son regard était resté singulièrement clair. Tom y lut un peu de moquerie et, surtout, un ordre. Et toute la confiance lui revint.

Le maître savait parfaitement où il allait ! Tant pis si les bougies étaient soufflées si bizarrement, si cela faisait le jeu de Dickson !

Cinquième éclipse ! Malgré la confiance reconquise, Tom ne peut se retenir de trembler. On aurait dit le salon en proie à des nuées orageuses que cette unique petite flammèche parvenait à peine à trouver.

Déjà, le regard ne pouvait plus percer les ténèbres qui

s'accumulaient dans les coins les plus reculés. Tom eut la sensation d'une présence hostile et terrible, toute proche de lui. Il leva ses yeux vers le visage du détective.

Celui-ci ne bougeait plus, ses traits étaient de marbre. Seuls ses yeux brillaient comme des lucioles.

— Approchez !... Ne me quittez pas, souffla Dickson, si bas que le jeune homme l'entendit à peine.

À ce moment, la dernière bougie s'évanouit et des ténèbres opaques envahirent le salon de la maison des fantômes.

— Ne bougez pas d'un cran, quoi qu'il arrive ! murmura Dickson à l'oreille de son élève.

Tom se contenta de lui serrer le bras.

Quelques minutes, longues, terriblement longues aux deux vengeurs, s'écoulèrent dans un silence formidable. Tom sentit une légère odeur flotter autour de lui : on aurait dit les relents d'une vieille lampe à carbure.

— Pas un geste, Tom !

Il fallut l'avertissement du maître pour que Tom ne reculât, pris de panique.

Du fond de la nuit, deux points lumineux avaient surgi et, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, venaient sur eux.

Les deux détectives y virent d'abord des lucioles incertaines, mais bientôt l'abomination se précisa : deux yeux de feu, aux regards effrayants, les fixaient.

— Le Vampire aux Yeux Rouges, gémit Tom Wills, sur le point de se trouver mal.

Harry Dickson bougea quelque peu aux côtés de Tom, qui sentit l'odeur carburée devenir plus intense.

Un peu de temps s'écoula. Les yeux, immobiles, le regard fixe et effrayant, se tenaient à quelque distance des deux hommes. Il sembla à Tom que son maître poussait un grognement de mépris.

Alors, Harry Dickson prit la parole à haute voix :

— Et pourtant, vampire, je vous aurai ! Pourquoi ? Parce que j'emploierai d'autres moyens que la police ! Parce que moi, Harry Dickson, je crois en vous, fantôme ! Et parce que, moi, je me servirai *de la fleur de l'ail sauvage* !

Brusquement, les yeux s'élargirent. Tom crut entendre un gémissement lointain.

— Je vous ferai sortir de votre tombe et je vous trancherai la tête ! cria le détective à tue-tête.

Tom n'en croyait pas ses oreilles : Dickson divaguait !

Mais non... Qu'était cela ? Un cri de rage et de terreur s'éleva, puis des hurlements et des sanglots frénétiques. Pour finir, une morne

plainte.

Harry Dickson soupira d'aise.

— Vous pouvez rallumer les bougies, Tom, dit-il d'une voix calme. Nous allons fumer une bonne pipe. Ce sera bien nécessaire pour chasser cette odieuse odeur d'ail.

— Pourquoi avez-vous emporté ces fleurs malodorantes ? demanda Tom en frottant une allumette.

— Je vous dirai cela un de ces jours, quand nous serons un peu plus à l'aise, mon ami. Au fond, c'est simple et enfantin. Aujourd'hui, l'odeur alliagée qui vous a pris à la gorge m'a démontré deux choses.

— Peut-on savoir ?

— Certainement. D'abord, que le vampire criminel est un homme en chair et en os, ensuite qu'il ne se trouvait pas dans la maison hantée. Il communiquait avec elle par l'un ou l'autre truchement que je ne tarderai pas à découvrir.

« Les yeux de feu ? C'est l'enfance de l'art ! On ne devrait pas user de pareils procédés avec nous. C'est déshonorant !

« Non, mon cher Tom, toute la poésie de terreur s'est enfuie de cette maison, à peine truquée. Allons-nous-en. L'aube n'est pas loin et Grump va et veut mourir !

— Mais les verrous poussés à l'intérieur ? demanda Tom.

Harry Dickson se mit à rire.

— Je sais déjà d'où on les manœuvre... à l'aide d'un bon fil électrique !

Tom Wills tenait à son fantôme et il pria son maître de lui laisser parcourir, une dernière fois, la maison.

— À votre aise, Tom, consentit le détective. Pendant ce temps, je finirai ma pipe. J'ai trouvé tout ce qu'il y avait à trouver ici...

— Mais c'est à peine si vous avez cherché !

— Et cela a suffi ! Allez, je vous donne dix minutes !

Les dix minutes écoulées, Tom revint penaud et bredouille.

D'un pas rapide, les deux hommes reprirent le chemin de leur hôtel.

— Eh bien ! petit, je vous l'avais bien prédit ! Vous venez de faire buisson creux, j'imagine, en perdant vos dix minutes.

Tom grogna.

— C'est vrai ! moins que rien, si ce n'est un vieux chapeau haut de forme jeté sur une chaise.

— Bah ! dit Harry Dickson.

Plus tard, le détective devait avouer qu'en accueillant, avec insouciance et dédain, la mesquine trouvaille de Tom Wills, il avait commis une faute irréparable.

3. Une étrange exécution capitale

Une aube terne, toute en grisailles...

La petite ville secoue difficilement son rêve trop lourd de la nuit. Un homme va mourir à heure fixe, entouré d'autres hommes qui ne lui prêteront aucune aide, si ce n'est pour abaisser le couteau sur sa nuque. Du sang va couler à Hildesheim, alors que de mémoire d'homme il n'y coula que la bière de mars et le vin d'octobre.

M. Ziegenmeyer, le directeur de la prison, n'a pas dormi de toute la nuit.

C'est la première exécution à laquelle il assiste ! Il va se trouver mal, sûrement. À moins que la grâce du condamné n'arrive à la dernière minute ; cela s'est encore vu ! En tout cas, le bourreau n'est pas encore là et, sans lui, impossible de commencer.

M. Ziegenmeyer et son adjoint, M. Zipfel, lèchent leurs lèvres d'une petite goutte de leur cordial favori, puis ils en reprennent, histoire de se mettre du cœur au ventre.

Quatre heures vingt ; sur la haute tour de la prison, la pomme de la hampe du drapeau se teinte d'une lueur laiteuse.

Si le bourreau ne venait pas ? Les deux fonctionnaires se réjouissent d'une absence pareille.

Tout à coup, ils dressent l'oreille. Tous les deux poussent un profond soupir : un bruit de moteur vient de troubler le grand silence matinal. Il s'approche, s'arrête devant la porte... Bon, voici que la cloche de la grille s'agite. Un gardien s'empresse, des gonds grincement, une camionnette entre dans la cour.

Un homme malingre, au teint bilieux, à la grande barbe, quitte le volant et met pied à terre. Avec un grognement de mauvaise humeur, il salue les deux fonctionnaires, qui s'approchent de lui, et leur tend une liasse de documents que le directeur Ziegenmeyer prend en tremblant un peu.

Tout est bien en ordre : les papiers officiels sont là. Ils présentent au directeur Herr Otto Liebe, exécuter des hautes œuvres de la ville de Hanovre ; le condamné à mort, Ebenezer Grump, lui sera remis pour être exécuté. C'est bien la formule de levée d'érou, usitée dans un pareil cas. Herr Ziegenmeyer s'incline.

Otto Liebe ne paraît pas content. Il attend avec impatience que le directeur ait pris connaissance des actes officiels, pour élever une voix grinçante de vieille lime à métaux.

— Je suis tout seul. Mes deux aides m'ont laissé en plan, ils se sont enivrés pour se donner du courage. Ils seront révoqués et ne toucheront pas un pfennig d'indemnité. Monsieur le directeur, il faut m'adjoindre immédiatement deux bons charpentiers pour dresser ma machine.

— Mais ce n'est pas dans mes attributions ! s'écria Herr Ziegenmeyer.

Otto Liebe ne se laisse pas démonter pour si peu.

— Relisez l'avis de la Kriminal Direktion : il s'y trouve écrit que le directeur me prêterait aide et assistance. J'ai même le droit de vous requérir en personne pour dresser ma machine.

M. le directeur se souvient, à propos, que deux de ses gardiens sont charpentiers de leur état. Ils regimbent bien un peu, mais la promesse d'une prime et de bonnes notes à la fin de l'année les décide.

Les bois de justice sont tirés hors de la camionnette.

Deux montants grêles se dressent, quelques coups de maillet y ajustent un chapiteau de bois noir. Otto Liebe manie des tringles et des ferrailles. Herr Ziegenmeyer se détourne : un triangle d'acier vient d'être hissé, à grand-peine, entre les deux bras de ce sinistre jeu de mailloche.

Des paniers sont retirés de la voiture et mis en place.

Otto Liebe branle la tête d'un air satisfait.

— Cela ira très bien, dit-il, très... bien que ce soit un vieux meuble, mais il n'a pas d'usage.

Puis, il retombe dans son mutisme.

La cloche de la grille sonne à nouveau.

Les personnages officiels sont arrivés ; deux assesseurs du tribunal criminel, Herr Poppelreiter, un greffier et quelques vagues ronds-de-cuir. Pas de journalistes, si ce n'est le reporter de la petite feuille locale ; il est vrai que, sur l'ordre de la Kriminal Direktion, le bruit de l'exécution n'a pas été répandu dans la presse.

Herr Poppelreiter est déçu : il espérait malgré tout un peu de publicité. D'un air navré, il se tourne vers deux personnages qui arrivent à pas pressés.

— Bonjour, monsieur Dickson, bonjour, mon cher Tom Wills. Je crois qu'on ne vous fera pas attendre. Voyez, la machine est en place et le bourreau est déjà au greffe pour la levée d'écroû.

Le bavard petit chef de la police allait se lancer dans de plus amples discussions quand le directeur Ziegenmeyer, après un bref salut aux autorités judiciaires, s'empara complètement de la personne du grand détective.

— Il doit être éveillé à cette heure, mais je vous attendais, monsieur Dickson, pour lui annoncer, selon les règles, le rejet de son

pourvoi.

Les longs couloirs résonnèrent tristement sous le pas des sombres visiteurs ; derrière les portes blindées de fer des cellules, on entendait des ronflements sonores ou la plainte inquiète d'un dormeur.

— Nous voici arrivés, dit le directeur à voix basse, en faisant signe à un geôlier d'ouvrir la porte d'un cachot, tout à l'écart au fond d'une galerie.

Grump était éveillé et même à moitié habillé. Il écouta avec indifférence la fatale nouvelle, mais quand il vit Harry Dickson, qui se tenait à l'écart des autres assistants, sa patibulaire figure s'éclaira.

— Monsieur Dickson, vous savez ce que vous m'avez promis, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Certainement.

— Bien... Pendant que je franchirai les derniers mètres qui me séparent de l'échafaud, marchez à mes côtés. Ces quelques secondes me suffiront pour vous confier ce que je veux.

Harry Dickson approuva silencieusement.

Le condamné fit une toilette rapide, puis il se laissa entraver les pieds et les mains sans résistance. Au directeur, qui lui demandait s'il n'avait plus rien à dire, il lui adressa des félicitations pour la bonne tenue de son établissement. « Seulement, ajouta-t-il, la choucroute qu'on y sert gagnerait à être cuite davantage. »

Aussi vite que le permettaient les pieds entravés du condamné, la marche au supplice commença le long des couloirs.

Harry Dickson se tenait tout près de Grump, que deux gardiens soutenaient.

Ebenezer Grump semblait le moins ému du groupe. Il sifflotait un petit air et quand au fond de la cour, il vit la sinistre machine, il n'eut pas même un frisson.

— Je n'avais jamais vu cela qu'en image et je ne m'en donnais qu'une mauvaise idée, avoua-t-il.

Soudain, Harry Dickson le vit affreusement blêmir. Il s'élança vers lui mais, d'un geste, Grump refusa son assistance.

— Ce n'est pas cela, murmura-t-il. De grâce, qu'on fasse vite... *Il est là ! !* Je sens qu'il est là ! Monsieur Dickson...

— Eh bien ?

— Votre promesse tient toujours ?

— Oui !

Grump tremblait comme un buisson sous l'orage. Pourtant le détective savait que ce n'était nullement l'approche du supplice qui le mettait dans cet état.

— Écoutez, écoutez... Dickson...

Grump était devant la guillotine, son pied effleurant la bascule.

— Harry Dickson, je ne suis pas le Vampire aux Yeux Rouges... le véritable monstre, c'est Vet...

Il s'arrêta, comme frappé de folie et se mit à hurler :

— Vite, tuez-moi, monsieur Dickson ! Vite ! Vous l'avez juré ! Au nom du Seigneur, vous n'avez pas le droit... Monsieur Dickson ! Vite !

Alors, se passa une scène invraisemblable, tellement rapide que les phrases, même les plus brèves, ne peuvent la relater qu'avec une infinie longueur.

Soudain, Harry Dickson bondit en avant. D'un formidable coup de poing, il écarta le bourreau en s'écriant :

— Arrêtez-le ! Je vous ordonne d'arrêter cet homme !

Tom, n'écoutant que la voix de son maître, se jeta aussitôt sur Otto Liebe.

— Vite, Harry Dickson, hurla Grump.

Le détective devint affreusement pâle ; d'une main sûre, il poussa Grump sur la planche fatale, abattit la lunette qui encadra le cou promis à la mort, tira une poignée...

Un sifflement aigu, suivi d'un choc sourd, retentit : les assistants murmurèrent d'horreur.

Harry Dickson ne perdit pas une minute à regarder le triple jet de sang qui jaillissait des carotides tranchées ; il se jeta dans le corridor, où un groupe d'hommes semblait se colleter.

— L'avez-vous ? hurla-t-il.

— Mais, monsieur Dickson, balbutia le directeur, je ne puis comprendre...

— Vous n'avez pas besoin de comprendre ! s'écria le détective. Où est le bourreau ?

Tom se releva furieux et défait.

— C'est la faute des deux gardiens, qui m'ont retenu... Le bonhomme a fui. Voici tout ce qui en reste !

Il tendit à Harry Dickson le chapeau haut de forme, qui coiffait, comme de règle, l'exécuteur des hautes œuvres.

Le détective poussa un cri de colère.

— Le chapeau qui se trouvait dans la maison hantée ! Jour de Dieu, voilà bien la plus belle gaffe que j'aie jamais commise dans ma vie !

À cette minute, la cloche de la grille de la prison sonna avec frénésie.

Deux gendarmes descendirent de leurs chevaux, blancs d'écume, et s'arrêtèrent, figés de stupeur, devant la guillotine sanglante.

— Qu'est-il arrivé ? crièrent-ils.

— Mais ce qui devait ! répondit froidement le directeur.

Les deux pandores jetèrent des regards désespérés et affolés

autour d'eux.

— À trois heures du matin, au moment où le bourreau Otto Liebe et ses aides quittaient Hanovre, l'ordre vint de Berlin d'avoir à surseoir à l'exécution de Grump. On essaya de vous téléphoner, monsieur le directeur, mais c'était impossible : toutes les communications avaient été coupées avec Hildesheim.

« Nous partîmes à cheval, sachant que nous pourrions rejoindre Liebe à temps en ne nous confiant pas à la fantaisie d'un moteur.

« Mais au milieu du chemin, nous avons trouvé Liebe et ses aides morts sur la route, tués à coups de fusil. Un peu avant d'arriver à la ville, nous vîmes que tous les fils téléphoniques pendaient, tranchés par une main coupable !

Déjà, Harry Dickson n'écoutait plus. Il sortit en toute hâte de la prison, Tom le suivant sur les talons, et une fois en rue il se mit à courir.

— Vite, à la maison des fantômes ! ordonna-t-il à son élève.

Comme ils débouchaient à l'angle de la Brunnen-Platz, ils virent quelques matineux en train de considérer la maison hantée d'un air effrayé.

— Qu'y a-t-il ? cria de loin Harry Dickson.

L'un des badauds, un ouvrier maçon en cote bleue, désigna du doigt la marche supérieure du perron.

— Cela me paraît bien louche, dit-il.

Un ruisseau de sang coulait sous la porte et se figeait sur la pierre bleue des marches.

— On est allé prévenir le notaire, Herr Ameise, qui a la garde de cette maudite demeure, continua le maçon. Tenez, voilà son commis, Herr Nussepen qui arrive. Nous allons enfin savoir...

Un homme malingre, à la figure minable, habillé d'une ridicule redingote dont les pans battaient ses jambes maigres, s'avancait d'un petit pas dansottant de vieillard qui se presse. Il bâillait et frottait ses yeux, rougis par le sommeil.

— Mon doux Seigneur, gémit-il en voyant le sang, quelle abomination cette demeure honnie nous révélera-t-elle encore ?

Devant la porte, sa main trembla et il sembla sur le point de se trouver mal.

— Je n'ose pas, gémit-il. D'ailleurs, il est de règle d'attendre la police. Je n'ai pas le droit d'entrer avant elle.

Harry Dickson s'impatienta.

— J'en suis, moi, de la police, monsieur. Ouvrez vite cette porte. Peut-être y a-t-il moyen de sauver quelqu'un là-dedans.

— Mais il n'y a personne, s'écria le clerc de notaire, si ce n'est des... des...

— Fantômes sans doute, railla le détective. Voyons, dépêchez-vous. Ce n'est pas le moment de faire le pitre !

— Voilà le commissaire Poppelreiter qui s'amène ! s'écria l'ouvrier maçon. Maintenant, vous voilà certain que c'est quelqu'un de la police, monsieur Nussepen. Tudieu, voyez-le courir ; on dirait un dindon.

Herr Poppelreiter, essoufflé, haletant, arrivait.

— Monsieur Dickson, je vous ai vu courir. Je me suis dit qu'il devait être arrivé quelque chose d'important, se rapportant aux événements bizarres auxquels nous venons d'assister.

Harry Dickson désigna la flaque de sang, qui se coagulait sur les marches du perron.

— Que pensez-vous de ceci, monsieur mon confrère ?

— Ciel ! Rien ne sera donc épargné à cette malheureuse petite ville ? se lamenta le brave homme. Ah ! vous voilà, monsieur Nussepen. Vous venez sans doute ouvrir la porte pour les représentants de l'autorité. Oui ? Bien alors, mais pourquoi M. le notaire n'est-il pas venu lui-même ?

Ce fut le maçon qui répondit à la place du scribe.

— C'est moi qui ai vu le sang le premier, et je suis allé sonner à la porte du notaire Ameise. La bonniche a regardé par la fenêtre, puis elle est restée quelque temps à chercher dans la maison. Quand elle est revenue, elle avait un air tout étonné. « – C'est drôle, dit-elle, M. le notaire n'est pas dans sa chambre. Pourtant, son lit est encore chaud, comme s'il venait de le quitter. Je l'ai cherché par toute la maison. Il se peut qu'il soit allé voir à la prison, car on raconte que l'échafaud y était dressé, ce matin, pour le vampire. Allez donc appeler le commis de Ameise, Herr Nussepen, il habite tout près de la Gespenster-Haus...

On était bavard dans le Kleinstadt, et l'ouvrier maçon aurait continué à discourir si Harry Dickson n'avait donné des signes d'impatience.

Herr Poppelreiter prit la clef des mains frémissantes du commis et la glissa dans la serrure. La porte s'ouvrit sur un léger cri des gonds...

Le vestibule était sombre. Seule, une clarté confuse y tombait d'une haute fenêtre du palier voisin, se joignant à celle filtrée par les verres de couleur du vitrail.

Tom Wills, qui suivait Poppelreiter, eut un haut-le-corps : il sentait l'odeur fade du sang fraîchement versé. Harry Dickson poussa violemment la porte : la lumière du jour entra dans le hall et en chassa la pénombre.

Un corps était étendu au travers du passage. La tête s'inclinait sur son épaule gauche dans un geste comique de pantin cassé.

Harry Dickson la considéra avec horreur : elle avait été tranchée

presque complètement et ne tenait plus au cou que par quelques fibres. Le sang s'était répandu à grands flots et inondait les dalles.

— Mais... mais... c'est le notaire Ameise ! hurla soudain le commissaire Poppelreiter. Mon Dieu, il n'y a pas une heure que ce crime a dû être commis. Le corps n'est pas encore froid malgré l'horrible perte de sang.

— Bon, v'là celui-ci qui tourne de l'œil ! cria l'ouvrier maçon en retenant Herr Nussepen, qui, poussant un petit cri, venait de s'évanouir.

Pour être un tantinet ridicule, le chef de police de Hildesheim n'en était pas moins homme d'action à ses heures. Il donna des ordres précis et brefs aux agents de police, qui étaient accourus, fit venir médecin, photographe et voiture d'ambulance.

Quand tout cela fut derrière son dos, Herr Poppelreiter s'aperçut, avec quelque stupeur, que Harry Dickson n'avait pas bougé, mais musait à travers le rez-de-chaussée, comme un simple badaud.

— Monsieur Dickson, fit-il, personne mieux que vous ne pourrait nous être secourable pour éclaircir ce mystère. Ne voulez-vous pas vous joindre à nous pour commencer les recherches ?

Harry Dickson secoua lentement la tête.

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il.

— Comment cela ? Un crime pareil ! Connaîtriez-vous le meurtrier ?

— Certainement !

Herr Poppelreiter poussa un cri d'étonnement.

— Dites vite, monsieur Dickson, qu'il ne puisse nous échapper.

— Cela, c'est une autre histoire, répliqua Harry Dickson en faisant signe au chef de la police de le suivre.

Ils se trouvaient dans le salon ; on venait de plier les volets et, par les vitres verdies, un peu de clarté matinale entrait dans la sinistre pièce.

— Je crois que voici notre homme, dit Dickson en désignant un grand portrait pendu à la muraille.

Herr Poppelreiter, ahuri, regarda longuement le tableau.

Il représentait un homme à la mine austère, drapé dans une cape de velours sombre ; une barbe noire, taillée en pointe, lui descendait sur la poitrine.

Le visage exprimait une volonté sombre et cruelle, surtout les yeux aux pupilles rougeâtres qui, par un artifice du peintre, semblaient suivre les moindres gestes du spectateur.

— Qui est-ce ? demanda Herr Poppelreiter.

Une petite voix chevrotante lui répondit :

— C'est Jean Népomucène Dragomin, dernier des seigneurs de ce

nom.

Harry Dickson se retourna et vit le clerc de notaire, Herr Nussepen, qui se relevait péniblement et, d'un doigt tremblant, désignait le portrait.

— Où se trouve ce monsieur ? demanda Herr Poppelreiter.

— Où ? Mais... C'est-à-dire...

Le pauvre scribe semblait tout ébahi devant cette question.

— Voilà plus de deux cents ans que le comte Dragomin est mort !

Le chef de la police se gratta le menton et plus perplexe que jamais, se tourna vers Harry Dickson.

— Vous entendez, monsieur Dickson ? Il est mort depuis deux cents ans !

— Je n'en doute guère, dit sèchement le détective. Mais cela ne change rien à ce que je viens de vous dire.

— Mais, c'est fou, monsieur Dickson ! Comment pouvez-vous admettre ?

Harry Dickson fit signe au commissaire de se taire.

— Poppelreiter, dit-il à voix basse, pour arriver à atteindre un assassin en chair et en os, il me faudra combattre d'abord pas mal de fantômes. Et je vous assure qu'ils vont me donner du fil à retordre.

Il se tourna vers Nussepen, qui s'était assis sur le bord d'un fauteuil et se tenait dans une attitude de prostration complète.

— Monsieur le clerc de notaire, dit-il, pourriez-vous me raconter l'histoire de cette maison ?

Le pauvre clerc lui jeta un regard d'effroi, puis il secoua la tête.

— C'est un secret que les Ameise se transmettaient de père en fils, depuis des siècles. Rien n'en paraît dans les livres, je le sais. M. Ameise, qui était un très brave homme, ne tolérait pas qu'on lui en parlât. Tout ce que je sais, c'est que cette demeure est la propriété des comtes hongrois Dragomin.

— Dont le dernier en nom est mort il y a deux siècles ! interrompit Dickson.

L'employé acquiesça.

— C'est parfaitement vrai... Et voici que M. Ameise est décédé sans donner la moindre instruction au sujet de cette maison ! se lamenta-t-il.

— Ceci est d'importance secondaire, intervint Herr Poppelreiter. Nous mettrons les scellés sur cette satanée boîte et ce ne sera pas trop tôt ! Voilà belle lurette qu'elle ne sert que d'épouvantail !

— J'ai peur ! Oh ! comme j'ai peur ! pleurnicha une voix dans la pénombre.

C'était Herr Nussepen, plus lamentable que jamais, qui sanglotait doucement.

— Puis-je m'en aller, monsieur le commissaire ? suppliait-il. Je ne pourrais rester plus longtemps dans cette maison maudite... et j'ai le cœur si faible !

Il acheva sa lamentation en un cri aigu.

— Je suis mort ! Les yeux rouges ! Les yeux rouges !

Puis il glissa doucement sur le plancher.

— Mais il est blessé ! s'écria Tom Wills qui s'était précipité. Regardez : sa joue saigne d'une coupure encore toute fraîche.

— On dirait une estafilade qu'on vient de lui faire à l'instant ! grogna Poppelreiter.

Harry Dickson s'était approché à son tour et ses yeux furetérent partout.

— Voici le couteau ! dit-il. Belle et très ancienne arme, ma foi !

Du dossier du fauteuil que le clerc de notaire venait de quitter, Harry Dickson arracha un poignard de forme antique.

— Il a dû être lancé avec force, remarque Poppelreiter, et Nussepen l'a échappé belle. Tenez, la lame est même tachée de sang.

— Maniez-la avec prudence, dit Tom, rapport aux empreintes digitales...

Le maître se mit à rire.

— Il se soucie peu des empreintes digitales, celui qui a manié cette lame, claironna-t-il.

— Dieu tout-puissant ! s'écria soudain le commissaire de police. Monsieur Dickson, regardez donc le portrait du comte Dragomin ! Le poignard, qu'il porte, est identique à celui qui a été lancé !

Harry Dickson réfléchit.

— Très habile ! grogna-t-il... Trop habile peut-être. Le proverbe affirmant que « le trop nuit » pourrait bien trouver son application ici.

Le commissaire de police se tenait devant les détectives, d'un air préoccupé.

— Monsieur Dickson ! Au moment où cette arme a été lancée, nous nous trouvions à quatre dans ce salon. Vous, Mr. Wills, Herr Nussepen et moi !

— Donc, cherchez le coupable parmi nous ! railla Dickson. Procédez par voie d'élimination et nous tiendrons immédiatement ce coupable.

— Ce n'est pas cela que je veux dire ! s'écria Poppelreiter confus. Je veux attirer votre attention sur le côté surnaturel de cet attentat, et rien de plus.

— Voilà ce qui s'appelle parler sagement, dit Harry Dickson. Vous oubliez, en effet, le cinquième personnage présent à cet entretien. Ce cinquième, c'est l'assassin !

— Mais qui est-ce donc ? s'écrièrent en même temps Tom et

Poppelreiter.

— Le comte Jean-Népomucène Dragomin ! répondit gravement le détective.

*

Harry Dickson et son élève s'apprêtaient à quitter Hildesheim.

— Sans compter Grump, cela fait quatre morts en une matinée à ajouter à son actif, monologua le détective.

— De qui voulez-vous parler, Maître ? demanda Tom Wills.

— Du Vampire aux Yeux Rouges, Tom !

— Comment ? Il vient d'être exécuté sous nos yeux !

— Jamais de la vie ! Et dire que c'est bien ma faute si je ne lui ai pas mis la main au collet !

— Comment cela ? s'exclama Tom stupéfait.

— Le chapeau haut de forme, mon petit ! Il devait parachever la toilette du bourreau de Hildesheim, le terrible fonctionnaire que vous avez dû laisser échapper par la bêtise des gardiens, qui le tirèrent de vos mains... Eh bien, Tom, ce n'était personne d'autre que le vampire lui-même !

4. La terre des morts

La période de recherches, qui suivit le drame d'Hildesheim, ne fut qu'une longue suite d'hésitations et de déboires. Harry Dickson lui-même dut le reconnaître par la suite.

En vain, il alerta tous les services de la Kriminal Direktion d'Allemagne afin d'en apprendre plus long sur le nom tronqué de Vet, que Grump avait lancé au moment de mourir. À Hildesheim et dans les environs, on enquêta longuement. Ceux dont le patronyme commençait par Vet... eurent toutes les raisons pour maudire leur propre nom, tant on les soumit à des interrogatoires et à des vexations sans nombre.

Il fallut le prestige mondial entourant le nom de Dickson pour que les manitous de la K. D. ne classèrent pas définitivement l'affaire, se refusant à croire à une nouvelle vie du monstre aux yeux rouges.

Toutefois, on fit une trouvaille qui déconcerta les autorités allemandes tout autant que Harry Dickson lui-même.

On découvrit que, par sa grand-mère, Ebenezer Grump était un descendant des comtes Dragomin !

— Je présume que nous ferons bien de tenir cette découverte pour nous, dit le haut fonctionnaire allemand à qui Harry Dickson donna la preuve de cette étrange filiation. Pour être une race éteinte, les Dragomin – des nobles guerriers – ont mérité à travers les âges aussi bien de l'Autriche que de la Hongrie et même de l'Allemagne. Nous tenons à garder haut le prestige de ce nom.

— Je regrette, Excellence, avait répondu froidement le détective, mais mon devoir s'élève au-dessus de ces considérations, aussi louables qu'elles puissent être. Je suis au service de l'humanité tout entière, et je ne puis que m'en souvenir... Je garde cette preuve...

— Mon gouvernement, commença Son Excellence, récompensera dignement vos services, monsieur Dickson...

Le détective se leva.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, Excellence, fit-il d'une voix plus glaciale que jamais. Si je n'attachais à ce bout de papier qu'une valeur de collectionneur, je le vouerais au feu sans remords, mais je crois à la victoire et être tout de même dans la voie. Adieu, sir...

Et Dickson retourna en Angleterre, suivi de Tom Wills, tous deux fort mécontents de la marche des choses.

— Je suis certain que ce démon de vampire ne doit pas se reposer sur ses immondes lauriers, ne cessait de répéter le détective.

Tom voyait le maître tellement sombre et affecté par sa défaite, qu'il en oublia de demander les explications promises sur son étrange manière de procéder à Hildesheim.

Les événements devaient donner bientôt raison au grand détective.

Un soir, Tom envoyé en course par son maître pour éclaircir une petite affaire que lui avait passée Scotland Yard, tarda à rentrer.

Harry Dickson ne s'inquiéta pas outre mesure, car le jeune homme ne courait aucun danger. Toutefois, comme l'heure avançait, il commença à perdre un peu de son calme habituel.

Soudain, le téléphone tinta.

Tom Wills, était à l'autre bout du fil. Sa voix était anxieuse et fébrile.

— Maître ! Vous savez qui je suis depuis tantôt une heure ? Non ? Je vous le donne en mille ! Le comte Jean Népomucène Dragomin ! Oui, celui du portrait ! C'est tout à fait lui, et ce qui est étrange c'est que je l'ai pris en filature au moment où il sortait, par la porte du jardin, de la maison de Mrs. Cosima Lamb, dans Bunhill Row.

— Comment, la pauvre rentière qui a été assassinée si mystérieusement la semaine passée ?

— C'est bien cela, Maître !

— Où êtes-vous à présent ?

— Le bonhomme peut se vanter de m'avoir fait courir ! De tramway en autobus, il est arrivé, par le Tunnel, dans Rotterhilthe Street. À ce moment, il se trouve dans un petit cabaret à l'enseigne de « La Belle Molly ». Je téléphone du poste public de cette rue et je tiens la porte du bar à l'œil... Venez vite... Le voilà qui sort... Je le suis !...

La conversation fut coupée.

Harry Dickson manœuvra frénétiquement la fourche de l'appareil téléphonique : en vain, Tom était parti.

— C'est d'une imprudence grave, murmura Dickson en glissant dans sa poche son revolver, sa lampe et ses outils de cambriolage. Le pauvre Tom n'est pas de taille à tenir tête à une pareille créature. Il ne faut pas que je perde une minute.

Un taxi maraudait dans Baker Street ; le détective s'y jeta.

— Toute votre vitesse ! ordonna-t-il au chauffeur. Une livre de pourboire pour vous si vous y mettez de la bonne volonté.

La machine brûla le pavé de Londres. En descendant à proximité du bar de « La Belle Molly », Harry Dickson dut avouer qu'il n'aurait pas pu arriver plus vite sur les lieux.

Près de la cabine téléphonique, il trouva des signes de Tom Wills.

Il les suivit le long des infâmes ruelles bordant la River. Il côtoya le dock de Lavender Pond, et son visage se fit de plus en plus soucieux.

— C'est une véritable promenade des grands ducs qu'on lui a fait faire à ce gamin, murmura-t-il alarmé. Cela sent le piège à cent pas !

Il perdit les signes devant Durands Wharf ; du moins, ils y cessèrent complètement ; Harry Dickson sifflota légèrement, car cela ne lui disait rien qui vaille.

Perplexe, il regarda autour de lui.

La nuit était noire et la pluie menaçait. Un grand vent se levait sur la River et faisait vaciller les flammes des réverbères à gaz. Limehouse Reach était devant lui, hostile et hagard avec ses cargos noirs, à peine éclairés par de fumeuses torches à pétrole.

Tout à coup, une clameur aigre lui fit tourner la tête. Elle venait du bord du fleuve. Dickson se pencha. Il ne vit que l'eau fuligineuse où se vrillaient les reflets des torches lointaines, mais les cris retentissaient de plus belle, furieux et aigus.

Le détective prit sa lampe et en dirigea le jet lumineux au bas de la berge.

C'étaient des rats qui se battaient : les énormes rats bleus des docks de Londres, terreur des quartiers marins.

Les rongeurs, effrayés d'abord par le pinceau lumineux qui tombait sur eux, se remirent vite à se battre et à se chamailler.

— Je me demande ce qu'ils font, grogna Dickson.

Surmontant son dégoût, il dégringola le talus et dispersa à coups de pied l'horrible petite horde.

Protestant aigrement, les rats s'enfuirent, abandonnant l'objet de leur querelle au bas de la berge.

Le détective eut un geste de profonde horreur : c'était une oreille humaine que les petits monstres achevaient de déchirer.

« D'où sont-ils venus avec ce macabre débris ? » se demanda-t-il en inspectant les environs.

À quelques yards, la berge faisait place à un vieux quai croulant. Dickson se dirigea vers lui et ne tarda pas à découvrir la bouche d'un de ces grands égouts qui s'ouvrent dans les murs de quai de la Tamise, une fois passé Lower Pool, et qui charrient vers la mer les gadoues de la cité.

— C'est ici leur repaire, murmura le limier.

À peine se fut-il engagé dans le couloir aquatique, qu'une épouvantable odeur le saisit à la gorge. Il la reconnut tout de suite : il y avait du cadavre par-là !

Ses recherches ne furent pas longues : le passage bifurquait vers un couloir, transformé en impasse par des éboulis. La clarté de la

lampe tomba sur un cadavre atrocement mutilé, un squelette auquel adhéraient encore quelques informes loques de chair sanglante.

Comme le détective tournait sa lampe vers le recoin le plus reculé du réduit, le jet de lumière s'égara sur un corps étendu.

Harry Dickson se précipita : des rats s'enfuirent en criant.

... Le corps était complètement nu mais, au premier toucher, le détective le sentit encore tiède...

— Tom ! hurla-t-il.

Aucune réponse ne lui fut donnée.

Fébrilement, Dickson retourna le corps et, avec une exclamation de douleur, il reconnut la tête vilainement tuméfiée de son fidèle élève.

Ce n'était pas le moment de s'attendrir. L'entourant de son manteau, Harry Dickson jeta le corps inanimé sur ses épaules et gagna vivement la sortie.

— Ohé, du bateau !

Un lumignon vert voltigeait sur les eaux tourmentées de la Tamise : c'était un canot de la brigade fluviale.

Un quart d'heure après, dans le poste de police, Tom Wills s'éveilla.

— Il n'a pas grand mal, affirma le médecin qui l'avait soigné. Un coup de matraque sur la tête...

Mais, si vous étiez venu quelques heures plus tard, les rats lui auraient réglé vilainement son compte, monsieur Dickson.

— Avez-vous des instructions à nous donner pour la recherche du criminel, monsieur Dickson ? demanda l'officier de service.

Le détective secoua la tête d'un air maussade.

— Hélas non ! Ce gaillard ne se fera pas pincer si facilement, je le crains.

Lentement, Tom reprenait ses esprits.

— Il était parvenu au bord de l'eau, murmura-t-il, et tout à coup je ne le vis plus. Je me suis approché de l'endroit où il avait disparu et, alors, j'ai reçu un coup... Aïe, ma pauvre tête !

— Une auto pour nous ramener à la maison ! ordonna le détective.

Comme la voiture roulait à travers Londres, Dickson sursauta soudain.

— Tom, mon petit, tout ceci était bien arrangé d'avance ! C'est l'homme à la barbe noire qui vous suivait, alors que vous vous imaginiez le prendre en filature. Dans Bunhill Row, il a feint sortir de la maison de feu Mrs. Lamb, histoire d'éveiller votre attention passionnée. Il vous a laissé le temps de me téléphoner, afin de m'attirer hors de la maison.

— Pour quoi faire ? gémit sourdement Tom Wills.

— Le document Grump-Dragomin doit lui paraître de quelque importance, je présume, railla le détective... Chauffeur, en quatrième... Ne vous inquiétez pas des contraventions de police : je prends tout sur moi !

Dans le vestibule de leur home de Baker Street, les deux détectives se heurtèrent à la gouvernante, la bonne Mrs. Crown, qui portait un plateau à thé sur lequel les rôties beurrées s'étagaient.

En voyant Tom, la tête entourée de linges, drôlement accoutré d'un complet que lui avait prêté un agent de la brigade fluviale, elle faillit laisser choir son appétissant fardeau.

— Monsieur Tom ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que cela signifie ? D'où venez-vous ? Tout à l'heure, vous êtes entré ici, comme un fou, en criant d'une drôle de voix que vous ne vouliez pas être dérangé... Vous couriez si vite dans l'escalier que c'est à peine si je vis votre dos et...

Dickson et Tom ne laissèrent guère à la brave dame le loisir de continuer et bondirent, à leur tour, dans l'escalier.

— Ah ! il est fort le bonhomme ! rugit Dickson. N'oubliez pas qu'il avait vos habits et vos clefs, Tom... Heureusement que notre bonne Mrs. Crown a coupé dans son truc, sinon il lui aurait vivement réglé son compte à la pauvre femme ! Bon... Je m'y attendais.

Cela, le détective l'ajouta, en voyant son bureau bouleversé de fond en comble, les tiroirs ouverts, les papiers jonchant le sol.

Dickson ricana.

— Ici, c'est moi qui marque le point. Le bonhomme a travaillé pour rien. S'il s'entend, comme pas un, à commettre ses sanglants forfaits, ce n'est qu'un lamentable cambrioleur.

— Alors, il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait ? questionna Tom.

— Pas du tout ! Dans tout ceci, je n'admire, de la part du mystérieux coquin, que son audace et sa promptitude d'action. Toutefois, je lui suis presque reconnaissant de sa venue. La bête s'est manifestée : nous allons pouvoir enfin partir sur la piste toute chaude du gibier !

Harry Dickson parcourait son appartement dans tous les sens. Il s'arrêta devant une fenêtre ouverte.

— Il a dû chercher longtemps, mais en voyant de la fenêtre arriver notre taxi lancé à toute vitesse, il a pris le chemin des chats.

Le détective se pencha sur une empreinte visible sur le rebord de la croisée.

— Il s'est déchaussé pour se livrer à l'escalade de la tige du paratonnerre... Voici l'empreinte bien nette d'un pied, chaussé de fort vulgaires chaussettes... Mais qu'est ceci ?

Dickson venait de pousser un cri de surprise, en ramassant quelques parcelles de terre qu'il flaira longuement.

Tom, qui s'était approché, l'entendit murmurer :

— Une terre grasse... Bizarre... Bizarre ! Le bonhomme ne doit pas courir en chaussettes sur l'humus de la forêt !

Vivement, le détective prit place devant sa table de travail et examina sa trouvaille au microscope.

— Tom, dit-il, voici qui nous indique la voie à suivre. Fourrez nos pyjamas dans nos valises et consultez l'indicateur des chemins de fer.

— Pour aller où, maître ?

— Direction Douvres, puis Ostende. De là, le rapide Ostende-Vienne.

— Tout cela pour ce méchant petit tas de terre ?

— Certainement, mon petit. Mais apprenez à parler avec un peu de respect de ce « petit tas de terre » ! C'est une terre venant d'un tombeau, et d'un tombeau probablement illustre.

— Quel tombeau ? demanda Tom, tellement ahuri qu'il oubliait son affreux mal de tête et son crâne endolori.

— Celui de Monseigneur Jean Népomucène Dragomin.

— Le... Vampire... aux Yeux Rouges ?

— En effet, Tom, le vampire, répondit le détective d'une voix ferme où il n'y avait aucune nuance d'ironie, bien au contraire.

5. Un cri dans la tempête

Une fois sur le continent, comme la pluie enveloppait le convoi d'un épais brouillard d'eau et que Tom Wills regardait, d'un œil morose, les fantômes des arbres glisser au fil de la course, Harry Dickson se décida à éclairer un peu la lanterne de son élève.

— Je vous ferai un cours de magie noire, mon garçon, dit-il, et je vous prie de ne pas hausser les épaules. La science moderne n'est pas encore parvenue à déchirer le voile qui couvre le mystère de la sorcellerie antique.

« La science des nécromans est réelle. Nos savants osent bien y faire quelques timides incursions mais, la plupart du temps, ils en reviennent défaits et effrayés. Certes, la croyance aux vampires est vieille comme le monde. Dans certains pays comme la Hongrie, la Bulgarie, etc., elle n'est pas près de disparaître.

— Qu'est-ce qu'un vampire ?

— C'est un mort, Tom, un mort épouvantable et néfaste. La superstition veut qu'aux nuits sans lune, il sorte de sa tombe pour assaillir les vivants et s'abreuver de leur sang. Il y a quelques années, dans les environs du village bulgare de Gabrova, on suspecta un riche paysan, mort depuis des années, d'être vampire et de revenir la nuit, parmi les vivants, pour y satisfaire sa fringale posthume.

« Chose curieuse, les autorités permirent à la populace d'ouvrir la tombe du mort suspect, et voici ce que racontèrent des journalistes, présents à cette violation de sépulture :

« Le mort, un certain Grusehka, était couché dans un cercueil que la décomposition n'avait même pas attaqué. Ce mort avait la figure rose et semblait dormir. Pourtant, son corps rigide, glacé, présentait toutes les apparences du trépas. La foule, furieuse et terrifiée, s'empara de l'étrange cadavre et lui planta un pieu à l'endroit du cœur. »

« Les chroniques relatent que le défunt « se tordit hideusement et qu'un flot de sang, rouge et tiède, jaillit de l'atroce blessure ». Depuis lors, le vampire laissa le village en paix.

« Ces faits ne sont pas uniques. Des auteurs, qui ne sont pas les premiers venus, les relatent avec une gravité exceptionnelle.

« Or, la croyance populaire renchérit encore sur l'horreur de ces crimes d'outre-tombe. Il est admis, dans ces pays, que l'homme qui meurt à la suite des manœuvres d'un vampire *devient vampire à son*

tour^[1] !!!

« Et voilà, Tom, pourquoi Grump avait peur de ne pas mourir sous la hache !

« Il craignait d'être tué par le vampire et d'être voué à la grande malédiction.

« C'est ce que j'ai compris tout de suite, et maintenant que je sais que Grump descendait des comtes Dragomin, je m'explique d'autant mieux sa terreur.

« Imaginez-vous son épouvante, en reconnaissant dans le bourreau le Vampire aux Yeux Rouges ! S'il mourait de sa main, il deviendrait à son tour une de ces impures créatures de la nuit !

« J'ai tenu ma promesse : Grump fut exécuté par moi-même.

Tom Wills écoutait bouche bée, l'esprit envahi par une horreur sans nom.

— Et cela, au siècle du grand progrès ! gémit-il.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Je vous le répète, croyez-vous que notre progrès ait tout expliqué ? Non ! Je veux bien admettre que, dans les histoires d'ogres, il y ait une immense part de superstition, mais bien des choses nous échappent encore.

— Mais la fleur d'ail et la terre sortie de la tombe ? demanda le jeune homme.

— Nous y sommes. À chaque mal, il y a un remède. La fleur d'ail est le grand talisman contre les entreprises du monstre. Elle parvient à le mettre en fuite.

« Aussi est-elle présente sous tous les toits où l'on craint le vampire. Quant à la terre des morts, elle démontre une nature plutôt rusée de la part du buveur de sang.

« L'ombre de la croix rive le martyr à sa tombe, il ne peut en sortir... Alors, le monstre cherche à s'échapper par la tangente et y réussit : il garnit ses chaussures d'un peu de terre empruntée à sa tombe. Il marche donc sur sa propre terre funéraire, et la croix ne peut plus rien contre lui. Telle est la légende. Ainsi a procédé le Vampire aux Yeux Rouges.

— Eh bien ! répliqua Tom, qui voulait apporter une note gaie dans la lugubre conversation, ils ont tort, dans ces patelins, d'enterrer leurs morts avec des souliers !

— Bien parlé, mon garçon, répondit Dickson en souriant. Mais la croyance populaire n'est jamais à court. Il est admis que celui qui apporte des chaussures à un vampire est aussitôt richement récompensé par celui-ci : aussi se trouve-t-il toujours des gens avides de les aider, tout comme il s'est toujours trouvé des hommes prêts à vendre leur âme au diable contre la forte somme^[2].

Tom Wills secoua la tête. Après quelques minutes de silence, Harry Dickson continua.

— Pourtant, de puissants indices se sont dégagés des événements. Et le plus important, c'est que le criminel que nous poursuivons sans trêve est *lui-même convaincu d'être un vampire* !

— Pourquoi, maître ?

— Cela explique sa terreur de la fleur d'ail, la présence de la terre funéraire dans ses chaussures, sa volonté de vouloir prendre la place du bourreau pour tuer lui-même Grump, qu'il voulait punir – je ne sais pas encore pourquoi – et le condamner à devenir, lui aussi, un maudit parmi les maudits.

« Cette conviction d'être doué de ce pouvoir surnaturel lui donne une telle confiance en lui-même, une si grande certitude de vaincre, qu'il ne redoute presque plus rien, ni personne. Pourtant, sa dernière tentative me fait croire que mon intervention ne lui plaît guère. La crainte semble déjà planer sur lui, et c'est le premier pas vers sa défaite !

À la bifurcation de Linz, les détectives quittèrent l'express pour prendre le train de Prague. Ils firent une courte halte dans la pittoresque ville d'art ; mais les deux voyageurs qui, dans la soirée, prirent place dans un affreux petit convoi faisant route vers les monts de Bohême, ne ressemblaient en rien à deux citoyens de la City.

Harry Dickson et Tom Wills avaient fait place à M. Guttmann, fabricant de jouets de Nuremberg, et à son fils Ludwig, venu dans la montagne pour y soigner une santé un peu altérée par de trop studieuses veilles.

*

Eiserharr n'est pas un village à proprement parler, mais une bourgade qui ne compte qu'une cinquantaine de feux, groupés à l'orée de la grande forêt de Bohême.

Aucun chemin de fer ne dessert cette humble localité ; une route à peine carrossable, tant elle est ravinée et accidentée, y mène à travers landes et friches. La terre des environs est ingrate ; l'industrie, nulle. Dans le pays, nul ne se soucie de perdre son temps à pousser une pointe jusqu'à Eiserharr, dont les habitants vivent du gibier braconné dans les bois et du poisson tiré des petites rivières et des étangs.

Le soir d'été tombait lentement à l'horizon d'ouest. Le vol d'un aigle, regagnant son aire dans la montagne, piquait la nue cuivrée d'un point mouvant.

— J'ai les pieds en sang, se plaignit Tom Wills en voyant le

chemin s'allonger impitoyablement devant eux.

— Voici une fumée qui monte lentement dans le ciel obscurci, annonça Dickson. Je parie qu'un lapin sauvage vient de rendre son dernier soupir en face de quelque casserole.

— Puissiez-vous dire vrai, maître !

La route faisait une courbe. Celle-ci franchie, la bourgade parut aux yeux des voyageurs, telle une véritable terre de Chanaan.

— Cette maison basse, un peu moins sordide que les autres, pourrait bien être l'auberge, opina le détective.

Une grande femme maigre, à la figure tannée, parut à cette minute sur le seuil de la demeure et regarda venir les étrangers.

— Est-ce ici l'auberge d'Eiserharr ? s'informa poliment Dickson en saluant la femme.

L'interpellée branla tristement la tête.

— Une auberge, si l'on peut dire ! Qui donc y viendrait, mon bon monsieur ? Ce pays est tellement désert.

Elle se tourna vers l'intérieur et appela :

— Darko ! Il y a du monde !

Un homme, au visage flétri mais aimable, parut à l'appel et invita cérémonieusement les voyageurs à entrer.

— Une auberge, monsieur, dit-il en reprenant le discours de sa femme, c'est beaucoup dire ! Nous avons eu dans le temps une chambre pour les voyageurs, mais il y a des années qu'elle n'a plus servi. Mais on ne vous laissera pas passer la nuit à la belle étoile ! Au besoin, nous coucherons à l'étable, ma femme et moi !

Dickson et Tom furent émus de l'accueil hospitalier de ces pauvres gens ; bientôt, pendant que la femme s'affairait dans la cuisine, ils étaient tout à fait chez eux, se régaland d'un ample broc de bon vin de Bohême.

— Vous allez nous faire le plaisir de souper avec nous, dit Dickson comme l'hôtesse servait une solide gibelotte de lapin toute parfumée d'herbes sauvages. Et remplissez encore une fois le broc de ce vin excellent.

Darko, flatté, ne se fit guère prier et prit place à côté de ses clients, à la meilleure table de la maison.

— Ne suis-je pas indiscret en vous demandant ce qui vous amène dans ce pays perdu ? demanda-t-il.

Dickson lui servit l'histoire de la prétendue faiblesse de Tom.

— Mon fils a besoin d'air et de tranquillité. C'est pour cela que je recherche un endroit retiré, loin des villes balnéaires et des sites consacrés par le grand tourisme.

L'aubergiste approuva.

— Certes, la région est pittoresque, mais combien peu confortable

pour des gens bien comme vous, qui veulent s'y reposer.

« À une demi-lieue d'ici, en plein bois, il y a bien un château...

La femme de l'aubergiste se mêla à l'entretien.

— Un château ! reprit-elle avec amertume. Un vieux nid de brigands en ruine, bien à sa place au milieu d'une forêt presque inextricable, un endroit que tout bon chrétien doit éviter !

— La paix, femme, dit l'aubergiste mécontent. Je ne pense nullement à indiquer le manoir à ces messieurs comme étant susceptible de leur donner asile. Mais, par respect pour cette pauvre dame Miloska, j'aimerais bien que vous parliez autrement de ce Castel que je n'aime pas plus que vous ?

La femme approuva en hochant lentement la tête.

— Pauvre femme ! Vivre toute seule dans cette demeure hantée par les pires fantômes ! Pauvre femme ! Pauvre Miloska !

— Une femme habite donc en pleine forêt, dans un château hanté ? demanda, un peu narquoisement, le détective.

L'aubergiste garda le silence pendant quelques instants, puis une bonne gorgée de vin aidant, il devint un peu plus loquace.

— C'est l'ancien château des comtes Dragomin, qui furent jadis les maîtres de la contrée. Miloska, bien qu'étant cousine très lointaine de ces seigneurs disparus, est leur unique descendante. Certains la disent propriétaire de cette ruine ; d'autres prétendent qu'elle n'en est que la gardienne. Mais elle est bonne pour les pauvres gens d'ici et, bien que ses ressources doivent être très maigres, elle trouve encore moyen d'aider les plus misérables qu'elle.

— Parlez-moi des fantômes, dit Tom tout à coup. J'adore les histoires hantées !

Darko lui jeta un regard mécontent.

— Des histoires pas bien gaies, mon jeune monsieur. Le dernier comte Dragomin... Voilà deux cents ans qu'il est mort...

— Et il revient à minuit, avec un linceul blanc et des chaînes ! s'écria joyeusement Tom Wills.

Darko secoua la tête.

— Si ce n'était que cela !... Non, feu le comte Dragomin est un vampire.

— C'est horrible ! pleura la femme.

— On l'a vu... pas souvent... mais on l'a vu dans la forêt, autour de son castel maudit, continua l'aubergiste d'une voix sourde. Il a fait des victimes !

— Rido, le meunier ! enchaîna la femme. Strohl, le malheureux vagabond ! Puis d'autres encore... Il les a tués sauvagement, volant tout le sang de leurs pauvres corps.

— Et que fait la justice de votre pays ? s'exclama Dickson.

Darko baissa tristement la tête.

— Nous sommes de bien pauvres gens et le nom de Dragomin est un grand nom dans l'histoire de mon pays. On nous accuse de raconter des contes à dormir debout... On nous a même menacés de l'asile des fous.

— Et la dame Miloska ?

— Elle pleure. Elle fait ce qu'elle peut pour aider les familles atteintes par le monstre... Tout le monde la plaint. Je vous en prie, quand vous partirez d'ici, ne parlez pas de ces choses. Nous aurions des ennuis avec les autorités !

Un grondement sourd ébranla l'espace.

— Mon Dieu, voici l'orage ! dit la femme en se signant.

Un violent coup de vent ébranla la porte et les volets, qui frémirent comme si une main furieuse s'acharnait sur elles ; dans la forêt prochaine, on entendit les arbres gémir sous la rafale.

La femme de Darko alluma un cierge béni devant l'image de la Vierge et se mit en prières. Dickson et Tom, impressionnés, se turent, écoutant le bruit terrible de la tourmente au-dehors.

Par les interstices des volets, on voyait les clartés bleues des grands éclairs ; à trois reprises, la foudre dut frapper dans les environs immédiats, car le sol trembla sous les pieds des occupants de l'auberge.

La pluie se mit à tomber avec une telle rage que, par les fentes des portes et du toit, un brouillard d'eau s'introduisait dans la salle.

Tout à coup, Harry Dickson dressa l'oreille.

— Quelqu'un vient d'appeler au-dehors, dit-il.

La femme tendit vers lui des mains suppliantes, et l'aubergiste se mit à trembler de tous ses membres.

— Je vous en prie, monsieur, ne sortez pas ! Ce sont les esprits de la nuit, qui hurlent au-dehors et qui tâchent de vous attirer vers eux. Vous ne reviendriez plus jamais !

Un cri aigu domina le tumulte géant de la tempête.

— C'est le vampire ! cria la femme. N'y allez pas, par tous les saints de la terre !

Mais Dickson s'était déjà levé. Il avait entendu une voix humaine qui implorait au secours.

D'une main énergique, il tourna le loquet de la porte.

Le vent entra avec une telle force que les chandelles furent soufflées et que les verres furent balayés de la table.

— N'y allez pas ! sanglota une dernière fois la femme dans l'ombre.

Mais ni Dickson ni Tom Wills ne l'entendaient plus. Ils étaient au milieu des éléments en furie. La pluie les cinglait avec la force d'une

lanière de cuir ; le vent les obligeait à se courber presque jusqu'à terre.

Ils avançaient quand même, luttant sous la terrible rafale.

— Au secours !... Darko !..., Darko !...

Les cris étaient déjà plus faibles et dénotaient une angoisse atroce.

— Marchons contre le vent ! cria Dickson de toutes ses forces. L'appel vient du bas de la route.

Tom Wills alluma sa lampe électrique, mais la lumière perçait difficilement l'énorme mur d'eau de la pluie.

— Là-bas ! cria soudain le jeune homme. Il y a une forme étendue au milieu du chemin ! Mon Dieu, c'est une femme !

D'un bond, Dickson fut auprès de la malheureuse qui ne bougeait plus, et d'un geste puissant il la souleva.

— À l'auberge, vite ! Je crois qu'elle est blessée.

Le retour fut difficile : aveuglé par la pluie et par les formidables éclairs, Dickson trébuchait sous son fardeau. Tom ouvrait la marche, titubant lui-même comme un homme ivre ; enfin, les contours imprécis de l'auberge se dessinèrent devant eux.

— Ouvrez, Darko !

— Êtes-vous des êtres vivants ou des démons ? fit une voix tremblante à l'intérieur.

— Ce sont vos hôtes ! Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous... Nous ramenons une femme blessée !

Après une dernière hésitation, les verrous furent tirés puis, une fois les détectives à l'intérieur, Darko ralluma les chandelles.

Avec des précautions infinies, Harry Dickson déposa l'inconnue toujours inanimée, sur le lit de l'aubergiste.

C'était une femme jeune encore, bien que les traits amaigris et tirés la vieillissaient. Elle était habillée d'un complet de coupe très démodée. Tout son être respirait la misère cachée et le chagrin.

— C'est la dame Miloska ! s'exclamèrent Darko et sa femme.

— Elle a dû tomber et donner du front contre une pierre tranchante, dit Harry Dickson en lavant soigneusement une large plaie que la jeune femme évanouie portait au front.

— À moins que... commença Darko...

Mais il n'acheva pas sa phrase, et sa femme se contenta de hocher peureusement la tête.

Harry Dickson tata le poulx de la blessée.

— La fièvre va s'en mêler, murmura-t-il en fronçant les sourcils.

— Elle parle, dit Tom... Écoutez, elle parle dans son délire.

La jeune femme s'agitait. Ses yeux restèrent fermés, mais ses lèvres remuèrent fébrilement. Soudain, elle poussa un cri de terreur et se mit à parler dans un jargon que ni Dickson ni son élève ne

pouvaient comprendre.

Mais Darko et sa femme comprenaient eux, car ils se mirent à gémir de terreur.

— Que dit-elle ? demanda vivement Harry Dickson.

Darko poussa un soupir déchirant.

— C'est affreux ! dit-il d'une voix terrifiée.

— Mais encore !

— Elle vient de dire que... le comte Dragomin, le vampire est revenu !

6. Le château de l'épouvante

Le matin s'était levé, clair et joyeux, dédié au soleil, aux fleurs ouvertes et rafraîchies par l'averse nocturne, aux chants des oiseaux, à la forêt frémissante. Plus rien ne subsistait de la terreur de la veille.

Pâle, mais suffisamment remise, Miloska sortait de l'auberge, suivie de Dickson et de son élève.

— Je vous dois la vie, monsieur Guttman, dit-elle d'une voix brisée, mais en un langage qui dénotait une éducation raffinée. Vous me feriez un grand honneur en acceptant d'être mes hôtes, bien que je n'ai pas grand-chose à vous offrir.

— J'accepte votre hospitalité, mademoiselle, répondit Dickson de cette voix douce et ferme qui lui gagnait tant de cœurs. D'autant plus qu'avant fait des études de médecine dans ma jeunesse, je pourrai vous donner quelques soins, car vous avez là une bien vilaine blessure.

La jeune femme eut un frisson qui n'échappa pas au détective.

— Je suis tombée, murmura-t-elle.

Harry Dickson lui jeta un regard pénétrant. Il savait qu'elle mentait.

Il avait examiné attentivement la blessure, qui n'avait pas été provoquée par une chute mais bien par un coup donné à l'aide d'un instrument contondant.

— Il faudra éviter que cette plaie ne s'envenime, dit-il d'un ton doctoral. Une fois chez vous, je vous ferai un meilleur pansement.

Elle sourit avec reconnaissance, et Dickson nota l'expression d'infinie tristesse qui glissa sur son visage émacié.

La route montait. Après une marche assez pénible, ils atteignirent la lisière de la forêt.

Miloska choisit un sentier, que ni Dickson ni Tom n'avaient aperçu tant il était dissimulé par l'épais taillis, et elle s'y engagea en faisant signe à ses hôtes de la suivre.

La forêt se ferma derrière eux comme une porte de prison et, soudain, elle parut hostile et menaçante aux intrus.

— On se croirait dans une forêt de brigands de vieux conte, dit Dickson en riant. On s'attendrait à tout bout de champ à voir surgir l'ogre.

Les épaules de Miloska frémirent.

— Mon Dieu, ne dites donc pas de pareilles choses, monsieur Guttman !

— Et pourquoi pas ? continua le détective d'un ton léger. Ma parole, j'aimerais bien qu'il se montrât l'ogre. On verrait s'il pourrait faire grand-chose contre nos pistolets automatiques modernes.

Miloska lui jeta un regard admiratif et presque reconnaissant.

— À condition de pouvoir s'en servir, répliquât-elle en souriant.

Harry Dickson partit d'un grand éclat de rire.

— Mon fils et moi sommes champions de tir ! Voilà quatre ans de suite que nous remportons tous les prix. Attendez !

Quelque chose bougeait à la cime d'un arbre. Lentement, Dickson leva son revolver, qu'il venait de tirer de sa poche. Le cou partit.

— Touché ! s'exclama joyeusement Tom Wills.

Il y eut un bruit de dégringolade dans la haute ramure. Puis, avec un bruit mal, un petit gerfaut tomba sur le sol, la tête à moitié arrachée par la balle.

Miloska poussa un très léger cri de surprise.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-elle.

Puis en rougissant un peu, elle ajouta :

— Vous seriez un magnifique garde du corps, monsieur Guttman !

— À votre service, mademoiselle, répondit gravement le détective.

Elle détourna la tête et se remit en marche à travers bois.

La forêt devenait de plus en plus dense et sinistre. Tom Wills, désagréablement surpris, se rapprocha de son maître.

Tout à coup, tous trois s'arrêtèrent : un cri lamentable venait de déchirer le grand silence sylvestre.

— Qu'est-ce ? demanda Tom Wills.

— Mon Dieu... c'est... je crois, une crécelle... Il y en a tant qui nichent dans les ruines de la tour du château.

— Vraiment ? s'enquit nonchalamment Harry Dickson. Je croyais ce rapace essentiellement nocturne.

Miloska ne répondit pas et s'occupa à détacher une grande ronce qui venait d'agripper le bas de sa robe, mais le détective vit une furtive rougeur s'allumer sur ses joues livides.

« Elle ment mal, se dit-il. Pauvre femme, quel terrible secret doit être le sien ! »

— Eh bien ! c'est un bien vilain oiseau, opina Tom Wills revenant à la crécelle. Jamais je n'ai entendu plainte plus lugubre.

Les arbres commençaient à s'éclaircir. Une sorte de clairière s'ouvrit devant les voyageurs, où un vieux calvaire était adossé à un chêne plusieurs fois centenaire. En passant, Miloska se signa pieusement.

Dans le fond, à travers la verdure, la masse grise et ocreuse du

château se dessinait. Il suffit à Miloska et à ses invités de parcourir une centaine de mètres pour se trouver devant la sombre et hautaine ruine médiévale.

Dickson et son élève ne dirent mot, vivement frappés par l'aspect étrange, presque irréel, de ces murs en partie écroulés dans les douves, de ces hautes tours qu'entouraient des vols de corneilles, de la puissante herse défendant le long corridor de pierres moussues qu'ils eurent à parcourir pour atteindre une large cour d'honneur en proie à l'ivraie, aux avoines folles et aux dures plantes rudérales.

— Regardez donc, une petite lumière ! s'écria Tom. On se croirait dans la fable du petit Poucet.

Miloska eut un pâle sourire.

— C'est la lampe du sanctuaire. Elle brûle dans la chapelle, auprès des tombeaux des Dragomin.

— Je suis féru d'antiquités et de vieilles traditions, dit Harry Dickson, puis-je jeter un coup d'œil par-là ?

Miloska approuva d'un signe de tête.

— Veuillez m'excuser quelques minutes. Je suis seule au château et je crains de ne pouvoir vous offrir qu'une maigre chère. Mais je remplirai mes devoirs d'hôtesse aussi bien que je le pourrai. Le manoir, ou plutôt ce qui en reste, vous est ouvert ; vous y êtes chez vous. La chapelle possède quelques curieuses sculptures et la galerie des tableaux, dont vous voyez d'ici les fenêtres en ogive, n'est pas complètement dépouillée de ses portraits de famille. Que le temps ne vous semble pas trop long dans cette triste demeure, messieurs !

Elle s'en fut d'un pas rapide, sa pauvre robe démodée balayant les hautes herbes.

— À la chapelle ! ordonna Dickson à voix basse. Et tenez votre revolver prêt à tirer, m'entendez-vous, Tom ?

— Redoutez-vous un traquenard, maître ?

— Un piège ? Non ! Mais j'ai encore à la mémoire l'agression dont cette malheureuse fut victime, et le cri de la « crécelle » !

Harry Dickson parcourut en silence le sombre sanctuaire, faisant de courtes haltes devant les tombeaux aux pierres effritées et mangées par les lichens et les saxifrages.

Tout à coup, il tomba en arrêt devant une large pierre tombale et lut :

Comte Jean-Népomucène Dragomin
1670-1728

— Pour une tombe vieille de deux siècles, elle me paraît assez bien en forme, dit-il d'un ton où il y avait du persiflage. Voyons cela...

Des trous d'aération ? Voilà ce qu'on ne s'attend guère à trouver à pareille place, n'est-ce pas, Tom ?

— Mais cette pierre n'est pas fixe ! s'écria Tom. Regardez donc, maître !

Par hasard, le pied du jeune homme venait d'effleurer une saillie, au bas de la dalle funéraire, qui sembla frémir soudain.

D'un coup de talon énergique, Tom écrasa la saillie et quelque chose de bien étrange se produisit : la pierre pivota, découvrant un large caveau obscur au fond duquel on voyait un grand cercueil ouvert et vide.

— Donnez donc de la lumière, mon garçon ! ordonna le détective. Nous venons de faire une trouvaille bien intéressante.

— Ce cercueil n'est pas vieux, dit Tom en l'examinant. Ah ! mais il est capitonné. On dirait un rembourrage de coussins de coupé première classe de chemin de fer. On y dormirait confortablement !

— Et l'on y dort, Tom ! Pas plus tard encore que cette nuit, on y a dormi !

— Mais qui donc ? demanda le jeune homme tout éberlué.

— Le vampire, tiens ! Qui d'autre que lui ! La grande loi noire le veut ainsi : le vampire doit rentrer dans sa tombe avant le chant du coq ! Seulement, le revenant, qui a fait sa chambre à coucher de ce tombeau, aime avoir un peu de confort !

Harry Dickson examina une poignée de terre ramassée à l'intérieur du funèbre caveau et sifflota.

— Identique, murmura-t-il... Tom, mon gars, je crois que nous avons été parfaitement repérés par qui-de-droit. Nos personnalités nurembergeoises ne nous serviront pas à grand-chose. Le monstre est dans la place. Il nous a même précédés !

— Mais nous sommes partis immédiatement de Londres ! s'écria l'élève.

— Il a dû voyager dans le même train, et nous tenir à l'œil.

— Est-ce que Miloska... ? commença Tom Wills.

Mais le maître secoua la tête.

— Je suis convaincu que c'est une brave enfant, qui sait bien des choses, il est vrai, mais qui doit en souffrir atrocement. Je crois même que, d'ici peu de jours, elle regardera notre venue comme providentielle, car nous allons la délivrer d'un fier cauchemar.

— Alors la fin est proche ? demanda Tom dont les yeux brillèrent.

— Très ! affirma laconiquement le maître.

Après avoir mis tout en place dans la chapelle, ils la quittèrent et se dirigèrent vers le château. Ils en gravirent le haut perron, passèrent par un immense hall ténébreux, tout hérissé d'anciens trophées de chasse, et poussèrent une large porte de chêne noir.

Une longue galerie, plongée dans une obscurité verdâtre, les accueillit ; des rats s'enfuirent ; dans les coins, on entendit le bruit soyeux des ailes des noctuelles dérangées.

— Sinistre, murmura Tom. Oh ! Nous sommes dans la galerie des tableaux !

— Tableaux, dit Dickson à voix basse. C'est beaucoup dire...

En effet, dans des cadres dédorés, vermoulus, des lambeaux de toiles peintes persistaient encore. Ici et là, à travers une épaisse couche de moisissure, on voyait une tache pâle qui était un visage, un reflet métallique qui était tout ce qui restait de l'image d'une armure ou d'une épée.

Lentement, les deux détectives firent le tour de cette galerie vouée au plus lamentable des abandons. Mais, brusquement, Harry Dickson saisit le bras de Tom.

— Ce portrait... Oh !

Il y avait de l'horreur et de la rage dans la voix du détective.

Tom suivit la direction de ses regards, et il dut à son tour maîtriser ses nerfs : isolé des autres toiles, seul au milieu d'un pan de mur aux lambris moisies, dans un solide cadre d'ébène filigrané d'or, un portrait se détachait de l'ombre ambiante.

Immédiatement, les deux détectives reconnurent le visage ascétique encadré de barbe noire, les yeux fulgurants et terribles...

— Jean-Népomucène Dragomin, murmura Harry Dickson.

— La réplique du tableau de la maison des fantômes, ajouta Tom Wills... Mon Dieu, on dirait que ce regard vit ! Regardez, maître, comme il nous suit. Je me demande s'il n'y a pas quelque truquage là-dedans !

Délibérément, le jeune homme s'approcha pour examiner de plus près le terrible portrait. Soudain, Harry Dickson se jeta sur lui et le tira en arrière, avec une telle force que tous deux faillirent en perdre l'équilibre.

Quelque chose d'incroyable et de terrifiant venait de se produire. Une vie diabolique animait le portrait. Les yeux s'illuminèrent d'une effroyable clarté rouge, puis un bras sortit du tableau et le poignard qui le terminait décrivit une courbe rapide.

— Jour de Dieu ! s'écria Harry Dickson. Si vous vous étiez trouvé devant ce maudit portrait, l'arme vous aurait transpercé la poitrine !

Tom tremblait comme une feuille, mais son maître avait retrouvé son calme.

Il avisa une panoplie proche, en détacha une lourde épée, que la rouille n'avait pas trop mordue, et s'approcha à son tour de l'inférieur tableau.

— Attention, maître ! supplia Tom Wills.

— Pas de crainte, mon garçon, répondit Dickson en riant, nous allons lui faire répéter sa chanson à ce pantin !

De la longue lame, Dickson souda le parquet en face du tableau. Soudain une planche céda légèrement et, derechef, le portrait s'anima et la dague siffla devant la figure du détective.

— Un simple système de contrepoids règle un puissant mouvement d'horlogerie dissimulé dans la muraille, expliqua Harry Dickson. La victime elle-même met en branle cette machine de mort, ou plutôt son poids pesant sur une certaine lame du parquet. Dieu sait combien de malheureux furent assassinés, à travers les âges, par cette infernale image ?

— Et dire que cette mécanique a résisté aux siècles ! dit Tom.

Harry Dickson secoua la tête :

— Je ne le pense guère. Je crois plutôt qu'elle fut révisée soigneusement, huilée et mise au point au cours de la dernière nuit.

— Mais ces yeux lumineux ! Serait-ce un perfectionnement électrique ?

— Pas du tout ! Les yeux peints sont tout simplement sertis de petits rubis. Par le même mouvement mécanique, ils changent d'angle et étincellent. Cela explique suffisamment l'apparition des regards diaboliques dans le salon de la Gespenster-Haus de Hildesheim !

— Miloska serait-elle au courant de la présence d'un tel piège ? demanda Tom.

— Je ne le crois pas. En tout cas, il nous faut la mettre au courant. Venez, nous allons la retrouver. Je suppose qu'elle doit s'occuper à l'office.

En effet, une légère odeur de cuisine venait à eux du fond de l'aile gauche du castel, vers laquelle s'était dirigée la jeune femme.

Après quelques recherches, Dickson et Tom poussèrent la porte d'une grande et lugubre cuisine où, à leur étonnement, ils ne trouvèrent personne.

Harry Dickson fit le tour de la pièce.

— Voilà une omelette rudement compromise, dit-il en montrant une grande crêpe aux œufs qui se desséchait sur un maigre feu de brindilles.

— Cela ne ressemble nullement à la manière d'une parfaite cuisinière, opina Tom Wills.

— Vous venez de dire le mot qu'il fallait, mon petit, riposta Dickson. Quelque chose de grave a dû distraire Miloska de ses devoirs d'hôtesse !

— Mademoiselle Miloska ! cria Tom d'une voix de stentor, mais rien que de vaines résonances lui répondirent des profondeurs du castel.

Une vive inquiétude se peignit sur les traits du détective.

— Cette absence ne me dit rien qui vaille, gronda-t-il. Le monstre est aux abois. Il va agir avec la rapidité de la foudre si nous ne parvenons pas à l'en empêcher.

— La vie de Miloska serait-elle en danger ? demanda Tom.

— Elle l'est, dit Dickson avec fermeté, parce qu'elle ne souscrira jamais aux exigences du vampire !

— Lesquelles donc ?

— De nous livrer tous les deux ! Voilà ce que j'ose prophétiser !

Tom Wills leva soudainement la main :

— Le cri de la crécelle !

Harry Dickson blêmit.

— Le vampire appelle ! C'est son signal, n'en doutons pas. J'ai vu ce matin le cruel embarras de la jeune femme, quand je relevai incidemment son petit mensonge ! Au galop, Tom ! Nous allons ou y laisser notre peau, ou en finir une fois pour toutes avec ce drame !

En courant, ils contournèrent les douves du château, puis ils se lancèrent sous bois, sans prendre garde aux ronces et aux épines qui leur lacéraient les habits et les chairs.

Devant eux, la clairière, qu'ils avaient traversée au matin, se précisait.

— Elle est là, maître ! souffla Tom Wills. Là, tout contre le calvaire... Mon Dieu... Regardez donc ce qui s'approche d'elle !

Miloska, livide comme une morte, se tenait contre l'image sainte, comme si elle voulait se placer sous sa protection. Hors des broussailles, à pas lents, un homme s'approchait d'elle !

Un homme ! Non, une apparition... Un visage sombre et haineux où brûlaient d'effroyables yeux rouges et qu'ombrait une barbe noire.

— L'homme du portrait, murmura Tom angoissé. C'est lui...

— Jean-Népomucène Dragomin, le vampire ! fit Dickson à son tour ; puis il prit son élève par le bras et le força à s'abriter derrière un gros chêne.

À ce moment, Miloska leva une main tremblante et son visage trahit une horreur sans nom.

— Vous... vous êtes... revenu ! gémit-elle.

L'homme poussa un étrange rauquement.

— Dites que je suis venu ! Dites que je suis venu pour rester ! Je suis chez moi, il me semble !

— Comte Dragomin, supplia Miloska, vous ne cesserez donc jamais votre vie d'infamie ! Dieu...

— Ne prononcez pas ce nom ! hurla l'homme, je suis le diable... et quant à ma vie, elle ne finira jamais ! Je ne puis pas mourir ! Voilà deux cents ans que je rôde sur terre !

— Dragomin ! sanglota Miloska, mon pauvre cousin, vous êtes fou... Vous vous imaginez être le comte Jean, mort depuis deux siècles, et vous voulez recommencer sa vie maudite !

— Je suis le comte Jean-Népomucène Dragomin, dernier de ce nom. De plus en plus, je suis persuadé que je suis l'autre non seulement son âme, mais son corps en chair et en os ! Allez voir sa tombe, cousine, elle est vide ! Ou, plutôt, c'est moi qui l'occupe !

— Assez ! s'écria-t-elle. Je ne puis entendre plus longtemps ce langage impie !

— Idiote ! fronda l'homme, vous allez commencer par m'obéir. Malheur à vous si vous ne le faites pas. En moins de trois ans, j'ai supprimé plus de soixante existences. J'ai bu le sang de mes victimes, car vampire je suis, comme mon ancêtre... Obéissez ou j'aurai le vôtre, Miloska !

La malheureuse ne put que pleurer et gémir.

— Jamais ! cria Miloska... Ces nobles voyageurs m'ont sauvée hier de vos griffes, quand vous m'avez attaquée et maltraitée...

— Nobles voyageurs ! ricana l'affreuse créature, aha ! Elle est bien bonne...

« Attendez que je vous les présente : le plus âgé, c'est le bourreau d'Hildesheim et la dernière tête qu'il a coupée est celle d'Ebenezer Grump !

— Ciel ! hurla Miloska en se voilant la face.

— Oui, celle de mon cher cousin Grump, votre frère !

Miloska se redressa, soudain.

— N'empêche ! Mon frère a payé pour des crimes horribles. Je préfère le savoir mort que continuant sa vie criminelle. Et je ne vous livrerai pas mes hôtes, quels qu'ils soient ! Je l'ai juré devant Dieu !

Le visage de Dragomin était hideux à voir.

— Bien ! rugit-il. Vous êtes une Dragomin et je sais que vous ne reviendrez pas sur votre serment. J'aurai les étrangers, bien malgré vous, ma belle cousine !

« Mais vous en savez trop sur mon compte et votre dernière heure va sonner.

« Sachez toutefois que le bourreau qui devait en finir avec votre frère, c'était moi. Mort de ma main, il serait resté, pour toute l'éternité, un maudit vampire. Cela vous le savez. Le démon que votre toit abrite fut plus fort que moi. C'est lui qui mit fin aux jours d'Ebenezer, qui mourut content, le bougre !

— Que Dieu bénisse cet homme ! s'écria Miloska.

— Malgré cela je l'aurai, ainsi que le petit benêt qui l'accompagne ; il a bien failli m'avoir... Heureusement, la Gespenster-Haus était là pour m'offrir asile. Aha ! j'en ris encore. Imaginez-vous

que cet imbécile d'Ameise, le notaire, y était au moment où je poussai la porte. Il me vit habillé en bourreau... et se mit à hurler. J'ai dû en finir avec lui, bien que ce fût un bon serviteur.

— Monstre ! pleura Miloska.

— Et maintenant, ma toute belle, je vais vous couper votre petit cou blanc, et je laisserai même à ce maudit Harry Dickson la joie de vous trouver ainsi.

— Harry Dickson ? s'exclama Miloska.

— C'est vrai, il faut que je vous présente vos hôtes : Harry Dickson et son élève Tom Wills.

Miloska se mit à rire sauvagement.

— Pour ce que j'aime la vie, je suis presque contente de mourir. Tuez-moi Dragomin, mais je sais maintenant que je serai bientôt vengée.

— Jamais ! mugit le vampire en se jetant sur elle.

— Si ! tonna une voix formidable. Haut les mains, Dragomin !

Le vampire poussa un cri de terreur, il lâcha la jeune femme et se mit à courir dans la direction du château.

— Jusqu'au bord de la clairière, Dragomin, et pas un pas de plus ! cria Dickson en levant son revolver. Encore trois pas et je vous exécute !

Le vampire poussa un hurlement lugubre, où il y avait de la rage et du désespoir.

— Plus un pas ! ordonna Dickson.

Dragomin bondit vers le taillis.

Un coup de feu claqua... Un seul.

Le Vampire aux Yeux Rouges poussa un rugissement effroyable, tourna sur lui-même et s'abattit.

Un flot de sang bouillonnait hors de sa tempe fracassée.

— Tout comme le gerfaut de tout à l'heure, murmura Tom en étendant doucement sur l'herbe Miloska, qui venait de s'évanouir.

— Mort ! dit Dickson en regardant fixement le hideux cadavre. Maintenant, mon cher Tom, vous allez faire la rencontre d'une de nos vieilles connaissances. Arrachez-moi cette barbe noire.

Tom obéit et, aussitôt, il fit un bond de surprise en s'écriant :

— Le clerc de notaire ! Herr Nussepen !

— Oui, dit Dickson, mais, de fait, Jean-Népomucène Dragomin !

*

— Il me reste peu à vous expliquer, mon garçon, dit Dickson comme l'express, sorti de la gare de Vienne, prenait sa course vers le nord.

« Les comtes Dragomin sont pauvres et leur dernier rejeton, Jean-Népomucène, s'offusque de la folie de ses ancêtres, qui entretiennent à Hildesheim une vieille maison, utilisée, il y a deux siècles, par le comte Dragomin, enfui de Bohême, pour y abriter ses frasques criminelles.

« Mais le notaire Ameise, même devant les héritiers, est tenu au secret, et Jean-Népomucène veut savoir.

« Il vient à Hildesheim et se fait recevoir comme clerc chez le notaire.

« Là, il parvient à percer le secret de son trisaïeul : c'était un vampire.

« Quelle sombre folie héréditaire s'empare de lui ? Le dédoublement de la personnalité est un fait bien mystérieux, mais réel. Bref, le jeune homme, qui a adopté le nom ridicule de Nussepen, se croit devenu vampire à son tour. Il devient assoiffé de sang et de crimes. Il en commet avec une rare impunité et, comme il fait de fréquents voyages pour l'étude de son patron, il ensanglante tout sur son parcours.

« Il se procure tous les ouvrages traitant des cas de vampirisme, et il se conforme en tous points à la tradition.

« Il gagne son cousin Grump à sa folie. Et Grump, à son tour, tue, massacre...

« Mais il n'a pas le feu sacré de Jean-Népomucène, ni son intelligence. Il se fait prendre par moi. Son cousin l'abandonne... Il craint sa trahison. Il le menace dans sa prison de le vouer à la damnation éternelle.

« Grump le croit. Pourquoi le vampire s'est-il acharné sur son cousin ? C'est un point que je ne me suis pas trop donné la peine d'éclaircir. Je penche pour une vétille qui a pris, aux yeux du fou qu'était Dragomin, des proportions considérables.

— Mais que signifie ce mystérieux nom tronqué, Vet, – que Grump prononça avant de mourir ? demanda Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— Pauvre de nous, mon petit ! Cette remarque, je l'accepte et j'y réponds pour ma plus grande mortification. Si j'avais compris au premier abord, je me serais épargné quelque peine. Vet, – c'est la première syllabe de *Vetter*... et *Vetter*, en allemand, signifie « cousin » !

« Grump désignait le vrai vampire : son cousin !

« Ah ! oui, mon petit, le proverbe l'affirme : Faute d'un point, Martin perdit son âme !

LES VENGEURS DU DIABLE

1. L'effroyable nocturne

Minuit ! En prêtant l'oreille, on pourrait entendre le lamento du carillon de Westminster ou la grave sonorité de Big-Ben. Les bruits du dehors sont ouatés par le brouillard. À l'intérieur du British Museum, le silence est complet. Même les gardiens, aux savates doublées de feutre épais, ne font pas plus de bruit que les ombres qu'agitent leurs fanaux de veille.

David Bens, le veilleur attitré de la section égyptienne, s'en va d'un pas lent vers l'appareil de minuterie chargé de contrôler la régularité de ses rondes. Il manœuvre quelques leviers, examine un ticket perforé et hoche la tête d'un air satisfait.

— Me voilà tranquille pour une demi-heure, murmure-t-il. Je vais passer par la grande galerie. Là, je rencontrerai mon collègue Willis. Nous pourrions fumer une pipe ensemble et bavarder un peu. Ah ! comme ces nuits de veille sont longues !

Il traverse la grande galerie, sans se soucier des trésors d'art qu'elle renferme, indifférent aux sarcophages et à leurs sombres habitants.

— Que de chichis pour des types morts depuis deux mille ans et plus ! soliloque Mr. Bens, philosophe à ses heures. Ont-ils peur de les voir jouer la fille de l'air pour aller boire une pinte d'ale chez le bistrot du coin ?

Au loin, il voit une petite luciole trouer d'une pointe de flamme les lourdes ténèbres, et il pousse un grognement de satisfaction. Il connaît bien ce lumignon, c'est la pipe de Willis ; enfin, on va pouvoir s'offrir un peu de compagnie.

— 'soir, Willis, dit-il en voyant son copain émerger de l'ombre. Rudement frais, hein, ce soir ?

— Une pipe fait du bien, répond Willis, surtout lorsqu'elle est antiréglementaire, et un peu de gin ne ferait pas de mal non plus depuis qu'on nous a défendu d'en apporter.

Mr. Bens comprend le signe. Il sort des profondeurs de son habit une bouteille plate contenant une bonne pinte de la réconfortante liqueur.

— À la vôtre !

— Merci... À charge de revanche !... Dites donc, Bens, croyez-vous que le vieux fasse sa tournée, ce soir ?

— Je ne le crois pas. Il nous est déjà tombé sur le dos avant-hier, sur le coup de deux heures de la nuit. J'étais parfaitement en règle, je ne fumais pas et mon ticket de minuterie était poinçonné à la bonne minute, mais ce pauvre diable de Simonson était un peu... soûl, rapport à une fameuse rage de dents, qui l'avait pris dans la salle des petites statues, là où tous les courants d'air se donnent rendez-vous. Alors... Vous parlez d'un savon !

— Moi, dit Willis en coulant un regard inquiet vers le fond obscur de la galerie, je crois plutôt que le vieux n'est pas dans son lit. Il n'y a pas cinq minutes, j'ai vu comme une lueur dans l'escalier qui mène à la salle Carnavon. Vous savez celle où l'on a mis toutes les vieilleries qu'ils ont ramenées de la Vallée des Rois, de chez Tut... Machin... Comment dit-on ?

— Toutankhamon...

— C'est cela ! Et dire que nous devons veiller là-dessus ! Enfin... puisque le gouvernement nous paye, autant cela qu'autre chose, n'est-il pas vrai ? Mais ce qui est certain, c'est que j'ai vu une lueur, comme celle d'une lanterne portée bas.

— À ce moment, je ne dois pas me trouver dans ces parages, bougonne Mr. Bens. Je dois circuler dans la galerie où nous sommes et vous y rencontrer. C'est le règlement, n'est-ce pas ?

— En effet !

— Dans ce cas, on peut même si l'on veut organiser une retraite aux flambeaux dans la salle Carnavon : c'est en dehors de ma ronde.

— Bien dit. Voulez-vous bourrer votre pipe avec du bon tabac de Hollande ?

— Ça ne se refuse jamais, surtout quand cela vous est offert de grand cœur. Prendrez-vous encore une goutte de gin ?

— Pour vous faire plaisir !

Ils burent à la régalade et claquèrent de la langue.

— Fameux, ce gin !

— Il vient de chez O'Brady. Ce gaillard n'en vend que du bon !

Tout à coup, un bruit singulier leur fit tourner la tête.

Ils entendirent le grincement aigu d'un outil métallique, suivi aussitôt d'un choc sourd.

— Ah ! voilà ce qui n'est pas dans le règlement ! s'écria Mr. Bens, et en fait de bruit ce ne serait jamais le directeur qui en ferait un pareil quand il fait une ronde de nuit pour nous surprendre !... Écoutez, voilà que ça recommence...

— Et l'on ne se gêne guère là-bas ! cria Mr. Willis indigné. Voilà

qu'on se sert d'un marteau à présent. Cela vient de la salle Carnavon !

Les deux gardiens se mirent à courir dans cette direction.

Une mince ampoule, vissée dans une niche, éclairait d'une lueur douteuse le fond de la galerie ; dans la salle Carnavon qui s'ouvrait sur elle, la lumière pénétrait à peine de quelques yards et laissait les coins bourrés d'ombre.

— Qui vive là-dedans ? s'écria Mr. Bens.

Le marteau se remit à frapper avec frénésie. Ce fut la seule réponse que le gardien reçut.

— Je vous préviens que j'ai ordre de tirer !

Au seuil de la grande pièce ténébreuse, Bens hésita : il faisait tellement noir là-dedans ! Et le commutateur, qui commandait les lampes du plafond, se trouvait au milieu de la salle, tout contre un portant de fenêtre. Il fallait donc traverser cette salle de moitié pour l'atteindre.

Le fanal, que David Bens portait, ne répandait qu'une toute petite clarté et sa mèche donnait plus de fumée que de lumière.

Le gardien le leva au-dessus de sa tête et Mr. Willis le vit avancer dans la salle, entouré d'un faible halo jaunâtre.

Soudain, il cria :

— Par ici, Willis, à moi !

Puis, levant de sa main libre son gros revolver d'ordonnance, Bens tira.

Mr. Willis se mit à courir et, alors, se passa un incident qui lui sauva probablement la vie : il glissa.

Il s'étala tout de son long et se tordit la cheville.

Il poussa un cri de douleur et sentit une souffrance violente au genou, puis à la tête.

Pourtant, il tenta de se redresser.

Ainsi, il put voir ce qui se passait dans la salle Carnavon.

David Bens avait atteint le commutateur et, aussitôt, une puissante lampe à arc s'alluma au plafond, illuminant brillamment la salle.

Alors, Mr. Willis eut grand-peine à retenir une exclamation d'épouvante.

D'entre les sarcophages exposés, un être fantastique venait de surgir.

Il semblait à Mr. Willis que cela ressemblait à un singe noir et velu ou peut-être à une de ces affreuses momies, dépouillées de ses bandelettes. Rapide comme l'éclair, le monstre avait sauté sur les épaules de David Bens, qui hurla. Mais, à cette minute, la douleur eut raison de Mr. Willis, et la peur peut-être y fut aussi pour quelque chose : il s'évanouit.

— Pourrons-nous l'interroger, docteur ?

— Je le crois, monsieur Dickson, bien que je craigne une fracture à la base du crâne.

— Aurait-il été frappé comme l'autre gardien ?

— Oh, non ! L'homme a fait une très vilaine chute. Il a donné tout de son long sur les dalles, le genou est même luxé, et sa tête a heurté un socle de marbre. Non, le malheureux s'est évanoui sous l'emprise de la violente douleur qu'il a dû ressentir, tandis que l'autre...

— Assassiné ? dit brièvement le détective.

— Affreusement ! Mon collègue, le médecin légiste Marden, vous en dira davantage.

Le directeur du musée, qui jusque-là avait gardé un silence inquiet, intervint.

— Et maintenant, « ils » ont tué ! murmura-t-il.

Harry Dickson leva des yeux étonnés sur le fonctionnaire.

Ils étaient debout dans le cabinet directorial du British Museum, à l'heure où les premières lueurs de l'aube commençaient à faire pâlir celles du grand lustre électrique.

Le gardien Willis était étendu sur une chaise longue ; un pansement sommaire venait de lui être fait à la tête et à la jambe gauche ; il respirait lourdement et geignait dans sa torpeur.

Au milieu de la nuit, un appel téléphonique avait tiré le détective du lit : appel provenant du ministère des Beaux-Arts et le suppliant de se rendre sur-le-champ auprès du directeur du British Museum.

Il s'était trouvé devant un fonctionnaire atterré, un gardien mort et un autre blessé.

— Monsieur le directeur, dit Harry Dickson, je vous entends parler de mystérieux « ils ». Ne voudriez-vous pas préciser ?

— Volontiers, monsieur Dickson, maintenant que le ministère m'y autorise. Depuis quelque temps, on nous vole malgré les portes closes, les serrures et les contre-rondes de surveillance que j'entreprends moi-même. Rien n'y fait : on continue à nous voler ! C'est surtout cette malheureuse salle, où s'entassaient les merveilles que Lord Carnavon apporta de la Vallée des Rois, qui est mise au pillage. De magnifiques parures d'or ont disparu. Des papyrus d'une valeur énorme ont subi le même sort.

« Le ministère avait décidé de ne pas jeter l'alarme. Nous devons redoubler d'attention, augmenter la surveillance, mais ne pas prévenir les gardiens. Aujourd'hui, en vous appelant à la rescousse, on a levé

cette consigne. C'est ce qui me permet de parler.

— Hum ! Voilà bien l'éternelle couardise officielle, murmura Dickson. En attendant, des indices précieux ont été perdus sans aucun doute.

Le directeur leva vivement la tête.

— Pas du tout, monsieur Dickson. Des traces ont été relevées, mais elles sont d'un fantastique, d'un irréel ! C'est ce qui a incité mes chefs à garder le silence.

— Quel genre de traces ? interrogea laconiquement le détective.

Le fonctionnaire secoua la tête et sembla avoir de la peine à trouver les mots pour répondre.

— Eh bien ! dit-il enfin d'une voix sourde, on a relevé des empreintes fraîches sur les sarcophages violés, sur les vitrines vidées : ce sont... Mais non, c'est impossible !

— Dites toujours, grogna le détective avec impatience.

— Ce sont des empreintes de singe, monsieur Dickson ! De longues pattes simiesques. En voici les photographies...

Il ouvrit un tiroir de son bureau et étala devant le détective plusieurs photographies livides et crues, telles qu'en fournissent les services d'identification judiciaire. Harry Dickson s'arma d'une puissante loupe et se mit à les étudier, puis il les reposa et hocha la tête d'un air sombre.

— Cela a tout l'air de pattes de singe en effet, dit-il, bien que je ne connaisse aucun quadrumane capable d'en laisser de pareilles.

Le directeur fit un signe d'approbation.

— C'est ce que nos biologistes ont affirmé également. Le professeur Ladon, notre célèbre anatomiste, est même allé plus loin en disant qu'une main de squelette aurait pu laisser de pareilles empreintes, mieux, ajouta-t-il d'une voix épouvantée, une main de momie !

— Halte ! fit Dickson. Rendez-moi ces photos...

Il reprit leur examen. Après de longues minutes, il rejeta les photos loin de lui avec une exclamation étonnée.

— C'est ma foi vrai !

Le docteur, qui jusque-là avait assisté sans mot dire à cet entretien, posa sa main sur le bras du détective.

— Monsieur Dickson, notre blessé a repris conscience.

Harry Dickson se retourna vivement.

— Bonjour, monsieur Willis, dit-il avec ce cordial sourire qui lui attirait immédiatement la sympathie des humbles. Voici que vous revenez dans le monde des vivants. On est tombé un peu durement, hein ? Le marbre ne vaut pas un oreiller, que diantre !

— C'est affreux ! murmura le blessé.

— Pourriez-vous me raconter ce que vous avez vu ?

Mr. Willis ferma les yeux et un grand frisson l'agita.

— David Bens est-il mort ? demanda-t-il avec angoisse.

Personne ne lui répondit, mais le gardien lut la vérité sur les visages consternés de ceux qui l'entouraient.

— C'est affreux ! répéta-t-il.

— Oui, répondit Harry Dickson. À vous, maintenant, monsieur Willis, de nous aider à venger votre malheureux confrère.

— C'est un singe qui l'a tué... une momie peut-être ! s'écria Willis. Je l'ai vu !

Le directeur poussa un cri de terreur, et Harry Dickson lui-même ne put réprimer un frisson.

D'une voix faible, le rescapé se remit à retracer les événements de la nuit, sa rencontre avec David Bens dans la grande galerie, les bruits qui s'étaient élevés dans la salle Carnavon, puis sa malencontreuse chute à la porte de cette pièce, et l'incroyable agression dont David Bens avait été la victime.

Il avait à peine fini de parler qu'on frappa à la porte et que le Dr Thornycroft, le médecin légiste de Scotland Yard, entra.

Immédiatement, le détective remarqua, aux traits bouleversés de l'homme de science, qu'il s'était trouvé devant un cas extraordinaire.

Harry Dickson lui posa la main sur le bras.

— Strangulation, sans doute, docteur ?

Le médecin approuva.

— Étranglé par une main terrible, une main d'une force surhumaine, monsieur Dickson. Les vertèbres du cou ont été brisées ; la corde de la potence ne pourrait mieux faire ! C'est incroyable !

— Et les traces ? s'enquit le détective.

Le médecin se passa la main sur le front. Il hésitait à répondre.

— Je sais qu'elles sont tout aussi extraordinaires, l'encouragea Dickson. Ne vous accusez pas d'avoir eu la berlue !

— Une main de singe, ou une main de momie, monsieur Dickson, murmura Thornycroft.

Mr. Willis, qui avait entendu, poussa une exclamation horrifiée et s'évanouit de nouveau.

Pendant qu'on le transportait dans une clinique voisine, Harry Dickson pria le directeur de bien vouloir rassembler tous les gardiens.

— C'est facile, lui répondit le fonctionnaire. C'est justement l'heure du rapport de nuit, celle où les veilleurs sont relevés de leur garde pour être remplacés par le personnel de jour.

Dans le grand hall, le gardien en chef passait ses hommes en revue.

— Où est Miller ? l'entendit dire Harry Dickson.

— Nous ne l'avons pas vu, répondit-on de toutes parts.

— Qui est Miller ? s'enquit le détective.

— C'est le veilleur de nuit à poste fixe dans la section hindoue, intervint le directeur.

— J'ai envoyé le surveillant Bone le chercher, dit le gardien en chef. Il ne peut tarder...

Mais, au lieu de Miller, une clameur sauvage leur vint de loin. Presque aussitôt, ils virent accourir le surveillant Bone, gesticulant comme un fou, roulant des yeux exorbités.

— Que vous arrive-t-il, Bone ? s'écria le directeur.

L'homme semblait hors de lui de terreur et d'effolement.

— Miller a été assassiné ! hurla le gardien. Il est dans la salle des idoles hindoues. Il est affreux à voir.

Un concert d'imprécations et de cris d'épouvante accueillit l'annonce de cette nouvelle calamité.

— L'enfer s'est déchaîné sur le British ! cria-t-on de toutes parts. On va nous égorger ici comme des poulets !

— On nous laisse sans protection !

— C'est toujours assez pour nous, les gagne-petits !

La terreur allait tourner à la colère générale, quand Dickson intervint. Il croisa les bras sur la poitrine et regarda le groupe vociférant.

— C'est à cela que vous pensez, quand il s'agit de venger un camarade lâchement assassiné ? demanda-t-il avec un profond mépris dans la voix. Pour peu, je croyais que vous alliez demander de l'augmentation !

La cinglante parole porta et, immédiatement, tout le groupe se précipita vers la salle des idoles hindoues, tournant, cette fois, sa rage contre le mystérieux assassin.

La salle en question était sombre et légèrement en retrait des autres bâtiments de l'immense édifice ; dans l'éternelle pénombre qui y régnait et que dissipait à peine un jour terne, tombant d'une haute verrière poussiéreuse, on devinait des formes vaguement hideuses.

Khâli, effrayante déesse aux multiples bras, faisait face à Ghanesh, colosse inquiétant à tête d'éléphant. Partout, les bouddhas ventrus étaient accroupis, perdus dans un songe sanglant, un rictus cynique sur leurs larges faces. Sur un socle de marbre bleu, un grand singe grimaçait, ses yeux, taillés dans des fragments de quartz, brillant d'un étrange feu vert.

À ses pieds, le cadavre du malheureux Miller était étendu, effrayant à voir : son visage avait gardé l'expression d'une peur abominable, ses yeux, injectés de sang, semblaient vouloir jaillir de leur orbite. De la bouche large ouverte, la langue sortait, immense,

bleuie et boursouflée.

Les gardiens reculèrent, pris d'épouvante ; le directeur chancela et faillit se trouver mal.

Déjà, Harry Dickson explorait la salle.

— Que tout le monde demeure près de la porte, ordonna-t-il. Que l'on ne brouille pas les traces, s'il y en a.

Tout à coup, il se baissa et ramassa un bout de papier.

— Quand balaye-t-on ? demanda-t-il.

Le gardien en chef répondit :

— Tous les soirs, dès la fermeture, sir.

— Qui ?

— Dans la salle des idoles, c'est Pams.

— Un garçon négligent ?

Le préposé eut un léger sourire.

— Ah ! non, par exemple ! Bien au contraire, Pams est même un maniaque de la propreté. Si vous me permettez une boutade, sir, je vous dirai que Pams s'évanouirait plutôt d'horreur en voyant traîner par terre dans cette salle un bout de ficelle, que le cadavre du pauvre Miller. Du reste, le voici...

Un long garçon maigre se fraya un chemin à travers la troupe des employés.

— Jamais on n'a eu quelque chose à me reprocher, quant à mon service, ronchonna-t-il. Que celui qui ose dire le contraire, s'avance. Je ne le crains pas, serait-ce le directeur en personne.

Harry Dickson sourit.

— Personne ne songe à vous reprocher quoi que ce soit, mon ami, dit-il doucement. Mais l'erreur est humaine. Et il se pourrait bien qu'un bout de papier, comme celui-ci, ait échappé à votre balai.

Pams rougit de colère.

— Moi... laisser cela par terre !... Quelle abomination !... Non, quand j'ai quitté ma salle hier soir, elle reluisait comme un miroir.

— Il se peut que ce soit le malheureux Miller, alors, dit le directeur.

Pams secoua énergiquement la tête.

— J'ose vous jurer que non, monsieur le directeur. J'avais une considération sans bornes pour Mr. Miller, un homme correct et propre. Il respectait mon ouvrage et ne se serait pas même permis de laisser un grain de tabac sur le sol de ma salle... Non, non, je sais ce que je dis, ce bout de journal, c'est l'assassin qui l'a jeté. Ne faut-il pas être le dernier des bandits pour jeter du papier sur un sol aussi soigneusement balayé ? J'espère qu'il sera pris, que je pourrai témoigner contre lui et qu'il sera pendu.

— Et puis, se dit Harry Dickson, je ne pense pas que Miller lisait

des journaux français.

Soudain, le directeur poussa un cri d'effroi, qui fit se retourner le détective.

— Monsieur Dickson, haleta le fonctionnaire, regardez donc les mains de la statue du dieu Hanuman !

Hanuman est le grand singe que des sectes hindoues ont déifié.

Harry Dickson s'approcha de la sombre image et sifflota doucement.

Les mains de la statue étaient poissées de sang noir.

Le détective haussa les épaules, et une expression de mépris se répandit sur son visage.

— C'est d'un grossier ! murmura-t-il. C'est de la mise en scène... Il n'y a pas à désespérer : l'auteur de ces crimes est un cabot.

— La strangulation fut faite par les mêmes mains qui ont mis fin à l'existence de Willis, murmura le médecin légiste à l'oreille du détective.

Harry Dickson ricana doucement.

— Mon cher Thornycroft, dit-il, la sagesse populaire affirme « malin comme un singe ». Je vous dirai pourtant ceci : il se peut que l'assassin ait les mains d'un singe ; mais ce qu'il n'a pas, c'est sa malice !

2. Mr. Lummel, de Bruges

— Je voudrais voir qu'on m'empêche d'entrer ! J'ai une autorisation spéciale de Lord Saville, le ministre des Beaux-Arts en personne, pour aller et venir ici comme bon me semble. Laissez-moi passer, agent de police, ou je me plaindrai !

La petite voix, singulièrement aiguë et colère, parvint à Dickson et au directeur, qui gagnaient la sortie du musée.

— Que l'on me mène chez le directeur, glapit la voix. Je lui dirai ce que je pense de votre incivilité. Dites-lui que je suis Mr. Lummel, de Bruges.

— Ciel ! s'écria le directeur, ce paltoquet qui nous tombe sur les bras, je vais en avoir pour une heure, au moins, à subir ses réclamations. Mais il n'y a rien à faire ; il est nanti d'une recommandation en due forme. Je dois le recevoir...

— Qui est-ce ? demanda machinalement le détective.

— Un original... Un homme un peu timbré, mais en tout cas un très savant orientaliste. Ses travaux en la matière lui ont valu une réputation quasi mondiale.

Au détour de la galerie, le détective et le fonctionnaire virent un imposant agent de police se tenant, tout penaud, devant un petit homme vêtu d'une redingote étriquée et coiffé d'un ridicule chapeau haut de forme. De formidables lunettes à monture d'écaille noire lui plaquaient deux hublots sur le visage et ses mains, gantées de fil noir, gesticulaient éperdument.

— Monsieur le directeur, s'écria le gringalet dès qu'il vit le fonctionnaire, monsieur le directeur, il faudra qu'on me fasse raison pour l'affront que je viens de subir. Ce lourdaud de policier m'empêche de passer, sous prétexte qu'il y a eu crime. Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Croyez-vous que mes études puissent subir le moindre retard ? J'ai un rapport à fournir à la Société savante de Magdebourg pour le prochain congrès des orientalistes. Que l'on ne me fasse plus perdre de temps.

— Allez donc, monsieur Lummel, répondit le directeur d'une voix lasse. Personne ne s'opposera plus à votre entrée !

— Si, moi, dit une voix.

— Quoi ! Qui vient de parler ? Qu'il se montre ! glapit le nabot au comble de la fureur.

— Eh bien ! me voici en chair et en os ! Et je vous prie d'attendre

mon autorisation avant de pénétrer dans le musée, autorisation qui vous sera refusée aujourd'hui, dit Harry Dickson avec beaucoup de calme.

Mr. Lummel grinça de fureur comme une vieille lime.

— Qui êtes-vous ? hurla-t-il littéralement. Êtes-vous Lord Saville ou le roi d'Angleterre en personne, pour donner un tel ordre ?

— Non, je suis tout simplement Harry Dickson.

L'homme resta un instant perplexe.

— Harry Dickson ? fit-il en regardant curieusement le détective à travers ses immenses lunettes. Harry Dickson c'est, si je ne me trompe, une sorte de policier, qui n'est pas même officiel, un homme qui fourre son nez partout et qui a, parfois, la chance de réussir là où d'autres imbéciles ne voient que du feu. Est-ce bien cela ?

— C'est bien cela, répondit gravement le grand détective.

— Et vous voulez m'empêcher de continuer mes travaux ?

— Pour aujourd'hui, certainement !

— Coquin ! s'exclama l'homoncule.

— Bonjour ! fit Dickson en lui tournant le dos.

— Vous me paierez cela, par le dieu Hanuman en personne !

— Comment dites-vous ? s'écria Harry Dickson en se retournant vivement.

— Par – le – dieu – Ha-nu-man ! scanda Mr. Lummel. Une divinité farouche qui se venge toujours.

— Comme elle l'a fait cette nuit, sans doute.

Mr. Lummel, soudain intéressé, dressa les oreilles.

— Elle s'est vengée, dites-vous ? demanda-t-il d'une voix soudain radoucie. Oh ! racontez-moi cela, je vous prie. C'est diablement passionnant ce que vous dites là, savez-vous ! Allons pour une fois, racontez-moi cela.

Harry Dickson sourit et enregistra mentalement le « savez-vous » dont le savant venait de se servir.

— Monsieur Lummel est Belge, n'est-il pas vrai ?

— En effet, Belge, de Bruges, et j'en suis très fier, dit le petit savant en se dressant comme un coq sur ses ergots. J'espère qu'il n'y a rien d'injurieux dans votre question ?

Harry Dickson se mit à rire franchement.

— Mais non, mais non, j'aime votre pays, et surtout votre ville, qui est parmi les plus belles cités d'art du monde.

— Bien dit, bien dit, affirma le bonhomme. Racontez-moi, maintenant, ce que vous savez du dieu Hanuman. C'est une divinité redoutable entre toutes et peut-être que je pourrai vous être utile, tout en me réservant le droit de consigner notre conversation dans mon rapport au congrès des orientalistes de Magdebourg.

Le directeur regarda Dickson d'un air interrogateur. Le détective approuva lentement de la tête.

— Venez, monsieur Lummel, dit le fonctionnaire en conduisant son hôte vers la salle hindoue.

Le savant eut à peine un regard pour le cadavre de Miller, qu'on venait de déposer sur une civière. Il se précipita immédiatement vers la sombre statue et se mit à l'examiner avec une sorte de joie farouche.

— Du sang ! s'exclama-t-il. Hanuman aime le sang !

Harry Dickson s'approcha.

— Hanuman peut-être, mais cette statue ? demanda-t-il.

Le petit savant se retourna, agressivement, vers le détective.

— Une statue ? Une incarnation, oui ! Cette image provient d'un temple de la forêt ; ce n'est pas une vaine idole, car elle a acquis une force, mystérieuse mais réelle, au cours des âges ; en certaines occasions, elle peut agir comme un être doué d'une puissance physique peu ordinaire.

— Elle aurait donc pu tuer, de ses mains de pierre et de métal, un gardien de musée ? questionna ironiquement le détective.

Mr. Lummel, de Bruges, frémit de colère.

— Certainement, elle le pourrait ! s'exclama-t-il. Certainement... Les exemples fourmillent : des profanateurs s'étant introduits dans les temples consacrés ont vu Hanuman bondir de son socle, les mettre en fuite, après avoir mis à mal quelques-uns des leurs. Des explorateurs ont été étranglés par ces mains, que vous dites de pierre et de métal. Voulez-vous des noms, monsieur le plaisantin ? Neugebauer de Berlin, le Dr. Wirth de Berne, l'Anglais Shide, Bathleu, un de vos compatriotes, Zagerelli de Milan. Et la série peut être allongée... Tous ont trouvé une mort mystérieuse et terrible en voulant approcher la simiesque divinité.

« Et vous n'avez à ouvrir que le plus sot manuel de l'école des langues orientales de Paris pour y lire quelque entrefilet sur la puissance occulte, mais réelle, du dieu Hanuman. Votre gardien a dû lui déplaire de l'une ou de l'autre façon, voilà ce que je dis, moi !

Le directeur haussa les épaules avec désespoir. Il n'osait contredire un savant comme Mr. Lummel, pourvu de si puissantes recommandations.

Pourtant, Harry Dickson ne riait pas, et ses yeux allaient rêveusement de la statue au colérique orientaliste.

— Une incarnation, dit-il comme en se parlant à soi-même. Eh oui !... Pourquoi pas, après tout ?

Mr. Lummel entendit ces mots et son humeur se fit plus accommodante. Il croyait avoir gagné le célèbre détective à sa

monstrueuse hypothèse.

— Je pourrais vous en raconter bien d'autres, allez, monsieur Dickson, affirma-t-il. Si jamais vous venez à Bruges, venez me voir et je vous raconterai, avec preuves à l'appui, de bien tragiques épisodes de l'histoire d'Hanuman.

« Maintenant, il faudra m'excuser. Il faut que j'aille terminer mon étude sur les mages assyriens. Le British Museum peut m'apprendre l'une ou l'autre chose à leur sujet, aussi étonnant que cela puisse paraître.

Après un bref salut, il s'éloigna en sautillant par les immenses galeries, vides et sonores.

Le directeur hocha la tête.

— Un original, un fou peut-être, mais un savant, murmura-t-il.

Un employé s'approcha d'eux, puis murmura quelques mots à l'oreille du directeur. Celui-ci sursauta.

— Monsieur Dickson, le ministre des Beaux-Arts viendra ici, en personne. Il sera accompagné de son collègue de l'Intérieur.

— Ah bon ! fit le détective avec ennui. Une conférence officielle, voilà qui va me faire perdre du temps.

Le fonctionnaire parut embarrassé.

— Je vous en prie, restez. Cela me sera d'un grand réconfort.

— Soit, dit le détective en l'accompagnant au bureau directorial. Perdons une heure, deux s'il le faut. On ne froisse pas impunément les grands de la terre. N'est-ce pas, monsieur le directeur ?

Celui-ci ne put qu'approuver avec force.

Il ouvrit une boîte d'Henry Clays et força le détective à prendre un verre d'excellent whisky.

— Cela va faire du potin dans Landerneau, dit-il pour dire quelque chose, car la conversation languissait et Harry Dickson avait pris sa mine la plus renfrognée.

— Dans Landerneau seulement ? riposta ce dernier avec un peu d'aigreur. Je vous dirai, moi, que cela va courir le monde.

— Mais on étouffera, monsieur Dickson, on étouffera cette sottise affaire !

— Un triple meurtre, compliqué de vols sans nombre, que vous êtes parvenu à tenir cachés jusqu'ici ? Je ne le crois pas ! Et puis, ce n'est pas à cela que j'en ai, monsieur le directeur. J'ai l'impression fort nette que cette vague criminelle va s'amplifier, faire une formidable tache d'huile, englober le monde !

— Ciel, que me dites-vous ? s'écria le directeur alarmé. C'en est fini de notre tranquillité.

Harry Dickson eut une moue méprisante, et il ouvrait la bouche pour quelque cinglante riposte, quand un bruit de galopade à travers

les couloirs lui fit prêter l'oreille. L'instant d'après, on frappait violemment à la porte du cabinet.

— Entrez ! Qu'y a-t-il ? demanda le directeur avec impatience.

Le gardien-chef entra, le visage bouleversé. Il balbutiait, incapable de dire un mot. Harry Dickson, sans rien dire, lui tendit son verre à moitié plein de whisky que l'homme avala goulûment.

— Parlez, ordonna le directeur.

L'homme passa la langue sur ses lèvres brûlantes.

— Les gardiens allaient prendre leur poste de jour, il y a quelques minutes, quand tout à coup un cri épouvantable s'est fait entendre. Il semblait venir de la galerie assyrienne. Pourtant, il n'y avait personne par-là, mais un de mes hommes me dit qu'on avait vu se diriger dans cette direction le petit vieux qui depuis un mois vient ici tous les jours. Il avait dû recevoir une autorisation spéciale de vous, monsieur le directeur.

Celui-ci approuva du geste.

— On courut donc à la salle assyrienne, reprit le gardien-chef, et voilà que nous vîmes, au pied de la grande statue de fer de Moloch, une grande flaque de sang toute fraîche et, un peu plus loin, le chapeau gibus du visiteur tout aplati, ainsi que ses lunettes, réduites en poussière... Quant à l'homme, on n'en a retrouvé trace.

— Un nouveau crime ! gémit le haut fonctionnaire. Mr. Lummel a dû être assassiné ! Que faire, mon Dieu ? Un homme pourvu de telles recommandations. Oh ! cela va faire un tintouin inimaginable !

Harry Dickson avait écouté d'un air impassible. Seules, ses lèvres s'étaient pincées et son regard avait pris une expression presque effrayante.

Tout à coup, le téléphone se mit à tinter. Le directeur décrocha, écouta un instant et eut un haut-le-cœur.

— Je crois que je vais démissionner, hurla-t-il, sinon je vais devenir fou ! Savez-vous ce que l'on vient de m'apprendre ? Lorsque l'ambulance, transportant le blessé Willis à la clinique voisine, est arrivée à destination, on l'a trouvée vide et notre gardien envolé !

— Minute ! Qui vous téléphone ? demanda le détective.

— Scotland Yard, je crois... Je vous passe l'appareil.

— Allo ! Ici Harry Dickson... Ah ! c'est vous, Goodfield ? En effet, je suis au British Museum. Comment cela s'est-il passé ? C'est à moi de vous le demander ! On ne sait rien ? Un embouteillage à cent yards de l'hôpital ? L'embarras de voitures pendant lequel on enlève le passager de l'ambulance pour le jeter dans une automobile. Le coup classique, quoi... Enfin, nous verrons... Comment dites-vous ? Tom Wills a téléphoné à Scotland Yard ? Bon, je raccroche. Je vous verrai tout à l'heure.

Immédiatement, Harry Dickson se mit en communication avec son home de Baker Street.

Au bout du fil, la voix de Tom Wills résonna bientôt, angoissée :
— Venez vite, maître. L'Enfer s'est déchaîné !

3. L'Enfer s'est déchaîné

En arrivant chez lui, Harry Dickson vit immédiatement ce qui s'y passait de tragique.

Tom Wills était là, blême et quasi défaillant, le superintendant de Scotland Yard, Goodfield, presque aussi pâle que lui, puis un jeune inspecteur que Dickson connaissait depuis quelque temps, Gordon Latimer, un garçon d'avenir. Ce dernier tenait son mouchoir devant la bouche et avait peine à réprimer de houleuses nausées.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? gronda le détective. En voilà des figures de papier mâché !

Sans dire un mot, Tom Wills lui montra sur le plancher une petite malle ouverte, sur laquelle le détective se pencha aussitôt, en ayant lui-même beaucoup de peine à réprimer une exclamation et un geste d'horreur. Cinq têtes humaines, exsangues, hideuses entre toutes, y grimaçaient.

— Les reconnaissez-vous, monsieur Dickson ? murmura Goodfield.

Surmontant son dégoût, le détective les examina longuement.

— Il me semble... fit-il... La mort les a affreusement déformées... Mais oui, voilà le professeur Lenvil. Et celle-ci... c'est celle de Mycroft Graham, le collectionneur... Oh ! Lord Shortbury, un des membres le plus en vue du Parlement !

— Et la tête d'Arthur Blackwater, compléta Goodfield d'une voix sombre. Quant à la cinquième, c'est par hasard que je suis parvenu à l'identifier. J'ai assisté, il y a quelques semaines, à une conférence sur l'Inde, dans un auditoire de Kensington. Le conférencier était un jeune explorateur de grand avenir : Edgar Drummond, si je ne me trompe.

— En effet, chargé de mission par le gouvernement britannique à Lahore, puis dans l'Himalaya, ajouta Harry Dickson.

— Voilà sa tête ! dit Goodfield tout bas.

Un lourd silence tomba. Le grand détective avait détourné les yeux et suivait, du regard, les nuages d'automne glissant dans le ciel bas.

— Comment ce colis est-il venu ici ? demanda-t-il.

— C'est un commissionnaire qui l'a remis à Mrs. Crown, répondit Tom Wills. Il disait que c'était très urgent, et j'ai ouvert la malle...

— C'est tout ?

— Il y avait une lettre... La voici... Elle est effrayante...

C'était une simple feuille de papier, glissée dans une enveloppe commerciale ; la missive, composée à l'aide de caractères d'imprimerie, contenait ces simples mots :

Il y a encore une place pour une tête dans la malle, ce sera celle d'Harry Dickson.

Le détective resta un moment songeur.

— Ce ne sont pas des caractères d'impression anglais, constata-t-il soudain. Où diable puis-je les avoir vus récemment ?

Tout à coup, il se frappa le front et tira son portefeuille de sa poche. Il en sortit un petit triangle de papier journal et le compara avec la lettre menaçante.

— C'est bien cela ! dit-il après un bref examen.

Mr. Goodfield s'approcha avec curiosité.

— C'est un journal français, dit-il.

— En effet... Je viens de trouver ce bout de papier au British Museum, à côté du cadavre du gardien de la salle des idoles hindoues.

— Il ne nous apprend rien, dit l'inspecteur Latimer après avoir regardé à son tour. Du moins à ce qu'il me semble...

— Oh si, répondit négligemment Harry Dickson. Il nous apprend beaucoup de choses au contraire, notamment qu'il présente une certaine importance pour la personne l'ayant eu en sa possession. Regardez, une section en est parfaitement nette : elle a été faite aux ciseaux. Le bout provient donc d'une découpeure, et ne découpe un article de journal que celui qui y a découvert de l'intérêt. Les autres côtés sont irréguliers. Ils ont été déchirés à la main. Pourquoi ? L'homme qui l'a manipulé a dû avoir besoin d'un petit bout de papier. Ou bien il a déchiré la coupure dans un mouvement de colère, parce que son contenu lui déplaisait. C'est à cette dernière idée que je m'arrête, car le papier semble avoir été fripé nerveusement.

— Voyons le texte, dit Goodfield.

Ils examinèrent ensemble le recto et le verso du fragment de journal.

Recto

~~Adres~~

sur l

toyen

~~Re~~ mi

time qu

mas

y de

~~Kol~~ arai

de songe

basard
convaincu
loin enco
elles da
vraies
l'œuvre
rien qui vai
monde savan
bonnes d'enf
qui adorent
min de la fable
prendre à fris
nous rallier à
naire bon sens
celle de la

— Cela vous dit quelque chose, monsieur Dickson ? demanda Mr. Goodfield.

— Assez ; et je compte bien que ce fragment m'aidera puissamment dans mes recherches. Le recto est, à mon avis, un passage de critique. Voyez : *admet*, qui doit être un tronçon d'« admettre », *convaincu*, *loin encore*... car je complète quelques mots mutilés et faciles à reconstituer. *Vrages*, c'est la dernière partie d'ouvrages. *L'on ne trouve*... Puis : *rien qui vaille*, *monde savant*... Voilà deux mots qui auront le leur à dire, quand le moment sera venu... *fable*... *nous rallier à*... *bon sens* !

« Tout cela sent à dix pas l'article de critique, et même de critique littéraire. Et le verso confirme mes suppositions.

« C'est une réclame et, notamment, une réclame de libraire.

— Comment ? demanda Latimer, avide de comprendre.

— Facile mon petit, enfantin même. Le nom *Zola* en toutes lettres, puis les tronçons *onde vou* c'est-à-dire « tout le monde voudra ». *Thèque*, c'est bibliothèque. Et voulez-vous la phrase complète ? La voici : Tout le monde voudra avoir ces livres dans sa bibliothèque.

« Cela limite formidablement le champ de nos recherches. Le journal en question est un journal littéraire. Ils sont nombreux, je l'avoue hélas ! Mais nous trouverons bien le critique qui prône si violemment les œuvres d'Émile Zola ! Et puis, les visiteurs lisant des petits journaux littéraires de France, ne sont pas forcément nombreux au British Museum !

« En tout cas, Tom, voici de l'ouvrage pour vous : demandez à l'Argus de la Presse tous les journaux littéraires paraissant en France, et comparez les caractères d'imprimerie. C'est une besogne de

bénédictin, je l'avoue, et j'espère que vous n'en aurez pas jusqu'au jour du Jugement dernier. Mais je dois vous apprendre que l'on devient vite expert en ces choses, et la besogne peut se mener rondement.

Ce disant, Dickson tendit le fragment de journal à son élève.

— Et maintenant, si nous nous occupions de ces sinistres débris, dit Goodfield avec un frisson, en désignant la malle aux têtes coupées.

L'atmosphère redevint plus lourde et, de nouveau, l'angoisse plana.

— Ordinairement, dit Harry Dickson, le visage d'un mort reprend, après le trépas, une expression de sérénité étonnante. Les têtes des suppliciés, tombées sur l'échafaud, sous le tranchant du couperet de la guillotine, sont calmes. Tel n'est pas le cas ici ; les affres d'une agonie abominable demeurent sur les visages. Cela me rappelle...

Le détective se prit la tête entre les mains, réfléchissant profondément.

— Eh oui, continua-t-il d'une voix sourde, cela me rappelle une scène atroce à laquelle j'ai assisté en Chine : un bandit auquel on avait appliqué le supplice des vingt-quatre heures. Pendant une journée entière, le condamné devait rester en vie, pendant que le bourreau lui sectionnait le cou, fibre par fibre, en épargnant les carotides et la colonne vertébrale, qui ne furent tranchées qu'à la dernière seconde. Tout ceci est atrocement oriental.

Tout à coup, il sursauta.

— Oriental ! s'écria-t-il. C'est bien cela ! Tout converge vers ce mot !

Goodfield eut un signe d'acquiescement : c'était bien cela !

— Oui, continua Harry Dickson, les vols du British Museum ont eu lieu dans les sections orientales, et les crimes qui y ont été commis également. Les têtes, que l'on vient de nous envoyer d'une façon aussi effroyable, sont celles d'orientalistes en renom. La cruauté infernale et raffinée qui semble avoir présidé à leur fin, est, elle aussi, tout orientale !

— Cela limite donc à nouveau le champ des recherches, hasarda Latimer.

Harry Dickson fit la moue.

— L'Orient, et tout ce qui s'y rapporte, est un domaine bien vaste, répondit-il évasivement.

Tout à coup, on cria dans l'escalier :

— Monsieur Dickson ! Monsieur Dickson !

— C'est la voix de Mrs. Crown, notre gouvernante, dit le détective. Qu'est-ce qui peut bien la faire sortir ainsi de ses gonds ?

Tom Wills entrebâilla la porte et vit dans le corridor la bonne

femme lui adresser des signes mystérieux.

— Le commissionnaire, haletait-elle, qui apporta tout à l'heure une petite malle et qui avait l'air si pressé et si drôle... Je me suis méfiée de lui dès que j'ai vu sa tête !

— Eh bien ? s'impatienta son maître, dites vite.

Mais Mrs. Crown était lancée et l'on freinait difficilement son bavardage.

— Une sale tête bouffie, toute jaune, comme ceux qui ont fait un très long séjour en prison et qui viennent à peine d'en sortir. Je me suis dit...

— Plus tard ! coupa Harry Dickson... Le commissionnaire, dites-vous ?

— J'étais allée chercher un gigot pour le déjeuner, continua imperturbablement la digne matrone, et le mouton du boucher de Baker Street ne me convient pas. Je vous assure qu'il nous vend du frigo pour de la viande fraîche. Il faudra vous occuper de ce gaillard-là un jour ou l'autre, monsieur Dickson.

« Donc, malgré mes vieilles jambes, j'ai poussé une pointe jusqu'à Marylebone, où se trouve une boucherie convenable, tenue par un brave Ecossais qui ne vole pas trop son monde, ce qui est bien étonnant n'est-ce pas ? Voilà que, par hasard, je regarde à l'intérieur d'une petite taverne à l'enseigne du « Joyeux Maçon », et qui vois-je, mon Dieu, ivre comme toute la Pologne et s'envoyant du whisky par pintes ? Le vilain commissionnaire...

Déjà Dickson et les deux policiers de Scotland Yard ne l'écoutaient plus. Ils se ruèrent littéralement dans la rue, hélèrent un taxi qui maraudait et se firent conduire à toute allure vers Marylebone.

... Une heure plus tard, Mr. Jim Pike, repris de justice dangereux dont le casier judiciaire totalisait un nombre respectable d'années de « hard-labour » et de réclusion, réintégrait la cellule de Newgate qu'il n'avait quittée que depuis quelques semaines.

Mr. Jim Pike jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien, que Mrs. Crown était une vieille folle, qui le prenait pour un autre.

Poussé dans ses derniers retranchements, il finit par déclarer hargneusement qu'il ne dirait plus rien, qu'il préférait la mort très douce, par le collier de chanvre, que par... que par...

Et ici, il se tut brusquement, lançant un regard peureux autour de lui.

Rien ne put tirer Mr. Jim Pike, dit Tête-de-Rat, de son mutisme obstiné ; mais on avait trouvé dans sa poche trente livres en belles bank-notes de la Banque d'Angleterre et huit souverains en or ; somme formidable pour un libéré !

4. Le piège

Le détenu se retournait fiévreusement sur sa couche.

L'horloge du centre de la grande prison venait de piquer dix heures ; le gardien de nuit faisait sa ronde.

Jim Pike l'entendait marcher de cellule en cellule, ouvrir le guichet, pratiqué au milieu des lourdes portes blindées de fer, pour inonder les dormeurs du jet blanc de sa puissante lanterne à acétylène.

À son tour son guichet s'ouvrit et Mr. Pike, dit Tête-de-Rat, poussa un ronflement sonore, qui devait être de nature à rassurer le plus méfiant des geôliers sur les intentions nocturnes du détenu : suicide ou évasion.

Mais, à peine l'ombre s'était-elle refaite dans l'étroit réduit, que le prisonnier redressa sa tête rasée et regarda méditativement le verre cannelé de la petite lucarne où s'encadrait un tremblant croissant de lune.

— Une heure encore, murmura-t-il. Par l'enfer, c'est plus long qu'une année ! Et j'ai la trouille ! Ah ! oui, je l'ai ! J'ai grande envie de m'endormir et de laisser aller les choses.

À midi, il avait retiré de sa gamelle, aux trois quarts remplie d'une infecte purée de farine d'avoine, un minuscule tube en carton qui contenait un billet roulé... Une lettre, et quelle lettre !

Jim ! Vos amis vous savent gré de votre silence et ils ont encore besoin de vos services. À onze heures du soir, poussez votre porte : elle sera ouverte. Il n'y aura personne dans le couloir : Le gardien de nuit sera de ronde dans l'aile B. Allez au fond de l'aile A. Dans la niche des fanaux de secours, derrière les lampes, il y a une clef. Elle ouvre la porte de la cour A. Dans le premier promenoir de cette cour, il y aura un paquet contenant des vêtements de ville et une corde avec un crampon. Suivez le chemin de ronde jusqu'à derrière l'infirmerie. Escaladez le mur ; il est bas. Il y a un sac plié contre la fontaine pour mettre sur les tessons qui hérissent le faite du mur. Venez où vous savez. — Détruisez complètement ceci.

P. S. Il y a des tas d'argent à gagner, si vous fermez toujours votre vilain bec.

— Ils ont tout prévu, avait murmuré le réprouvé. Quels hommes !

Jim avait appris le billet par cœur, puis il l'avait avalé. Le tube de carton fut un peu dur à passer et lui coûta quelques grimaces. À l'heure actuelle, il lui pesait encore sur l'estomac.

— Il me faudra pas mal de whisky pour en faire passer le goût, ricanait-il.

À mesure que l'heure avançait, il devenait plus nerveux ; il répétait mentalement les instructions reçues, s'embrouillait dans les termes, accusant sa mémoire. Il avait une peur bleue de confondre ou d'oublier les indications.

Jim, dit Tête-de-Rat, n'aurait pas reculé devant le crime le plus ignoble, et certainement il en avait à son actif que la justice anglaise ne lui avait pas encore réglés ; mais, à présent, il tremblait d'effroi.

— On ne peut jamais faire plus que me pendre, se répétait-il sans cesse.

L'heure avançait. Jim tendait l'oreille, espérant entendre le pas furtif de l'allié mystérieux qui devait ouvrir sa porte.

Il n'entendit rien et se prit à jurer sourdement, car il entendait les pas du veilleur se perdre dans les profondeurs sonores de l'aile B.

Onze heures !

Il compta les coups... Oui, il y en avait bien onze.

Se serait-on moqué de lui ? Le coup était-il raté ? Il grinça des dents et des larmes de rage lui vinrent aux yeux.

Pourtant, machinalement, il s'était levé, avait enfilé ses grossières chaussettes de coton et endossé sa veste de bure grise.

En hésitant, il frôla la porte, la tira à lui.

Elle vint doucement... découvrant le couloir étoilé d'une petite ampoule rougeâtre.

— Alors, ce serait vrai tout de même ? murmura-t-il, la gorge sèche.

Comme une couleuvre, il se glissa le long de la galerie dallée de granit bleu, jetant un regard apeuré par-dessus son épaule vers la tour de guet du centre. Il y vit la confuse silhouette d'un veilleur endormi et cela le rassura. Quelques pas encore et l'ombre le protégerait.

D'une main fébrile, il explora la niche aux fanaux ; dans son énervement, il faillit renverser une des lampes, mais il trouva la clef.

— C'est trop beau ! gronda-t-il en ouvrant la porte de la cour. Voyez-vous que d'ici quelques minutes je m'éveille et que tout ceci ne soit qu'un de ces rêves que l'on fait trop souvent en taule ! Par le diable, combien de fois ne me suis-je pas enfui de la sorte, en songe ?... Chaque fois, on se réveille, à la sonnerie de cinq heures, dans un cachot fermé à triple tour !

Mais non, Jim Pike ne rêvait pas, car l'air pluvieux de la nuit lui fouetta le visage et, bientôt, dans le premier promenoir, sa main tâta le paquet promis. Un peu de calme lui revint.

Les gens, qui le faisaient agir comme une mécanique bien huilée et bien agencée, avaient tout prévu : ils ne pouvaient faire d'erreur ! Il

aurait pu chanter et crier, il serait quand même sorti de Newgate !

Il se garda pourtant bien de faire le moindre bruit, et quand le grappin, jeté d'une main experte au-dessus de la muraille du chemin de ronde, accrocha, mordit et permit au détenu de tendre la corde, il eut à peine un ricanement de mépris pour la sinistre maison qu'il quittait.

*

Dans l'ombre de la poterne du mur sud de la prison, des hommes parlaient à voix basse.

— C'est sous votre responsabilité, monsieur Dickson, dit une voix maussade, qui appartenait au directeur de la prison. N'oubliez pas que cet homme sera certainement condamné à mort par les juges ; on a découvert plus d'un motif, depuis son arrestation.

— Il me semble que le ministre de la Justice a donné des ordres bien précis à ce sujet, monsieur le directeur, répondit ironiquement le Maître.

Le fonctionnaire sentit la pointe et s'inclina.

— C'est vrai, monsieur Dickson. Je n'ai qu'à obéir. Mais c'est tellement à l'encontre de tous les usages !

— En attendant, c'est un ordre, répliqua hargneusement Mr. Goodfield, qui se tenait dans le coin le plus sombre, mais dont les yeux ne quittaient pas le faîte de la muraille. Comme il tarde ! J'espère qu'il a compris et qu'il marchera. Tout a été fait comme on l'a dit ?

— Tout, dit brièvement le directeur.

— Le billet dans la gamelle !

— Je l'y ai mis en personne et c'est moi-même qui ai fait la ronde à dix heures. La serrure de sa cellule avait été inondée d'huile.

Tout à coup, ils dressèrent l'oreille. Un léger grincement, à peine perceptible, venait de leur parvenir.

— En tout cas, il travaille en silence, dit Goodfield avec satisfaction.

— Taisez-vous ! ordonna Dickson. Je le prendrai moi-même en filature.

Un homme sauta dans la rue.

Il était vêtu d'un méchant complet de confection et coiffé d'une casquette de jockey. Il jeta un long regard dans la rue déserte, sans apercevoir les hommes qui suivaient le moindre de ses mouvements, en retenant anxieusement leur souffle.

Puis, tout à coup, il se mit à courir.

Mais une ombre se détacha de la nuit et se mit rapidement à le suivre.

Ce fut une filature bizarre.

L'évadé filait bon train, sans détours ni crochets, se hâtant d'arriver quelque part. Il se dirigeait droit vers les quartiers mal famés de la River. Un instant, Dickson le vit hésiter devant un bar dont les fenêtres luisaient encore dans la nuit, fouiller ses poches, puis secouer la tête d'un air mécontent et reprendre sa course.

Un instant, Harry Dickson eut peur : il vit les premières fumées du fog ondoyer dans la rue : Jim plongerait-il dans le brouillard complice ?

Mais une brise se leva et chassa la brume ; le détective respira.

Jim Pike venait de s'enfoncer dans le quartier morose de Shadwell. Son pas était devenu moins pressé. Il semblait vouloir prendre des précautions car, pendant un quart d'heure, il tourna par les ruelles solitaires pour revenir sans cesse sur ses pas.

Enfin, il sembla prendre une résolution et, d'un pas délibéré, marcha vers une grande maison obscure, blottie dans un renfoncement ombreux.

Tout à coup, il disparut.

Harry Dickson ne vit pas comment, mais il entendit le bruit d'une porte que l'on fermait avec précaution.

D'un bond, le détective gravit un haut perron de six ou sept marches et se trouva devant une porte de chêne artistement travaillée.

— Ce sont de vieilles serrures, souvent diablement compliquées, marmotta le détective en faisant jouer son passe-partout.

Il n'eut pas trop à se plaindre de la serrure car, après quelques tâtonnements infructueux, elle s'ouvrit et Harry Dickson pénétra dans un corridor où stagnait une lourde odeur de moisissure.

« Cela ne m'a pas l'air d'être très habité », se dit-il.

Il entendit le pas de Jim parcourir les étages, des portes s'ouvrir, puis il distingua la lueur lointaine d'une allumette frottée.

L'escalier, tout comme la porte, était en bon bois de chêne et ne poussa aucune plainte quand le détective le gravit.

Une odeur de pétrole lui parvint et un carré jaune parut, indiquant une porte ouverte sur le palier.

Le détective s'avança en rampant et, bientôt, il put jeter un coup d'œil dans la chambre. Elle était grande et presque nue.

Des meubles disparates la meublaient pauvrement.

Une lampe, fraîchement allumée, fumait sur un coin de la cheminée. Dickson vit Jim, qui lui tournait le dos, occupé à explorer consciencieusement les profondeurs d'un placard.

Alors, le détective eut soudain l'impression d'une présence insolite et, presque aussitôt, une horreur sans nom s'empara de tout son être.

Dans la lueur de la lampe, il vit une longue chose sombre jaillir du plafond de la chambre, s'y balancer un instant et s'approcher de Jim.

Dickson eût voulu crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

La chose était un long bras de singe, immensément long, terminé par une main hideusement crochue.

La griffe fit un geste rapide et le détective entendit un râle.

Jim, dit Tête-de-Rat, venait d'être happé par elle. L'instant d'après, il s'écroula sur le plancher, la gorge broyée.

L'espace d'une seconde, Dickson hésita puis, tirant son revolver, il visa le bras qui se relevait lentement, remontant vers le plafond, et par deux fois il tira. Il entendit un petit gémissement aigu, puis un bruit aérien de fuite. Déjà, il s'était emparé de la lampe et en tournait la lumière de tous les côtés. La chambre était vide ! Nulle ouverture ne se dessinait au plafond pouvant laisser passage à un être, ni même à un bras de singe. Le placard ne dissimulait personne et n'avait aucun fond truqué.

Dickson se pencha sur l'évadé, mais vit que tout était fini... Mr. Pike avait rendu sa vilaine âme et allait devoir rendre des comptes à un juge autrement redoutable que celui d'Old Bailey.

— Je ne vais pas me laisser abuser par des tours de passe-passe, gronda Harry Dickson.

Il parcourut la maison, qui était vide et poussiéreuse. Seules, les empreintes des pas de Jim se mêlaient, dans la poussière épaisse, à celles du détective. Les caves étaient à moitié remplies d'une eau nauséabonde.

Dickson se retrouva dans le corridor, penaud et furieux.

Il se dirigea vers la porte... Tout à coup, le sol céda sous lui et il disparut dans des ténèbres profondes.

... Quand Tom Wills et Goodfield, alarmés par sa longue absence, se mirent le surlendemain en quête de lui, en suivant les signes dont il avait parsemé sa route, ils parvinrent enfin, à Shadwell, devant les décombres fumants d'une vieille maison, détruite jusqu'à ses fondations et que les pompiers abandonnaient.

5. La sixième tête

Les jours se passèrent dans un morne abattement pour Tom Wills.

Goodfield venait souvent, il prenait place à côté du feu, allumait sa pipe et ne trouvait que de bien vagues paroles de consolation.

Mrs. Crown fut la seule à leur remonter un peu le moral : l'excellente femme arrivait à tout propos, leur servant un grog de vin chaud, s'ingéniant à trouver des petits plats choisis auxquels Goodfield seul faisait honneur, et elle répétait que le maître en avait vu bien d'autres.

Il est vrai que, cela dit, la bonne femme se hâtait de regagner sa cuisine pour s'y lamenter toute seule... Elle aussi avait perdu confiance.

Les décombres de la maison n'avaient rien révélé de leur mystère. Pourtant, elles avaient rendu un canif tordu par le feu, qui avait appartenu au détective. Cela ne faisait que prouver sa présence dans la demeure fatale.

— Mais s'il était mort, on aurait retrouvé ses os calcinés, affirmait Goodfield. Donc, on a dû l'emmener !

En vain, ils battirent Shadwell, fouillèrent les moindres recoins de ce quartier lamentable, questionnèrent les agents de service, les habitants, les voyous qui hantaient les lieux. Ils n'apprirent rien de nature à pouvoir les engager sur une piste sérieuse.

Le cinquième jour après l'évasion truquée de Jim Pike se leva, trouvant Tom Wills plus découragé que jamais. Il s'était installé devant une importante liasse de journaux littéraires, venus de France, et les compulsait dans l'espoir d'y découvrir une piste, grâce à la découpe mutilée que Dickson avait trouvée dans la salle des idoles hindoues.

Voilà qu'une voix joyeuse retentit dans le corridor, demandant si l'on pouvait entrer dans la tour d'ivoire du célèbre Harry Dickson.

La porte fut poussée, livrant passage à un grand garçon glabre, aux yeux rieurs.

— Bonjour Tom Wills !

Le jeune homme leva des yeux maussades sur l'intrus, mais il le reconnut et un sourire plissa ses lèvres.

— Edward van Buren !

— Lui-même, mon vieux Tom !

Une violente émotion s'empara de Tom et, tout en larmes, il

étréignit la main de van Buren.

Celui-ci était le fils d'un richissime armateur d'Anvers, dont Harry Dickson était parvenu à sauver la fortune des griffes d'un trust de bandits.

La famille van Buren était restée, depuis lors, dévouée corps et âme au grand détective, surtout le jeune Edward, qui avait pris une part active à l'action énergique de Dickson et de son élève.

Ils étaient restés en relation et, à chacun de ses passages à Londres, Edward ne manquait jamais de pousser une pointe jusqu'à Baker Street, où on le recevait à bras ouverts.

C'était un grand et beau garçon, amoureux de la vie, fou d'aventures. Malgré sa colossale fortune, il détestait l'oisiveté et faisait de longs voyages à bord de son splendide yacht *La Flandre* ; c'était, du reste, un excellent écrivain à ses heures et les récits de ses croisières, qu'il avait publiés dans quelques revues, avaient obtenu un succès très vif.

Tom Wills lui raconta, rapidement, les événements des derniers jours, et van Buren l'écouta avec attention. Quand Tom lui montra l'énorme paquet de journaux littéraires, il eut un furtif sourire.

— Cela me connaît, dit-il, et si, jusqu'ici, vous n'avez rien trouvé là-dedans, il ne faut pas vous désespérer : n'oubliez pas que nombre de publications du genre paraissent en Belgique. Voyons un peu, montrez-moi cette découpe...

Il y avait à peine jeté un coup d'œil qu'il poussa une exclamation de surprise et se mit à arpenter fiévreusement la chambre en déclarant :

— Je connais ces caractères d'imprimerie ! Bien plus, je connais cette annonce, figurant au verso : c'est celle d'un libraire brugeois, De Groote, si je ne me trompe. Quant à la feuille elle-même, c'est *Le Flambeau de Bruges* ! J'y collabore assez souvent et j'en possède même une collection complète à bord de mon yacht.

— Oh, dit Tom, ne perdons pas une minute. Allons voir cela...

— Nous allons gagner du temps, répondit Edward van Buren : *La Flandre* est amarrée tout près de Tower-Bridge. Je vais téléphoner à un café du quai et donner des ordres à mon quartier-maître.

Quelques minutes plus tard, on avait le marin au bout du fil et Van Buren lui commandait de prendre la collection complète du *Flambeau*, de sauter dans la première auto venue, de promettre un pourboire princier au chauffeur, et d'arriver sur l'heure à Baker Street.

Tom avait à peine fini le récit tragique de la disparition de Dickson et de l'envoi des têtes coupées, que le quartier-maître s'annonça, porteur des feuilles demandées.

Ils se mirent à les compulser fiévreusement.

— La publication doit être récente, à voir la fraîcheur relative de l'encre d'imprimerie, remarqua van Buren... Ah ! voici ce que nous cherchons. Lisez donc, monsieur Wills.

Tom compara un article avec la coupure trouvée.

— C'est bien cela ! s'écria-t-il.

Recto

Le dernier livre qui vient de paraître sur les travaux de notre savant concitoyen le Dr. Lummel n'a pas été reçu, dans les milieux compétents, avec la même estime que d'ordinaire. La critique raille ouvertement les étranges théories du savant orientaliste ; elle va jusqu'à les traiter d'audacieuses fictions et de songes creux. Il sera difficile de les admettre, dit-elle. Même les plus convaincus hésiteront. Elle va plus loin encore : le Dr. Lummel baisse, dit-elle, de jour en jour. Ses derniers ouvrages sont de pures élucubrations où l'on ne trouve rien de précis et, même, rien qui vaille, pour attirer l'attention du monde savant ; c'est de la littérature pour bonnes d'enfant, concierges ou écoliers qui adorent le frisson, tout comme le gamin de la fable de Grimm qui voulait apprendre à frissonner. Nous ne pouvons que nous rallier à l'expression du plus ordinaire bon sens, qui semble être aujourd'hui celle de la critique.

Verso

LES GRANDES ÉDITIONS POPULAIRES

Demandez à votre libraire ! Les œuvres d'Alexandre Dumas, d'Eugène Sue, de Jules Mary, de Ponson du Terrail, d'Émile Zola, de Victor Hugo, etc, etc...

Vendues en livraisons, pouvant être reliées.

Elles formeront des livres magnifiques que tout le monde voudra voir dans sa bibliothèque.

Dépositaire :

Alphonse de Groote
25 – Petite rue des Tisserands
Bruges

— Dire que le maître avait prévu cela ! s'écria Tom, avec des larmes dans la voix, en reposant la feuille.

— Le Dr Lummel... fit Edward van Buren d'une voix songeuse.

— Le savant disparu au British Museum ! s'exclama Tom Wills.

— Hm ! dit van Buren. Un étrange gaillard, bien que je le

connaissance fort peu. Mais tout ceci me fait supposer que la piste doit nous mener à Bruges.

— Partons ! s'écria impétueusement l'élève du grand détective.

— Bien, et ce sera mon yacht qui nous y conduira ! Nous allons immédiatement prendre la mer... Ah ! attendez donc... Le Dr Lummel est, si je ne me trompe, en relation avec un autre savant, très bizarre lui aussi, le Dr Linthauer. Un homme qui a dû quitter la Chine après un assez long séjour qu'il y fit, pour des histoires encore fort obscures mais bien peu édifiantes. Il habite un château dans les environs de Bruges, sorte de vieux manoir féodal au sujet duquel circulent d'horrifiantes légendes. Il s'y cloître, mais s'y entoure d'un tas de gens interlopes, dont quelques-uns d'origine indiscutablement orientale.

— Orientale ! s'écria Tom Wills. Le maître avait, à tout bout de champ, cette parole en bouche.

Edward van Buren restait songeur.

— Oui, cela semble vouloir converger vers tout ce qui est « oriental » et, en même temps, vers... Bruges. Il y a plus encore : au sortir du port de Zeebrugge, dans la nuit, un yacht, navigant tous feux éteints, me croisa au large du môle. Il faillit me couler bas et me passa à fleur d'étrave. Furieux, je fis donner le projecteur et je lus sur l'étambot *Siddhârta*. Or, le yacht *Siddhârta* appartient au Dr Linthauer !

« M'est avis qu'il revenait de quelque louche croisière, et qu'il ne doit pas être étranger à cette histoire de têtes coupées.

— Ne perdons pas de temps ! s'écria Tom Wills. Vous m'en raconterez davantage en cours de route, van Buren. Allons explorer ce château des ténèbres à Bruges.

— Je suis votre homme ! En plus, j'ai à mon bord une dizaine de robustes matelots flamands, de véritables géants, qui me sont dévoués de toutes leurs âmes frustes et vaillantes. Allons-y ! Si l'étrange Linthauer est pour quelque chose dans l'enlèvement de Harry Dickson, je ne donne pas bien cher de sa peau !

Un violent coup de sonnette ébranla toute la maison.

— Qu'est cela ? s'écria Tom en ouvrant la porte. Madame Crown, il ne faut pas qu'on nous dérange !

La voix angoissée de la gouvernante lui répondit dans l'escalier :

— Il n'y a personne, monsieur Wills, mais on a déposé un drôle de petit paquet sur le seuil de la porte de rue. Faites bien attention, ça pourrait être une bombe !

Le colis était de forme cubique et relativement lourd.

Mû par un étrange pressentiment, Tom Wills trancha vivement la grosse ficelle qui l'entourait.

— Van Buren... Je ne sais... Quelque chose me dit que ce

paquet... Non, je ne puis l'ouvrir ! Voulez-vous le faire à ma place ? Je pense à l'atroce malle aux têtes coupées.

Sans mot dire, le jeune Belge déballa le paquet.

Une boîte en fer-blanc apparut, dont il fit sauter le couvercle. Une odeur horrible monta vers eux et les fit reculer.

— La sixième tête ! hurla Tom Wills.

Mais aussitôt, ils poussèrent tous deux un rugissement d'épouvante et de rage à la fois, ne pouvant croire leurs yeux, emplis de l'horreur la plus profonde : c'était la tête de Harry Dickson !

*

L'assassin inconnu avait donc tenu parole : la tête du grand détective était là, sanglante et grimaçante.

Harry Dickson, le grand détective, le célèbre philanthrope, l'homme qui avait sauvé tant d'existences, secouru les pires détresses en poursuivant le crime sans merci, venait de tomber au champ d'honneur.

Sa tête était là, maculée de sang coagulé, dans ce home tout plein de souvenirs de ses triomphes.

Le crime triomphait sur toute la ligne.

Quand Tom Wills se releva d'un long évanouissement, il vit devant lui, à travers ses yeux brouillés de larmes, la haute silhouette d'Edward van Buren.

— Tom Wills, dit le Belge, moins que jamais il faut laisser tomber les bras. Harry Dickson est mort, mais son esprit doit demeurer en nous. Il doit, à cette heure, vous confier une mission sacrée entre toutes : celle de la vengeance ! Venez !

6. Le château de la terreur

La lande de Zeebrugge s'étend, immense et plate, depuis Bruges jusqu'à la mer. C'est une vaste plaine coupée de marécages, de friches et de vastes oseraies. Quelques chemins la traversent, ne servant qu'à un roulage restreint, qu'empruntent surtout les chasseurs, car l'endroit est parmi les plus giboyeux du pays.

La bécassine, le râle d'eau, le canard sauvage, les foulques et aussi les loutres y sont chez eux, s'abritant dans l'épaisse forêt de roseaux et d'ajoncs bordant les eaux marécageuses.

À une lieue marine du canal de Bruges à la mer, qui traverse cette vastitude désolée, se dresse pourtant une habitation solitaire.

C'est une sorte de castel féodal qui, au temps jadis, devait plonger ses lourdes assises dans les flots rageurs de la mer du Nord.

L'océan, en se retirant lentement, ruinant Bruges, la Venise du Nord des temps héroïques de la Flandre, le laissa au milieu des terres sablonneuses, encore imprégnées de sel et rétives à toute culture.

Le castel, que les rares habitants avaient appelé le « Château de la Mer », jouit d'une affreuse réputation.

Des hommes sombres et étranges en sont les hôtes, à certaines époques.

Ils viennent de la mer, on ne sait d'où, à bord du sombre yacht *Siddhârta*, dont la silhouette trapue fait une tache d'un noir d'encre sur l'horizon lavé par les pluies nordiques.

Parfois, d'abominables clameurs s'élèvent de l'ancienne forteresse des pirates flamands. Le passant attardé, qui les entend, fait le signe de la croix et se hâte de gagner la grand-route qui mène vers Bruges.

Jadis, les naufrageurs ont dû allumer leurs feux sur la haute tour, qui domine la plaine de sa morgue et de sa menace ténébreuse.

Même les bandes des oiseaux migrateurs semblent vouloir l'éviter. Leurs grands triangles font un crochet brusque et fuient vers les miroirs glauques des marécages plus éloignés.

Le soir d'automne tombait, éveillant des ombres précoces ; la dernière lumière s'éteignait sur la mer. Deux tadornes, voyageant de concert, lançaient de temps en temps leur coup de clairon funèbre dans la solitude vespérale, repérant un endroit propice pour leur gîte de la nuit.

Vers l'ouest encore teinté du sang du jour, une troupe de grues, voyageant au ras de la nue, criaient à la mort. Un héron passait dans

un vol ondoyant, un butor rauqua dans le soir.

Les fenêtres du Château de la Mer s'allumèrent une à une, yeux de flamme dans un visage de ténèbres.

— Il y aura à nouveau du vilain dans ce repaire de diables, murmuraient les pêcheurs qui venaient de mettre leurs barques au repos dans le chenal de Zeebrugge.

Et ils se hâtèrent de regagner les chaudes tavernes de Heyst.

Ils ne croyaient pas si bien dire.

Le castel semblait vraiment être en fête.

Dans les chambres, de grands feux de bois étaient allumés et des hommes et des dames se dépêchaient de s'y mettre en habit de soirée.

On aurait dit, en voyant étinceler les riches parures d'or et de diamants au cou des invitées et les impeccables smokings et habits, qui moulaien le torse des messieurs, qu'un monde choisi s'y réunissait en vue d'un festin de gala.

Pourtant, en observant de près les figures de tous ces gens, on aurait hésité avant de conclure.

Les hommes avaient de vilains visages basanés, leurs barbes étaient noires comme du jais, des lueurs inquiétantes palpitaient au fond de leurs yeux sombres. Le visage des femmes était dur et cruel, quelques-unes ayant dû recourir aux bons offices du fard et des couleurs artificielles pour masquer de véritables mines de goules et de furies.

— On va rire ce soir, Raffud-Singh, grinça l'une des viragos, qui portait une toilette de satin blanc, en se tournant vers un long escogriffe à gueule de gorille. Je crois qu'on n'aura jamais tant ri que ce soir.

— Tais-toi, gronda l'homme. Je ne sais vraiment pas pourquoi le patron admet à cette fête des créatures comme toi et tes compagnes, ramassées dans les plus ignobles bouges des ports.

— Dis donc, s'exaspéra la femelle, avec ton nom à coucher dehors, tu me rends malade. On a travaillé pour le grand singe...

— Tais-toi ! Ne prononce pas ce nom-là ! Il pourrait t'en cuire ! rauqua l'homme en un anglais douteux, émaillé de sabir.

— On ne le mangera pas ! Les Yanks mettent le singe en boîte et, moi, je ne mange pas de conserves, ricana-t-elle. En tout cas, nous avons travaillé pour lui, on a lavé des perlouses et que sais-je, moi ! Alors, il faudra qu'il nous aboule notre part de pognon !

L'homme se détourna en marmottant des injures.

— Plus souvent que je me priverai du spectacle, grinça la femme en donnant une tape à sa longue traîne de soie blanche. Il paraît qu'on va saigner des types. Cela me donne des sensations et je veux en être !

— On descend ! annonça, sans grande cérémonie, un laquais à

gueule effrontée. Allons les mêmes, les premières arrivées seront les mieux placées.

— On y va ! On y va ! crièrent de toutes parts, des voix éraillées.

La belle assemblée de filles et d'affranchis se rua dans les escaliers de granit qu'éclairaient de hauts lampadaires.

— Le cinéma est dans le sous-sol ! gouailla le laquais. On éteint ! On économise la chandelle !

— Si cela grossit nos parts, tant mieux ! Je n'ai rien à dire, railla la femme en toilette de mariée.

— Ça va, Ivy, riposta le valet. Toi, ma petite, tu recevras, un de ces jours, une de ces leçons de silence que le patron s'entend fort bien à donner aux dames de votre espèce, qui ont la langue un peu trop longue.

La femme frissonna.

— Je ne dis rien de mal, murmura-t-elle avec un regard effrayé. On ne nous a pas défendu de rire.

— Eh bien, attends ton heure ! répliqua le singulier domestique. Tu auras de quoi te tordre en bas. Réserve tes forces.

— C'est vrai, mon petit Jacky, qu'il y a deux types ? minauda-t-elle.

Radouci par ce petit nom d'amitié, le laquais approuva de la tête.

— Deux ! Et Yen le Chinois est en bas, également, pour les préparer.

— Yen ! s'écria la belle en réprimant un nouveau frisson. Mais alors, c'est un gala en plein !

— Il s'est fait la main l'autre jour sur cinq types rupins. À présent, il doit être à la hauteur, ricana l'homme.

— Cinq ! Et je n'en étais pas ? Il n'y a plus de justice !

— Ce sera bien plus beau ce soir, car Yen est en forme. J'ai dû lui donner une nouvelle meule. Ma parole, quand il a eu fini avec ses diables de couteaux, elle était à moitié usée !

— Chouette ! cria la gueuse.

Ils étaient arrivés devant un large escalier en spirale, qui s'enfonçait dans les souterrains du château ; on entendait monter d'en bas la rumeur d'une foule déjà en liesse.

La dernière marche aboutissait à une sorte île galerie souterraine, soutenue par d'épais piliers de pierre, sur laquelle s'ouvrait une large baie violemment illuminée.

De là, on pénétrait dans une immense cave voûtée, mais qui gardait bien peu des apparences d'une crypte. C'était devenu un magnifique salon ; les dalles disparaissaient sous d'épais tapis de haute laine ; des moellons, givrés de salpêtre, de la muraille, il ne restait plus trace, car d'admirables tapisseries orientales les recouvraient. Des

dizaines de lustres irradiaient de tous leurs feux.

Autour de petites tables basses, richement sculptées et rehaussées d'ivoire et d'argent, une foule hétéroclite se pressait. Du champagne moussait déjà dans les coupes de cristal, des liqueurs multicolores brillaient dans des tulipes de Bohême, telles d'énormes gemmes.

Cette foule, pourtant richement parée, parlait et gesticulait d'une façon vulgaire ; les femmes surtout, avaient le verbe bien haut. Parmi les hommes, il y avait quelques silhouettes moroses et distantes : des Hindous et des Levantins, mal à l'aise dans leurs accoutrements européens.

— Alors, on ne commence pas encore ? demanda, à haute voix, la femme que le valet avait appelée Ivy. Tant mieux, j'avais peur de rater le premier acte et, alors, je n'aurais plus rien compris à la pièce.

On daigna rire à sa douteuse boutade.

— Les figurants sont là, lui répondit-on, mais pas encore les acteurs.

Du geste, on lui désigna deux lourds piliers de pierre, au milieu de la cave.

La femme battit des mains ; pourtant, la scène qu'elle pouvait contempler n'aurait eu rien de réjouissant pour des gens de cœur.

Deux hommes étaient étroitement enchaînés aux colonnes.

L'un d'eux montrait une pauvre figure blême et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front ; de temps en temps, il poussait un sourd gémissement.

De l'autre, on ne voyait que les jambes immobiles et les mains crispées, car une cagoule noire lui couvrait la tête.

— Quel est ce beau ténébreux ? demanda Ivy.

— Chut ! répondit le laquais. Garde ta curiosité pour plus tard. C'est une surprise. Ce sera le clou de la soirée.

— L'autre n'a pas l'air de trouver sa situation pépère ! gouailla la femme.

— Vous verrez que Yen n'aura qu'à se montrer pour qu'il tourne de l'œil comme une rosière, dit le valet en faisant la moue. Il n'est pas à la page et nous n'en aurons pas pour notre argent.

— Yen se rattrapera bien sur l'autre, je suppose ? demanda Ivy.

— Et comment ! ricana l'homme en faisant un geste ignoble qui fit s'esclaffer les assistants.

Soudain, il y eut un remous dans la foule et un silence plana.

Un petit homme barbu, à la mine féroce et vile, se fraya un passage jusque devant les piliers.

— Le Dr Linthauer ! murmura-t-on.

Il jeta un regard fulgurant autour de lui.

— Silence ! tonna-t-il. J'ai déjà défendu que des noms soient

prononcés. Quoique tout le monde ici me connaisse, je veux que cet ordre soit respecté.

— On commence ? demanda une voix.

— Quand le patron le voudra, dit le docteur. Écoutez-moi, vous tous ici présents, filles, affranchis, lie de l'humanité, ceux dont nous avons besoin pour nos desseins ! Et vous aussi, continua-t-il avec plus de déférence, en se tournant vers le groupe des Orientaux silencieux et sombres. Vous aussi, les Vengeurs du Diable, comme on vous nomme à votre honneur.

« Sur l'ordre d'Hanuman lui-même...

Ici, les Orientaux s'inclinèrent respectueusement.

— ... Donc, sur l'ordre du dieu Hanuman lui-même, deux personnes seront de nouveau jugées cette nuit. Le premier, vous le connaissez, c'est Jack Willis, le gardien de l'infâme British Museum, l'odieuse bâtisse qui recèle les trésors volés à l'Orient, volés à nos dieux. La prison de nos dieux ! Ces dieux que nous avons pour mission de délivrer des griffes de l'Occident, opprimeur des grands peuples du Soleil Levant.

« Certes, Willis nous avait aidés à recouvrer quelques-unes de nos parures. Nous l'aurions récompensé richement, comme nous le faisons avec ceux qui nous aident, cela vous le savez.

— C'est vrai ! C'est vrai ! murmura-t-on autour de lui.

Le docteur bomba le torse.

— Mais Willis se disposait à nous trahir, et nous l'avons condamné...

— À mort ! crièrent-ils tous.

— Oui, à mort... Mais la main d'Hanuman ne fit que le blesser après qu'elle eut tué l'autre gardien, David Bens. Nous avons capturé Willis au moment où il était transporté à l'hôpital ; notre ami Pye, qui fit le coup, aura une récompense de cent livres !

— Merci ! Voilà ce qui s'appelle parler ! dit le laquais en rougissant de plaisir.

— Silence, Pye !

— On se tait déjà, docteur !

— Donc, nous tenons Willis. Tantôt, Yen aura l'occasion d'exercer son talent de bourreau chinois sur la carcasse du traître.

— Grâce ! implora le malheureux.

Un formidable éclat de rire lui répondit.

— Quant à l'autre, continua le docteur, Hanuman en personne se le réserve, et Hanuman viendra ici ce soir !

— Ici ? cria-t-on.

— Oui, ici, parmi nous. Et, à côté de la science du dieu, celle de Yen n'est qu'une ridicule comédie.

Bien que la foule fût composée des êtres les plus ignobles et les plus pervers que la vaste Terre comptât parmi ses habitants, on vit les visages blêmir et des frissons agiter les membres des assistants.

— Il viendra ! tonna le docteur. En attendant, videz vos coupes et Yen servira les hors-d'œuvre.

Dans le fond de la cave, une draperie se souleva et l'on vit avancer un petit homme jaune, vêtu d'une longue blouse de soie rouge ; c'était Yen, le bourreau. Il avait une petite figure d'un jaune clair très lisse et un sourire niais se jouait sur ses lèvres minces comme des pétales, mais les yeux bridés luisaient comme des braises et reflétaient une cruauté inouïe.

D'un petit sac en cuir de requin, il sortit une foule de minuscules objets étincelants qu'il étala soigneusement sur une des tables basses : de mignons scalpels, des pinces, des vrilles, des coutelas courts mais larges, au fil plus tranchant que les meilleurs rasoirs de Sheffield. Cet attirail se complétait de ciseaux recourbés, de limes, d'instruments singuliers, impossibles à décrire ou à définir.

Pye, complaisant, expliquait à Ivy :

— Ces petits couteaux servent à découper les fibres du cou, les pinces à arracher les nerfs qu'il met à nu ; avec des vrilles, il fait de tout petits trous dans les vertèbres pour en retirer la moelle par fragments. Il paraît que c'est le supplice le plus atroce. Et puis, il dure longtemps. Le bonhomme en aura pour des heures à pleurer et à se plaindre. Avec les gros couteaux, Yen parfait l'ouvrage, quand le type a tourné définitivement l'œil et que l'on ne parvient plus à le ranimer.

— Yen ! ordonna le Dr Linthauer, tu peux commencer. Fais que cela dure, sinon il y va de ta tête !

Le Chinois eut une profonde révérence, choisit une longue aiguille dans sa trousse et s'approcha à pas menus de Willis. L'homme jeta un grand cri...

*

Lentement, les lourdes portes de l'écluse de Zeebrugge s'ouvraient ; les eaux étaient venues à niveau du grand bief et un léger courant déferla.

Une sonnerie retentit dans la salle des machines du yacht qui éclusait.

Sur la dunette, Edward van Buren lança un ordre bref.

L'éclusier, nanti d'un magnifique pourboire, salua militairement.

— Faites donner les moteurs ! ordonna van Buren.

L'hélice fouetta l'onde noire en écume et *La Flandre* s'élança dans le canal obscur.

Tom Wills se tenait aux côtés de son ami et ne soufflait mot.

Il venait de vérifier les chargeurs de son browning ; avec satisfaction, il entendit, dans le poste de l'équipage, les cliquetis secs des armes à feu que l'on vérifiait.

Edward van Buren désigna de la main une masse noire qui surgissait, à bâbord devant eux, des ténèbres de la nuit d'automne.

— Voilà le Château de la Mer, dit-il d'une voix sourde.

— Il y a de la lumière à une haute fenêtre de la tour, dit Tom.

Mais le Belge secoua la tête.

— Non... Ce n'est qu'un reflet de la lune. Regardez, notre satellite est bas sur l'horizon.

Tom Wills regarda monter sur le paysage désolé le croissant rougeâtre de la lune à son déclin. Il frissonna longuement... C'était donc dans ce cadre maudit que le maître tant aimé, le vaillant Harry Dickson, avait achevé sa brillante carrière ; c'était, peut-être, cet horrible château qui détenait encore la dépouille odieusement mutilée du grand vengeur...

— N'y aurait-il personne au manoir ? interrogea Tom Wills.

Edward van Buren ricana.

— Si fait. Je sais qu'ils ont des souterrains fameux là-dedans, et je sais aussi comment on y entre ! Je n'ai pas pour rien écrit des romans d'aventures et je me suis toujours documenté en conséquence.

« Cela m'a coûté quelques beaux billets mais, à présent, je ne le regrette pas. Un vieil ivrogne de majordome m'y a conduit un jour. Depuis lors, le dur genièvre flamand l'a mené un peu promptement eu terre.

— Ah ! ce sont eux ! gronda Tom.

— J'ose presque dire qu'il n'y a pas de doute à ce sujet. Linthauer est une sorte de fou érotique, mais il dispose d'une fortune énorme. Cela lui a valu quelques amitiés officielles. De cette façon, on ne l'inquiète pas, malgré les bruits qui circulent sur son compte.

— Malheur à qui je trouve là-dedans ! siffla Tom Wills blême de colère.

— Mes hommes ont l'ordre de tirer sur quiconque bougera. Je prends la responsabilité du massacre. Et puis, j'ai prévenu par sans-fil, en un langage conventionnel, mon ami, le chef de la police de Bruxelles... Ah ! voyez-vous, devant nous, ce feu vert ?

— En effet... Cela s'avance rapidement dans notre direction. C'est sans doute un canot muni d'un moteur silencieux.

— Une vedette de la police fluviale... Mon ami doit être à bord...

Quelques minutes plus tard, le canot au feu vert accostait et le chef de police montait à bord, accompagné de trois de ses hommes.

Les présentations furent rapidement faites. Le chef de la police

belge s'inclina longuement devant Tom.

— Je comprends votre peine, monsieur Wills, dit-il d'une voix émue, et croyez-moi, ce sera un honneur formidable pour la police belge de pouvoir contribuer à venger Harry Dickson.

Tom ne put répondre que par une longue poignée de main.

— J'ai pleins pouvoirs pour détruire ce nid de bandits, monsieur van Buren, dit le policier belge en se tournant vers l'écrivain. Il y a longtemps que nous nous inquiétons des allées et venues mystérieuses des hôtes de Linthauer qui, entre nous soit dit, est un vilain bonhomme, qui mériterait de passer devant les assises, pour bien de louches histoires encore mal éclaircies.

La Flandre ralentit sa marche et, bientôt, elle s'accota à un débarcadère en bois goudronné.

Au fond de la plaine se précisait la sinistre silhouette du Château de la Mer.

— Il ne nous faudra pas aller jusque-là, dit Edward van Buren. Regardez ce boqueteau : une des entrées des souterrains du manoir y aboutit. Il est bien masqué par les ronces, mais je m'y reconnâtrai.

Silencieusement, les matelots de *La Flandre* montèrent sur le pont. Ils avaient des mines résolues et presque terribles. On leur avait expliqué ce qu'on attendait d'eux et, intérieurement, ils jubilaient de pouvoir cogner sur des bandits, comme bon leur semblerait.

— Jamais je ne me servirai d'un revolver, bougonna un formidable Gantois. Avec mes mains, et rien qu'avec mes mains !

Tom Wills vit sortir de l'ombre deux pattes plus larges que des battoirs, de force à briser une tête comme une vulgaire noisette.

— Silence ! commanda van Buren. Et en route !

Ils partirent à travers la lande où ne retentissaient que le murmure des roseaux et, de temps à autre, le cri de chasse d'un rapace nocturne ; une bête saignée par une belette cria, et Tom frissonna à cet écho d'un petit crime des ténèbres.

— Croyez-vous qu'ils n'auront pas placé des sentinelles ? demanda le chef de police.

Edward van Buren fit halte.

— C'est juste, dit-il.

Il appela le Gantois pour lui dire quelques mots à l'oreille. L'homme partit en avant. Son corps colossal avait des mouvements souples de félin. Bientôt la nuit l'avalait.

— S'il y a quelqu'un dans le boqueteau, son compte est bon, murmura van Buren.

Ils trouvèrent le Gantois les attendant à l'orée du bois.

— Eh bien ? demanda le chef de police.

Le marin montra du doigt une forme sombre, allongée dans les

halliers.

— Je crois que je lui ai un peu trop serré la nuque, dit-il avec embarras.

Tom Wills fit jouer sa lampe électrique et la lumière tomba sur une tête déformée, qui semblait avoir été touchée par un marteau-pilon.

Le chef de police gloussa.

— Je connais ce particulier, fit-il.

Se tournant vers le matelot, il lui frappa amicalement l'épaule.

— Voilà qui vous vaudra une belle prime, mon garçon. Vous venez de débarrasser votre pays d'un fameux criminel. C'est Sypens, le tueur !

— Sypens ! gronda le Gantois. J'aurais dû lui arracher d'abord les bras et les jambes, à ce tueur d'enfants... Il a eu une mort trop douce. Je me le reprocherai toute ma vie !

On fit halte devant une épaisse haie de ronces, que van Buren se mit à sonder à l'aide d'une gaffe.

— Le souterrain s'amorce ici ! annonça-t-il enfin.

— Apprêtez les revolvers, ordonna le chef de police. Au moindre mouvement suspect de la part de ceux que nous trouverons là-dedans, nous ouvrirons le feu sans faire de quartier.

Deux ou trois lampes électriques furent allumées, et la troupe vengeresse s'engagea dans le sombre passage où stagnait une fétide odeur de marécage et de pourriture.

*

On riait, on lançait d'ignobles boutades, on applaudissait à chaque contorsion de la victime. Les rires et les injures couvraient ses cris de souffrance.

Le Chinois venait de se saisir d'une petite pince en acier qui scintillait à la lueur des lustres.

— On va lui arracher un nerf ! gloussa la belle Ivy. Attendez, vous allez entendre piailler la volaille !

Le bourreau poussa l'instrument dans une plaie saignante, l'y retourna puis, tout à coup, le retira d'un coup sec.

Willis poussa une clameur hideuse et s'évanouit.

Yen lui versa aussitôt quelques gouttes de cordial entre les dents, mais le supplicié ne bougea pas.

Quelques minutes s'écoulèrent. La foule grondait, mécontente.

— Voilà ce que c'est de saigner des petits poussins, dit Pye. À propos, patron, fit-il en se tournant vers le Dr Linthauer, qui assistait à cette scène avec une joie sauvage, ne pourrait-on, en attendant que ce

gentleman reprenne ses sens, se payer un petit intermède avec l'homme du carnaval.

— Oui, oui ! crièrent les autres. Si l'on chauffait un peu les pieds du prisonnier masqué.

— Hanuman se le réserve, répondit sèchement le docteur.

— On peut toujours lui chauffer les pieds, cria-t-on. Il doit avoir froid !

Linthauer hésitait, mais il vit autour de lui les visages mécontents.

— Je vous permettrai un coup, mais un seul, dit-il. Cet homme porte une cagoule. Je vous autorise, Pye, d'y porter un petit coup de stylet. Tâchez de lui crever un œil et vous aurez dix livres. Si vous manquez sa douce prune, je vous enlève vingt livres de votre prime.

— Je marche ! s'écria Pye. Qu'on me donne un stylet !

Yen tendit le couteau demandé au bandit.

— Vise bien mon chéri ! cria Ivy. Il y va de tes dix livres ! Et on partage, hein ?

De toutes parts, on se mit à rire.

— L'aura ! L'aura pas !

— Je l'aurai ! cria Pye en se plantant devant l'homme masqué.

Rien ne semblait démontrer que l'homme eût entendu, mais Ivy vit ses mains entravées se crispier, et elle en fit joyeusement la remarque.

— Il cane, le particulier ! Crève-lui la mirette, mon petit Pye !

Le laquais leva son arme, choisit sa place et, avec un ricanement féroce, abaissa le bras...

Mais l'acier ne toucha pas la toile de la cagoule. Pye jeta un cri terrible et s'écroula vomissant un flot de sang noir : une balle venait de lui traverser la gorge.

En même temps, une formidable tempête de cris, de jurons et de tables renversées emplît la cave.

— Sauve qui peut ! hurlèrent les bandits. On est trahis !

Trop tard ! Des coups de feu éclataient de toutes parts. Les matelots de *La Flandre* se lançaient à la curée.

Ce fut un horrible carnage.

On vit les bandits s'affaïsser, fauchés par les décharges meurtrières des brownings des marins et des policiers.

La tête de Linthauer éclata, comme une noix fraîche, à deux pieds du revolver de Tom Wills ; Ivy, touchée au ventre, se tordit sur le sol en crachant des blasphèmes, un matelot la tua en lui écrasant la tête comme à une vipère.

Tout à coup, des cris plus aigus que les autres s'élevèrent au-dessus du tumulte. Edward van Buren s'élança vers le fond de la cave, d'où ils partaient, et il resta un instant sidéré d'horreur.

Le marin Gantois manipulait Yen le Chinois comme s'il n'était qu'une vulgaire poupée de quatre sous, bourrée de son. Il l'écartelait vivant !

— On lui doit bien ça ! dit-il avec beaucoup de calme. Et puis, je n'aime pas le jaune, moi !

Et, d'un mouvement rapide, il prit le Chinois par le menton et lui tordit la tête dans la nuque. Il y eut un craquement atroce : la colonne vertébrale venait d'être rompue. Le bourreau chinois avait cessé de vivre.

Un peu de calme se rétablit. La plupart des bandits avaient été tués. Les autres, grièvement blessés, gisaient sur le sol et les matelots se mettaient en devoir de les ficeler comme de vulgaires colis.

C'est alors que Tom remarqua l'homme à la cagoule, enchaîné au pilier.

D'un coup sec, il arracha le capuchon et poussa un cri immense.

Devant lui, pâle mais souriant, se tenait Harry Dickson !

Harry Dickson !

Harry Dickson vivant !

Harry Dickson dont il avait vu la tête tranchée !

Et, cette fois-ci, ce fut de joie que Tom s'évanouit !

Rapidement délivré de ses liens, Harry Dickson aida ses sauveteurs à explorer le château, mais on n'y trouva plus personne.

— Nous tenons toute la bande, ou plutôt ce qui en reste, dit le chef de la police.

— Nous ne tenons pas le chef ! dit Harry Dickson.

— Pardon... Le Dr Linthauer est mort de la main de votre élève.

— Ce n'est pas le chef !

— Maître, dit Tom, m'expliquerez-vous...

À ce moment, le marconiste de *La Flandre* entra :

— Un sans-fil urgent pour Mr. Dickson ! cria-t-il. De Londres, de Scotland Yard !

— Alors, on me croit encore vivant là-bas, dit le détective en souriant et en s'emparant de la dépêche.

Il la lut, puis la tendit en riant à Tom et à van Buren :

— Voilà le mystère de la sixième tête expliqué, mes amis.

Ils lurent à leur tour :

Tête habilement maquillée. Pas celle de Dickson, mais de Jim Pike. Félicitations et bonne chance – Goodfield.

7. Le dieu Hanuman

Harry Dickson et Tom Wills étaient descendus au Grand Hôtel de Bruges. Pendant une couple de jours, ils y restèrent dans une parfaite inactivité.

— Si l'on retournait à Londres ? proposa Tom comme le troisième jour après la délivrance se levait.

— Le dernier acte de la pièce n'est pas encore fini, dit Dickson.

— Ah !... Et le rideau attendra-t-il longtemps avant de se baisser sur la finale ? plaisanta Tom Wills.

— Pas plus tard que ce soir, mon garçon, répondit le détective de bonne humeur, et j'ai choisi un décor idéal pour cela : ce magnifique vieux Bruges, avec ses béguinages, ses merveilleux monuments, ses petites ruelles mystérieuses.

— Alors, patientons en mangeant cette excellente sole au vin blanc, dit comiquement le jeune homme en regardant le plantureux repas que le maître d'hôtel venait de déposer devant eux.

Quand les premières ombres s'allongèrent sur la ville morte, un valet de chambre vint annoncer à Dickson qu'un commissionnaire venait d'arriver pour lui avec « la chose qu'il savait bien ».

Dickson sourit et remercia joyeusement le domestique.

— Mon petit Tom, dit-il quand ils furent seuls, nous allons, ce soir, donner à la loi belge un petit accroc dont la police ne nous tiendra pas rigueur, je pense, car il y va furieusement de son renom. Nous allons nous transformer en de simples cambrioleurs.

— Bien, dit Tom. Voilà un genre d'expédition qui me plaît. C'est plein d'imprévu et de charme !

— Voilà mon Tom qui, de Sherlock Holmes, voudrait devenir Arsène Lupin, fit Harry Dickson en éclatant de rire.

À la nuit close, ils sortirent, chaussés de feutre épais et vêtus de noir.

— Revolver ? demanda Tom.

— Si vous voulez, mais ce lasso que je porte sous mon manteau me suffira je pense...

— Vous allez prendre des chevaux comme les cow-boys ?

— Des chevaux non, mais une vilaine bête quand même !

Les rues étaient désertes ; un carillon invisible pleura sur la cité endormie ; une cloche piqua une heure tardive.

Ils s'enfoncèrent dans le dédale des ruelles du merveilleux

quartier du Minnewater, dont Tom entendait s'égoutter les vieilles écluses.

— Maître, dit-il à voix basse, il y a depuis un quart d'heure une charrette qui nous suit. Une charrette surmontée d'une bâche noire.

Le détective ne se retourna pas.

— Laissez-la nous suivre, Tom. Je serais bien marri si elle ne le faisait pas.

Ils s'arrêtèrent devant une haute maison à pignon, toute noire, dont toutes les fenêtres étaient éteintes.

Harry Dickson trifouilla pendant quelques instants dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Ils étaient dans un vaste corridor qu'ils parcoururent en silence. Arrivé devant un escalier, Harry Dickson fit jouer une lampe minuscule, qui jeta un mince filet de lumière devant eux.

Au premier étage, le détective et son compagnon firent halte et respirèrent. La maison était silencieuse et comme morte.

— Attention ! dit Dickson tout bas en poussant une porte.

Le jet de lumière se promena sur les murs d'une vaste chambre.

Tom Wills sifflota doucement.

C'était un des plus beaux cabinets de travail qu'il eût jamais vu. Les murs disparaissaient littéralement sous les livres, des objets d'art, tous d'un cachet oriental accentué, jonchaient littéralement les meubles.

— Où sommes-nous ? demanda Tom Wills.

— Chez notre savant ami le Dr Lummel, répondit Harry Dickson à voix basse.

— Le malheureux qui fut assassiné au British Museum ?

Harry Dickson ne répondit pas, se contentant de siffloter à son tour.

— Et maintenant, soyons sur nos gardes plus que jamais ! dit-il enfin.

Il avait à peine dit, que Tom poussa une clameur d'effroi.

Quelque chose d'affreux, mais d'indéfinissable, venait de jaillir de la muraille, quelque chose de velu qui lui frôla la joue en l'égratignant jusqu'au sang. En même temps, il entendit le bruit aigu du lasso qui sifflait et le Maître crier à haute voix :

— Lumière, Tom ! Là... le commutateur près de la porte.

Machinalement, le jeune homme obéit.

Une vive clarté inonda la pièce, mais de nouveau Tom Wills cria de terreur. Dans le nœud du lasso de cuir, un horrible bras velu, terminé par une griffe redoutable, se tordait comme un hideux serpent, et ce bras monstrueux sortait de la muraille même.

— Tiens ton revolver prêt si le coquin bouge, ordonna Dickson,

mais ne me l'abîme pas trop fort si tu es obligé de tirer. Je le veux vivant.

Ce disant, il se mit à donner de vigoureux coups de pied contre le mur. Celui-ci n'était qu'une cloison de bois léger qui céda aussitôt.

— Attention ! cria le détective en voyant que le panneau s'ébranlait et menaçait de tomber.

Un cri de fureur retentit. Tom Wills vit, tout à coup, une forme sombre bondir dans la chambre. Mais Dickson fut plus rapide encore et, un moment plus tard, la forme gisait sur le sol, étroitement ligotée par le lasso.

Alors, Tom reconnut un énorme singe, qui grimaçait hideusement.

— Mon petit Tom, je vous présente le dieu Hanuman ! s'écria joyeusement Harry Dickson. Allez dans la rue dire à notre ami van Buren d'ouvrir la cage de fer, qui se trouve sur sa charrette. Moi, je me charge d'apporter l'oiseau !

Une heure plus tard, dans la cour du bureau central de police, Harry Dickson présentait son prisonnier :

— Messieurs, je vous présente le dieu Hanuman et, en même temps, l'assassin du gardien Bens, de Jim Pike et de bien d'autres encore sans doute.

— Et du Dr Lummel ! dit Tom Wills.

— Non ! dit Harry Dickson.

— Mais, monsieur Dickson, dit le chef de police, nous ne pouvons pas déférer cet animal devant les juges. Tout ce que nous pouvons faire, c'est l'expédier au Zoo d'Anvers.

— Pas du tout, répondit le détective. Ce singe passera aux assises prochaines !

— Mais, depuis le Moyen Âge, on ne fait plus leur procès aux animaux reconnus coupables de meurtre, dit ironiquement le policier.

— Attendez donc, chef, dit le détective. Un de vos agents voudrait-il avoir l'obligeance de faire rougir un tisonnier dans le poêle dont je vois d'ici danser la réconfortante lueur ?

— Mon Dieu, monsieur Dickson, n'est-ce pas là une torture inutile ? demanda le chef de police avec embarras.

— Je ne vous demande qu'un instant, dit le détective.

On apporta le tisonnier rougi à blanc.

Lentement, le détective s'approcha des barreaux de la cage.

On vit le singe se tasser peureusement dans le coin le plus reculé mais, sans aucune pitié, le détective lui plongea le tisonnier ardent en plein dans la fourrure. Alors se passa quelque chose d'inimaginable. La bête poussa un cri de douleur et, tout à coup, elle se mit à hurler :

— Grâce ! Grâce, monsieur Dickson !

— C'est à devenir fou ! clama le chef de la police.

Edward van Buren, pour la première fois depuis le début de la terrible aventure, chancela d'émoi.

— À présent, je vous présente le Dr Lummel sous son véritable aspect, dit froidement le détective. Vous l'avez toujours vu rasé, masqué par de gigantesques lunettes, habillé en gentleman et toujours ganté de noir ; maintenant que la toison de sa face a repoussé, qu'il est dépouillé de tout vêtement vous le voyez tel qu'il est. Dommage que le bourreau le réclame, sinon Barnum nous en donnerait une belle somme.

— Je ne comprends pas... je ne comprends pas, gémissait-on autour de lui.

— Eh bien ! messieurs, rien ne s'oppose à ce que je soulève le dernier voile du mystère. Mais si on le faisait autour d'une bonne bouteille de vin et d'une caisse d'excellents cigares ?

Quand la fumée bleue monta et que le vin vermeil brilla dans les verres, Harry Dickson commença :

— Le Dr Lummel est un savant, un grand savant, bien que je le croie fou à lier. Il fit de longs séjours aux Indes anglaises et surtout dans les environs de Lahore. Vous savez que ce pays mystérieux est assez fertile en créatures dites hommes-bêtes. J'ai récemment été en contact avec l'une d'elles, au cours d'une de mes plus dangereuses aventures.

« Ce sont des gens qui, tout à coup, voient leur corps se couvrir de longs poils ; leurs membres se déforment, ils prennent l'aspect hideux d'une bête sauvage, comme des tigres et surtout des singes. Souvent, leur mentalité s'apparente dans la suite avec celle du monstre auquel ils ressemblent.

« Le cas a été étudié. Nos savants croient se trouver devant une maladie tant physique que mentale, que d'aucuns disent d'origine lépreuse.

« Quoi qu'il en soit, le Dr Lummel a dû contracter le mal mystérieux. Mais, au lieu de s'en désoler, il s'en fit une gloire.

« Il s'était surtout appliqué à l'étude de certains animaux-dieux de l'Inde et notamment de Hanuman, le grand singe déifié.

« Il en était arrivé à croire aveuglément à la puissance de ces divinités ; je crois savoir qu'il avait abjuré son ancienne foi chrétienne pour embrasser une religion d'Orient.

« Le mal gagna du terrain et, bientôt, le transforma en une épouvantable créature simiesque.

« Alors, Lummel crut qu'il était une incarnation vivante du dieu Hanuman.

« Il se trouva, autour de lui, d'autres gens pour le croire, des

riches Hindous et, peut-être même, quelques Blancs névrosés.

« Il conçut alors un plan criminel formidable : la vengeance de l'Orient sur l'Occident !

« Mais, pour cela, il devait revenir en Europe.

« Il reprit des habits convenables, se rasa les joues et se ganta éternellement de noir. Remarquez que le Dr Lummel ne quittait jamais ses gants ! C'est le premier indice qui me mena vers la vérité.

« Les riches Hindous, confiants dans sa mission et espérant voir bientôt sombrer la puissance britannique, lui fournirent des capitaux énormes.

« Lummel vint en Angleterre. Il lui fut facile, grâce à sa renommée, d'avoir ses grandes et petites entrées dans le British Museum.

« Grâce à la complicité du gardien Willis, qui a bien expié ses fautes par les atroces blessures qu'il a reçues, il réussit à voler les plus belles parures de notre musée national. Il appelait cela une restitution à l'Orient spolié.

« Il parvenait donc à s'introduire nuitamment dans le bâtiment.

« La nuit où il tua Bens et blessa Willis, qui voulut l'empêcher de commettre un meurtre, il se glissa également dans la salle des idoles, espérant y trouver un abri. Comme le temps lui semblait long, il se mit à lire une coupure d'un journal qu'on lui avait envoyé la veille. On y critiquait acerbement son œuvre. Pris de fureur, car l'homme est terriblement irascible, il déchira le papier et un morceau en tomba sur le sol.

« Alors, il entendit le pas du gardien Miller et se réfugia derrière la statue d'Hanuman. J'ai appris, depuis lors, que Miller avait l'habitude de parler avec les idoles pour se distraire pendant ses longues heures de veille, et il le faisait sans aménité.

« Probablement aura-t-il lancé une injure au dieu simiesque, injure qui mit Lummel au comble de la rage et lui fit tuer le gardien.

« Il eut alors un geste de cabotin : il teignit du sang de sa victime les mains de la statue. Il se croyait encore devant la foule superstitieuse de l'Inde et non en Europe, où les détectives le sont un peu moins.

« Quand il sut que j'avais trouvé le papier, il comprit que je ne serais pas long à le découvrir et il disparut, simulant un nouveau meurtre.

« Comme il disposait de sommes fabuleuses, il avait réuni autour de lui une bande des pires canailles de la terre pour l'aider à perpétrer des crimes sans nombre. Il gagna facilement à sa cause son compatriote, le Dr Linthauer, un homme taré, en proie à d'incessants embarras d'argent.

« Il choisit alors un nom bien oriental pour sa bande d'escarpes : Les Vengeurs du Diable.

« Grâce à son armée de tueurs, il s'empara des principaux orientalistes d'Angleterre, en qui il voyait des profanateurs, et il les exécuta d'une horrible façon.

« Jim Pike était de la bande et nous savons comment il finit.

« Voilà, en résumé, l'histoire des Vengeurs du Diable et de leur chef, l'effroyable Dr Lummel, le vivant dieu Hanuman.

« Maintenant, je crois avoir encore le temps de prendre l'express de nuit pour Ostende d'où, à la première heure, je pourrai m'embarquer sur la malle pour Douvres. Bonne nuit, messieurs.

FIN

LA TÊTE À DEUX SOUS

1. Une étrange partie de roulette mécanique

En passant de Drury Lane dans Kingsway, par la brève et obscure Wild Street, Harry Dickson avait souvent remarqué le même carré de clarté éblouissante projeté sur le pavé.

C'était une échoppe, oscillant entre le magasin de traiteur de quartier et la gargote, ouverte toute la nuit et servant le client au comptoir. Toute en céramique blanche, elle avait la fallacieuse propreté des établissements exigus, pourvus d'un éclairage trop intense pour leurs dimensions et dont la poussière et la crasse devenaient inapparentes à force de kilowatts heures...

Au-dessus de la porte, toujours ouverte, une enseigne au néon posait dans les ténèbres des lettres frémissantes de feu violet et orange : « À la Marée de Boulogne » (Maison française).

À partir de dix heures du soir, jusqu'à six heures du matin on y servait à la clientèle noctambule des plies frites, des moules en daube, des pommes de terre à l'huile, des hors-d'œuvre vinaigrés, des sandwiches au fromage et des pâtisseries.

Sur un coin du comptoir on versait du thé, du café, de la petite bière et du vin chaud – pas d'alcool.

Quand il se trouvait de nuit dans les parages, le détective faisait parfois un léger crochet pour passer devant ce havre de lumière et de chaleur, ouvert dans les ténèbres hostiles de la métropole.

Jamais il n'y était entré, son instinct de gourmet en révolte contre l'odeur du graillon et le teint livide des nourritures amoncelées, mais il aimait suivre, d'un œil amusé, les gestes d'automates des serveurs et l'activité avide de la clientèle.

Bientôt le patron le salua comme une vieille connaissance, à force de le voir arrêté devant la vitrine étincelante.

C'était un homme tout en chair et en graisse, au visage neutre et triste, s'affairant sans cesse entre les énormes bassines de friture chaude, les tranchoirs et les vastes bols de faïence remplis de mangeaille.

Un soir...

Le 6 mai, entre deux et trois heures du matin, Harry Dickson revenait d'une première à un théâtre de Drury Lane. La représentation avait été prolongée par un punch offert par le directeur et auquel il n'avait pu se soustraire.

La nuit était froide et pluvieuse et les invités s'étaient égaillés à la sortie comme une bande de passereaux, en quête de taxis et de cabs en maraude. Dickson avait cédé le sien à un vieux couple d'artistes, effrayés à l'idée de rentrer, trempés et si tard, dans leur lointaine maison de banlieue.

Il marchait d'un bon pas dans la direction des Inns, où il était presque certain de trouver une auto qui le ramènerait à Baker Street. Comme il coupait par Wild Street, il vit de loin resplendir la solitaire boutique et tout à coup l'idée lui vint d'y entrer et d'y avaler une quelconque boisson chaude.

À sa vive surprise, le petit établissement, bien que violemment éclairé, était vide. Une flamme de gaz, fortement baissée, chauffait modérément les bassines de friture, tandis que l'énorme samovar de cuivre et de nickel jetait les brefs appels d'angoisse de la vapeur surchauffée.

Le détective frappa le marbre du comptoir avec une pièce de monnaie ; puis, comme personne ne répondit, il lança un « Hello ! » retentissant.

Le fond de la boutique était tendu d'une draperie en grosse toile cirée, retombant du plafond sur le sol en lourds plis luisants et faisant, sans aucun doute, office de séparation entre le magasin et l'arrière-boutique.

Jamais Harry Dickson ne l'avait vue soulevée, et comme on continuait à ignorer sa présence, il décida de glisser un regard indiscret derrière ce voile. Il vit un petit salon irrégulier, tapissé d'un papier rose, meublé d'un sac arabe vieillot, d'une table ronde et éclairé par un lustre à bougies électriques. Dans un coin, un feu continu de petit modèle luisait de tous ses fenestrons de mica rougeoyants.

Mais, tout comme dans le magasin, il n'y avait personne.

Le salon arabe ne semblait posséder d'autre issue que l'ouverture masquée de toile cirée par où le détective était entré. Cela n'étonna nullement Dickson qui comprit que les tenanciers de la friture nocturne ne devaient avoir en location que l'exigu rez-de-chaussée de l'immeuble.

Il allait se retirer, quand quelqu'un entra dans la boutique et siffla.

Harry Dickson quitta le salon, s'apprêtant à expliquer au visiteur

qu'ils se trouvaient dans un restaurant absolument privé de maîtres.

L'homme qui venait d'entrer lui tournait le dos et regardait la rue, tout en continuant à siffler entre ses dents un refrain de cabaret. En entendant bruissier la tenture, il se retourna lentement.

— Mince, ricana-t-il. Un marchand de pommes de terre frites en habit de soirée. Les portions doivent être à l'avenant, je suppose.

Le détective avait rarement vu visage et stature plus déplaisants. Le client était de petite taille et, de son trench-coat grasseyé sortait un cou grêle et démesuré, surmonté d'une tête osseuse au visage en lame de rasoir ; des yeux bigles clignotaient à la clarté trop violente des deux énormes lampes blanches.

L'individu ne portait pas de chapeau, ce qui permit à Dickson de voir une chevelure noire et luisante, comme vernie, collée au crâne.

Après avoir dévisagé Dickson d'un air insolent, l'individu se tourna de nouveau vers la rue et en scruta les deux bouts avec attention. Mais le fog était venu et bourrait littéralement Wild Street de fumée humide, permettant tout juste aux puissantes lumières de la gargote d'éclairer le rebord du trottoir.

L'homme grogna, en disant qu'après tout, cela lui était égal.

— Vous attendez quelqu'un ? s'enquit Harry Dickson qui se complut soudain à son rôle de restaurateur improvisé car, sans aucun doute, le noctambule devait le considérer comme tel.

— Non mais, des fois ! s'écria le nabot avec brusquerie. Croyez-vous avoir le droit de me poser des questions, avec vos airs de gentleman à la manque ?

Il jeta un regard furieux au détective et se tourna vers les bols de faïence, dont il considéra le contenu avec dédain.

— Pas de whisky ? demanda-t-il d'une voix rogue.

— Pas de whisky !

— Misère ! Cela m'apprendra à venir avant l'heure !

Il plongea la main dans un bocal de harengs marinés, en retira quelques filets et y mordit à pleines dents. Après quoi il pécha quelques filaments d'oignons qu'il dégusta en connaisseur.

— Pas mal tout de même, grommela-t-il. Alors vous êtes le premier, Gov'nor ?

— Oui, répondit sèchement Harry Dickson en décidant sur l'heure de se laisser aller au fil de l'aventure.

— Et Lostelot est parti ? Nature, quelle truille il a dû avoir, le gras à lard, quand il a reçu l'avis d'avoir à nous céder la place.

Un bruit de pas s'éleva dans la rue, et l'homme y jeta un regard inquiet.

— Au fond je suis content de ne pas être arrivé le premier dans cette boîte vide, car Lostelot aurait pu faire le malin. Votre présence,

Gov'nor, me prouve qu'il n'en a rien fait, ce qui est sage de sa part. Si on passait derrière cette nappe de table qui fait office de porte, car il fait bigrement clair dans cette cambuse !

— Soit, accepta Dickson en s'installant en face de l'inconnu, dans le petit salon rose.

Tout à coup, le nain jeta un regard méfiant au détective.

— Pourquoi ne m'avez vous pas demandé le signe ? demanda-t-il brusquement.

Harry Dickson ne tiqua pas et haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous savez bien que je ne dois pas le faire, ricana-t-il. Il me serait aisé de vous tordre le cou si vous ne pouviez le montrer quand je le demanderais.

L'allusion à son maigre cou, partie fortement vulnérable de sa personne, parut faire impression sur l'homme.

— Tenez, le voilà, dit-il en tirant de la poche de son gilet un disque de métal jaune, de la dimension d'une pièce de deux sous.

— Mettez cela de côté, lui intima rudement le détective. Je ne vous ai rien demandé.

— Diable, je crois que vous avez mauvais caractère, bougonna l'homme.

— Très... approuva gravement Harry Dickson.

Mais il avait quelque peine à dissimuler la joie intense qui envahissait tout son être. Il y avait un bahut flamand à côté de la salamandre et, sur le coin du meuble, il apercevait un disque de métal identique à celui que son compagnon venait de lui montrer.

Il se leva, ouvrit d'un geste sec la clef du poêle, en murmurant qu'il ne faisait pas trop chaud. Puis, en se redressant, il escamota vivement l'objet.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Ensuite, l'homme tira une vieille montre de nickel de sa poche et annonça qu'il serait bientôt trois heures.

— Quand tout sera en ordre, j'espère bien qu'on fermera les volets et qu'on cassera la croûte, fit-il. Il ne manque pas à boire et à manger dans cette taule.

Harry Dickson ne répondit pas. Il sentait l'homme vain et méprisable, mais il devinait instinctivement que des forces plus redoutables allaient se révéler. À cet instant, sans qu'on l'eût entendu entrer, quelqu'un souleva la draperie et entra dans le salon.

C'était une femme d'un âge incertain, vêtue d'un manteau de grosse laine et portant une valise en cuir noir.

Elle s'installa, sans un salut, dans un des fauteuils, retira un de ses gants et laissa briller entre ses doigts un disque de métal jaune.

L'inconnu l'imita immédiatement et Harry Dickson fit de même.

Elle eut un signe de tête, remit son gant, ouvrit sa valise et en retira un livre, qu'elle se mit à lire à l'endroit marqué par un signet.

Harry Dickson fut légèrement intrigué par le titre de l'ouvrage qu'il pouvait fort bien déchiffrer : *Le château des Visages noirs* par Ann Radcliffe.

C'était un de ces terribles romans hantés que la célèbre femme-auteur publia il y a un siècle et qui firent frémir toute l'Angleterre, et même une bonne partie du continent.

La femme n'en avait pas lu une page que des pas pressés franchirent le seuil, annonçant un nouveau venu.

Il fut suivi, presque sur les talons, par deux autres inconnus, puis, une minute plus tard, par un très vieil homme misérablement mis et marchant avec peine.

Tous, en entrant sans se saluer, avaient exhibé, d'un air maussade, la fameuse pièce de monnaie et s'étaient plongés dans un mutisme absolu, comme s'ignorant les uns les autres.

Ce fut le vieux qui prit la parole.

— On peut fermer le magasin à présent. Nous sommes sept.

Personne ne bougea cependant, comme si les paroles du vieillard ne s'adressaient ni à l'un ni à l'autre.

— Soit, dit-il, je le ferai. Je ne m'attendais d'ailleurs pas à voir Lostelot rester après l'avis qu'il a reçu.

Harry Dickson entendit le volet de fer se baisser avec un roulement sonore sur la vitrine, puis le déclic des commutateurs éteignant les lampes du magasin.

Le vieux revint et annonça :

— La boîte à sous se trouve derrière le comptoir. Elle est trop lourde pour moi. Qui veut m'aider à la transporter ici ?

Ce fut le nabot qui se présenta.

Ils revinrent bientôt, portant une de ces boîtes à jeu qui font la joie des cabarets pauvres de banlieue et qui, avec une pièce de deux sous, vous offrent d'en gagner dix ou vingt ou même quarante, si la couleur choisie sort gagnante.

La fente par laquelle on glissait l'enjeu formait la bouche d'une tête de satyre grimaçante.

Le vieux tira de sa poche une poignée de gros sous, en choisit trois et les glissa dans la fente, les uns après les autres, contre toutes les règles du jeu. Après quoi, il pressa le levier.

Le disque des couleurs roula, s'arrêta et le vieux recommença son manège en y glissant d'abord deux pièces de deux pence, puis encore une fois deux pièces. À la troisième giration du disque, une pluie de gros sous ruissela dans la sèbile.

Le vieillard les retira, les jeta à toute volée sur le buffet et, en se frottant les mains, déclara que tout était prêt.

— C'est la deuxième fois de ma vie que je joue, l'entendit murmurer Harry Dickson. Le ferai-je encore ?

— Commencez, ordonna-t-il en désignant le nabot. Ensuite, le jeu se continuera de gauche à droite.

Harry Dickson regardait les créatures silencieuses qui entouraient la table ronde. Les trois joueurs entrés presque en même temps n'avaient rien de caractéristique dans leur apparence comme dans leur maintien. C'étaient des hommes d'âges différents, vêtus convenablement mais sans recherche ; des types d'employés de commerce de la City.

— À moi ! s'écria le nain et il tira son insigne de sa poche et le glissa dans la bouche du Satyre.

— Je mise sur le rouge ! cria-t-il.

La roue tourna et ce fut le vert qui sortit. La bouche grimaçante s'ouvrit légèrement et recracha le jeton dans la sébile.

— C'est bien ma chance ! pleurnicha le laideron.

Le vieux, puis les trois autres, n'eurent guère plus de veine et se virent restituer leur enjeu par la tête dédaigneuse.

Cela changea quand la liseuse de roman misa sur le bleu.

La bouche s'ouvrit plus largement, et une poignée de monnaie en jaillit, remplissant la sébile aux deux tiers.

Harry Dickson eut un léger mouvement de surprise : c'étaient des pièces d'or qui venaient d'échoir à la gagnante.

Elle n'en parut pas plus émue et jeta négligemment son gain dans sa valise.

C'était le tour d'Harry Dickson. Il misa sur le jaune et gagna une dizaine de souverains.

Le jeu se continua avec des alternatives de perte, ou plutôt de nullité, et de gain, assez mal réparties d'ailleurs. La femme gagnait beaucoup ; le vieux vit une fois, la couleur blanche sortant, la sébile se remplir d'or.

Les trois employés gagnèrent chacun une dizaine de pièces. Dickson gagna deux fois la même quantité. Le nabot ne gagnait rien et gémissait lugubrement.

Aucun mot ne fut échangé.

L'heure avançait. Le détective remarqua qu'à plusieurs reprises le vieux avait tiré sa montre de son gousset, en secouant la tête.

— C'est la dernière tournée, annonça-t-il enfin.

Elle fut étrangement prodigue de gains. Le blanc sortit coup sur coup, remplissant la sébile d'or pour tous, à l'exclusion toutefois du nabot, pour lequel elle resta vide.

Le dernier tour était pour Dickson.

Il remarqua alors que personne n'avait jusque-là misé sur le noir. Brusquement, il posa la flèche sur cette sombre couleur et s'apprêta à glisser son jeton dans la fente.

Une clameur l'arrêta.

Tous étaient debout, les yeux étonnés, terrifiés même, fixés sur lui.

— Le noir ! Vous... misez sur le noir... balbutia le vieux, pâle comme un linge. Pardonnez-moi... C'est la loi. Je dois vous demander de me passer votre jeton. Je dois le voir, vous le savez bien...

Il saisit l'insigne d'une main tremblante et, soudain, il s'inclina et tendit le jeton à Harry Dickson, sans oser lever les yeux sur lui.

— Que votre volonté se fasse et celle qui nous vient d'ailleurs également ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Jamais le détective n'avait vu des visages se décomposer d'une manière si rapide et si singulière.

Les hommes étaient blêmes et tremblaient ; le nabot suait d'une peur abjecte ; la femme, seule, le fixait avec des yeux d'hallucinée.

Lentement, le détective baissa le levier et la roue de la fortune gira. Un silence de mort planait. La roue acheva sa course, frémit, s'approcha du triangle noir et...

Et elle s'arrêta sur le blanc.

Un cri d'allégresse monta autour de la table. Dickson vit les hommes respirer longuement, comme des nageurs qui remontent d'un grand fond ; le nabot hurlait littéralement de joie ; le vieux se tenait la tête entre les mains et semblait pleurer doucement. La femme, très pâle, avait fermé les yeux.

— Pouvons-nous partir, Seigneur ? demanda le vieux en se tournant vers Dickson mais sans oser le regarder.

Le détective eut un geste affirmatif et une véritable course s'ensuivit. L'instant d'après, le magasin était vide, tandis que des bruits de pas pressés se perdaient dans le brouillard.

Harry Dickson demeura seul dans la gargote, devant l'étrange tête à deux sous.

Il regarda son insigne. Il était en or et portait le traditionnel signe macabre d'une tête de mort sur deux tibias croisés. À l'envers était gravé une sorte d'hiéroglyphe, ressemblant à un losange assez irrégulier et traversé par deux lignes parallèles.

Il avait remarqué que le vieillard avait regardé ce signe et que c'était lui qui avait provoqué son trouble.

Il se leva et explora minutieusement la maison, ou plutôt les deux pièces contiguës. Elles ne lui apprirent rien. Dans le bahut, il ne trouva que des récipients remplis d'ingrédients pour la cuisine. Le

tiroir-caisse du magasin était vide. Nulle part, il n'y avait de vêtements.

Il se remit alors à jouer tout seul à la tête à deux sous, en misant sur le noir. Il sortit enfin et une véritable pluie d'or en tomba, débordant de la sébile, coulant sur la table en un fleuve sonore, vidant complètement la boîte. Rêveusement il empilait son étrange trésor, quand l'appareil se remit tout à coup en mouvement de lui-même, et un objet luisant tomba dans la sébile.

C'était une petite clef plate en acier bleui, au panneton singulièrement compliqué.

L'aube se levait quand le détective quitta subrepticement la bizarre gargote, emportant le trésor et la clef, dont la destination demeurait mystérieuse.

Il attendit jusqu'à la nuit pour regagner la friture, mais ses volets restaient clos.

Pendant la journée, Dickson avait pris des informations.

Les deux pièces du rez-de-chaussée étaient louées par une compagnie immobilière à un sieur Lostelot, de nationalité française, et cela depuis près d'un an. Il n'y avait pas son domicile, mais bien dans une rue tranquille de Clerkenwell, où Dickson se rendit sur-le-champ.

Comme le détective s'y attendait, l'adresse était fausse. Personne ne connaissait le nommé Lostelot.

Par ordre de justice, les scellés furent mis sur la gargote, mais personne ne vint en réclamer la levée.

2. Le crime de Clissold-Park

Harry Dickson n'eut aucune peine à se faire remettre la fameuse boîte à sous. C'était un appareil fait en série par une maison française, et auquel on avait adjoint un mécanisme intérieur, de minimes dimensions, mais fort ingénieusement conçu.

L'apport de trois pièces de deux sous, suivis de celui de deux autres, puis de deux autres encore, vidait complètement l'attrail de son billion et livrait alors passage aux pièces d'or.

Le détective se mit en rapport avec le constructeur français. Celui-ci lui fit savoir qu'à aucun moment il n'avait apporté de modifications à ses appareils, ni n'avait été sollicité pour le faire.

En étudiant la mécanique Dickson comprit que le noir, gagnant, vidait complètement la réserve d'or et faisait fonctionner un système d'horlogerie qui, au bout de quelques minutes, pouvait faire jaillir un objet dans la sébile s'inclinant progressivement. De cette manière, il avait reçu la curieuse clef plate.

Il envoya Tom Wills à travers Londres, à la recherche de boîtes à sous identiques. Le jeune homme revint au bout de quelques jours avec une moisson assez considérable : il en avait découvert huit.

Mais toutes se révélèrent être d'honnêtes petites mécaniques permettant de gagner quelques sous, et surtout d'en perdre beaucoup. Aucune ne répondit au truchement des enjeux glissés à la file dans la fente, et aucune ne paya d'une pièce d'or la peine des détectives.

Harry Dickson allait conclure à l'existence de quelque loge maçonnique tournée à l'excentricité, quand eut lieu le crime de Clissold-Park.

On était alors à la fin du mois de juin, et plusieurs écoles fermaient déjà leurs portes pour de plantureuses vacances.

Il en était ainsi pour Howard College, un institut privé pour jeunes gens riches se contentant d'une instruction fort moyenne, mais d'un vernis parfait.

Howard College se trouve dans Green Lanes et son jardin voisine avec l'énorme Clissold-Park.

Le directeur et propriétaire de cet honorable établissement, le Dr Stephen Howard, avait donc envoyé ses élèves en vacances en se promettant d'en prendre à son tour.

Vacances peu ordinaires pourtant, puisqu'elles consistaient pour le pédagogue à écrire d'interminables essais et mémoires sur une

littérature bien désuète et décriée, celle du début du XIX^e siècle.

Dès le lendemain du départ de ses élèves, le Dr Howard, muni d'une rame de papier vierge et d'un demi-gallon d'encre violette, s'était installé devant sa fenêtre ouverte et s'était mis à écrire.

Il avait travaillé toute la journée et même très avant dans la nuit, car son domestique lui avait souhaité la bonne nuit à travers la porte, à onze heures passées. À une heure du matin, ce domestique, Peter Slumkin, s'était réveillé sous l'emprise d'une forte rage de dents. Il s'était levé pour prendre un vieux remède qu'il croyait souverain : de l'eau des jacobins – et il avait regardé par la fenêtre.

Il avait vu que la lumière du docteur était éteinte, et il en avait conclu que son maître s'était mis au lit.

Entre trois et quatre heures du matin, les maux de dents avaient repris de plus belle, et Peter s'était offert un nouvelle ration d'eau des jacobins.

Machinalement, il avait regardé par la fenêtre pour voir quel temps il faisait, car il comptait aller à la pêche ce même jour.

Cette fois, le cabinet de travail du directeur resplendissait de lumière.

Certes, il n'était pas dans les habitudes du Dr Howard de se lever au milieu de la nuit pour se remettre à l'ouvrage. « Une fois n'est pas coutume », s'était pourtant dit Peter Slumkin en se recouchant.

Quand il se réveilla, il se sentait frais et dispos, tout prêt à partir taquiner le goujon.

Il s'habilla prestement et descendit l'escalier.

À son extrême surprise il vit de la lumière dans le bureau de son maître et cela bien qu'il fit déjà grand jour.

Il frappa, n'obtint pas de réponse et ouvrit la porte.

Le Dr Howard était assis dans son fauteuil, la tête inclinée sur la poitrine. Un peu de sang avait coulé sur sa chemise de nuit, car il était en chamber-cloak. Un coup de poignard en plein cœur avait mis fin aux jours du pauvre homme.

Peter avertit la police par téléphone et, comme il ouvrait aux agents accourus, il constata que les verrous de la porte d'entrée avaient été tirés et la chaîne de sûreté défaite.

Dès la première heure, sur les instances de Scotland Yard, le détective Harry Dickson se joignit à l'enquête.

Le Dr Stephen Howard n'était pas un bien grand savant, mais il possédait d'excellentes relations et quelques-uns virent dans sa disparition une véritable calamité nationale, qui exigeait une vengeance prompt et complète.

La maison directoriale se trouvait être complètement séparée des locaux, à présent déserts, de l'école même ; comme elle n'était pas

grande et qu'au surplus le Dr Howard passait pour fort économe, sinon avare, le seul Peter Slumkin suffisait pour y assurer le service.

Le coffre-fort d'un modèle désuet, que des cambrioleurs professionnels auraient forcé en se jouant, était intact, bien qu'il contînt une somme d'argent respectable. Dans le tiroir du bureau, qui n'était pas fermé à clef, on trouva le portefeuille bien garni du docteur, ainsi qu'un superbe étui à cigares en or, enrichi de rubis.

Harry Dickson mena une partie de l'interrogatoire de Peter Slumkin, mais le pauvre diable n'avait pas grand-chose à lui apprendre.

— Il m'a souhaité le bonsoir à travers la porte, se lamenta Slumkin, en ajoutant que le baromètre se mettait au beau et que j'aurais certainement de la chance à la pêche... Ah ! c'était un bien bon maître... Puis il s'est remis à écrire...

— Comment le savez-vous ? demanda Harry Dickson, puisque vous ne l'avez pas vu.

— Ce n'est pas bien malin, répliqua le domestique. Tous ceux qui connaissent le docteur vous diront qu'il n'y avait pas homme à faire plus de bruit que lui en écrivant. Sa plume grinçait si fort sur le papier qu'on l'entendait facilement à travers la porte.

On était allé quérir le surveillant de l'école, un pauvre hère de pion habitant un garni du voisinage. Harry Dickson se tourna vers lui.

— Ce que Slumkin vient de dire est sans doute la vérité ?

Le surveillant prit un air perplexe et toussa pour se donner de la voix.

— Je ne voudrais contredire personne, dit-il doucement et comme en s'excusant, mais je n'ai jamais entendu...

— Comment, vous n'avez jamais vu écrire le Dr Howard ?

— Oh oui, mais jamais je n'entendis grincer sa plume... Au contraire...

Peter Slumkin devint rouge de colère.

— Que veut-il prétendre, ce pion de malheur qui ne mange pas à sa faim tous les jours ? Que je mens ?

— Oh non, gémit le pauvre hère, mais je dis tout de même la vérité.

— Moi, dit Peter d'une voix ferme, j'ai passé tant de fois devant cette porte et, chaque fois, ou presque, j'ai entendu, comme hier, grincer la plume du docteur !

— Un instant, intervint Harry Dickson. Vous l'avez entendu écrire. Mais l'avez-vous vu ?

Slumkin resta un instant songeur, puis il secoua lentement la tête.

— Tenez, c'est drôle maintenant que vous me le dites, sir. Je ne l'ai pas vu, en effet. La vérité c'est la vérité.

— Très bien, dit le détective. Voulez-vous descendre un instant au salon, Peter. Et vous aussi, monsieur le surveillant. Monsieur... ?

— Prosper Revinus, professeur adjoint de français.

— Merci. À tout à l'heure, je vous serais très reconnaissant à tous deux de bien vouloir vous tenir encore un peu à ma disposition...

Ils partirent en saluant et Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, qui avait écouté en silence, s'approcha vivement de son célèbre ami.

— Curieux hein, Dickson ? L'homme qui a vu écrire Howard n'entendait pas grincer sa plume, et celui qui l'a entendue ne l'a pas vu écrire.

— Vous ne pourriez mieux définir la situation, Good', admit le détective.

— Comment, vous appelez cela une situation ?

— Mais oui, mais oui... C'est bien simple au fond... Attendez donc !

Harry Dickson s'était penché sur le bureau, armé de sa loupe, et d'un index adroit y récoltait une fine poussière luisante.

Tout à coup il se tourna vers Goodfield, le regard brillant.

— Quel bruit s'apparente le mieux à celui d'une plume qui grince très fort ? demanda-t-il.

— Eh, ricana Goodfield, le grignotement d'une souris, par exemple.

— Pas trop mal. Mais encore ?... Que diriez-vous d'une fine petite lime ?

— Oh, dans ce cas le Dr Howard n'écrivait pas hier soir, mais s'amusait à limer quelque chose ?

— C'est absolument certain, et en voici la preuve.

Goodfield tâta du doigt la fine poussière brillante et s'exclama :

— Tudieu, c'est de l'or ! Dans les siècles écoulés on aurait accusé le docteur de rogner des écus !

Harry Dickson regarda longuement son ami.

— Ce que vous venez de dire là est fort exact, Goodfield, murmura-t-il songeusement.

D'une main distraite, il feuilletait les papiers posés sur la table et dont un seul feuillet avait été en partie noirci.

— Voyons l'œuvre à laquelle l'infortuné s'attelait...

Il se mit à lire le titre et les sous-titres à mi-voix :

Le roman terrifiant – L'œuvre d'Ann Radcliffe – La genèse de son roman – Le château des Visages Noirs.

— Oh ! fit-il tout à coup.

— Quoi donc, Dickson ?

— Rien... Un souvenir qui doit se préciser !

Sa mémoire lui fit revivre soudain l'étrange soirée dans Wild Street, et il revit la femme taciturne plongée dans la lecture de son roman.

— Je connais cette histoire, dit tout à coup Goodfield. J'ai lu cela dans une édition à six pence. C'est à vous donner la chair de poule. Cela se passe en Ecosse, dans un manoir de la montagne, près de Dumfries. C'est tout plein de visages sanglants, ou simplement noirs, qui apparaissent dans des miroirs, et de serments horribles faits sur le coup de minuit. Puis il y est question de trésors veillés par des dragons ou des spectres. Que sais-je encore ! Le Dr Howard s'occupait-il de ces billevesées ? Je le croyais plus intelligent. Mais paix à sa mémoire.

Il haussa philosophiquement les épaules et suivit le détective dans la chambre voisine, où le cadavre du docteur avait été étendu sur le lit.

Harry Dickson examina attentivement les mains du mort.

— La même poussière d'or est incrustée sous les ongles, Goodfield, observa-t-il. Et voyez la partie calleuse des doigts, là où la lime a frotté à certains moments. Le docteur a dû travailler longtemps, sinon la peau des doigts ne présenterait pas des callosités si prononcées.

— Il faudrait essayer de savoir à quoi il travaillait si obstinément, et si clandestinement en même temps, glissa Goodfield.

Ils regagnèrent le bureau et, devant la fenêtre ouverte sur le jardin, Harry Dickson alluma silencieusement sa pipe.

— Faut que je fume, grommela-t-il. Faut que je réfléchisse... faut...

— ... Que je trouve, railla doucement le bon Goodfield.

Un matin radieux s'était levé ; les arbres et les pelouses étaient pleins de chansons d'oiseaux ; deux geais s'injuriaient passionnément dans les hautes ramures d'un hêtre pourpre.

Harry Dickson regardait d'un œil distrait passer le vol mécanique d'une pie, quand soudain il se tourna vers Goodfield.

— Moi aussi j'ai lu ce roman. J'étais bien jeune alors. Vous rappelez-vous le nom d'une de ses héroïnes ?

— La Pie-Grièche, cette hideuse femelle qui se complaisait à compliquer son atroce vie des crimes les plus épouvantables ? Si je me la rappelle !

« C'était une créature d'une intelligence et d'une beauté surprenantes. Mais cela nous éloigne bien des choses d'à présent.

Harry Dickson eut un geste las, qui pouvait bien signifier « sait-on jamais ? », puis il retomba dans sa rêverie.

Goodfield, qui savait combien les immobilités songeuses de ce genre avaient été fécondes dans la carrière du détective, observait un

silence prudent et presque religieux.

Soudain, Dickson poussa un soupir.

— L'objet auquel travaillait le Dr Howard a été achevé entre onze heures et une heure du matin, dit-il. C'est à ce moment que la lumière s'est éteinte dans son cabinet du travail... Entre trois et quatre heures, son meurtrier s'y trouvait avec lui.

Goodfield allait l'interrompre, mais Harry Dickson l'en empêcha.

— Howard l'attendait vers cette heure, il lui a ouvert la porte, il ne se défiait par conséquent pas de lui. Il lui a montré l'objet achevé... Cette chose devait être d'importance puisqu'elle suscita la convoitise du visiteur nocturne à un tel point qu'il se chargea la conscience d'un meurtre pour le posséder à lui seul !... Alors, elle est partie en vitesse, puisqu'elle n'a pas pris le temps d'éteindre les lampes.

— Elle ! s'écria Goodfield. Pourquoi avez-vous dit « Elle » à deux reprises ?

— Parce que l'assassin est une femme, Goodfield !

— Rien ne le prouve !

— Oh si... La nuit était particulièrement douce et, pourtant, sous son chamber-cloak, le Dr Howard avait passé des vêtements de ville.

— C'est vrai !

— Par égard pour le visiteur, par pudeur plutôt envers une visiteuse !

Brusquement Dickson se leva.

— Passez-moi ce buvard, Goodfield, ordonna-t-il brièvement.

Le policier obéit et lui tendait une large feuille de buvard vert.

Dickson siffla doucement entre ses dents.

— Trouvé quoi ? demanda curieusement Goodfield, qui connaissait ces habitudes triomphantes.

— Cela, répondit le détective. Mais gardons cette découverte pour nous.

Il avait déchiffré le faible décalque d'une figure géométrique assez irrégulière : un losange traversé par deux hachures parallèles.

— Oui, murmura-t-il, le Dr Howard était un rogneur d'écus... ou plutôt un faiseur.

— Un faux-monnayeur alors ?

— Pas le moins du monde, car je ne pourrais dire encore dans quel pays la singulière monnaie qu'il fignolait si patiemment peut avoir cours.

Et en lui-même, le détective précisait :

« Howard était parvenu à fabriquer un disque-insigne pareil à celui que je possède et qui me tomba entre les mains, en de bien extraordinaires circonstances, dans la gargote de Wild Street.

Mais il garda ces pensées pour lui.

— Voulez-vous rappeler Slumkin et Revinus ? demanda-t-il au policier.

Le domestique et le pion semblaient s'être réconciliés, car ils fumaient d'identiques cigares qui devaient assurément provenir de la provision de feu le Dr Howard.

— Votre maître comptait-il passer ses vacances à Londres, Slumkin ?

— Que non, sir, puisqu'il me donnait congé à partir de la semaine prochaine, pour un mois tout entier. Ce mois, il devait le passer lui-même dans les montagnes d'Ecosse.

— Et vous savez où ?

— Mais certainement, puisqu'il y avait passé les vacances de Noël, et cela malgré le mauvais temps et le froid. Un petit patelin au nord de Dumfries : Dorkdeen. Vous connaissez ?

— Non, mais peu importe !

— Et vous, monsieur Revinus, dit brusquement le détective, allez-vous passer vos vacances dans votre pays ?

— Mon pays ? balbutia le surveillant en rougissant.

— La douce France ! sourit le détective.

L'homme baissa la tête.

— Hélas, je ne le puis, car je suis déserteur... j'ai quitté le régiment à la suite d'une querelle avec un de mes officiers. Je risquerais le bagne militaire...

— Vous parlez l'anglais à peu près comme un Anglais ?

— En France j'étais professeur d'anglais, comme je suis professeur de français en Angleterre.

— Le Dr Howard vous confiait-il parfois un travail particulier ?

Prosper Revinus réfléchit.

— Une seule fois j'ai dû traduire un mémoire sur Louis XVI, mémoire qui avait trait surtout aux travaux de mécanique et de serrurerie du malheureux souverain.

— Ainsi vous resterez en Angleterre ?

Le pion ne répondit pas.

— Vous ne dites rien, monsieur Revinus ?

— Je préfère me taire plutôt que mentir, dit le jeune homme avec franchise.

Harry Dickson le regarda avec sympathie.

— Vous allez risquer la cour militaire pour passer quelques semaines sur le sol français, n'est-il pas vrai ?

— Oui, je l'avoue... J'ai là-bas, près de Saint-Omer, une vieille nourrice qui m'aime comme une maman. Vous comprenez ?

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur Revinus. Mais pourriez-vous me dire auparavant ce qu'il y avait de particulier dans

le mémoire que vous avez traduit pour le Dr Howard ?

— Certainement, bien que je suspecte le manuscrit que j'eus entre les mains d'être fortement entaché de romantisme. On sait, ou l'on prétend, qu'après le supplice de Louis XVI on trouva les coffres royaux vides de leurs trésors.

« Le roi les aurait fait partir prudemment pour l'étranger, espérant les y retrouver un jour et il aurait lui-même imaginé un système de cachette parfaitement inviolable, avec des serrures truquées de toutes espèces. La fin de cet ouvrage douteux était plutôt un grimoire satanique, que j'ai bien traduit, mais auquel je n'ai pas compris grand-chose.

Harry Dickson prit le jeune homme à l'écart.

Il tira son bloc-notes de sa poche et, sur un des feuillets, il traça le signe du losange barré.

— Cette figure quasi géométrique se trouvait-elle dans le mémoire ? demanda-t-il.

— Eh ! sans doute, répondit Revinus. Ce signe qui servait de signature audit grimoire. À mon avis, ce doit être celle du thaumaturge ou du diseur de bonne aventure qui a commis cette insanité.

Sur ces mots, le surveillant prit congé du détective, dont il se séparait en ami.

Quand la porte se fut fermée derrière lui, et que Dickson se trouva de nouveau seul avec Goodfield, ce dernier eut un signe mystérieux.

— Agissez avec prudence, Dickson. Regardez en ne vous démasquant pas trop, par-dessus le mur du jardin, dans Clissold-Park. Depuis quelques instants, je vois briller des verres qui se déplacent dans un des fourrés.

Le détective obéit et déclara au bout de quelques secondes d'examen :

— Quelqu'un se dissimule dans un massif de fusains et espionne cette maison à l'aide de jumelles.

— Si j'envoyais un de mes agents interviewer cet indiscret ? proposa le superintendant.

Mais, aussitôt, il s'exclama :

— Bon, le voilà qui se débène !

Harry Dickson vit une silhouette chétive et branlante se dégager des buissons et s'éloigner par une allée traversière.

— Envoyez un de vos hommes en civil le filer ! cria-t-il à Goodfield. Et qu'il ne le perde pas de vue !

Il venait de reconnaître le vieux joueur de la gargote de Wild Street.

3. « Mort d'Harry Dickson et de Tom Wills »

Le rapport de l'inspecteur Maldew, chargé de la filature, ne parvint à Dickson que dans l'avant-soirée.

L'homme avait pris place dans un bus qui l'avait conduit à London Bridge Station. Il y était descendu et, comme en se promenant, il avait gagné à pied le quartier de Bermondsey. Vers l'heure de midi, il était entré dans un restaurant à prix unique de Tanner Street et y avait attendu qu'une table fût libre près de la fenêtre. Il avait lunché assez copieusement et repris de la bière à plusieurs reprises.

À aucun moment, Maldew ne s'était aperçu qu'il observait quelque chose dans la rue. Puis il avait quitté l'établissement, se remettant en route de son pas de trimard. Dans Grange Road, il était entré dans un tea-room et s'y était fait servir une limonade. Après en avoir bu une gorgée, il avait passé dans l'arrière-salle où se trouvaient une multitude de jeux mécaniques et il s'était arrêté devant une boîte à sous du type « tête à deux sous ». Il s'était mis aussitôt à jouer, misant surtout sur le noir, tout en perdant toujours, car le noir s'obstinait à ne pas sortir. À la fin il avait abandonné la partie en secouant la tête. Aussitôt, un autre consommateur avait pris sa place et avait misé lui aussi sur le noir, pour gagner, car la sèbile s'était emplie d'une cascade de gros sous.

Mais l'agent ne s'en était guère occupé et avait repris sa filature.

L'après-midi avançait. Le vieux, qui paraissait fatigué, s'était arrêté à l'angle de Tower Road, le regard posé sur l'horloge pneumatique du coin.

Quand cette horloge marqua cinq heures, le vieux se remit à marcher d'un pas accéléré dans la direction de Tabard Street. Il parcourut d'un trait la longue artère et tourna brusquement l'angle de Wickham Street, qui comme on le sait débouche dans l'espace carré de Wickham Court.

Il y a là une vieille et belle maison de maître, nommée Harvant-House parce qu'elle appartient à la famille Harvant, des nobles âgés qui ne résident plus en Angleterre depuis des années, mais qui y conservent des propriétés piteusement gérées par de vieux hommes de loi.

La maison est inoccupée depuis des lustres. L'inspecteur s'étonna donc fort en voyant le vieillard tirer le pied de biche et la porte

s'ouvrir pour lui donner accès à la demeure.

Maldew était resté en surveillance pendant une demi-heure, mais l'homme n'était plus sorti. Alors le policier avait fait son rapport.

Immédiatement, Harry Dickson donna des ordres :

— Que l'on cerne complètement Harvant-House et que tout homme qui en sort, ou essaye d'y pénétrer, soit arrêté sur l'heure.

Quelques minutes plus tard, après avoir reçu les renseignements désirés du poste de Bermondsey, il téléphonait à l'avoué Winston, dans Lambeth Walk, qui avait la garde de Harvant-House.

Ce fut le vieil avoué lui-même qui vint à l'appareil, affable et cérémonieux.

— Harvant-House ? Eh, eh... une maison qui ne vaut pas deux cents livres de réparations, bien qu'il en faille deux mille pour la rendre un peu habitable. Aussi n'ai-je aucun mandat pour pousser à sa location. Comment, vous êtes de la police ? C'est plaisant. Il n'y a rien qui vaille la peine d'être emporté là-dedans. Des meubles mangés par le taret et des tapisseries rongées jusqu'à la trame. Messieurs les voleurs seraient bien volés eux-mêmes, ne fût-ce que de leur temps. Certainement, les clefs sont à votre disposition... Mais laissez-moi rire... Un vol dans Harvant-House. Ah, ah, est-ce assez plaisant ?... Bonsoir !...

On attendit la première obscurité pour pénétrer dans ladite maison, et cela afin de ne pas éveiller la curiosité des passants, bien que ceux-ci soient fort rares à cet endroit. La surveillance policière avait été conduite par Goodfield en personne et quand Harry Dickson, accompagné de son élève Tom Wills, arriva sur les lieux, on lui apprit que personne n'était entré ni sorti.

Le cordon de surveillance fut resserré et Dickson, suivi de Goodfield et de Tom, pénétra dans Harvant-House.

Mr. Winston n'avait rien exagéré. Dès l'entrée, un air chargé de moisissures leur souffla comme une délétère haleine de crypte au visage.

La promenade d'argent des limaces se trouvait inscrite sur les murs aux peintures écaillées ; des lambris s'en allaient par morceaux, rongés par les rats.

Harry Dickson huma la fétide et stagnante atmosphère.

— Cela sent le suif, la bougie et la mèche brûlée, dit-il.

Un escalier de marbre, qui avait dû être splendide en son temps, mais qui tombait complètement en ruine, les conduisit vers une série de salons en suite, où les lampes de poche des détectives effrayèrent une bande de rats bleus.

— Il n'y a personne dans cette affreuse cambuse, bougonna Goodfield.

— Il y a la bougie, répliqua Harry Dickson – et il poussa une porte basse donnant dans une salle toute en longueur et tellement étirée que la lumière de leurs lampes en atteignait à peine l'extrémité.

Mais, dans le faible halo lumineux, ils distinguèrent, au fond de la pièce, une grande table et de hautes chaises cathèdres.

Tom Wills, qui marchait à présent en chef de file, sursauta vivement.

Les hauts dossiers des cathèdres étaient tournés vers les intrus, mais le jeune homme avait eu soudain l'appréhension, le pressentiment de présences, encore cachées pour eux, sur ces antiques sièges.

Harry Dickson leva sa lampe et faillit la laisser choir de surprise. Elle éclairait en plein un objet posé au milieu de la table : une tête à deux sous !

— Approchons, dit-il.

Goodfield tira son revolver, geste que Dickson accueillit d'un léger haussement d'épaules.

Les rayons blancs des trois lampes contournaient à présent les hautes chaises, et les policiers virent...

Trois hommes immobiles, les mains crispées sur le rebord de la table.

Trois hommes morts, aux visages tordus d'un blême rictus d'horreur.

— Qui sont-ils ? s'écria Goodfield. Que font-ils dans cette maison vide ?

Déjà, il fouillait les poches des morts. Mais au fur et à mesure que cette opération s'effectuait, son front se barrait de rides.

Les poches étaient vides.

Mais Dickson les avait reconnus : c'étaient les trois joueurs de Wild Street, qu'il avait pris pour d'ordinaires employés de commerce de la City.

— Donnez des ordres afin que le service d'anthropométrie fasse diligence, conseilla-t-il à Goodfield.

Puis il tourna son attention vers l'appareil mécanique : l'aiguille gagnante était sur le noir.

— Il ne faut pas que l'on touche à cette mécanique, ordonna Harry Dickson. J'aurai à l'examiner plus tard. Voyons de quoi sont morts ces hommes.

Son examen ne lui apprit rien, car il arracha un feuillet à son bloc-notes et donna ordre à un des agents de prévenir, sur-le-champ, le médecin légiste Miller.

— Leurs yeux sont bien étranges, dit tout à coup Goodfield.

Pendant ce temps Tom Wills, aidé par les autres inspecteurs, avait

fouillé la maison et était revenu bredouille.

— Pourtant le vieux n'a pu partir d'ici sans être vu, affirma Maldew. À moins de croire à quelque passage secret. Mais, dans ce cas, pourquoi serait-il entré par la porte de la rue en prenant toutes les précautions désirables pour ne pas être vu ?

— D'ailleurs, ajouta Tom Wills, il y a une telle couche de poussière répandue partout que la moindre trace de pas en dehors du vestibule et de la salle que voici aurait été aisément visible.

Les employés du service anthropométrique étaient arrivés sur les lieux et procédaient au relevé des empreintes digitales des morts, puis ils partirent en promettant un prompt rapport.

Ensuite, ce fut le tour du Dr Miller. Le petit praticien arriva, comme toujours, affairé et tout en sueur.

— Parfait, parfait, déclara-t-il d'un air jovial... Nous voici une fois de plus en plein mystère. D'ailleurs, vous ne seriez pas ici, Dickson, si cela ne sentait la chose ténébreuse à vingt pas. Voyons mes clients...

Il examina les cadavres, les palpant avec délicatesse, les auscultant presque avec une attention sans pareille, de façon à ne pas déranger leur position.

— Heu, je pense qu'à l'amphithéâtre, où je les ferai transporter tout à l'heure, je ne découvrirai rien de nouveau sur la cause de leur trépas, grommela-t-il. Congestion cardiaque violente... Eh ! mais...

Il s'esclaffa presque.

— Ils ont les yeux crevés ! Je puis vous assurer que leurs rétines sont absolument décollées ! Ahurissant... si toutefois on peut admettre qu'il existe des choses ahurissantes dans ce bas monde, qui est encore tout ignorance.

— Et la cause de cet étrange... accident ? demanda Harry Dickson.

— En toute sincérité, je n'en sais rien, et n'en saurai rien d'ici longtemps encore. Cause inconnue, Dickson ! Tout ce qu'il y a d'inconnue. Le grand X quoi, comme en algèbre, à ceci près que la solution du problème est encore loin.

Les premières constatations étant achevées, on vint enlever les corps pour les transporter dans les locaux affectés aux services du Dr Miller.

Une auto de police arriva, et un inspecteur du service d'anthropométrie en descendit en grande hâte.

— Nous avons mis une triple équipe au travail, monsieur Dickson...

— Pour ne rien trouver, n'est-il pas vrai ?

— Hélas oui... On ne possède que les fiches des criminels et des délinquants ayant subi au moins une peine de prison. Mais les clichés

vont être transmis par le bélinographe dans tous les grands centres.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Soit, mais je n'attends rien de ce côté, dit-il d'une voix résignée. Ces gens n'émergeant probablement pas à votre service, ni à aucun du genre.

— On mettra les scellés, commença Goodfield.

— Pourquoi faire ? N'oubliez pas qu'il y a un homme disparu et qu'il nous faut le trouver, Goodfield. Vous pouvez licencier vos gens pour l'heure. Je compte encore rester quelque temps ici avec Tom.

— Brr, fit le superintendant. Ce n'est pas un séjour bien réjouissant, mon cher ami !

Il les quitta, content de ne pas être de corvée de veille en compagnie des deux détectives.

Ceux-ci s'installèrent tant bien que mal dans les sinistres sièges, et Dickson se prit à réfléchir.

Tom Wills se morfondait quelque peu, tout en se gardant bien de troubler la méditation du maître.

— Cela sent mauvais ici, dit-il brusquement. On dirait un torchon qui brûle.

À son tour, le détective huma l'air et donna raison à son élève.

— Eh oui ! quelque chose brûle... J'espère que le feu n'a pas pris à cette horrible demeure ?

Il avait à peine dit qu'un sifflement sinistre s'éleva, et une clarté éblouissante emplit la salle.

Dickson et son élève bondirent, renversant leurs chaises, suffoquant littéralement, car une chaleur intense envahissait la place.

— La boîte à sous ! hurla Tom.

La mécanique irradiait comme un brasier ardent et, soudain, elle éclata avec un bruit sourd, répandant à la ronde une pluie de flammèches.

Harry Dickson et Tom Wills eurent à peine le temps de fuir : un tonnerre roulait sur leurs talons et un fleuve de feu déferlait derrière eux.

— Courez, Tom ! haleta le détective en voyant soudain son élève défaillir. Mais un rideau de flammes sépara brusquement le vestibule du palier où ils se trouvaient. Ils rétrogradèrent vers les salles vides de la partie arrière de l'immeuble.

Arrivés là, ils retrouvèrent un peu de fraîcheur et purent respirer un moment.

— Ah, s'écria Tom Wills, que nous arrive-t-il dans cette maison de malheur ?

— Un beau truc, ricana amèrement Harry Dickson, pour que la justice ne puisse examiner, comme il le fallait, la fameuse tête à deux

sous et pour incendier la maison où elle se trouvait.

Ils avaient gagné une cour dallée, entourée de hautes murailles, et ils envisageaient la possibilité de se sauver par-là, pour fuir l'incendie.

Des craquements bruyants s'élevaient déjà et des lueurs insolites s'allumaient aux fenêtres.

— C'est impossible, gémit Tom Wills. Comment le feu peut-il se propager d'aussi rapide façon ?

— Ce n'est pas un feu ordinaire, répondit le détective, tout en courant le long des murs en quête d'un endroit où il pût tenter l'escalade. C'est le terrible feu grégeois de trop célèbre mémoire, qui brûle sans qu'on puisse l'éteindre, tout en se propageant avec une incroyable vélocité.

Tout à coup, une haute flamme jaillit de la toiture, et un nuage ardent s'étendit sur les alentours.

Une clameur apeurée s'éleva au loin et, presque aussitôt, on entendit les sirènes des pompiers.

Un tison enflammé roula aux pieds d'Harry Dickson.

— Il nous faut atteindre le faite de la muraille, hurla le détective, sinon nous serons grillés d'ici quelques minutes !

Les vitres des fenêtres éclataient une à une, formant autant de courants d'air qui activaient le brasier.

Une pluie de tisons et de pierrailles brûlantes s'abattirent dans la cour et des myriades d'étincelles filèrent dans le ciel sombre.

Harry Dickson poussa un cri de désespoir. Il ne trouvait pas d'issue ; aucun moyen de fuite n'était à sa portée. Il se trouvait enfermé avec son élève dans un véritable puits que le feu allait envahir d'une minute à l'autre.

Atteint par une escarbille brûlante Tom Wills hurla de souffrance, tandis que son maître s'appuyait en chancelant contre la muraille, respirant du feu et défaillant à son tour.

— Tom !

— Maître !

Ce furent leurs dernières paroles. Avec un rugissement de cataclysme, les flammes se ruèrent dans la cour et, quelques minutes plus tard, les murailles de Harvant-House s'ouvraient comme celles d'un château de cartes, se penchant et s'écroulant dans une apothéose d'horreur et de désastre.

... Ce fut un des plus terribles sinistres que Londres pût consigner dans ses annales tragiques.

Quinze immeubles flambèrent cette nuit-là et plus du double furent sérieusement endommagés. Par miracle, le feu ne fit aucune victime dans le quartier, et seuls quelques pompiers furent plus ou moins grièvement blessés.

Mais Harry Dickson et Tom Wills avaient disparu.

On garda la chose secrète pendant quelques jours, car Scotland Yard s'attendait toujours à voir réapparaître le détective et son jeune élève.

Puis les espoirs devinrent plus faibles.

Malgré les efforts de Scotland Yard pour ne pas ébruiter trop vite la terrible nouvelle, des échos parurent dans la presse.

Le public fut mis au courant de l'étrange affaire des trois joueurs morts. Nous avons devant nous les comptes rendus et reportages, plus ou moins fantaisistes, qui parurent dans les journaux à cette époque.

Il n'y est fait aucune mention d'une connexion entre le crime de Clissold-Park et le drame d'Harvant-House.

De même, on n'y cite que passagèrement la présence de la tête à deux sous dans la maison sinistrée.

Le rapport du médecin légiste Miller y est consigné de la plus brève manière. Les trois inconnus semblent être décédés par suite d'une violente congestion cardiaque, due probablement à l'ingestion d'une substance toxique qui ne put être décelée.

Tout ceci semble cependant s'effacer dans les journaux devant la douloureuse publicité qui y est faite sur la mort d'Harry Dickson et de son élève.

On leur consacre des colonnes entières en première page ; les aventures du célèbre détective en occupent également le bas, en lieu et place des romans feuilletons, dont on a remis la suite à plus tard, sans que les lecteurs protestent.

On a fouillé les décombres d'Harvant-House avec un soin vraiment désespéré, sous l'œil embué de larmes du bon Goodfield, qui désire ardemment retrouver les restes calcinés de ses amis pour leur donner une sépulture convenable. Mais comment retrouver quelque chose dans cet amas de scories, de mâchefers, de cendres agglomérés ?

Et les jours passent, et puis les semaines.

La maison de Baker Street est fermée à jamais.

Anéantie par le malheur, Mrs. Crown n'a pu continuer à résider dans le cadre de cette demeure où elle a vécu de si belles années aux côtés de son célèbre maître et de son cher Tom Wills.

Elle en a confié la clef à Goodfield, qui vient de temps à autre enlever l'inutile courrier et s'asseoir dans le fauteuil favori du détective pour réfléchir, se souvenir et pleurer.

Les vacances sont passées, l'automne approche, car on est en septembre.

Goodfield, qui décidément ne peut se faire à l'idée d'avoir perdu Harry Dickson, a décidé de rendre ses pieuses visites à Baker Street régulières, et il y vient passer une heure, deux fois par semaine, une

fois le soir tombé.

Et c'est là qu'il reçut une visite à laquelle il ne s'attendait vraiment pas.

Par un de ces tristes soirs, on sonna à la porte de la rue et, machinalement, le policier alla ouvrir.

Il vit une silhouette aux maigres épaules s'incliner devant lui et crut vaguement la reconnaître.

— Je suis Prosper Revinus, dit doucement le visiteur.

— Ah, murmura Goodfield, le pion d'Howard-House ! Pardonnez-moi, je voulais dire le professeur !

— Je n'ai pas monté en grade, répondit tristement M. Revinus. Au contraire, je suis devenu un véritable coureur de cachet !

— Entrez, invita Goodfield. Vous savez, j'imagine, ce qui est arrivé à ce cher et grand Harry Dickson et à son pauvre élève ?

Prosper Revinus inclina tristement la tête.

— Je sais, et mon cœur saigne, car nous nous sommes quittés bons amis, un jour qu'il vint à moi, presque en accusateur. Il comprenait profondément le malheur des autres.

— Puis-je vous demander la raison de votre visite, monsieur Revinus ? demanda Goodfield.

— Certainement... C'est vous que je voulais rencontrer ici, dans ce cadre plein de souvenirs.

— J'en suis flatté, répondit le superintendant, voyant que l'autre cherchait ses mots. Mais encore... ?

La voix du professeur de français s'affermir.

— Je suis venu ici et vers vous, pour venger Harry Dickson ! dit-il avec ferveur.

— Venger ? Croyez-vous à une action criminelle ? hésita Goodfield. Car le Yard, après avoir envisagé cette hypothèse, n'a pas osé la retenir.

— Je ne dis pas, continua Prosper Revinus, que Mr. Dickson et son élève ont été les victimes directes d'un fait criminel, mais qu'ils sont tombés à cause d'un crime.

— Qui vous fait penser ?...

— Je me suis souvenu du grimoire que le directeur Howard me fit traduire et quelque peu déchiffrer. Il y était question d'un feu grégeois qui s'allumait après un certain rite, dont hélas plus rien n'est resté dans ma mémoire. Mais je vais y songer et y songer encore, car je veux me rappeler ! J'ai l'intuition que la vérité dort au fond de ces choses obscures et redoutables.

« J'ai lu les journaux anglais qui relatent le terrible incendie d'Harvant-House. On y fait allusion à une boîte mécanique, dite « tête à deux sous », qui se trouvait sur la table dans la funèbre salle où l'on

découvrit les trois inexplicables cadavres.

— C'est exact, murmura Goodfield, mais on n'y a prêté aucune importance, bien que Dickson exprima le formel désir d'examiner lui-même cette populaire mécanique.

— Ah ! fit songeusement le professeur, je me le disais bien !

— Mais quoi donc ?

— Avez-vous la patience d'écouter une histoire assez longue, monsieur Goodfield ?

— Certainement, surtout si elle a quelque accointance avec Harry Dickson ou avec une des affaires à laquelle il fut mêlé.

— Ce n'est pas impossible, répondit Prosper Revinus. Je commence.

« Vous vous appellerez peut-être que, lors du crime de Clissold-Park, j'ai donné à Harry Dickson la raison de mon séjour en Angleterre et le risque que je courais en rentrant en France. Mais le désir de revoir ma chère nourrice était trop grand. Peu de jours après, je débarquai à Calais et je me rendis de nuit à St-Omer, puis de là dans la banlieue où habite la brave femme. Elle me reçut avec des transports de joie et m'offrit une splendide, bien que clandestine, hospitalité dans sa maison de campagne.

« Son plus proche voisin était nouveau venu dans le pays. Il était Français, mais non de la contrée. Un homme grand et robuste, mais au visage ravagé, qui semblait avoir été plus corpulent jadis et devait avoir prodigieusement maigri, tant ses bajoues retombaient flasques et livides sur son haut faux col. Il répondait au nom de Rigaux et habitait un très joli château qu'il avait pris en location des anciens habitants.

« M. Rigaux recevait assez bien de visiteurs, mais on sut bientôt que son château n'était qu'une maison de jeu qu'il exploitait assez habilement et d'une manière toute clandestine.

« Un matin, ma nourrice vint me réveiller, tout effarée.

« — Quelle histoire, raconta-t-elle. Il paraît que notre voisin a eu cette nuit une très vive altercation avec un de ses clients, qu'il avait accusé de tricher. Ce client porte un grand nom, comte ou vicomte Machin-Chose, que sais-je, et aussitôt il a envoyé ses témoins à M. Rigaux. Tout à l'heure, la rencontre aura lieu dans le fond du parc, qui est contigu à notre jardin. Tu pourras aisément t'y cacher dans les buissons, si tu veux assister au duel. »

« Les distractions étaient assez rares dans le pays et je ne pus résister à la tentation d'aller voir.

« Je me blottis donc dans un gros massif de lilas et, bientôt, je vis arriver M. Rigaux avec ses deux témoins, puis le comte, accompagné également de deux de ses amis.

« Les préparatifs d'usage furent rapidement faits et les deux

adversaires, pistolets au poing, s'écartèrent de dix pas.

« Le commandement de « feu ! » allait être donné, quand soudain un des témoins de M. Rigaux bondit vers le comte en criant : « – Attendez ! Ne tirez pas encore ! Vous ne pouvez vous battre avec un homme qui porte un masque. »

« D'une main prompte, il avait saisi la barbiche du comte et l'arrachait brutalement, ainsi que d'autres parties postiches de son visage maquillé.

« Un cri de stupeur et de colère retentit, poussé aussi bien par les témoins du comte que par ceux de M. Rigaux.

« Moi, je n'avais d'yeux que pour le singulier visage du pseudo-comte qui venait d'être si soudainement dévoilé.

« C'était une affreuse petite tête émaciée, aux méplats rebutants, et une atroce et grimaçante bouche simiesque.

« M. Rigaux, devenant livide, chancela et s'écria : « – La tête à deux sous ! »

« L'autre poussa une sorte de rauquement et se mit à courir. Mais, tout à coup, il se retourna et rugit : « – Voilà ton compte, Lostelot ! »

« Et vivement, il tira.

« M. Rigaux tomba, atteint d'une balle dans la poitrine.

« On se jeta à la poursuite du meurtrier, mais on ne put le rejoindre.

« Rigaux fut transporté chez lui, où un médecin mandé en toute hâte déclara que sa blessure n'était pas grave et qu'il en réchapperait bientôt, après quelques jours de repos.

« Le lendemain, plus de Rigaux... Il avait quitté son château et sans doute le pays. Comme il y avait pas mal de hauts personnages et de gros bonnets qui étaient clients de la table de jeu clandestine, l'affaire fut immédiatement étouffée.

« Je sais pourtant par ma nourrice que les propriétaires du château, en reprenant possession de leur domaine, y ont fait une découverte fort singulière : une quinzaine de boîtes mécaniques, dites « tête à deux sous », les unes montées, les autres démontées, comme si elles avaient servi à l'étude de ces appareils.

« Je ne sais rien de plus, conclut Prosper Revinus, mais j'ai cherché des points d'attache entre la présence de ces nombreuses boîtes à sous, celle qui se trouvait dans Harvant-House, l'injure effrayée que Rigaux jeta à son adversaire démasqué, et les crimes qui semblent graviter autour d'elles.

Goodfield, troublé malgré lui, réfléchissait profondément.

— Ah, notre pauvre Dickson ! gémit-il. Que n'est-il là pour établir les justes liens entre toutes ces choses disparates et peut-être de réelle valeur... Écoutez, monsieur Revinus, il me semble que vous êtes un

homme qui pourrait aider la justice et peut-être la mémoire de notre grand disparu. Si je vous en fournis les moyens, voulez-vous continuer vos recherches ?

Le jeune professeur rougit de plaisir.

— Je n'osais vous le demander, monsieur Goodfield !

— Très bien ! Voilà qui est décidé. Venez me voir demain au Yard. Je demanderai au chef de vous confier une commission provisoire de détective. Cela vous facilitera grandement le travail.

Prosper Revinus hésitait visiblement.

— Vous voulez encore me demander quelque chose ? Allez-y hardiment puisque nous voici confrères, dit Goodfield avec bonhomie.

— Je crois me rappeler que vous avez lu le fameux roman d'Ann Radcliffe : *le Château des Visages noirs*, n'est-il pas vrai ?

— Encore ? Mais oui, je l'ai lu, tout en ne voyant pas quelle importance cela peut avoir, s'impatienta le policier.

— On y jouait, je crois, des sortes de parties fantômes entre gens masqués ne se connaissant pas. Cela ne vous dit rien ?

— Non... tout de même, la phrase mystérieuse : La mort gagne sur le noir !

— Juste ! s'écria Prosper Revinus. Ah, monsieur Goodfield, je crois que tout est là : la mort gagne sur le noir !

4. Les prodigieux débuts de Prosper Revinus, détective

Prosper Revinus, la première heure d'enthousiasme passée, se sentit seul et triste.

Le hasard lui avait surtout fourni des coïncidences, qu'un Harry Dickson serait probablement parvenu à grouper et à fondre, pour découvrir enfin la relation existant entre toutes ces choses éparses.

Dans sa mémoire, il essaya d'opérer un premier classement, puis il rédigea une fiche, qu'on pourrait reproduire sous cette forme :

CRIME DE CLISSOLD-PARK :

Manuscrit et grimoire traduits pour le compte du Dr Howard.

Occupation mystérieuse du Dr Howard.

Le losange barré.

Le vieillard qui espionnait la maison.

Manuscrit : Études mécaniques, de serrurerie et d'automates surtout.

Grimoire : Allusion au feu grégeois s'enflammant après un rite X (?).

SINISTRE D'HARVANT-HOUSE.

Intervention indiscutable du feu grégeois.

Boîte mécanique dite : « Tête à deux sous », ayant attiré l'attention de Harry Dickson.

LE DUEL DE ST-OMER.

Le mystère de Lostelot (où ai-je encore entendu ce nom ?)

L'injure « Tête à deux sous ».

Les quinze têtes à deux sous découvertes chez Lostelot-Rigaux.

Cette fiche rédigée, Prosper Revinus se sentit assez satisfait devant ce qu'il appelait « les facteurs communs ».

Mais il eut beau l'étudier sous toutes les formes, il ne parvenait pas à trouver un énoncé convenable au problème même.

Il amplifia la fiche, tout en hésitant devant le caractère romantique de son correctif :

LE ROMAN NOIR D'ANN RADCLIFFE.

Mais l'instant d'après il jubila.

Sous ce titre il pouvait inscrire :

Étude passionnée de ce roman par le Dr Howard.

Attention de Harry Dickson attirée sur cette lugubre histoire.

Allusion à un jeu mystérieux, où la mort gagne sur le noir.

Or, les recherches mécaniques qu'entreprenait Lostelot-Rigaux semblaient toutes converger sur les probabilités de chances de la couleur noire.

La tête à deux sous d'Harvant-House avait son fléau abattu sur le noir.

Arrivé là, le professeur de français fut soudain frappé par une idée de haute logique : Harry Dickson devait avoir commencé des recherches dans ce sens, n'aurait-il par hasard laissé aucune note ?

Goodfield fut averti sur-le-champ et entra dans les vues du nouveau détective. Ils soumirent les papiers de Harry Dickson à un minutieux examen et ne tardèrent pas à être récompensés de leur peine.

Ce n'étaient que quelques notes très brèves, mais elles ouvrirent de nouveaux horizons à Revinus. Il apprit une partie de l'aventure nocturne du grand détective dans Wild Street, la présence d'un appareil automatique pareil à ceux que l'on trouvait partout dans cette affaire, le nom de Lostelot et le signalement du petit homme bigle.

Revinus ne douta plus : le duelliste masqué et le hideux nabot de Wild Street ne faisaient qu'un seul et même homme.

Mais le pourquoi, la raison essentielle, enclos dans cette ténébreuse affaire, restait toujours une complète inconnue.

Le professeur lut et relut sa fiche et estima que le raisonnement, et même la réflexion, ne pourraient plus rien lui apprendre et qu'il fallait passer à l'action.

Comme tout pédagogue réellement digne de ce nom, il possédait une exacte notion de la psychologie humaine.

Il se dit qu'il y avait deux hommes qui pourraient le mener là où il lui serait possible de faire de l'ouvrage utile : Lostelot et le nabot, deux personnages qu'il reconnaîtrait aisément.

Il ajoutait qu'un criminel est souvent attiré vers le lieu de son crime, et, en admettant que ces deux-là fussent pour quelque chose dans le crime de Clissold-Park et dans le drame d'Harvant-House, et même dans la nuit de Wild Street, on connaissait à présent trois endroits qu'il serait bon de tenir sous surveillance.

Il commença par Clissold-Park, comme lui étant le plus familier.

L'école de Howard avait fermé ses portes et le fidèle Peter Slumkin continuait à l'habiter comme gardien.

Il reçut l'ancien pion avec des transports de joie, car la vie monotone et retirée qu'il menait dans la maison vide commençait à lui peser.

À part les minutes de mutuelle mauvaise humeur, au cours de la première enquête, Peter Slumkin et Revinus s'étaient toujours assez bien entendus.

Mais aujourd'hui qu'une même infortune semblait les réunir, ils ne tardèrent pas à se sentir profondément amis.

Slumkin n'était pas une créature bien intelligente, mais c'était un garçon solide et honnête, incapable de trahison.

Prosper Revinus s'ouvrit à lui et, bientôt, ils scellèrent non seulement un pacte d'amitié, mais d'alliance.

— Ma foi, déclara le concierge, maintenant que j'y songe, j'ai toujours rêvé d'entrer dans l'administration et surtout dans la police. Si « nous » parvenons à faire de la lumière dans ces ténèbres, je pourrais hardiment poser ma candidature au Yard, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai, affirma Prosper, assez amusé par le pluriel que son nouvel ami et allié venait d'employer.

— Et maintenant donnez des ordres, dit solennellement Slumkin, car vous êtes le chef, monsieur Prosper, et je désire vous appeler chef aussi longtemps que durera cette enquête que nous entreprenons en commun.

Des ordres...

Eh oui ! Revinus sentait bien qu'il devait en donner.

Ils étaient installés dans la bibliothèque de feu le directeur et ce fut la vue des livres, proprement alignés sur les rayons muraux, qui inspira au professeur une idée que Dickson lui-même n'aurait sans doute pas désavouée.

— Dans Paternoster Row, dit-il à son ami, s'édite une petite revue bibliophilique hebdomadaire, dans laquelle je désire faire passer l'annonce suivante : *Suis possesseur d'une édition rare, sur beau papier, du roman d'Ann Radcliffe. Le Château des Visages noirs avec pages manuscrites de l'auteur, qui n'ont pas été publiées dans le livre. Voudrais l'échanger contre bon ouvrage sur l'histoire de la mécanique.*

Après un court échange de vues, on donna comme adresse celle d'un camarade de Peter Slumkin, et ce dernier se chargea de porter l'annonce à destination. Il arriva à la rédaction de l'*Ami du Livre* au moment où la revue était mise sous presse et il parvint encore à faire insérer son annonce.

Dans ses rêves les plus audacieux, Prosper Revinus n'aurait jamais osé croire qu'un résultat aussi prompt allait être obtenu.

Trois jours plus tard, l'ami de Peter vint l'avertir qu'un gentleman était venu au sujet de l'annonce parue et avait promis de revenir le

lendemain soir.

Entrant complètement dans la peau de son nouveau rôle, Revinus passa une grande partie de sa journée à essayer de nombreux postiches, pour arrêter enfin son choix sur une barbiche poivre et sel, une perruque semblable et la tenue crasseuse d'un vieux mécanicien amateur.

Peter Slumkin jura qu'il se serait lui-même laissé prendre à ce déguisement et Revinus en ressentit une juste fierté.

L'ami de Peter habitait une rue déserte et un peu campagnarde, voisine des bâtiments scolaires, et il céda volontiers la place aux deux nouveaux détectives.

Le lendemain soir fut attendu avec impatience.

Peter Slumkin, qui regardait dans la rue, à travers les rideaux de mousseline, donna tout à coup un signe d'avertissement.

— V'là un particulier qui a l'air de trier les numéros des maisons, dit-il. Je parie qu'il vient chercher votre livre, chef !

En effet, quelques minutes plus tard un discret coup de sonnette retentit et Revinus alla ouvrir.

Il faisait déjà sombre et l'étranger avait relevé le collet de son manteau. Pourtant quelque chose, dans son allure, n'était pas étranger à Revinus.

— Je viens pour l'annonce de l'*Ami du Livre*, dit l'inconnu, et je crois avoir votre affaire en fait de bouquin sur la mécanique.

— Ah, dit Prosper, donnez-vous la peine d'entrer.

L'homme obéit comme à contrecœur et, dans le vestibule éclairé, le professeur reconnut Rigaux-Lostelot.

Ce dernier semblait animé d'un vif désir d'écourter sa visite ; il tendit à Prosper un livre qui paraissait neuf.

— Il vaut trois fois le vôtre, dit-il d'une voix rogue.

Revinus salua.

— Diable, grommela-t-il, si j'avais pu penser qu'un vieux coquin de roman aurait eu tant d'amateurs ! Ils se sont littéralement jetés dessus, c'est le cas de le dire.

— Qui ? s'écria le visiteur, visiblement déconcerté. Voulez-vous prétendre que d'autres amateurs se soient présentés déjà ?

— D'autres ? s'esclaffa Revinus. Mais certainement, et de la manière où cela marche, je suppose que vous ne serez pas le dernier.

— Et... et... le livre ?

— Désolé, gentleman. Si vous étiez arrivé bon premier, mais vous ne l'êtes pas... Alors la dame est partie avec le bouquin.

Lostelot devint pâle et ses gros yeux prirent une vilaine teinte d'orage, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il essaya de sourire.

— Je le regrette, car cette édition princeps m'aurait certainement intéressé. Toutefois si je savais le nom et l'adresse de l'acquéreuse, il me resterait encore quelque chance de l'obtenir en lui offrant un bon prix.

— En tout cas, ricana Revinus, il lui faudra davantage que le prix du dictionnaire de la mécanique que vous vouliez m'offrir. Quand elle s'est présentée ici, elle n'a pas fait de long discours.

« — Je n'ai pas d'ouvrage de mécanique à vous proposer, me dit-elle, mais je puis vous donner les titres des meilleurs traités qui existent et vous en remettre le prix. »

« Elle déposa sur la table un billet de cinq livres et je n'en crus pas mes yeux, car mon bouquin valait bien deux shillings.

— Je vous en aurais donné le double ! s'écria Lostelot. Mais donnez-moi l'adresse de cette dame et je vous verserai une prime convenable.

Revinus prit une mine contrite.

— Je ne lui ai pas demandé sa carte de visite, pleurnicha-t-il. Quand une personne vous paie aussi royalement, on n'a pas le droit de se montrer indiscret. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle n'était pas des plus jeunes et qu'elle me paraissait femme à obtenir ce qu'elle voulait.

Lostelot haussa des épaules mécontentes et prit congé.

— L'autre paraissait aussi furieux que vous l'êtes, continua Revinus.

— Quel autre ?

— Eh bien, celui qui vient de partir d'ici, il n'y a pas un quart d'heure. Quel vilain homme ! Il ne peut pas y en avoir de plus affreux en enfer même : petit, laid et mal élevé.

Cette fois, Lostelot ne fit plus mine de partir.

— Vous ne me paraissez pas très riche, sir, dit-il brusquement.

— Est-ce une injure ? gronda Revinus en affectant d'être fort froissé.

— Bien au contraire, mais n'avez-vous pas envie de gagner un peu d'argent et peut-être bien davantage que vos misérables cinq quid.

— On peut toujours s'entendre, approuva le professeur.

— Je suis un bibliophile un peu maniaque, continua le visiteur, mais quand je me suis mis en tête d'acquérir un livre, il me le faut à tout prix. En plus, je tiens à connaître ceux qui se livrent à des études identiques ou parallèles aux miennes. Je voudrais connaître ceux qui s'intéressent au tome que vous avez cédé avec une telle hâte et une telle légèreté, car il avait une réelle valeur. Reconnaissez-vous les deux amateurs qui se sont présentés à vous ?

— Comme je vous vois ! affirma Prosper Revinus avec aplomb.

— Voici une avance de cinq livres, pour vos premiers frais, dit Lostelot en déposant cinq bank-notes d'une livre sur la table. Parcourez Londres, essayez de rencontrer l'un d'eux, ou les deux. Cela fait, tâchez de savoir qui ils sont et où ils habitent...

— Et alors ?

— Voici mon numéro de téléphone.

Revinus cligna de l'œil et prit un air malin.

— Monsieur est un détective privé, dit-il, mais cela ne me regarde pas et comme monsieur paie bien, je suis son homme.

— Faites vite, conseilla Lostelot en le quittant précipitamment.

— Eh bien, chef ? demanda Peter Slumkin, quand le visiteur fut parti.

— Je gagne la première manche, bien qu'elle soit la plus faible, affirma le nouveau détective. Je sais donc qu'il y a des gens qui s'intéressent éperdument à ce terrible roman noir, et que le mystérieux Lostelot est des leurs.

« Mais là où j'ai voulu faire d'une pierre deux coups, j'échoue : le livre de mécanique que le lascar apportait est un livre tout neuf.

— Qu'auriez-vous voulu en somme ?

— Très vaguement, un vieux bouquin où l'on aurait parlé d'une tête à deux sous !

— On ne peut pas tout avoir à la fois, conclut Peter avec philosophie. Quels sont les ordres ?

On ne doit pas oublier que Prosper Revinus, malgré des dons réels de perspicacité et d'intelligence, n'était, en tant que détective, qu'à ses débuts et qu'il était porté à s'endormir un peu trop tôt sur ses lauriers.

Content de la réussite de sa première ruse, il dit nonchalamment :

— Attendre !

Ils laissèrent la consigne à l'ami de Peter de renvoyer au lendemain les improbables amateurs qui se présenteraient encore, et ils retournèrent à l'école de Clissold-Park pour y terminer une soirée aussi bien commencée.

— Demain, j'avertirai Goodfield, dit Prosper Revinus, et je lui transmettrai le numéro de téléphone dudit Lostelot. Au fond je ne sais trop de quoi accuser ou inculper ce dernier, mais je tiens une piste, Peter. Une véritable piste !

« Demain est du malchanceux le refrain », dit le proverbe, et la sagesse populaire ajoute qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. Après ses premières victoires, Mr. Revinus commettait ses premières erreurs.

À cela il joignait les premières délices de Capoue également.

Le superintendant Goodfield avait bien fait les choses en lui allouant des arrhes copieuses, et le nouvel émule de Dickson se

trouvait brusquement sorti de sa misère coutumière.

Non qu'il se livrât à des dépenses somptuaires, mais il estimait qu'une bonne table ne devait pas lui être refusée.

Peter Slumkin avait reçu des instructions qui n'étaient guère celles d'un élève-détective, mais d'un parfait maître d'hôtel.

Une gibelotte de lapin de garenne, une pinte de stout, quelques douzaines d'huîtres des Cornouailles, un pudding aux raisins et une bouteille de vieux rhum formèrent un festin de victoire pour les deux alliés.

Aussi était-il fort tard quand Peter approcha une bougie allumée du punch pour le faire flamber honorablement.

Mais soudain il se redressa, posa la bougie sur la table et resta aux écoutes.

— On a ouvert et refermé avec précaution la porte de la rue, dit-il.

L'instant d'après, il tournait un visage alarmé vers son compagnon et affirmait :

— On marche dans le vestibule !

Après une unique seconde de trouble, Prosper Revinus reprit ses esprits.

D'un geste ferme, il tourna le commutateur et l'ombre se fit.

Tous deux restèrent dans l'obscurité, en se tenant par la main.

Une porte craqua, funèbre, dans les profondeurs de la maison, puis on entendit le grincement d'un instrument métallique.

— On dirait... mais en plus clair, la plume du Dr. Howard ! murmura Peter en frissonnant, car il ne pensait qu'à la prochaine apparition du spectre de Mr. Howard.

Mr. Revinus avait pris son revolver et s'avancé en tapinois vers la porte. Mais il était dit que la chance lui tournerait le dos pendant tout le restant de la journée.

Peu habitué à l'obscurité, il trébucha sur une natte, fit un faux mouvement et s'étala de tout son long sur le plancher.

Un tonnerre roula aussitôt et Peter poussa un hurlement d'effroi.

En tombant, Prosper Revinus avait machinalement pressé la gâchette de son arme et le coup était parti.

Ne se souciant plus du cambrioleur nocturne, Slumkin se hâta de refaire de la lumière et poussa un cri de joie en voyant son ami se relever piteusement, mais indemne.

Pourtant la porte de la rue, claquant soudain, leur apprit que l'intrus mystérieux avait vidé prestement les lieux.

Ils s'élançèrent aussitôt dans l'escalier, puis dans la rue, pour trouver celle-ci complètement déserte.

— À défaut de l'inconnu, tâchons de découvrir ce qu'il faisait ici,

proposa le « chef ».

— Il est entré dans le bureau du directeur, affirma Peter Slumkin. Je connais le grincement de sa porte.

En effet, cette porte était entrouverte, bien que Peter se rappelât parfaitement l'avoir fermée dans l'avant-soirée.

Ils tremblaient un peu en allumant la lampe du plafond, mais à peine sa douce clarté fusa-t-elle dans la pièce, qu'ils se prirent à crier comme de beaux diables : sur la table se trouvait une boîte à roulette mécanique, une tête à deux sous !

*

Cette fois, Prosper Revinus, après un rapide mais sérieux reproche à sa propre négligence, se décida à marcher de l'avant.

Il donna ordre à son allié de fouiller toute la maison et de signaler tout ce qui pourrait y paraître suspect ou insolite : traces ou empreintes.

Lui-même se mit à examiner la mécanique.

Il ne fallait pas être grand clerc pour voir qu'elle venait d'être ouverte et qu'on s'apprêtait à l'étudier : les cases à enjeux étaient vides et, dans une trop grande hâte, un des ressorts en avait été arraché.

À peine Revinus eut-il consigné en peu de mots cette découverte sur sa fameuse fiche, que Slumkin revint, tout heureux d'avoir enfin trouvé quelque chose lui aussi.

— La boîte devait se trouver dans la maison, dit-il. Vous vous rappelez le gros socle du palier sur lequel se trouve un palmier stérilisé ? Dire que je l'ai lavé et essuyé des centaines de fois, sans me douter que c'était une armoire : c'est là que ce machin à sous a dû se trouver.

Il conclut brusquement :

— Howard devait être un fameux cachottier.

Revinus, la tête bourdonnante, l'accompagna sur ledit palier pour voir le socle bâiller, entrouvert.

Tout à coup, ils sursautèrent.

— Qu'est cela ? cria le professeur. Vous avez vu ?

— Oui... non... grommela Peter. J'ai vu du rouge, du bleu, du violet... Bref, toute la maison m'a paru plongée dans un arc-en-ciel, et c'est tout.

— Moi également. Mes yeux m'en font encore mal !

— Les miens cuisent ! Était-ce un éclair ? Mais il n'y a pas d'orage !

Revinus ouvrit la bouche pour répondre, mais il la referma

aussitôt avec un claquement de langue. Ses yeux étaient devenus durs.

— La lutte commence, dit-il brusquement, et elle sera terrible et ardente !

Peter Slumkin n'était qu'un brave homme, fort simple, pour qui la psychologie était certainement lettre morte, mais en jetant un regard de côté vers son « chef » il marmotta.

— Décidément, je crois que le professeur est un malin et qu'il a dû découvrir quelque chose.

Goodfield était de service de nuit et, averti par un coup de téléphone, il promit de venir aussi vite qu'il le pourrait.

Prosper Revinus arpentait à grands pas de faucheur le bureau directorial, d'une allure rageuse qui aurait pu être naguère celle de Harry Dickson à la veille de ses grands combats.

Slumkin l'entendait murmurer, par paroles entrecoupées :

— Trois hommes morts... Harry Dickson arrive... Harvant-House flambe... le tout est de savoir combien de temps se passe entre ces trois phases... L'éclair passe... Les hommes sont morts... Damnation !

Il se rua comme un dément sur la tête à deux sous et bien que ce fut un appareil d'un poids estimable, il la souleva d'un puissant effort.

— Ouvrez les portes, Peter... Faites-moi un passage... Il y va de notre peau et de celle de tous nos voisins... Vite !

Slumkin ne perdit pas de temps à discuter. Il ouvrit les portes à toute volée et, dans la grisaille de l'aube, il vit le professeur courir à toutes jambes vers la pièce d'eau de Clissold-Park, la plus proche de l'école.

— Bon, grommela le domestique, le voilà qui jette la roulette dans l'eau. Je n'y comprends goutte. D'ailleurs je crois que je ne vaudrais rien pour le métier de détective. Pourquoi court-il si vite ? A-t-il peur qu'un diable sorte de la boîte et se mette à nager vers le bord ?

Il n'en dit pas plus long : une puissante clarté orangée naquit du sein même de la pièce d'eau, et presque aussitôt une haute colonne de vapeur fusa avec un sifflement atroce.

— L'eau brûle ! hurla Peter Slumkin.

— On ne pourrait mieux dire, affirma Revinus qui accourait, hors d'haleine. Voilà une des propriétés diaboliques de ce mystérieux feu grégeois, vieux comme le monde, mais dont la véritable formule reste toujours inconnue.

— Et c'est la boîte qui a fait le coup ? Mais alors, si je comprends bien : quelques minutes de plus et nous flambions comme des torches, la maison et nous avec elle ?

— Voilà ce qui se produisit à Harvant-House, conclut Revinus avec un peu d'emphase.

Il ne put en dire davantage, car Goodfield venait d'arriver et

s'enquêrait, d'une voix angoissée, des raisons du nouveau sinistre.

— Il n'y aura jamais que quelques mètres cubes d'eau évaporée et quelques douzaines de cyprins et de carpillons tués, déclara Prosper.

Ensuite, il se mit à faire un rapport précis des événements de la nuit.

— Vous émettez une bien audacieuse hypothèse, Revinus, opina le superintendant en hochant pensivement la tête.

— Aussi je n'en avance qu'une seule : celle de la nuit que nous venons de vivre !

Il tira sa fiche de sa poche, ce qui fit sourire Goodfield.

— Je commence ! annonça-t-il d'un ton doctoral.

— Brusquement, une créature que je désignerai par l'X algébrique, se rend compte, que nous, disons Peter Slumkin et moi, devenons pour elle des personnages gênants.

« X connaît la maison du Dr Howard mieux que nous-mêmes : par exemple il sait qu'un appareil du genre « Tête à deux sous » y est dissimulé.

« X s'introduit ici de nuit et place ladite machine sur le bureau de la table de travail de feu le directeur Howard.

Un coup de revolver fort importun est tiré... Mais il n'était pas nécessaire, X s'était déjà sauvé, et il n'a fait que brusquer sa fuite. Mais auparavant, X faisait suffisamment de bruit pour que nous l'entendions et cela *dans l'unique but de nous attirer dans la chambre du docteur.*

Sans doute que, dans la précipitation de sa fuite, X, régla mal certain mouvement fatal. Le fait est que Slumkin et moi, nous trouvions sur le palier au moment où l'éclair se produisit !

Ici, Goodfield l'interrompit avec un peu d'humeur.

— Mais cet éclair... Voyons...

— L'éclair explique tout ! triompha Revinus. L'éclair tua les trois inconnus d'Harvant-House, dont les yeux furent brûlés ! Je ne sais quelle est la nature de cette terrible décharge lumineuse, mais je constate...

Si nous nous étions trouvés dans la chambre du docteur, en face de l'hideuse tête à deux sous, Slumkin et moi étions aussi des hommes morts, aux pupilles crevées, et puis quelque temps après, la mécanique continuant à fonctionner, le feu grégeois serait intervenu et Howard-House connaissait le sort d'Harvant-House !

— Et l'X ? demanda Goodfield presque conquis par l'enthousiasme de Revinus.

— L'X ? continua le professeur. Je ne puis pour le moment dégager complètement cette inconnue, comme dirait un mathématicien, mais lui donner une forme moins mystérieuse. X a eu

son attention attirée par ma singulière annonce bibliophilique dans *l'Ami du Livre*, X qui est un être supérieurement intelligent, à mon avis, nous a immédiatement suspectés. X a voulu nous supprimer comme il le fit jadis pour le Dr Howard... Donc j'écris l'équation : X égal assassin du directeur Howard.

— Lostelot ! s'écrièrent Goodfield et Slumkin presque en même temps.

Revinus secoua énergiquement la tête.

— Ah non ! Comptez-vous sans Harry Dickson !

— Comment ? s'étonna Goodfield.

— Puisque Dickson déclara que l'assassin du Dr Howard était une femme !

Le superintendant frémit et posa la main sur l'épaule du professeur.

— Mon Dieu, Revinus, on dirait que, de l'autre côté de la tombe, notre célèbre ami veut encore venir à notre secours !

— Et Dickson ne se trompait pas, puisque je parlais d'une femme amateur de vieux livres qui se présenta quelque temps avant Lostelot, et que je vis ce dernier tiquer visiblement.

— Ah ! s'exclama Slumkin, ce coquin doit certainement savoir « où Abraham cherche sa moutarde ».

— J'ai une idée ! s'écria Revinus. Téléphonons au numéro que nous donna Lostelot. Comptez sur moi pour arranger une histoire.

Goodfield approuva l'idée ci : l'on sonna aussitôt.

— Signal du dérangement, grommela Revinus dépité en reposant le cornet.

Le policier s'en empara et appela le central pour demander la raison de ce contretemps.

— C'est fort simple et tragique en même temps, lui répondit-on aussitôt. Le numéro que vous demandez appartient au réseau 5V, dans le quartier de Highbury, qui flambe en ce moment comme une bûche de Noël.

— Et de trois ! fit sourdement Prosper Revinus. Mr Goodfield, il est temps que nous mettions fin à cette série de crimes ténébreux.

— Mais comment... Comment ! cria le brave policier avec désespoir.

— En faisant intervenir une fois pour toutes le roman noir d'Ann Radcliffe, et en allant nous rendre compte de ce qui se passe au fameux château des Visages Noirs !

— Mais il n'existe que dans cette histoire à dormir debout ! gronda Goodfield.

— Vous vous trompez, sir, dit froidement Prosper Revinus. Il existe même si bien que feu le Dr Howard se proposait d'y aller passer

ses vacances. Il se trouve au nord de Dumfries, en Ecosse, dans un petit patelin qui se nomme Dorkdeen... Vous vous souvenez ?

5. Le château des Visages Noirs

Un homme fort étonné, ce fut le shérif de Dorkdeen, quand il reçut la visite de deux gentlemen de Londres, dont l'un était nanti de lettres de crédit absolument authentiques de Scotland Yard.

Le brave capitaine Murray était occupé à trier sa dernière récolte de tabac, dans son bureau administratif, qui ne devait pas lui servir à autre chose sans doute.

Il s'en excusa avec bonhomie.

— Deux ans exactement se sont passés depuis le dernier procès-verbal rédigé en ces lieux, dit-il, et cela pour une simple dispute de voisinage qui s'est d'ailleurs arrangée à l'amiable.

— Parlez-nous du château de Dorkdeen, capitaine ? demanda Prosper Revinus.

— Le château ? s'esclaffa le shérif. Ah oui ! je sais ce que vous voulez dire. Cette vieille ruine que même les photographes dédaignent. Il y a cent ans que ses derniers occupants l'ont abandonné et, depuis, personne ne s'est dérangé pour y apporter une truelle de mortier ou pour planter un clou dans les boiseries. Je vous laisse juger de l'état dans lequel il se trouve !

Il s'éclipsa un moment et revint avec une bouteille de vieux whisky, lourde de poussière et de toiles d'araignées.

Comme la merveilleuse liqueur blonde coulait dans les verres, il continua :

— Si vous étiez des reporters et non des policiers, je ne dis pas que vous n'y trouveriez pas de quoi vous intéresser.

— Ne médisons pas des journalistes, répondit sentencieusement Revinus. Ils nous sont parfois d'un précieux secours.

— Ouais ! Un journaliste anglais qui découvre un nouveau fantôme dans un vieux château, peut passer grand homme du jour au lendemain, cela je le concède, ricana le shérif. Mais un détective du Yard qui lance un mandat d'amener contre un spectre est bien proche d'une retraite précipitée, gentlemen !

— J'en conclus que le château de Dorkdeen possède son fantôme, dit Revinus.

— Sûr et certain, sinon il ne serait pas digne d'être un château d'Ecosse. Mais comme il ne gêne personne, ce n'est pas nous qui le

gènerons. Rester bons voisins même entre vivants et revenants, voilà un bon principe à mon avis !

Mais Prosper Revinus ne semblait pas d'humeur à laisser la conversation s'engager sur un terrain humoristique.

— Je suis ici en mission, capitaine, dit-il. Et, dans le cas où j'aurais besoin de votre aide ou de votre ministère, j'y aurai recours. Pour le moment, je désire que vous gardiez le secret de notre visite. Une fois la nuit close, vous nous mettrez sur le chemin du château et vous vous en retournerez chez vous. C'est tout ce que l'on désire de vous pour l'heure.

Le capitaine Murray, impressionné par le ton grave de son hôte, salua.

— Je suis à vos ordres, sir. Quant aux revenants dont je parlais tout à l'heure, ou plutôt dont on parle dans la région, ils ne font de mal à personne et ne se manifestent que par périodes espacées. Quelques cultivateurs des environs, ainsi que des pêcheurs de truites, prétendent qu'ils se sont manifestés assez souvent ces derniers temps. Mais je ne m'en suis guère occupé.

Le brave fonctionnaire s'empressa de garnir d'huile deux solides lanternes sourdes, avant de les remettre à ses visiteurs.

— Si vous voulez explorer le château de nuit, vous en aurez grand besoin, dit-il, car les souterrains sont bien profonds et sont les seules choses dont l'état de conservation soit encore passable. C'est creusé en plein dans le roc !

Ils partirent par une nuit sombre, labourée d'averses, marchant à la file indienne par d'innombrables sentiers avec le shérif comme guide.

— Nous arrivons, dit enfin le capitaine Murray en désignant une haute ruine, éclairée par une lune have, parue entre deux lambeaux de nuage.

— Le sentier monte en spirale jusque devant la porte d'honneur qui n'est plus porte que de nom, car les habitants l'ont emportée un jour pour en faire des bûchettes. Le donjon n'est plus qu'un amas de pierres écroulées, mais l'entrée des souterrains est facilement visible à côté du percheron de la grande cour.

— Et, comme dans tout manoir qui se respecte, les souterrains ont plusieurs issues, n'est-il pas vrai ?

Murray fit un geste vague dans le noir.

— On le dit. Ou prétend qu'il y en a un qui s'ouvre dans la forêt municipale. Un autre à quatre lieues d'ici dans un désert de rocailles que personne ne traverse. Je suppose que ce sont des histoires...

On prit congé de Murray qui s'en alla en secouant la tête et en pensant que les policiers de Londres compliquaient bien inutilement la

vie.

Le décor était sinistre à souhait et sans l'assurance de Prosper Revinus, Peter Slumkin, épousant les idées pratiques du shérif, serait demeuré à Dorkdeen, à boire l'excellent whisky d'Ecosse aux troublants effluves.

Les souterrains débutaient par un étroit escalier de pierre grise, passablement sec et de facile passage, s'enfonçant en spirale dans les profondeurs. À part quelques gros rats bleus s'enfuyant devant le rayonnement des lanternes sourdes, les visiteurs nocturnes ne se heurtèrent à rien d'insolite. Arrivés en bas des marelles, ils pénétrèrent dans une crypte où l'air stagnait, lourd et chargé d'odeurs de marcescence. Des cryptogames livides et énormes croissaient sur le sol et surgissaient, blancs et gras, hors des fentes.

Tout à coup, Revinus fit halte et força son compagnon à s'arrêter.

— Voilà le premier des revenants, dit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir.

— Et il a l'air de ne pas s'en faire, grommela le concierge.

En effet, dans l'ombre, une voix entrecoupée de petits rires satisfaits s'élevait par moments.

— Je tourne deux fois et je mise sur le rouge... Tourne, tourne, tourne et je gagne ! Vous verrez bien que le noir finira par sortir !

— Cela doit venir de notre gauche, murmura Prosper. Contournons ce gros pilier... Voilà un corridor...

— Et une porte derrière laquelle il y a de la lumière... Nous frappons ?...

Ils ne frappèrent pas, mais ils ouvrirent assez brusquement la porte, en posant la main sur leurs revolvers.

Ils s'arrêtèrent éblouis, stupéfaits...

Une petite cave voûtée, aménagée en fumoir, s'ouvrait devant eux, éclairée par un chandelier à sept branches constellé de bougies.

Un minuscule poêle en fonte, chargé de coke, y entretenait une bonne chaleur.

Une grande table ronde occupait une grande partie de la cave et un vieux gentleman en robe de chambre, un cigare odoriférant au bec, regardait venir les intrus d'un air aimable.

— Entrez... Mais entrez donc. On vous attend depuis un temps infini ! Je me demande s'il est permis de faire attendre les gens de la sorte... Ah, l'exactitude est la politesse des rois... Mais les rois sont loin ! Prenez place, messieurs et faites vos jeux !

— Par le sang du Christ ! gémit Slumkin, dont les yeux s'exorbitèrent.

Une tête à deux sous était posée au milieu de la table et le vieil homme s'occupait activement à en manœuvrer le levier de commande.

— Le noir finira par sortir, continua le gentleman en robe de chambre, et tout ce qui tombera dans la sèbile sera pour moi !

— Qui... qui êtes-vous ? balbutia Revinus.

Le vieux posa un regard interrogateur sur le professeur de français.

— Ah, murmura-t-il, voici une question très difficile, car je me la pose souvent. Il est vrai que c'est très difficile de se souvenir pour quelqu'un à qui on a coupé la tête !

— Quoi, on vous a coupé la tête ? cria Slumkin.

Le vieux lui jeta un regard de commisération.

— Vous ne le voyez pas, mon pauvre ami, s'écria-t-il.

Puis son regard se fit méfiant.

— Est-ce une ruse de cet affreux Robespierre pour me la couper une deuxième fois ? murmura-t-il avec angoisse.

Il se détourna avec humeur et se mit à actionner frénétiquement le levier de la roulette.

— Comment pourrais-je me souvenir encore, maintenant que je n'ai plus de tête ? soliloquait-il. J'ai tout oublié... Je ne sais où j'ai mis le trésor, mais il faut que je le retrouve !

Prosper Revinus le considéra avec attention.

— Votre Majesté, me permet-elle une question ? demanda-t-il.

— Majesté ! s'écria le vieux. C'est cela !... Je suis Sa Majesté ! Demandez-moi tout ce que vous voudrez !

Revinus tira son carnet de notes de sa poche et y traça une grossière figure, représentant un losange barré.

— Votre Majesté ne signa-t-elle, un jour, un bien curieux... mémoire de cette façon ?

Le vieux prit la feuille, l'examina et gloussa.

— Oui, oui c'est moi... Ah, vous êtes un fidèle serviteur... Oui, oui, je me souviens... j'ai écrit ce mémoire et tout s'y trouvait... Et puis on me coupa la tête ! Je ne puis donc me souvenir.

Slumkin prit Revinus par le bras.

— Je le reconnais, chef. C'est le vieux qui s'est enfui de Clissold-Park, le jour du meurtre du Dr Howard.

Le professeur lui fit signe de se taire.

— Nous approchons, dit-il. Laissez-moi faire... Je vais...

— Le laisser tranquille, professeur Revinus !

Le nouveau détective poussa un grand cri et se tourna du côté d'où la voix était venue. Il vit alors qu'une draperie de feutre gris barrait le fond de la chambre.

— Qui parle ? gémit-il. Pour l'amour du Ciel qui vient de parler ?

La draperie s'écarta et un double rire fusa.

— Vous avez risqué de me faire perdre le bénéfice de plusieurs

mois d'exil volontaire et pas toujours agréable !

Revinus dut s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber à la renverse : Harry Dickson et Tom Wills, souriants, un peu goguenards, se dressaient devant lui.

*

Il fallut plus d'une rasade de vieux whisky à Revinus avant de reprendre ses esprits.

— Vous... vous... Harry Dickson, continuait-il à balbutier.

— Mais oui, mais oui, répondit le détective en riant de bon cœur. Si l'on vous a dit que le château était hanté, on a eu bien raison. Vous y avez trouvé deux revenants en bonne et due forme. Je vous dois naturellement des explications, maintenant que vous êtes parvenu à ma profonde retraite, à moins que vous ne désiriez me raconter auparavant comment vous avez pu arriver jusqu'ici.

Et Prosper Revinus, un peu remis de son émotion, raconta.

— Vous êtes réellement un garçon de valeur, Revinus, fit Dickson d'une voix grave et pensive. Et bien des détectives auraient échoué là où vous venez de triompher.

Il montra du doigt le vieux gentleman qui continuait à faire tourner la roulette, sans se soucier le moins du monde de ce qui se passait autour de lui.

— Sans ce brave bougre, Tom Wills et moi aurions été grillés jusqu'aux moelles dans Harvant-House, dit-il. Mais, au moment où les flammes allaient nous saisir, il sortit... devinez d'où ? D'un vieux puits... Oui, tout comme la vérité elle-même !

« Il nous y entraîna et, dans la fraîcheur relative de ce lieu humide, nous eûmes une conversation peu ordinaire, qui me décida à me laisser passer pour mort et à attendre d'autres événements en ces lieux où nous nous trouvons présentement.

« Malheureusement, très peu de temps après, au moment même où nous nous évadions littéralement de Londres, le pauvre homme que voici perdit la raison, déjà fortement ébranlée par l'incendie de Harvant-House.

— Et vous n'avez pu résoudre l'étrange problème de la tête à deux sous ! dit sourdement Prosper Revinus.

— Euh... Euh... fit évasivement le détective. Je n'ose prétendre que je l'ai résolue dans son entier, car il manque une fin à cette histoire, fin qui d'ailleurs ne se fera plus longtemps attendre.

« Je dois vous avouer que, dès la minute où j'entreprendrai de la raconter, elle perdra beaucoup de son mystère, tout en gardant celui de la finale qui, à mon avis, vaudra la peine d'être connue.

Harry Dickson s'installa confortablement dans un fauteuil, alluma sa pipe et fit signe à Tom Wills.

Celui-ci déposa une petite boîte carrée sur la table, en sortit deux mignons écouteurs, et assujettit l'un d'eux à son oreille.

— Rien ne bouge, dit-il.

— Vert tourne et gagne ! annonça le vieux.

— Savez-vous, Revinus, commença le détective, que vous connaissez le début de l'aventure, et personne mieux que vous ? Je remonte dans l'histoire, vers un chapitre que vous connaissez admirablement bien.

— La Révolution française !

— Très juste. En 1792 Louis XVI, l'infortuné monarque, médite une nouvelle fuite à l'étranger. Mais, auparavant, il songe à mettre en sûreté un grand secret, un trésor... Il y réussit, et ce secret prend la route de l'Écosse... du château de Dorkdeen ! Naturellement, il a dû se confier à des gens qu'il croyait dignes de sa confiance. Il choisit des nobles émigrés et, à leur tête, le comte de Dorkdeen en personne.

« Mais le sort se tourne contre le roi, qui monte à l'échafaud l'année suivante. Le secret reste à Dorkdeen, aux mains du comte, et partiellement à celles des émigrés.

« Les années passent. En 1812, la fameuse romancière Ann Radcliffe vient passer quelques semaines au château, et, pour son roman, *Le château des Visages Noirs*, elle le choisit comme le sombre décor de la trame, plus sombre encore, de son récit.

Ici Harry Dickson fit une pause et se tourna vers Revinus.

— Commencez-vous à entrevoir quelque lumière ? demanda-t-il avec un peu d'ironie.

— Peut-être... L'histoire n'est pas complètement muette au sujet de ce comte Dorkdeen, qui avait une passion en commun avec son royal ami : celle de la mécanique et de la serrurerie.

— Très bien, Revinus, approuva Harry Dickson. Donc, le fameux roman parut et il eut sur le comte une influence considérable. Il y vit une sorte de prophétie. Il résolut d'enfermer, si je puis m'exprimer de la sorte, le secret royal qu'il détenait dans l'action même du roman !

« Il fonda le club des « Visages Noirs ».

« Qui étaient ces mystérieux individus ? C'est bien simple ! tous ceux qui détenaient avec lui une parcelle du secret.

« Le temps passe : Dorkdeen meurt, les émigrés également. Mais la ligue continue à exister entre les descendants directs des défunts. En quoi leur activité consiste-t-elle ? Je n'en sais rien, pour le moment du moins. Nous en arrivons à notre époque, et voici que nous découvrons que les derniers descendants des « Visages Noirs » se réunissent à des intervalles très irréguliers, sur l'ordre d'un chef resté mystérieux, pour

jouer à la roulette sur une tête à deux sous !

Slumkin, qui avait écouté religieusement, émit un humble avis :

— Ainsi, tous ces gens qui jouèrent avec cette damnée machine, ceux qui sont morts et ceux qui peuvent vivre encore, sont les derniers descendants des « Visages Noirs » de jadis ?

— Le bon sens parle par votre bouche, mon ami, approuva vivement Harry Dickson. Et, comme vous parlez de ceux qui sont morts, nous pouvons dire que dans les derniers temps un élément criminel s'y était mêlé.

— Dans quel but ? demanda Peter Slumkin.

— Mais de s'approprier le secret ou le trésor du roi, qui semble leur être inconnu. Suivez-moi bien maintenant.

« En effet, un seul être est resté détenteur, et cet être... »

La voix du détective s'altéra.

— ... Était doué d'une intelligence puissante, mais étrange. Il se crut le gardien d'une chose sacrée, formidable... et il l'entoura d'une protection terrible !

« Les derniers « Visages Noirs » étaient devenus, bien malgré eux, les pratiquants d'un rite bizarre et menaçant. La roulette mystérieuse leur prodiguait de l'or, mais elle pouvait également semer l'épouvante et la mort !

« Mais ce rite avait réveillé des forces redoutables.

« Les derniers « Visages Noirs » n'étaient plus liés par l'amitié de leurs pères. Au contraire, une sourde haine les animait. Tous ne pensaient qu'à une chose : ravir le trésor royal.

— Le personnage mystérieux, resté le chef inconnu... commença Revinus.

— Nous y arrivons. Le 6 mai, le hasard fit tomber entre mes mains l'insigne que seul ce personnage avait le droit de posséder !

Tout à coup, Tom Wills fit un geste.

— Un bruit de pas dans le passage de la forêt ! dit-il.

Harry Dickson reprit d'une voix claire :

— Les derniers « Visages Noirs » arrivent pour jouer à la roulette de la Tête à deux sous !

Puis il fit signe de garder le silence.

Quelque temps après, un pas se fit entendre, un pas léger et rapide, et la draperie fut soulevée : une femme voilée apparut.

Elle demeura un moment immobile et Revinus put voir qu'elle esquissait un léger geste de recul.

Puis, se ravisant, elle s'avança et, sans dire un mot, prit place devant la table.

— Jouons ! cria le vieux.

Puis, regardant autour de lui, il murmura :

— Nous ne sommes pas au complet.

— Si fait, comte Dorkdeen ! dit le détective d'une voix calme. Nous sommes au complet, et une seule personne ici a le droit de jouer : l'unique descendant des « Visages Noirs » de 1812. C'est vous, comte Dorkdeen.

Un éclair de raison brilla dans les yeux du dément.

— Le dernier... le dernier... murmura-t-il.

Il montra la femme voilée du doigt.

— Il y avait toujours une femme parmi nous, dit-il d'une voix sourde.

— Ce n'est pas elle, dit Harry Dickson d'une voix forte. Ce n'est pas la duchesse de Perry, qui est morte comme sont morts les trois hommes d'Harvant-House, comme est mort Lostelot dans le dernier incendie de Londres, comme est mort également l'affreux petit homme, hier dans la forêt de Dorkdeen !

Les mains de l'inconnue frémirent, mais elle ne dit mot.

— Vous êtes la femme la plus effroyable que j'aie connue dans ma carrière, madame, dit tout à coup le détective en se tournant vers elle, mais je sais qu'aujourd'hui, grâce à un hasard, que j'oserais qualifier de merveilleux, vous êtes désarmée. Vous ne voudriez pas courir deux fois le risque de tuer Mr. Prosper Revinus !

Harry Dickson sourit.

— Quoi... que dites-vous ? hurla le professeur.

— Elle voulait bien mettre le feu à la maison du Dr Howard et faire périr Slumkin, mais elle ignorait que vous vous trouviez dans la maison, Revinus ! cria Harry Dickson avec un rire amer.

Un frisson agita l'inconnue et, aux soubresauts de ses épaules, on vit qu'elle pleurait.

— Mais pourquoi tuer un être inoffensif comme Peter Slumkin ? se lamenta Prosper Revinus.

Harry Dickson sourit.

— Le sergent Peter Slumkin, de Scotland Yard, dit-il en riant, surveillait depuis longtemps déjà le Dr Howard, un fameux et surtout imprenable faussaire.

— Patatras, grommela comiquement Revinus.

Harry Dickson se tourna à nouveau vers l'inconnue.

— Puis-je continuer, madame ? demanda-t-il avec politesse.

D'un geste de sa tête voilée, elle accepta.

— L'homme au terrible génie, dont je vous ai parlé tout à l'heure, était en fait un dément de génie. Dans sa redoutable folie il avait compliqué les jeux de roulette traditionnels en y enfermant des armes redoutables : le feu grégeois d'abord, ensuite un appareil à rayons mortels dont il était l'inventeur et dont le secret nous échappera à

jamais.

« Il avait dû se dire que ces forces ne se manifesteraient qu'à la façon d'un jugement de Dieu.

« Comment expliquer le mécanisme de ce cerveau admirable, mais hanté par la plus sombre des folies ?

« J'en viens à la nuit du 6 mai. Lostelot est averti qu'on jouera chez lui. Voici que, peu d'instants avant que les joueurs ne se présentent, le terrible inconnu arrive en personne.

« Lostelot se préparait à fuir, redoutant la fin douteuse du jeu. Que se passa-t-il entre lui et l'inconnu ?

« Altercation brève sans doute, qui finit par la mort du sombre chef, tué par Lostelot. »

Harry Dickson respira et reprit d'une voix grave :

— Il cacha le cadavre dans la cave, où on le retrouvera.

« Puis, terrifié par son crime, il se sauva.

« Depuis, il mena une vie assez errante, mais hanté par une idée fixe : trouver à son tour le trésor. Et, pour cela, il étudia la mécanique des têtes à deux sous, car il estimait que de cette étude dépendrait sa découverte.

« Il n'avait pas tout à fait tort.

« Mais d'autres étaient sur la piste, notamment ce malin démon de Dr Howard. Et il découvrit le secret, grâce à vous Revinus... »

— À moi ?

— Oui, à l'excellente traduction du mémoire royal, et surtout du grimoire du premier comte Dorkdeen, qui y faisait suite.

— Ma tête s'égare ! gémit Prosper Revinus.

— Mais le troisième larron, en l'occurrence une larronne, veillait et, tuant Howard d'un coup de poignard, elle s'empara du mémoire.

Harry Dickson lança deux objets sur la table : un disque en or et une curieuse clef plate.

— Voilà tout ce qu'il fallait pour faire fonctionner le mécanisme de la porte du mystère, où le trésor se trouvait enfermé, dit-il. Le soir du 6 mai, au lieu de cracher la mort après avoir marqué le noir, le mécanisme à retardement a jeté tout simplement la clef dans la sébile. Cela, le chef inconnu le savait. Il l'avait voulu sans doute, croyant que la main de Dieu déciderait si, oui ou non, il devait lever le voile du mystère devant les affiliés du club.

— Trouvé ! hurla tout à coup le vieux Dorkdeen en se jetant avidement sur la clef.

— Oui, dit tristement le détective, mais il faut vous dire que les « Visages Noirs » de l'an 1850 l'avaient trouvé avant moi. Et, s'ils se réunissaient en cachette devant les roulettes, c'était simplement pour *en discuter l'exploitation commerciale*, car de cette année date la

première « tête à deux sous » mise en circulation. Le secret de Louis XVI n'était pas un trésor, mais simplement une *tête à deux sous*, un appareil automatique inventé par lui, et sur lequel le pauvre souverain avait fondé des espoirs incroyables !

— Et pour cela tant d'hommes sont morts ! cria Slumkin.

— N'oubliez pas, hélas, qu'ils étaient entraînés, bien malgré eux, dans l'aventure par un fou ! dit le détective.

— Mais qui est-il ? demanda Prosper Revinus avec angoisse.

Harry Dickson garda un moment le silence. Puis laissa tomber ces mots :

— Si je lui donnais le nom de Louis XIX je ne mentirais pas. C'était le dernier descendant de Louis XVII, le mystérieux petit roi d'ombre, que l'on a cru mort, mais qui survécut et qui prit le nom de Neuhaus. Cet homme que l'histoire veut continuer à considérer comme un imposteur, mais qui ne le fut probablement pas. C'est son cadavre qui se décompose à ce moment dans une cave de Wild Street, à Londres !

— Il y a pourtant d'autres criminels en jeu que Lostelot ! dit soudain Prosper Revinus en jetant un regard menaçant à la femme voilée.

— Oui, Revinus. Mais un criminel sans le vouloir et c'est...

— C'est ?

— Le professeur Prosper Revinus !

Le pauvre garçon poussa un hurlement de désespoir.

— Mais vous êtes devenu fou, Dickson !

— Je ne le pense pas, Revinus. Voyons, quand vous avez traduit le manuscrit du Dr Howard, n'en avez-vous jamais parlé à personne ?

Le professeur réfléchit.

— Si fait, déclara-t-il. Avec la prime que me payait le docteur, j'allai faire un tour en France et je racontai tout à ma nourrice.

— Et cela ne vous a pas paru bizarre, ensuite, que Lostelot et le vilain nabot, dont le nom n'ajoute rien à ce récit, se trouvaient dans le voisinage de cette brave femme ?

— Pour l'espionner et la mettre en danger peut-être ! gémit Prosper.

— Le fait est qu'ils ne lui ont pas fait de mal, mais qu'ils ont été tout à coup très pressés de disparaître...

— Que voulez-vous dire ?... commença le professeur en blêmissant.

— Fermez les yeux... fermez les yeux ! hurla soudain le détective en s'élançant.

La femme voilée venait de se jeter sur la tête à deux sous et en faisait manœuvrer les poignées d'une singulière façon.

— Fermez les yeux ! hurla une dernière fois le détective.

Une voix désespérée et terrible hurla :

— Pardon, mon petit Prosper !

À travers leurs paupières closes, les hommes perçurent une lueur fulgurante, puis ils entendirent la chute d'un corps.

— Le danger est passé, dit sombrement Harry Dickson.

Des sanglots affreux s'élevaient.

C'était Prosper Revinus qui était agenouillé auprès du corps inerte de l'inconnue dont il avait arraché le voile.

Un visage émacié, pâle et intelligent, aux yeux terriblement vitreux, était apparu.

— Nourrice ! Nourrice ! sanglotait le professeur.

— Si vous m'aviez dit dès le premier jour que votre nourrice s'appelait Prébandiez, bien des maux auraient été épargnés, dit gravement le détective. Et il ajouta : La doctoresse Prébandiez était une descendante des comtes de Rambard, dont vous êtes le dernier en titre, et qui furent prétendants au trône de France.

— Tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait pour moi, pleura Prosper Revinus. Elle a cru que le trésor du roi me revenait de plein droit.

Ce fut Peter Slumkin qui eut le dernier mot de cette terrible, étrange et pourtant si lamentable aventure. Mais il le formula à mi-voix, de sorte que les autres n'entendirent pas :

— Et tout cela pour une pareille machine... Une Tête à deux sous !

FIN

LE LIVRE

RÉSURRECTION ET VENGEANCE DES DIEUX ANTIQUES

Baal, Moloch, Hanuman, les momies pharaoniques, le Juif errant, les automates du Grand Siècle, les vampires de la Hongrie maudite, voici enfin des adversaires à la taille de Harry Dickson. Dans un XX^e siècle déformé par l'épouvante, le grand détective démasque les mille visages de l'Ennemi.

... ET SON AUTEUR

JEAN RAY est né à Gand, le 8 juillet 1887. C'était un personnage des plus insolites, dont la vie semblait issue en droite ligne d'un roman d'aventures. Trafiquant à l'époque légendaire de la prohibition, Jean Ray sillonna toutes les mers du monde sur différents vaisseaux plus ou moins fantômes, mêlé sans cesse aux écumeurs de mers et aux pirates, dont il était un des derniers représentants. Passant son existence à courir le monde, Jean Ray se souciait peu de sa réputation littéraire. Son nom n'était connu que de quelques privilégiés. La gloire vint à lui quelques années avant sa mort. Rééditées par Marabout, ses œuvres furent soudain découvertes par la presse, le cinéma et la télévision. Jean Ray est mort le 17 septembre 1964. Peu de temps avant, la Critique l'avait consacré « le plus grand auteur fantastique vivant ». (Yvon Hecht – Paris-Normandie). Le prodigieux succès des livres déjà publiés (Marabout Géant G 114, G 142, G 166, G 197, G 208, G 223 et G 237) a prouvé que Jean Ray exerçait une emprise considérable sur les amateurs de mystère et de littérature fantastique, dont il est, avec Poe et Lovecraft, un des maîtres incontestés.

[1] Tout ce que Dickson raconte ici et rigoureusement conforme aux croyances des pays balkaniques (Note de l'auteur).

[2] Tout ce que Dickson raconte est parfaitement historique.